PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
MAR 12 1947

ANNÉE DÉCEMBRE 1946 N° 12

REVUE DE PARIS

Marc CHADOURNE : La clé perdue. — I

Émile LUDWIG : L'art de l'interview

Denis de ROUGEMONT : Tableaux américains

Louis DÉROCHE : Nuremberg, 16 octobre 1946

Lionel TRILLING : De ce temps, de ce lieu

Robert BURNAND : Au temps des valses lentes

Jean-Louis VAUDOYER : Le cinquième centenaire de Botticelli

Yves-Gérard LE DANTEC : Tristan Corbière

Pierrre MONTET : La nécropole royale de Tanis

Marcel THIÉBAUT : Parmi les livres

LA LIVRAISON : 60 FRS

Pour répondre au désir qui nous a été manifesté par certains de nos abonnés, il sera possible de souscrire dorénavant des abonnements d'un an à la REVUE DE PARIS.

Nouveaux tarifs : Un an, 600 francs
Six mois, 300 francs

Étranger. Demi tarif postal : Un an, 660 francs; six mois, 330 francs
Plein tarif postal : Un an, 720 francs; six mois, 360 francs

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1946

		Pages
MARC CHADOURNE	La clé perdue. — I.	3
ÉMILE LUDWIG	L'art de l'interview.	41
DENIS DE ROUGEMONT	Tableaux américains	51
LOUIS DÉROCHE	Nuremberg, 16 octobre 1946.	63
LIONEL TRILLING	De ce temps, de ce lieu	80
ROBERT BURNAND	Au temps des valses lentes	108
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Le cinquième centenaire de Botticelli.	128
YVES-GÉRARD LE DANTEC	Tristan Corbière	137
PIERRE MONTET	La nécropole royale de Tanis.	147
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les livres.	155
	Chronique bibliographique	

* *

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS
publiera prochainement

LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DE L'AMÉRIQUE LATINE
par **André SIEGFRIED**
de l'Académie Française

HORIZONS ALLEMANDS
par Robert d'Harcourt
de l'Académie Française

LE MARIAGE DU CARDINAL DE LORRAINE
par le duc de la Force
de l'Académie Française

DES LETTRES INÉDITES
de Balzac

DES SOUVENIRS
de Miguel Zamacoïs

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs. — Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels. — Tirage : 19.000 exemplaires.

LA CLÉ PERDUE

LIVRE I

LES DERNIERS JOURS

I

En moins de cinq jours, l'avion avait franchi l'Inde, la Perse, les déserts de Tripolitaine et d'Arabie, effleuré de l'ombre d'une aile les limons d'Égypte et les châteaux du Liban — fragments de planète calcinés dont le survol ne laissait à Philippe Arnaud qu'un souvenir de fournaise traversée en songe et de suffocation anéantie. Quand sur les fronts assoupis la glace des compresses était fondue, le mécano-steward passait, changeait les bandeaux, chuchotait un communiqué. Un délire cosmique flottait encore dans la migraine des cerveaux. Le voyage s'achevait comme un accès de méningite.

Cassis, Sormiou... Les blancs calcaires des antiques promontoires lui rendirent le sens du Temps — d'un temps de France aboli pour lui depuis dix-huit mois. Une éternité! Pendant dix-huit mois il avait appartenu à un autre monde, à un autre temps : le temps d'Asie qui marchait à sa manière vers les cataclysmes mais d'un autre pas.

Il revenait. Il allait retrouver sa femme et son enfant, une enfant qu'il avait laissée le soir de son baptême.

Le jour où il s'était embarqué pour l'Extrême-Orient, quelques semaines après Munich, le feu prenait dans cette même ville de Marseille, sorti d'un bazar de la Cannebière, au beau milieu du Congrès radical présidé par Daladier. Curieux rappel de ce rêve d'incendie qu'il avait fait, bien plus d'un an auparavant. Du pont du paquebot que le vent, soufflant en force du large, retenait au port il avait vu s'épanouir le dôme des fumées roussies par les flammes. Au soir, sa dernière vision de France avait été ce grand champignon rose éployé sur la mer — ultime présage derrière lequel avaient fondu les anxieuses rives du Temps.

Au moment de ce départ, il espérait encore pouvoir les faire venir, toutes les deux, Aude et Ariel, aussitôt que serait mis sur pied là-bas, à Shanghaï, le service de renseignements que Georges Mandel l'envoyait organiser. Là-bas, l'Ambassade lui en avait laissé entendre les risques sans ménagements : « Vous savez combien ici, sur la concession, notre position vis-à-vis des Japonais est délicate. Votre ministre et le nôtre, par-dessus le marché, sont à couteaux tirés. A l'écrivain, au correspondant nous ne demandons qu'à faciliter les choses. En tant qu'agent de M. Mandel — dont la politique n'est pas précisément celle de M. Bonnet — nous vous ignorons. Si vous avez des ennuis avec les Nippons ou avec les Chinois réformés, n'espérez aucune immunité ou protection diplomatique. Nous ne pourrons que les déplorer. » Shanghaï attendait, d'un jour à l'autre, le sort de Tien-Tsin. Aux attentats que les patriotes multipliaient sur les concessions les Japs répondaient par des menaces de saisie ; leurs hommes-de-main par d'autres attentats. Dès l'envoi de ses premiers télégrammes de presse, son nom était venu s'ajouter à la liste noire des correspondants — Edgar Snow, Agnès Smedley, Powell et autres — promis, par les journaux chinois d'obédience japonaise, à de prochaines représailles, en attendant le coup de filet sur les concessions. Sans parler de certaine filature... Ce Jap rubescent dont le cigare empestait son couloir du Park-Hôtel. Bref, le chargé d'affaires était catégorique : « Dans votre situation, mon cher, ne commettez pas l'imprudence de laisser venir madame Arnaud. »

Aude se disait rétablie des suites de ses couches, faisait déjà des préparatifs. Il avait télégraphié : « Attendez. » Durant six, sept, huit mois, de Shanghaï, de Chungking, d'Hanoï, de tous les coins où les câbles du ministre l'envoyaient, il n'avait fait que justifier, courrier sur courrier, la répétition décevante de cet « Attendez ». Ce n'était pas, pourtant, que cela l'amusât d'errer seul dans les hôtels d'Asie ou le qui-vive incessant de cette jungle shangaïenne. Comprenait-elle que ce n'était pas affaire de choix ou de bon plaisir, qu'il dépendait du chef qui l'avait mis à cet avant-poste et d'une cause, en somme ? Le chef ne se contentait pas, d'ailleurs, de le relancer ; il le poussait, le soutenait : Mandel avait sanctionné d'un acte chaque demande, sabré les pro-Nippons d'Hanoï, fait réouvrir ports, routes, chemins de fer d'Indochine au transit du matériel de guerre de Chungking, rappelé un proconsul qui tirait au renard et dégommé les moins sûrs de ses satellites au moment où les sous-fifres de Bonnet et Chamberlain encaissaient partout les menaces, les camouflets et cédaient sur toute la ligne. Dans cette pré-guerre, c'était un poste qu'il n'avait pas le droit de déserter. Et lorsque, à la déclaration de guerre, Mandel l'y avait affecté en service spécial, il s'était dit que sa place était là et non à Paris dans quelque bureau de propagande. Mais Aude avait-elle compris cela ?

A plus d'un indice, dans ses lettres de plus en plus espacées depuis la guerre, il avait senti qu'elle lui en voulait de ne pas rentrer. Ses frères,

écrivait-elle, étaient au front et rongeaient leurs freins dans les casemates de la ligne Maginot. Cependant journaux de France et lettres d'amis ne parlaient que de la stagnation de cette « drôle de guerre »... et de la vie de Paris qui reprenait, « plus gaie que jamais, lui disait-on. Nouveaux chapeaux, nouvelles pièces, nouveaux livres... Que faites-vous dans votre Chine? On vous oublie ». Vieille antienne! Qu'eût-il fait là-bas? Assisté à des premières, débité des causeries à la radio? En Asie au moins, il avait l'illusion de servir à quelque chose. En tout cas, ses derniers rapports avaient réussi à convaincre Mandel de l'imminence du danger pour l'Indochine puisque, tout absorbé qu'il fût par le tour des affaires d'Europe, le ministre s'était brusquement décidé à le convoquer.

La convocation l'avait rejoint à Saïgon, arrivant du Siam, le jour où les communiqués annonçaient l'invasion des Pays-Bas. Le premier avion partait la semaine suivante. C'était durant le vol que le temps d'Europe avait pris de l'avance sur le temps d'Asie...

Une avance dont il ne connut l'étendue qu'au débarqué, à Marignane. Par-dessus l'épaule d'un homme d'équipe dérangé dans la lecture de son journal, les cinq voyageurs d'*Air-France* se penchaient :

« Guerre de mouvement », disait la manchette.

— Guerre de mouvement? maugréait le passager belge. Qu'est-ce qu'ils veulent dire?

— La débandade en Belgique, la ligne Maginot tournée, percée... Sedan... En route pour Paris. Voilà ce qu'ils veulent dire! Guerre de mouvement, ils l'ont bonne, ces messieurs du G.Q.G.

C'était Lavigne, un officier du Renseignement, embarqué aussi à Saïgon, qui traduisait la phraséologie prudente du communiqué. Explication sèche, coléreuse, comme une explosion dont on a, de loin, vu partir le coup. L'éclatement se faisait plus lentement dans les cerveaux.

— Hé bé, pour un officier, l'on dirait, peuchaire, que vous êtes défaitiste!

C'était le possesseur du journal qui protestait. L'homme d'affaires belge et le major anglais se tenaient cois. Lavigne, serrant les dents, se poussait vers la douane.

L'avion du Bourget ne partait que dans une heure. Au bord du terrain, porteurs et manœuvres cassaient la croûte au bon soleil du Midi comme si, dans cette jovialité de l'atmosphère, il n'y avait place pour aucun pressentiment. Arnaud ne voyait que des figures tranquilles, des gens pressés d'aller déjeuner : le douanier qui disait : « Ça va..., ça va », le préposé de la Sûreté qui feuilletait avec déférence ses papiers de mission, l'aimable galonné qui le renseignait sur l'horaire. L'avaient-ils lu ou non, ce communiqué? Une soudaine irritation le gagnait, injectait en lui des giclées de bile. Si ce n'était pas lui qui rêvait, qui trompait-on?

Le poids de sa serviette à bout de bras lui rappelait ses rapports. Ils allaient bien tomber, ces rapports! L'implacable soleil se réverbérait

sur les ailes des appareils au repos. Repartiraient-ils, ces appareils? Il déambulait cherchant un signe d'alarme. Il avait bien lu « Guerre de mouvement » tout à l'heure, sur ce journal. Rien, rien sur ce terrain d'aviation ne portait le signe de la guerre. Sur le terrain de Tripoli, des parachutistes ascaris descendaient, couteau entre les dents. Pourtant les Italiens n'étaient pas en guerre. Sur ce terrain, rien... Ah, si! Un poteau qui portait le mot « Abri ». Mais où est l'abri? Il le cherche, sous les yeux narquois des manœuvres qui fument leur pipe. Un second poteau, une autre pancarte, mais pas l'ombre de tranchée, de remblai, de trou!

— L'abri? Quel abri? goguenardait un porteur interrogé.

Arnaud montrait les poteaux.

— Ho! Ces trompe-couillons de la Chambre de Commerce... Tout de même, vous voudriez pas!...

***

A deux mille mètres, il n'y a plus d'hommes — à part le Belge et l'Anglais qui se sont renfoncés derrière son dos dans la carlingue — et la terre est le seul journal.

Cette terre qui sourit de toutes ses croisées, de tous les toits de tuile accrochés aux cyprès des pentes jalonnées de vignes et d'oliviers, de tous les rails qui bifurquent autour des gares. Plumets de cirque des locomotives casanières, fumerolles tendres autour des champs, haleine des âtres qui erre immobile dans le conte bleu de l'après-midi comme le sourire sur les lèvres de la Belle-au-Bois-Dormant. Plongée dans le songe de son enfance, la bonne terre sourde à la guerre, la bonne terre qui repose dans la lumière et dans la paix.

C'était l'heure la plus claire d'un après-midi de mai.

Trajet inconnu. Un ordre mystérieux a dérouté l'avion de sa ligne coutumière. Il s'est écarté de la vallée du Rhône. Il vole vers le Massif du Centre, suppose-t-on.

Les ombres s'allongent, le soleil décroît. Sur cette courbe de Seine qu'illumine une frange de peupliers, l'heure la plus pure de ce jour de mai devient soudain la plus soucieuse. Les peupliers ont frissonné.

Elle cessait d'être soucieuse, cette même heure, à l'instant où l'avion roulant au sol s'arrêta. Le Bourget avait pris les couleurs tragiques de la guerre. Dans le champ de la lumière oblique, enveloppé de flamme jaune, l'aéroport passé au noir regardait le cauchemar en marche dans les sphères. Déjà, la colère martienne se laissait entendre. De très haut, ils veillaient déjà leur proie. Des canons tiraient. A quelques pas d'Arnaud, une fusée de projectile retombée du ciel s'enfonça.

Aude n'était pas venue l'attendre. Il ne s'en étonna pas. A vrai dire, happé déjà par le vertige de la menace, il n'y songeait pas.

II

Aude n'est pas à Paris.

Il n'y a plus à Paris que madame Jeanne en sa loge, refaisant au kohl, entre ses anciennes photos d'actrice et son canari, son œil fripon de Carmen de Foire de Neuilly. Madame Jeanne a le goût du drame.

— Voyons, ça fait plus de trois semaines que Madame est partie. Elle v' z'a donc pas écrit?

— Elle n'a donc pas reçu mon télégramme?

Ça, madame Jeanne ne peut pas garantir. Madame Jeanne, visiblement, cherche un effet. Dans des moments pareils, on perd la tête. Il est bien arrivé un télégramme la semaine dernière. Même qu'il est resté au moins un jour dans la loge parce que le télégraphiste l'avait laissé un après-midi qu'elle était allée chez l' dentiss'. En rentrant, comme elle avait pas l'adresse à Madame, elle s'est dit : « J' vas téléphoner au père de Madame. Et l' Président est venu lui-même, en rentrant du Palais, chercher le télégramme. De Saïgon qu'il a dit, mais il est pas causeur, le Président... C'est comme quoi vous arrivez avec tous ces événements, mon pauv' monsieur, et l' nid est vide... Si seulement on pouvait dire où qu' nous allons, je vous l' demande. Avec ces Américains qui se décident pas à donner le coup de main! »

— Mais où est-elle partie, Madame?

— Ah, ça! (Madame Jeanne tient son effet.) Si Madame et le père à Madame étaient plus causants, elle pourrait dire. Pour sûr, Madame est partie pour emmener la petite qu'est si mignonne... C'est-i pas pitié, m'sieur, de laisser une enfant comme ça. Bien sûr, quand on voyage dans les affaires, on peut pas... Mais tout de même, les laisser à Paris avec ces raids... et p'têt' ben les Boches qui vont s'amener. En Normandie, ell' s'ront tranquilles et au bon air...

— Alors, elles sont en Normandie. A Noyan?

— P'têt' ben. Mais j'veux rien dire. De c' moment v' savez...

En Normandie... A Noyan, sans doute. Mais quelle idée d'être en Normandie juste au moment où il arrive! Il va falloir trouver le temps d'aller les chercher, en Normandie. Et avec tout ce qui l'attend dès demain au Ministère... Deux jours au moins pour voir Mandel, obtenir des décisions. On est jeudi. Donc, vendredi, samedi, à supposer qu'au Ministère, dans ces circonstances...

— Même qu'elle en a fameusement besoin, de bon air, la pauv' tit' Madame, m'sieur Philippe.

Il n'a pas entendu. Il calcule au pied levé, sur le pas de la loge : tâcher d'arranger les premiers rendez-vous ce soir. Ce ne sont pas les jours, mais les heures qui vont être comptées, les minutes.

— Elle a été bien souffrante ces derniers temps, m'sieur Philippe. J' lui disais qu'elle d'vait vous l'écrire.

— Souffrante ?

Elle ne s'est jamais plainte dans ses lettres. Au contraire.

— Même qu'il a fallu la porter jusqu'au taxi quand elle est partie!

***

Par les volets à demi fermés, les reflets de Seine continuent sur le plafond, les boiseries un ondoyant jeu de moires où les feuillages du quai et les fers forgés du balcon mêlent la danse de leurs ombres ramagées. Ces maisons du passé ont le privilège de tenir en suspens le cours du temps. Il pousse les volets : dans la haute fenêtre, le spacieux rectangle de ce cabinet d' « honnête homme » encadre la flèche de Notre-Dame presque entière.

Tel au retour qu'au départ, ce vieil appartement du quai. Ni départs, ni retours, ni intermèdes ne le changent : ombre sur les reliures, clarté sur la table, symétrie des plans, austérité secrètement réjouie par ces elfes de lumière. Et aujourd'hui, toutes traces des vieux désordres effacées.

Aude, bien qu'elle ne soit pas chez elle dans cette ancienne garçonnière, a fait place nette : le divan a perdu ses creux et sa mollesse ; le kimono noir des maîtresses, depuis bien des lunes, s'est envolé du placard. L'ordre régnait déjà quand il est parti ; le règne évangélique a continué : pas un soupçon de poussière, les lettres rangées sur le sous-main, une photo d'Ariel sur la cheminée, le coupe-papier inséré dans la pile des envois d'auteurs. L'image de la vie que tu rêvais d'avoir est devant toi, Philippe Arnaud, paisible et claire. Hélas, il y a un M. Adolf Hitler... L'avion, mercredi — s'il y a un avion. Pas une heure à perdre. Les rendez-vous à prendre pour demain. Au téléphone, Arnaud, au téléphone!

La ligne est coupée... Avant de s'en aller, Aude a dû pousser l'ordre jusqu'à faire suspendre le téléphone. Il ne se décide pas à redescendre téléphoner chez la concierge. Il est en panne. Ce qui grippe ses rouages, c'est une appréhension brusquement survenue, une intuition qui commence à peine à se formuler : il y a quelque chose qui cloche avec Aude...

Rien d'elle en bas, rien sur la table, rien sous la porte. Son père, pourtant, lui a certainement transmis le télégramme de Saïgon. Elle l'a depuis au moins trois jours. Comment se fait-il qu'elle n'ait pas bougé, pas donné un signe ? A supposer qu'elle n'ait pas pu prendre le train, ce n'est pas sa santé qui l'eût empêchée d'écrire ou de télégraphier. Il y a une complication, quelque chose... Quelque chose qui va plus ou moins de pair

avec sa santé, quelque chose qui ne date pas d'hier, quelque chose que l'absence n'a pas arrangé, à quoi il a eu tort de se refuser de penser, là-bas, durant ces mois sans répit et à quoi maintenant, ici, tout d'un coup...

***

Au cours de trois ans et demi de mariage (trois ans et demi qui, selon Aude, n'en faisaient pas tout à fait deux, compte tenu des séparations), ce « quelque chose » s'était sournoisement introduit dans l'harmonie du couple — cela, depuis le lointain après-midi d'hiver où, à l'Oratoire du Louvre, le pasteur Vernet leur avait remis une Bible dont la première page portait, inscrite à leur intention et de sa main, la parole consacrée : « *Ils ne sont pas deux : ils sont un.* »

Avaient-ils ou non fait fond sur cette parole ? Ce jour-là, en tout cas, il semblait que ce pasteur et cette parole fissent fond sur eux. Bien qu'elle eût vingt-deux ans et lui près du double de cet âge, il ne s'était pas marié à la légère. Elle portait, dans la fraîcheur d'un visage au pur ovale, un sérieux, une gravité douce, un peu inquiète, dont l'on ne pouvait hésiter à attribuer l'expression parfois contrainte aux rigueurs d'une éducation sans frivolité. Elle était protestante et l'espèce de grâce biblique dont il la voyait, de ce fait, environnée avait plus fait pour l'induire à franchir le pas que les épaules d'infante, la beauté et autres distinctions de mademoiselle de Maillet.

Était-ce le pur hasard qui lui avait amené, au sortir d'une salle de conférence, cette jeune lectrice de qualité ? Entendu ! Il ne s'agissait que d'une demande de dédicace. Mais il se trouvait que la page du livre — son dernier roman — offerte à sa signature était celle de l'épigraphe : une citation de la Genèse, marquée par elle d'un discret coup d'ongle : « *Celle-ci, cette fois, est os de mes os et chair de ma chair. Elle sera appelée femme.* » Il était bien improbable que cette jeune fille si réservée eût pu deviner quel attrait le mystère de ces mots exerçait sur sa vie intime. Et pourtant c'était bien ce : « Celle-ci, cette fois... » qu'elle avait onglé, cette rougissante Aude de Maillet. Et, par-dessus la page tendue, le regard malicieux, un peu farouche de la petite huguenote semblait — déjà ! — lui reprocher de ne l'avoir pas, en ce roman, mieux élucidé.

Coïncidence, hasard... Oui, peut-être ! A moins qu'il n'eût fallu y voir un dessein providentiel. Dieu seul pouvait savoir combien il était las des liaisons et des passades, combien le besoin de faire enfin un « couple » et un foyer était entré avec la quarantaine au fond de ses plus secrètes aspirations. Le hasard complice avait été de découvrir que mademoiselle de Maillet pratiquait la Bible, qu'elle devait aux leçons et aux ouvrages de son cher pasteur Vernet des lumières sur le livre dont elle s'offrait, rougissant un peu à ses questions, à lui faire part. Ainsi avait débuté une manière d'apostolat auquel le visage au pur ovale allait prêter sa jeune flamme.

C'était moins cependant la pratique de la Bible que les disciplines familiales qui avaient tenu jusqu'alors sous le boisseau la lampe d'Aude. C'était surtout la règle, chère aux Maillet mâles, qu'une fille ne compte guère dans une maison dont le nom n'est transmis que par les fils. A la mort de madame de Maillet, Aude avait passé sous l'égide épineuse d'une tante âgée dont les principes ne laissaient à la fiévreuse petite lampe d'autres recours que de veiller tard sur des œuvres aussi profanes que celles de Philippe Arnaud.

Cependant, les principes du Président et de ses sœurs n'allant pas jusqu'à interdire les cours de Sorbonne, les concerts et les conférences, Aude avait pu le rencontrer sans trop d'encombre pour une première visite à l'Oratoire où le pasteur Vernet, par égard pour sa paroissienne, s'était fait un plaisir d'honorer le néophyte de quelques ouvrages. De l'Oratoire à l'île Saint-Louis, la promenade était tentante. Devant cette vierge sage en cape de chinchilla qui, de ses doigts fins, savait si bien trouver les bonnes pages du Livre des Rois l'Alissa de *la Porte étroite* semblait n'être plus un rêve de romancier. Tout au moins, dans la période féconde en illusions des fiançailles où il est permis d'ignorer que la lampe de la vierge sage enclôt dans son argile toutes les impatiences réunies des vierges folles pour la venue de l'époux. De la garçonnière au Temple le Cantique des Cantiques est le chemin le plus droit.

« Celle-ci, cette fois... » Au moment de l'échange des anneaux, il avait regardé le pur profil sous son béret noir. L'on ne saurait trop regarder qui l'on épouse. Il ne voyait que la docilité de ce front dont il ne devinait pas la fermeté ; il ne voyait que la douceur de ses yeux dont il n'avait jamais surpris les révoltes. Celle-ci, cette fois, serait sa femme...

Jusqu'où remonte le malentendu du couple humain ?

A la minute du sacrement, il se disait que, par leur alliance, sa maturité aurait un but, sa vie un sens, qu'elle lui rendait sa foi en l'Absolu. « Celle-ci, cette fois... » L'Absolu ne règne-t-il que dans les églises ?

Il se disait, il croyait peut-être que le sacrement faisait leur couple. Ce n'est pas en un jour que se fait un couple. Le baptême n'est pas la naissance, l'enterrement n'est pas la mort, le mariage n'est qu'une minute d'un certain jour, le faire-part d'un couple à naître qui peut-être jamais ne se formera.

Parfois, il se forme. Plus souvent, un doute naît. Chacun commence à se dire : un et un font deux. Au lieu de « nous » chacun pense « moi ». Chacun, dans le secret de son cœur, accuse l'autre. Chacun a raison, chacun a tort — comme entre Alliés qui cessent de s'entendre, comme en un peuple qui se divise... Mais alors, au fond de chacun, dans la chair de la chair et les os des os, quelque chose meurt, quelque chose se corrompt qui, os à os et membre à membre, insinue les poisons d'une mort lente — entre époux comme entre Alliés, dans le couple comme en un peuple désuni... L'ennemi n'a plus qu'à frapper.

Un jour entre eux...

On sonnait à la porte. Madame Jeanne venait offrir un peu de potage au pauv' monsieur. Il était déjà sept heures passées... Tonnerre! Et tous ces rendez-vous à prendre... A quoi rêvait-il?

Madame Jeanne le vit plonger dans l'escalier. « Comme pour faire un malheur », espéra-t-elle en redescendant son bol dédaigné.

III

Le président de Maillet habitait, quartier du Marais, un vieil hôtel voisin du musée Carnavalet.

Lorsqu'il fut introduit par la femme de charge dans le cabinet de son beau-père, celui-ci était plongé dans l'éditorial du *Temps*. Homme d'habitudes, le Président rentrait à pied du Palais sur le coup de cinq heures, dînait à six et demie et, avant de se remettre à l'étude de ses dossiers, entamait l'article de fond de son journal favori sans se mettre en peine des actualités. La prise de Sedan, le rappel du généralissime Gamelin n'étaient pas des événements de nature à le faire déroger aux règles établies. Le retour d'un gendre voyageur non plus.

Il avait, à tout hasard, fait tenir un second couvert mis jusqu'à sept heures et, ne le voyant pas venir, avait pris son dîner seul. Il aurait souhaité, expliqua-t-il à Arnaud, aller au devant de lui ainsi qu'Aude l'en avait fait prier, la veille, par téléphone, mais un magistrat a des heures d'audience. Et de plus, étant accoutumé d'aller sans voiture... Ce fut à Arnaud de s'excuser pour n'avoir point appelé dès l'arrivée.

L'important était qu'il eût des nouvelles d'Aude. Elle n'avait point téléphoné elle-même. A Noyan — la propriété normande des Maillet — cet appareil n'existait pas. C'était Eunice, la cadette de ses tantes, qui se trouvait près d'elle et de la fillette — qui avait appelé de son ouvroir de Cabourg pour transmettre le message d'Aude.

— Elle vous attend aussitôt que vous pourrez venir. La petite se porte à merveille.

— Mais elle-même, comment va-t-elle? s'enquit Arnaud à demi-rassuré. Il paraît qu'elle a quitté Paris souffrante.

— Il n'a pas été question de sa santé dans la communication de ma sœur, se borna à répondre M. de Maillet.

Ce n'était pas l'habitude des Maillet (il eût dû le savoir) de se tracasser de leurs petites santés!

— C'est que je compte bien la trouver en état de partir.

— De partir? Vous revenez pour repartir?

— Évidemment! Je suis en mission et pas en partie de plaisir. Sauf avis contraire, je dois rejoindre mon poste en Extrême-Orient. Si les événements nous en laissent le temps...

Ce pessimisme amena une réprobation dans les yeux bleu-froid.

— Seriez-vous alarmiste?

Cela sonnait comme l'exclamation du Marseillais, le matin, à Marignane.

— Je n'ai pas vu les journaux du soir, fit Arnaud, avec un regard au *Temps*. Mais je pense que ceux de ce matin justifient des inquiétudes.

Il cita le commentaire de Lavigne : la percée, la marche ouverte sur Paris. Le Président haussa les épaules qu'il avait hautes et carrées malgré son âge :

— Tout cela ce sont des on-dit. Ils ne sont pas encore ici.

— Dieu merci! Attendrez-vous qu'ils y soient pour en partir?

— Avec deux fils au front, mon ami, je ne me pose pas la question, fut la réponse.

— Il sera trop tard pour se la poser si Paris est pris.

La barbiche à la Coligny se dressa en bataille. Puis, une espèce d'ironie vint durcir les yeux glacés :

— Eh bien, si Paris est pris, l'on attendra qu'ils soient repartis comme en 70. S'il faut manger du rat, on mangera du rat. En tout cas, les Maillet ne se sauveront pas.

Tout en admirant la trempe de son beau-père, Arnaud ressentit une brûlure et se rebiffa.

— Si je repars, c'est pour rejoindre un poste.

— Je parlais pour les Maillet, rectifia poliment le Président. A chacun selon sa conscience, à chacun selon son devoir.

— En l'occurrence, le mien me paraît être de ne pas repartir sans ma femme et mon enfant.

Une émotion bizarre étranglait la voix d'Arnaud. Ce qu'il aurait voulu ajouter refusait de passer ses lèvres.

— Ceci est l'affaire d'Aude, non la mienne, conclut M. de Maillet du ton dont il eût renvoyé un jugement. Aude appréciera.

IV

« J'ai fait ce rêve... Quand était-ce? »

Ce rêve... Il fuyait un incendie où tout semblait s'être consumé; les autres, lui-même. *Il marchait, cherchant un nombre. Sous ses pas, un sol jonché de scories brillantes comme des gemmes. Fuyant aux quatre coins des étendues, des êtres éclopés, drapés d'éclatants haillons. Il marchait vers un lumineux désert, cherchant un nombre...*

Il y avait aussi un manteau, un manteau d'Aude. En rêve — ou était-ce au réveil? — il avait pensé : le manteau d'Aude.

Était-ce la réminiscence de ce vieux rêve qui l'a ramené chez Aude ou l'habitude... L'habitude quand il rentrait, le soir, de passer d'abord par la chambre d'Aude?

Chambre blanche, sans ombres derrière les rayures vert cyprès des rideaux tirés, sans autre passé que le leur : où sont les traces des bonheurs qui ont failli être et n'ont pas été?

Aussi neuf, aussi vierge, cet appartement d'Aude que le jour où le décorateur achevait d'appareiller sur la courtine de mousseline de l'alcôve des passements de même ton que les rideaux tisses main, de même style que les tapis au gros point contemporains de la *Madone au singe* de Dürer, gardienne de cette virginalité. Était-ce Aude ou lui ou le décorateur complice d'arrière-pensées jansénistes qui avait voulu ces accords sévères et, dans cette blancheur nuptiale, ces rappels de gravité ? Lui, sans doute... Lui seul en tout cas qui avait tenu à gratifier les murs au blanc de lait de ces Jacques Callot de sinistre augure — ces *Malheurs de la Guerre* qu'un pauvre diable d'avocat juif, échappé d'Allemagne, lui avait vendus pour quelques florins. Aude n'avait pu s'empêcher de protester quand la sarabande éclopée et guenilleuse avait tenté de prendre place à son chevet. « Ah! non, assez d'idées noires, Philippe! » N'y avait-il point dans l'air assez de menaces comme cela ?

Ç'avait été son premier grief contre lui, cette appréhension de l'avenir, ces dispositions ombrageuses, quand, sur la fin de l'Exposition, il avait cessé de se rendre aux invitations, d'encourager ses succès, d'aimer ses robes..., toutes ces parures de printemps qu'elle mettait tant de zèle à commander « ... pour vous séduire, ténébreux chevalier ».

Ses robes ? Qu'en a-t-elle fait ? Encore ici, sans doute...

Ici, dans ce placard que lui ouvre un tour de clé machinal. Les voici, rangées — depuis quand ? — sous les papiers de soie qui se détachent un à un... Toutes, robes de soir et de demi-soir, de cocktails et d'après-midi, crêpes, foulards, organdis, satins... La chaste robe *Hollande* au col de valenciennes qui rappelait les Jean Steene de La Haye et les tulipes de Ammersfort, le tailleur de soir de Schiaparelli rehaussé de lyres, et cet autre, noir aussi, *Comme il vous plaira*, dont le bonnet de page et les manches d'or gaufré la faisaient fille de Shakespeare... N'était-ce pas... — Mais si! — celui qu'elle portait un soir de week-end à la Tour, chez Sylvia... dont le champagne...? Mais si!

Il revoit la scène comme si c'était d'hier : la chambre de la Tour, les draps de lit vert amande sous le baldaquin, le grand feu de bois... et le fauteuil à oreilles où il s'était enfoncé, retrait pour corriger des épreuves, quand soudain Aude... Dieu, qu'elle était donc ravissante avec ce feu aux joues, ces paillettes de champagne dans les yeux, ses boucles échappant en grappes de son petit bonnet de page qui tournait un peu de travers... et l'accent de sa colère qui se voulait encore gentille :

« — Par exemple! Allez-vous me laisser ces épreuves... A cette heure-ci! » « — Qu'est-ce qui vous prend, mon chéri ? » « — Qu'est-ce qui vous prend, vous, Philippe Arnaud ? Vous avez une femme jeune, qui plaît, qui cherche à vous plaire et vous la traitez comme une douairière! Votre fauteuil, votre pipe, votre article! » Elle s'emparait des épreuves « *Nippons et Nazis... La guerre viendra du Japon...* Eh bien, laissez-la venir, la guerre, mon Dieu! Ne pensez pas toujours au croque-mitaine. Je n'aurai pas toujours vingt ans. » Il avait gémi quelque chose,

il fallait comprendre... « Comprendre quoi? Que les grands malheurs s'apprêtent. Raison de plus... Si vous tournez au Jérémie, moi je veux vivre. Vous avez vécu, vous... Ce n'est pas juste! »

Peut-être était-ce elle qui avait raison. Une femme pour s'épanouir a besoin de ferveurs et non d'alarmes, de nuits d'amour et de robes de printemps.

Elle les avait eues, les robes. Elles sont là toutes, presque toutes, chacune libérant comme une femme différente et pourtant jamais une autre, une Aude changeante au gré des soirs, Aude ici, Aude là — mais où était l'Aude de l'Oratoire? — toutes, dépouilles fraîches de ses mues, encore tièdes au toucher, gardant de ces printemps fauchés le parfum, l'essence et la forme... Et leur sillage, par ces nuits aveugles, repasse traînant après soi un remords de fêtes vaines, d'interrogations jamais résolues.

Il cherche une robe entre ses robes, la merveille des merveilles, la crinoline blanche des grands soirs, la *Winterhalter* au manteau violet... Qu'en a-t-elle fait? Ah! la voilà... si fraîche, si irréelle encore, telle à peu près qu'il l'a vue sur elle dans la gloire encore vierge de ses trois cents mètres de dentelle — dont, à la dernière minute, femme de chambre et concierge avaient eu à recoudre un rang de volants. Madame Jeanne entrait en transe et croyait revoir « l'Impératrice ». Mais l'Impératrice ne souriait pas et, dans ses yeux, du fond de la glace, il voyait poindre...

Quand une femme jeune s'habille pour un homme, l'homme a tort de méconnaître cette offrande. De la main sur la mince épaule, il éprouve, distraitement, l'arrondi parfait du velours. Il surprend au miroir le regard qui demande : « Et celle-ci, elle te plaît? » Ah! pourquoi ne songer qu'aux dangers en suspens, à l'ombre tapie au tournant du fleuve? Il répond, pensif ou narquois : « Pas mal! Pour la révérence à la Duchesse elle fera bien. » Plus tard, trop tard, quand le malheur aura brouillé leurs traces, le feu de ce regard surpris et oublié le brûlera; plus tard, il comprendra l'offrande et sa méprise; alors, trop tard, il sentira, il comprendra la crispation de cette fière épaule sous sa main.

Ce soir, dans le silence de cette nuit où la menace est là si proche, il s'étonne de ce lambeau de velours qui lui coule, lie-de-vin, entre les doigts.

Ce rêve... *Il fuyait... La marche aboutissait à un portique et, derrière cette ruine, une femme dont il ne pouvait voir le visage appuyait son front au pan d'un manteau...*

« J'ai fait ce rêve... Quand était-ce? » Le manteau le remet sur la trace, sur une trace. Il se rappelle... Une nuit entre d'autres nuits, un escalier éclairé, des colonnes, des balustrades, un gala manqué, cette fête Directoire, au Palais-Royal sur les toits duquel ils étaient montés, au sortir de la Comédie, se perdre dans la cohue des habits noirs et des femmes endiamantées. Au centre des quinconces, le ballon du *Populaire*, clou attendu de la soirée, refusait de s'envoler. La flasque enveloppe roulait

entre ses cordes, ondulait ventre à terre et, malgré les efforts d'un gazier tard venu qui s'évertuait à lui insuffler le dernier courage, se réaffalait. D'odieux rires pouffaient le long des terrasses : « Partira... partira pas. Le *Popu* se dégonfle. » Dans une atmosphère de ratage et de rancunes mal éteintes la soirée de clôture agonisait. Pourquoi fallait-il qu'au tréfonds de prémonitions obscures il pensât « France » et qu'en retrouvant Aude à l'écart des gens et de ce spectacle, appuyée sur son manteau, saisissante de jeunesse, de tristesse et de beauté, il pensât « France » et qu'elle devînt, dans ce retrait de la pensée où s'élaborent les symboles de nos rêves, la pure et tragique image de l'infinie désespérance dont il la devinait comme lui-même, comme chacun peut-être, assiégée ? Quels pressentiments l'assaillaient ? « Qu'avez-vous, Aude ? Vous lisez les signes des temps ? » Ce n'étaient pas les mots à dire. Elle frissonnait, revenait lentement à elle et, détournant ce regard qui semblait encore protester : « Ce n'est pas juste... — Peut-être, répondait-elle. La fête est finie. Rentrons. »

N'était-ce pas cette nuit-là qui avait introduit les visions du songe ? Les scories brillantes comme des gemmes, le portique, le manteau...

La fête était finie... Lui en voulait-elle ? De quoi ? Elle ne l'eût pas dit. Cependant, les amis qui fréquentaient la chambre blanche savaient comment la plaindre d'être éprise d'un homme aussi pessimiste, aussi inquiet. Un homme qui lui mettait martel en tête, ne voyait que catastrophes. Évidemment, il ne voyait que catastrophes. Il aurait fallu être aveugle, au moment où la tension reprenait chez les Sudètes, pour ne pas voir où l'on courait. Mais il perdait son temps à vouloir sonner l'alarme dans des articles qui offusquaient les apaiseurs du Quai d'Orsay et lui valaient la réprobation des « bien-pensants ». Pouvait-il éviter de la mettre, elle, en face des calamités qu'il prévoyait ? Il avait passé le but sans le vouloir, sans discerner combien elle devenait nerveuse, impressionnable, sans voir qu'il enfonçait en elle un doute sur leurs chances de bonheur. La lampe qu'il avait tirée du boisseau avait resplendi trop vite, la flamme baissait, vacillait... Il surprenait parfois un regard de biche aux abois. Un jour, elle s'était trouvée mal. Il avait enfin compris : elle était enceinte. Elle l'était depuis trois mois et avait craint de le lui dire.

C'était vrai, il avait redouté la venue au monde d'un enfant. Mais, là encore, elle se méprenait : ce qu'il redoutait, ce n'était pas l'enfant, mais le moment où l'enfant viendrait. Quand l'avenir d'un être est en jeu, on peut à la fois désirer et craindre. L'instinct de paternité, il le sentait aussi implanté dans ses profondeurs que celui de faire avec elle un couple. N'entendait-il pas au fond de lui-même une vieille voix maternelle et tendre lui redire : « Ce qu'il faut à Aude, ce qu'il vous faut à tous deux, mon petit, c'est un enfant. »

Il avait alors béni ce qu'il avait craint. L'approche de la maternité rendait à Aude ce que la vie mondaine lui avait pris : cette fraîcheur d'âme, cette grâce biblique dont le reflet revenait alors sur le visage au

pur ovale. Elle rangeait ses robes. L'avenir paraissait plus clair depuis que l'offre d'une mission en Extrême-Orient leur faisait faire des plans de départ pour après l'accouchement. Devant le berceau déjà préparé, il se reprenait à espérer : « Ce sera une fille, disait-elle. Et vous l'aurez pour le quinze août, pour la fête de votre mère! » Pour le quinze août? Passerait-on l'été sans avoir la guerre? Il imposait silence aux pressentiments.

L'orage grondait dans le ciel d'été, durant ces vacances du quinze août, quand la dépêche alarmante l'avait surpris loin de Paris, près de sa mère à la campagne. Le médecin les avait assurés que l'heureux événement ne se produirait pas avant septembre. A l'arrivée à la clinique, il avait appris qu'elle était depuis quarante-huit heures dans les douleurs.

Ce qu'il avait découvert, à cet instant-là, c'était chez elle cette incroyable dureté à la souffrance de son fond Maillet. Comment supposer, en cette enfant frêle, ce ressort d'acier, cette force tête tendue contre sa nature? Il avait frémi. L'accoucheur aux cent coups cherchait, pour la délivrer, un chirurgien introuvable par ces jours de congé. Celui qu'ils avaient enfin réussi à faire venir de l'Hôtel-Dieu avait décliné toute garantie sur l'issue de l'intervention. Les minutes qu'il avait passées à genoux, en cette attente, Dieu avait dû lui en tenir compte. L'alerte passée, il n'avait pas manqué de rendre grâces. Ce n'était, hélas, que la première...

« Une fille pour le quinze août, pour la fête de votre mère! » Ses premiers mots, le lendemain, avaient été pour lui rappeler son exactitude. Elle ajoutait : « Maintenant, vous pouvez aller retenir vos places de bateau. Dans quinze jours, je serai debout. » L'ordre de départ était pour septembre. Arriveraient-ils à le prendre, ce bateau? La voix du Führer commençait d'emplir la radio des chambres, les éditions spéciales se succédaient annonçant les appels au secours de Prague, les débats de Downing street et du Quai d'Orsay... Le quinzième jour, il avait été réveillé au téléphone par un triomphant : « Je suis debout... » Le même soir, elle râlait sous la morphine. Les embolies succédant aux embolies, les médecins avaient mis trois jours pour établir leurs diagnostics : pleurite, colite, phlébite double... Se relèverait-elle de ses couches? Elle s'était levée trop tôt.

Tout allait de pair. La grande crise commençait... entre Berchtesgaden, Londres et Paris — Paris pilonné comme Prague par les menaces et les ultimatums comme par un tir de barrage bien réglé — et au chevet du lit mécanique d'où le regard d'Aude, prisonnière d'un carcan de plâtre, le poursuivait. Il avait prédit les catastrophes, appelé les malheurs : ils étaient là. A présent, la guerre pouvait venir, elle lui avait donné sa fille, elle avait fait son devoir, il pouvait bien partir s'il le voulait... C'était cette pensée, ce silencieux désespoir plus atroce qu'une plainte qu'il lisait dans ses yeux fiévreux. Il avait demandé et obtenu un sursis d'embarquement. Mais, à la fièvre dont chaque soir la courbe remontait, il n'était pas de sursis. A la guerre, non plus. Apparemment, avec ses grandes ailes blanches accolées aux poudrières du Mont-Valérien, la

clinique était une cible désignée. Dans la panique ambiante, on en évacuait infirmières et malades. Dans les couloirs, la Mort et la Naissance se rencontraient, obscures figurantes du drame cosmique. Un soir, au chevet d'Aude que le médecin-chef avait déclarée intransportable, il avait entendu s'élever dans la distance — pareil à ce cri de sirène qui, à nouveau, ressort de la nuit — une espèce de hurlement, une plainte si animale, si nouée à l'agonie d'angoisse où cette chambre d'hôpital était plongée qu'il avait cru l'heure venue... Elle devait lire dans sa pensée, car, retrouvant la force d'un sourire, elle avait dit : « Mais non, mon pauvre Philippe... C'est une femme qui accouche! »

A quel espoir, à quelle foi s'accrochait-il encore en ces heures-là? Espoir en Dieu, quand le courroux de Dieu se manifestait déjà par tant de signes? Un autre soir, dans la dernière phase de la crise — le soir du jour où Chamberlain avait tenté à Godesberg la suprême tentative — au lieu du long crépuscule clair qui achevait d'ordinaire ces journées trop éclatantes, cette pluie de cendres, cette nuée de vengeance et de châtiment qu'il avait vu descendre sur Paris...

... Châtiment? Pourquoi conjuré alors, pour s'appesantir aujourd'hui? « Ce qui a été sera; ce qui arrive, c'est ce qui arrivera encore. »[1]

Châtiment pour quelles fautes? Pourquoi, lorsque la peur animale entre dans l'homme, croit-il voir levée sur lui la main de Dieu? Pourquoi, de quoi faut-il qu'il s'accuse? Ce poids interne, ce sentiment de faute et de péché, ce remords qu'il partage avec tous ceux qui tremblent, le troupeau comme les bergers, ce besoin de demander pardon, d'implorer un répit ou un miracle, de crier grâce, est-ce sa peur, mon Dieu, ou votre grâce?

V

« Georges tient à vous voir, a dit Seuret. Je vous promets qu'il vous recevra aujourd'hui. Mais patientez, mon vieux. » Depuis neuf heures du matin, au Secrétariat particulier du ministre, dans le bureau de Seuret. Onze heures et demie... Où a passé Seuret? Entrevu en un éclair, volatilisé entre deux portes. De vingt minutes en vingt minutes, un planton en uniforme vient calmer la rage du téléphone : « Sais pas... Chez le ministre, probablement, ou aux Affaires... Le ministre? Impossible... C'est ça, rappelez. » Quand la sonnerie s'interrompt, on entend celle des bureaux voisins entrer en épilepsie.

A chaque passage, ledit planton, avec le flegme de Jouvet dans la *Guerre de Troie n'aura pas lieu* et la monotonie du chœur antique, rapporte les nouvelles : « Paraît que Gamelin vient de se suicider. Il a pro-

1. Ecclésiaste.

posé hier à Daladier de demander l'armistice. » « — I z'ont percé avec nos prop' chars, ceux qu'I z'ont ramassé en Tchécoslovaquie. Vous parlez d'un truc. » « — V'là qu'on annonce les zulhans dans la forêt de Compiègne. I descendent en parachute avec leurs motos... » Cette sonnerie du téléphone, qui force le crâne comme une roue de dentiste, assure que ce n'est pas pur cauchemar.

Avoir fait vingt mille kilomètres pour tomber dans cette démence, songe Arnaud. Seuret fourrage d'une main somnambulique dans la litière de papiers qui couvrent sa table. Il y a là de tout vraiment sur cette table : des rapports de gouverneurs, d'agents, des programmes de radio, des documents « Secret, extrêmement confidentiel » parmi des billets de théâtre, des plis non décachetés, des liasses de dossiers en vrac épinglés de bouts de papier où Arnaud reconnaît l'écriture en coup de sabre du patron.

— Est-ce qu'il est là? demande-t-il, assez bas pour ne pas troubler l'investigation tâtonnante du somnambule qui se souvient, à voix haute, de toute une petite famille Seuret à évacuer.

— Le patron? Je crois... Il vous verra... Il vous verra aujourd'hui même. Mais... quelle heure est-il? Midi et demie... probablement pas ce matin.

De guerre lasse, Seuret abandonne sa prospection, s'éveille au regard anxieux d'Arnaud :

— Dans quelle pagaye vous tombez, mon pauvre ami! Quand êtes-vous arrivé? Vous n'avez pas encore passé aux Affaires? C'est du beau...

— J'imagine!

— Non, vous n'imaginez pas... Ils sont en train de brûler leurs papiers, à pleins bras, sur les escaliers, dans les cours... De quoi foutre la panique.

— Le Gouvernement va déménager?

Les yeux au ciel de Seuret signifient : à l'heure qu'il est, tout est possible.

Un timbre retentit qui n'est pas celui du téléphone. Le secrétaire a le sursaut d'un nageur torpillé par un gymnote.

— C'est lui?

Seuret plonge déjà vers la porte.

— Oui... Mais revenez cet après-midi. De bonne heure. Je vous promets. Il vous verra.

***

Le dôme sous lequel dort l'Empereur étincelle de feux dédorés dans la limpidité d'un ciel qui se déclare irresponsable.

Le restaurant de l'Esplanade où Arnaud a pris rendez-vous avec son

frère Bernard, le médecin, et un ami de l'agence Havas, Michel Érard, se trouve être le point de ralliement des Ministères en détresse, le centre calme du typhon. A pied ou en voitures à cocarde arrivent du Quai d'Orsay, de la Guerre, de la Marine de hauts fonctionnaires, civils ou militaires, dont les fonctions alimentaires sont encore indemnes. Les garçons présentent un menu aussi surchargé qu'une carte d'état-major à des directeurs que l'incinération des documents secrets ne décide pas à choisir entre les rognons flambés et le pigeonneau aux petits pois. De la Bourse en déroute, des banques en déménagement se ramènent des coulissiers qui, par contenance, se donnent des airs de grandes vacances en se chuchotant au passage de discrets rendez-vous de stations thermales : La Bourboule, Royan, Vichy...

Érard débarque de taxi quelques minutes avant Bernard. Lui, au moins, l'homme d'Havas, porte sur ses traits battus, dans ses yeux cernés et douloureux de Galiléen, une expression qui s'accorde aux circonstances. Mieux que sa tenue... Pourquoi s'est-il affublé d'une paire de knickerbockers qui a l'air empruntée à un coureur de son agence ?

— Alors, vieux Michel, Havas déménage en triporteurs à ce que je vois ?

Le genre de plaisanterie que l'on fait malgré soi aux enterrements. Michel essaie de forcer un sourire qui s'éteint aussitôt dans une figure de Golgotha.

— Pas encore... Mais tu me croiras si je te dis que ça ne va pas bien.

Pour que l'intrépide Érard admette, avec cette tête-là, que « ça ne va pas bien », il faut vraiment que les choses aillent mal. Arnaud le revoit visière en bataille, manches relevées, dévidant le ticker dans son agence de Shangaï durant les nuits d'août 39, entre le pacte germano-russe et l'attaque sur la Pologne : « Eh bien, il fallait que ça vienne. Cette fois ça y est. On les aura ! » Ils l'avaient vécue coude à coude, l'été dernier, cette ouverture du cataclysme, dans le bain de vapeur de Bubblingwell Road, quand, derrière les barbelés des concessions, les garnisons japonaises se massaient déjà pour le coup de main final... Il ne se laissait pas facilement entamer, le vieux Michel. Mais aujourd'hui...

— Tu as choisi un fichu moment pour reparaître, fait-il. C'est ton ministre qui te rappelle ? Comment ça se passe-t-il là-bas ?...

Arnaud abrège les explications. Là-bas, au moins, il y a un homme qui commande. Mais encore faudrai-t-il que le ministre se décidât à lui donner d'autres pouvoirs que ceux de simple intérimaire, à lui fournir des avions et de l'artillerie... Que les Japonais soient prêts à débarquer cela ne fait plus doute !

L'on dirait que la figure du pauvre Michel s'altère.

— Tu as mauvaise mine, mon vieux.

— Mon appendice, avoue Érard. Je crois que je vais avoir à monter sur le billard.

— Eh bien, je vous en souhaite...

Cette placide voix familière qui s'interpose est celle de Bernard, le médecin, dont Arnaud sent la main s'appuyer sur son épaule.

— Si vous aviez à évacuer un hôpital, vous sauriez, mon pauvre ami, que ce n'est pas le moment de passer sous le bistouri.

— Alors, toujours docteur Tant-Pis, mon pauvre Bernard?

Les frères se retrouvent. Auprès du fatalisme catastrophique de Bernard, le pessimisme de Philippe est un optimisme capricieux. D'où certaine acidité entre ces frères.

— Ces messieurs prendront?

— Trois plats du jour.

— Trois tripes... Trois!

« Et qu'on en crève! » Elles ne seront pas plus dures à digérer que les nouvelles d'Havas. Des avant-postes nazis ont déjà atteint la Somme. La « poche » se distend. On attend Weygand pour la juguler... Mais les mouvements de troupes sont paralysés par le reflux des évacués de l'Est et de Belgique. Si l'offensive allemande est poussée sur Paris, Paris peut être investi dans les huit jours... Peut-être avant!

— Ce n'est pas croyable!

Ce n'est que traduites en problèmes particuliers que ces nouvelles trouvent accès dans l'esprit.

« Il faut que j'aille chercher Aude en Normandie, pense Arnaud tout haut. Aurai-je un train? »

— J'ai dix minutes pour être de retour à mon hôpital, dit Bernard. Demande l'addition. On tâchera de se revoir.

Sur le trottoir de la rue de l'Université, au moment où ils s'apprêtent à démarrer, une touriste aux grands pieds, aux cheveux filasse, est en train de photographier sous tous les angles un hôtel voisin. Quelque espionne occupée à préparer le cantonnement sans doute...

S'il y avait seulement un agent de police... Mais pas plus d'agent en vue dans la rue que sur l'Esplanade.

— On ne peut tout de même pas la laisser opérer comme ça, hésite Arnaud.

— Je devrais déjà être à Havas, gémit Érard.

— Moi, à mon hôpital, appuie Bernard. Et tu ne supposes pas que cette jeune personne nous suivra de bonne grâce jusqu'au commissariat de police... Autant la passer en consigne au père Pétain!

La fille replie tranquillement son appareil, s'éloigne au pas paisible des visiteurs irréprochables.

— Ah! merde... merde! S'il n'y a plus de police, qu'est-ce qu'on peut faire?

Plus de police... Y a-t-il encore un gouvernement?

Ils roulent, talonnés par la hâte et une espèce de remords, comme on bat en retraite. Bernard jette Érard à un taxi et Philippe rue Oudinot.

***

— Vous arrivez à point. Le patron vous recevra dans un instant.

Le timbre retentit.

— C'est pour vous, soyez bref, recommande Seuret, et allez droit aux faits. Vous n'avez que le temps.

Au moment de franchir la double porte au capiton bosselé par tant d'épaules serviles ou humiliées, Arnaud se prépare à affronter, pour la seconde fois en deux ans, l'homme dont le nom porte la terreur aux frontières les plus lointaines de l'Empire. Il le sait habitué à juger ses hommes d'un coup d'œil, à implanter sa volonté d'un geste ou d'un mot. Si la France peut encore être sauvée par un chef, celui-ci peut-être...

Enfoncé dans son fauteuil rouge derrière un Himalaya de papiers que les déversoirs de ses adjoints n'arrivent pas à faire baisser, le cou engoncé dans son faux-col de procureur balzacien, la coupante arête de son profil blémie par le jour crépusculaire d'une porte-fenêtre ouverte sur le jardin conventuel du Ministère, un bras pendant jusqu'à terre, telle une aile, en sa longue manche noire, l'ex-Éminence grise de Clemenceau, un téléphone à l'oreille, écoutait la France agoniser.

Il écoute... Ses lèvres serrées sont l'indice de sa colère et d'un esprit si tendu qu'Arnaud attend pour approcher que la manche noire lui indique un fauteuil voisin de la table. Et soudain, avec la violence sèche d'une explosion, la voix nasale éclate : en trois syllabes...

— Fusillez!

Dans l'agonie de cette journée d'effondrements, c'est brusquement comme si l'ombre du Tigre s'éveillait, comme si les grands jours où l'homme-qui-faisait-la-guerre fusillait les traîtres allaient revivre.

A qui parlait-il? Que bredouille, dans le silence qui suit, l'interlocuteur inconnu? Ce n'est, de toute évidence, point affaire de colonies.

— ... Assez de ces histoires de pseudo-cheminots belges. Vous avez mes ordres. Fusillez. Des exécutions!

Et comme le téléphone semble demeurer coi, il répète, détachant les syllabes comme s'il commandait en personne un feu de peloton :

— Des exé-cu-tions!

Une poussée de sang colore curieusement de rose ses joues blêmes. Les yeux brillent, presque verts, d'une excitation de combat. Puis il raccroche, fait face à l'arrivant et d'un ton qui, par contraste, paraît presque aimable :

— Je vous écoute, monsieur Arnaud.

Aller au fait... Un revers de main tranchant sabre les phrases apprêtées :

— La mission japonaise venue à Hanoï...

— Je sais...

— A Bangkok...

— J'ai vu votre télégramme.

— ... Pas plus à Singapour, qu'à Hongkong...

— J'ai lu vos rapports. Revenez à l'Indochine.

L'Indochine? Même pas assez de batteries pour l'entraînement des mobilisés, même pas une quinzaine d'avions démodés...

— Il y a deux ans qu'Hanoï a reçu l'ordre de bâtir une usine d'aviation.

— Il y a trois mois que les travaux sont commencés. Il faudra un an pour monter l'usine, deux ans pour former sur place des spécialistes.

— Je connais la chanson. Ensuite...

— Le problème de commandement, monsieur le Ministre. Le plus urgent.

Expression irritée, excédée.

— Quel problème de commandement? Un gouverneur général a les mêmes pouvoirs, qu'il soit titulaire ou intérimaire.

— En l'occurrence, il a surtout besoin de pouvoirs militaires qu'en tant que gouverneur général il ne possède pas. En cas d'hostilités, il se trouve, lui général de corps d'armée, dans la position d'un simple préfet par rapport au commandant supérieur des troupes, simple général de division.

— Ceci est absurde.

— C'est le fait.

Décrochage du téléphone. « Le général N... à l'appareil, immédiatement! » Pas de général N... Raccrochage exaspéré, note en coup de sabre sur une fiche.

— Le nécessaire sera fait. Après...

— La question des relations extérieures de l'Indochine.

— C'est vous qui allez en être chargé, sous les ordres du général, évidemment.

Saisissement d'Arnaud.

— En quelle qualité, monsieur le Ministre?

— Vous prendrez les fonctions de directeur politique à votre retour. J'ai déjà câblé.

— Mais...

— Je sais. Pour vos attributions hors d'Indochine il faut un décret. Vous l'aurez.

Avant qu'Arnaud ait pu placer un mot, le directeur du personnel est appelé : « Descendez! » Essoufflé, échevelé, achevé par l'ordre de préparer sur l'heure ledit décret, le haut fonctionnaire essaie de représenter qu'il a en ce moment sur les bras le déménagement du Ministère.

— Ce décret ce soir à ma signature. M. Arnaud vous aidera à le préparer... Quand reprenez-vous l'avion, monsieur Arnaud?

— Mercredi prochain... si la semaine prochaine Air-France...

— Si Air-France n'a plus d'avion, vous irez en prendre un à Londres. Revenez me voir avant votre départ.

Deux heures plus tard, Arnaud repassa par le bureau de Seuret :

— Votre gouverneur général aura ses pouvoirs. Vous aurez votre décret. Mais gardez ça pour vous jusqu'à demain : le patron passe à l'Intérieur.

VI

Gare Saint-Lazare, le dimanche matin.

— Un aller-retour pour Dives.

— Les retours ne sont pas garantis. Quand rentrez-vous?

— Demain.

— C'est à vos risques.

Rien n'est garanti. A Air-France, la veille, mêmes réserves quand il est allé retenir les places pour l'avion de Saïgon. A l'avance allemande, s'ajoute maintenant une autre menace : l'entrée en guerre de l'Italie... qui ne manquera pas d'arrêter appareils, équipages et passagers aux escales de Tripolitaine et de Lybie. S'il n'y a pas de départ mercredi, restera la chance problématique d'obtenir des passages à Londres sur un avion anglais. Pourvu qu'Aude soit prête à plier bagage sans délai! Mais, au télégramme qu'il a expédié, pas d'autre réponse que cette dépêche laconique : « Vous attendons. Tendresses. » A Noyan, évidemment, et sans téléphone, elle ne connaît pas encore la situation.

Encore heureux qu'il y ait un train et une place dans ce train. Aussi assailli, aussi bondé ce train de Normandie qu'un train de congés payés la veille du quinze août. Mais cette marée de figures terreuses, d'yeux rouges, de vêtements fripés qui envahit compartiments, couloirs, marchepieds n'a rien d'une cohue de vacances. C'est la seconde ou troisième vague de ces réfugiés du Nord et de l'Est que les dames de la Croix-Rouge et leurs auxiliaires s'affairent à refouler au hasard des trains vers les provinces.

Ce que Paris, malgré les sirènes d'alerte, malgré le coup de matraque des nouvelles ne lui a pas encore montré, c'est ce visage hagard de la guerre surgi là, tout d'un coup, des plaines ravagées et des villages en décombres, ce visage où l'éreintement des marches et des cahotements n'a pas encore éteint la peur.

Contagion obscure contre laquelle Arnaud lutte, encore qu'il se sente atteint. Un homme armé pour le pire ne doit pas perdre la tête. Non, il n'a pas perdu la tête, il a fait tout ce qui devait et pouvait être fait durant ces trois jours de courses et d'antichambres. Pour l'Indochine

tout est en règle : Rollin, qui prend la place de Mandel aux Colonies, l'a reçu, au milieu d'une alerte, dans une cave du Ministère du Commerce Il s'est acquitté de tous les messages officiels ou particuliers. Ses affaires personnelles, il est vrai, il n'a pas eu le temps de beaucoup y songer. D'ailleurs, à part les passeports d'Aude et d'Ariel et les visas, les six ou sept visas dont il va falloir se mettre en quête dès le retour (deux jours, ce sera juste!), elles se sont bien simplifiées, les affaires personnelles... Les titres? Partis pour La Bourboule, les titres. Et d'ailleurs, à l'heure qu'il est, les valeurs valent autant que les papiers brûlés du Quai d'Orsay. Il faudra se mettre en route avec les cinquante billets avancés par l'ami Pernet. Là-bas, si l'Indochine n'est pas envahie, ça ira. Mais s'il faut encore déménager, à trois...

La vision des fuites futures se préfigure au long des routes que le train côtoie. En désolantes caravanes, carrioles, taxis, voitures à bras véhiculent vers les vergers normands le décrochez-moi-ça des foyers détruits, édredons et casseroles, matelas saucissonnés auxquels s'accrochent le fauteuil de grand-mère et la cage du canari. Il neige des fleurs de pommiers sur ces malheureux qui fuient. L'herbe des talus verdoie.

Bientôt ils seront aussi, Aude, l'enfant, lui, dans le troupeau de l'immense exode. Dans quelques semaines, un port d'Asie... Sera-ce Saïgon, Hongkong, Shanghaï où l'an dernier les bateaux italiens déversaient dans la masse du Settlement leurs cargaisons de Juifs proscrits?

Et sans doute il faudra fuir encore... Pour où? Comment? Vers qui? Vers quoi?

***

A relire la dépêche d'Aude — « Vous attendons. Tendresses » — le doute se réveillait. Se tenait-elle prête à partir? L'idée qu'il pourrait la trouver réluctante à ce départ l'avait bien effleuré, mais sans qu'il eût le temps de s'y arrêter... Sans doute voulait-elle dire qu'elle remettait la décision à son arrivée pour en discuter avec lui... Il ne le saurait qu'à Noyan.

Il n'était encore jamais allé à Noyan. Les seules images que le nom évoquât étaient les vues jaunies qu'Aude aimait en montrer dans l'album Maillet : une allée d'aulnes longeant la déclivité d'une pelouse, la façade crépie d'une grande maison de campagne, dont les portes-fenêtres et le perron bas prêtaient aux « groupes » d'un autre temps — aux corsages des tantes, à la jaquette du Président, aux bicyclettes des frères et au cerceau d'une petite Aude effarouchée — un cadre de vieille province et d'étés heureux, assez semblable à celui qu'avait connu sa propre enfance en Limousin. Il avait oublié les attaches gardées par Aude avec ce coin de Normandie. Que seule à Paris, en pleine guerre, elle eût senti le besoin d'aller s'y retremper et de mettre l'enfant à l'abri des raids sous l'aile

d'une tante Maillet, il devait plutôt s'en féliciter. Ce qui était singulier, c'était qu'elle ne fût pas venue le joindre à Paris, qu'elle n'eût donné d'autre signe que cette dépêche...

Le train arrivait en gare de Dives. Anxieusement, de la portière, il la chercha. Une déception, vaguement escomptée, l'attendait. Ce n'était pas elle qui était venue le chercher, mais... arpentant le quai de ses souliers plats, cette tante Eunice dont une demi-douzaine de rencontres, tout au plus (la première à l'Oratoire, les autres à des réunions de famille ou des funérailles), ne lui laissaient que le souvenir d'une figure d'enterrement, hématurique et pavoisée d'une extraordinaire paire d'yeux noirs, flambants et veloutés comme les taches d'une pensée. Ces yeux le reconnurent d'assez loin, car elle hâta le pas à sa rencontre, portant en avant un nez de la Fronde — un nez Condé, complètement sorti de sa mémoire — et, prévoyant son désappointement, se pressa d'y couper court d'une virile poignée de mains.

— Bonjour Philippe... Nous ne savions pas au juste par quel train vous pourriez arriver. Et, comme les transports sont difficiles, c'est moi qui vais vous conduire à Noyan. En charrette de jardinière, mon pauvre ami!

Elle était décidément moins citron et moins pointue qu'il ne se l'était rappelée, cette Eunice, et à tout prendre, tailleur gris et feutre mou, elle avait une sorte de rustique sportivité qui ne manquait pas de race. Il ne reconnaissait vraiment que son ombre de moustache et l'éclat de ses yeux funèbres et cocasses.

— Mais Aude? Que se passe-t-il? Elle n'a pas pu venir?

— Aude? Excusez-moi. Je ne me suis jamais faite à ce nom d'Aude. Nous l'appelions Clémentine, nous les tantes, quand elle était petite. Mais non, mais si... Elle va assez bien...

Dans le crochet qu'elle fit au passage des billets, ses yeux bizarres semblèrent faire un saut de pie.

— Aussi bien qu'on peut aller au sortir d'une opération.

— D'une opération? Quelle opération? Sans me...

Sous le choc, il s'arrêtait, partagé entre la stupeur, le ressentiment et un indéfinissable soupçon. Mais Eunice poussait de l'avant.

— Nous avons jugé inutile de vous alarmer en ce moment, mon frère et vous. Dernièrement, elle a eu de nouvelles crises de vésicule très aigües... Vous savez que, depuis ses couches, sa vésicule...

— Voici plus d'un an que je la croyais rétablie. Jamais elle n'a...

— Si vous croyez que les femmes aiment à parler de ces ennuis-là. Elle aussi se croyait rétablie. Enfin, bref... les crises se renouvelant, il a fallu se résoudre. Le chirurgien de notre hôpital de la Croix-Rouge, à Cabourg, l'a examinée. Dieu merci, nous n'avons pas été trop occupés

à l'hôpital jusqu'à présent. Mais, avec cette offensive, il était préférable de ne plus attendre...

— Et... elle y est encore à cet hôpital de Cabourg?

— Non, on a pu la ramener hier, pour votre arrivée.

— Alors, son télégramme?

— C'est moi qui l'ai expédié.

Eunice s'interrompit avec une hâte manifeste de changer de sujet.

— Voilà l'équipage de Noyan, fit-elle en montrant dans la cour de gare une carriole dont la jument pattue somnolait. En temps de guerre, il ne faut pas être difficile.

Mal revenu du choc et encore vaguement défiant, il attendait, cependant qu'elle gagnait son siège, d'être en route pour revenir aux questions qui l'oppressaient. L'explication le mettait abruptement au seuil d'un dilemme auquel il n'était pas préparé à faire face : si elle ne pouvait pas partir, comment pourrait-il, lui, demain?...

— C'est une bonne bête, disait Eunice en donnant d'un coup de rênes autoritaire le départ à sa jument. Je me demande comment nous ferions, la jardinière pour le marché, moi pour l'ouvroir et l'hôpital, si on nous la réquisitionnait.

— Il faut vous attendre à de plus grands malheurs, fit-il exaspéré par cette affectation d'ignorer ses propres perplexités.

Les yeux noirs brillèrent, folâtrèrent.

— Allons, plaisanta-t-elle. Ne commencez pas à faire le pessimiste. Vous voyez toujours tout en noir. Votre femme...

Il dut faire effort pour contenir son impatience.

— Il faut croire, chère mademoiselle, que les nouvelles n'arrivent pas jusqu'à Noyan.

— Oh! les nouvelles, les nouvelles...

Elle montra, de son fouet, les attroupements de la grand'rue que la voiture descendait.

— Si, au lieu de se consterner sur les nouvelles, chacun faisait ce qu'il a à faire, l'on verrait par les chemins moins de fui-fuitards.

— Vous admettrez, riposta-t-il, qu'avec Paris menacé et le reflux des évacués, les gens prennent peur, même ici.

Mademoiselle de Maillet abattit son fouet sur le placide arrière-train de la jument, qui se mit lourdement au trot.

— Vous pensez bien qu'on finira tout de même par les arrêter, ces Boches!

Il eut à réprimer une envie furieuse de laisser aller toutes les rages, tous les désespoirs concentrés depuis son arrivée en France. A quoi bon vouloir la faire démordre de ses illusions, cette Maillet pur sang?

— Nous avons tout de même des soldats et des officiers qui valent les leurs, continua-t-elle âprement. Est-ce que votre femme ne vous a jamais parlé de ses frères dans ses lettres?

— Je sais... fit-il. Je sais que ce sont des garçons magnifiques et qu'il y en a des milliers et des milliers comme eux. Mais des hommes qui, pour arrêter des tanks cinq fois, dix fois plus lourds et plus nombreux que les nôtres, n'ont que des fusils et des canons de l'autre guerre...

Ces mots qui étaient sur toutes les bouches, qui lui faisaient encore mal, il les répétait malgré lui, tordu par cette admission d'impuissance et de défaite qui, depuis trois jours, était entrée en lui comme un germe infectieux.

— Est-ce qu'elle a des nouvelles de ses frères ? demanda-t-il.

— Non, pas depuis qu'ils ont pénétré en Belgique. Elle ne le dit pas, mais elle se fait, comme mon frère, un terrible mauvais sang.

— Ils doivent être en plein dans la fournaise, songea-t-il tout haut. Ou dans la retraite...

A nouveau, les mots et images de panique lui revenaient, irrépressibles. « A l'heure qu'il est, ce n'est plus l'héroïsme de ces hommes qui peut nous sauver. Ce sont les chefs eux-mêmes qui le disent : il faudrait un miracle... Et qui croit au miracle ? Ces messieurs du Gouvernement qui vont faire des prières publiques à Notre-Dame ? »

— Si c'est là tout le réconfort que vous apportez, fit-elle enfin. Je ne pense pas vous apprendre que, sous ses dehors calmes, votre femme est encore une enfant extrêmement impressionnable.

Où voulait-elle en venir ? Le pressentiment qu'entre Aude et lui il allait trouver, renforcé par l'absence, le rempart des idées Maillet, de la nature Maillet, prenait de plus en plus consistance au fond de ses appréhensions. Cette Eunice, cuirassée dans son busc de corset, n'était, évidemment, que le premier bouclier des défenses dressées contre lui.

— Vous pensez bien que je n'ai pas l'intention d'impressionner Aude, ni de chercher à l'effrayer. Je suis venu la chercher parce que je dois rejoindre l'Indochine par premier avion.

— S'il y a une chose certaine, c'est qu'elle ne pourra pas partir demain, maugréait Eunice.

La charrette roulait bon train sur le macadam de la route départementale. L'euphorie du ciel et des floraisons, la caresse de l'air marin, apposaient leur insouciance à ce colloque et plongeaient dans la plus étrange irréalité leur course à travers les champs de pommiers. Raide et les épaules rejetées en arrière, mademoiselle de Maillet activait sèchement de temps à autre le trot de la jument. A la cocasserie de son profil Condé s'ajoutait une sorte d'agitation muette dont, sans vouloir s'occuper d'elle, il cherchait cependant la signification. Quels discours pouvait-elle tenir à Aude à son sujet ?

— Mon cher ami, énonça-t-elle subitement...

Il se tint en garde contre une nouvelle pointe.

— ... je vous connais peu, mais je connais Aude, je ne dirais pas comme si elle était mon enfant, cependant assez...

Un chemin de terre croisait la route. Elle suspendit sa phrase pour

faire prendre le tournant à la bête, qui obéit presque sans ralentir l'allure, cependant que, saisi par ce préambule dont le ton prenait une intimité inattendue, il guettait la suite :

— ... assez pour vous donner un avis. Sans vouloir, croyez-moi, mettre mon nez dans vos affaires, reprit-elle comme si elle épluchait les mots de ses dents courbes, permettez-moi de vous dire que si vous tenez à votre femme...

Elle le tint en suspens, aussi incertain de la malveillance qu'il lui avait supposée à son endroit que de la sympathie qu'elle semblait vouloir mettre en son conseil.

— ... vous ferez bien d'éviter qu'elle se méprenne sur les raisons qui vous dictent le départ.

Il ne lui demanda pas ce qu'elle voulait dire. Il l'entendait dans ces régions profondes où déjà s'était, à travers le tourbillon de la catastrophe, amorcé le débat. Le son plutôt que le sens de cet avertissement l'atteignait, ajoutant aux menaces du dehors une menace interne plus obscure.

Ils continuèrent de rouler sans rien dire entre les haies d'églantiers et d'aubépines qui bordaient les méandres du chemin. « Si vous tenez à votre femme... » Les mots se répétaient en lui, mais il sentait fléchir jusqu'à son pouvoir de penser.

Un toit d'ardoise pointa entre deux bouquets d'aulnes et par delà des bâtiments de ferme, il reconnut la façade blanche de Noyan.

— ... Croyez-moi, ponctua mademoiselle de Maillet comme ils arrivaient au portail que la jardinière leur ouvrait à deux battants.

VII

Ce qu'il ne s'expliquait pas, ce qui le bouleversait, c'était ce petit pli amer et frémissant en demi-lune autour des lèvres d'Aude, et l'enfantine violence du regard qu'elle évitait de porter sur lui.

Quand il était entré, il l'avait trouvée allongée sur une chaise-longue et non au lit comme il avait pensé. Ce qui l'avait saisi, ce n'était pas tant la blancheur de son visage et de ses mains, ni ce cerne même autour des prunelles brillantes... Il s'était, chemin faisant, plus ou moins préparé à la retrouver ainsi — mais pas au choc qu'il avait eu à la première rencontre de ses yeux. Yeux d'orage presque aussitôt détournés où des griefs ignorés se rassemblaient, précipitaient pour ce retour une crise obscure. L'effort qu'elle faisait pour en contenir l'explosion se lisait au tic nerveux, panique de sa paupière. Il avait appuyé ses lèvres sur le battement de cette paupière.

— Aude, mon chéri, mon tout petit... Si je m'attendais à vous retrouver dans cette robe! Votre robe Blanche-Neige, ajoutait-il avec une feinte de sourire.

... Celle en laquelle on l'avait descendue d'ambulance, au retour de la clinique, celle qu'elle portait pour sa première tentative de lever le jour du baptême d'Ariel — une longue robe d'intérieur dont la bure bleu séraphique gainait étroitement ses formes restées pures. Les manches châtelaine amincissaient encore la ligne des bras aux mains. Le petit col blanc, sous le poids de cheveux acajou désassemblés par l'oreiller, accusait l'enfance du cou et de la nuque.

— Vous auriez pu vous y attendre.

Il y avait, bien qu'atténué par la volonté contrainte de répondre à la douceur par une douceur égale, tout l'accent du vieux reproche dans ses premiers mots. Aussi chercha-t-il d'abord à la désarmer, à trouver des mots, un accent d'amant.

— Blanche-Neige toujours... (en la contemplant, en ignorant certain jaunissement sur la joue au doux ovale et le petit croissant d'amertume qui, à la fleur de la bouche, mettait un commencement de flétrissure). Plus Blanche-Neige que jamais... (en s'asseyant sur le rebord de la chaise-longue, en passant son bras autour des frêles épaules qui semblaient se rétracter).

— Oh! quant à ça! souligna-t-elle avec dérision. Jusqu'à mon dernier soupir, s'il ne tient qu'à vous...

Il parut ne pas l'entendre, vint au plus pressant.

— Mais comment est-ce possible, mon petit? Encore opérée, encore couchée. Il y a un an, vous vous disiez prête à sauter sur le bateau.

— J'étais rétablie, prête à sauter sur le bateau, appuya-t-elle avec véhémence. Mais vous n'avez pas voulu que je vienne.

— Pas voulu! Voyons, mon petit... (Comment lui faire entendre ce besoin infini qu'il avait eu d'elle, là-bas?) Ne vous ai-je pas assez dit quels risques, avec votre santé et dans la situation où je me trouvais...

— Comme si je ne les aurais pas courus, vos risques!

— Ce n'est tout de même pas le fait de vous les épargner qui vous a valu une rechute.

Son silence répliquait : « Qu'en savez-vous? » Croyait-il qu'une femme seule puisse demeurer impunément sevrée pendant des mois, avec ses jalousies, ses craintes, ses idées? Mais elle se taisait, réprimant ou couvant les rancunes inexprimables.

— Et aujourd'hui où je reviens vous chercher, où partir est question de salut...

Il avait déjà oublié l'avis d'Eunice.

— Justement... Je ne peux plus partir, conclut-elle posément, ses regards allant à ses jambes inertes sous un pan de couverture.

Il la dévisagea inquisitivement, le cœur pincé.

— Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas?

Elle hésita, remua les lèvres, respira avant de répondre.

— Qu'est-ce que ça fait? C'est la même chose.

— Ce n'est pas la même chose, répliqua-t-il plus âprement qu'il n'eût voulu. Vraiment, c'est presque à croire que vous avez voulu rendre ce départ impossible.

Ç'avait été sa première pensée, ce soupçon, quand Eunice avait lâché la nouvelle de l'opération. Son mouvement d'épaules, le regard souffrant qu'elle ramenait à son flanc bandé l'assuraient qu'il était injuste.

— Le mien seulement. Pas le vôtre!

Pour la seconde fois, il rencontrait ses yeux. Cette fois, une malice voilée, presque charitable, en adoucissait la flamme.

— Il va falloir *vous sauver* tout seul, voilà tout, mon pauvre Philippe.

— Me sauver? Vous savez où je me sauve, Aude... En Indochine, où le péril — question de jours ou d'heures — est le même qu'ici, où, si je me fais prendre, moi, envoyé de Mandel, par les Japs, mon compte est aussi bon que si je me fais cueillir en France par les Nazis.

— Alors? laissa-t-elle aller avec une lassitude presque indifférente comme d'une chose déjà considérée, débattue et qui ne la concernait plus... Alors, à quoi bon quitter la France pour l'Indochine?

Cette logique Maillet ne le trouva pas court.

— Je n'ai pas le choix. Je dois rejoindre. Mandel...

— Je sais. J'ai lu votre télégramme... Mais si l'Indochine est envahie, comme vous semblez le craindre, que ferez-vous? Où irez-vous?

— Hongkong... ou Singapour... Ce sera selon les circonstances. De là... Manille sans doute, d'où il y aura peut-être moyen de gagner l'Amérique. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'ai pas l'intention de me laisser prendre. Pas plus par les Japs que par les Nazis. En raison de ma mission autant que de mes articles, je suis sur des listes qui ne pardonnent pas. Ils ne m'ont pas eu. Ils ne m'auront pas, vivant tout au moins...

Une idée précise lui traversait l'esprit. Il pensait aux ampoules de morphine qu'il avait en réserve dans son bagage. Mais s'il était arrêté sur la voie du retour aux escales de Tripolitaine et de Lybie, ce ne serait pas pratique. Il serait fouillé, il n'aurait pas le temps. Il fallait se munir d'un viatique plus expéditif : des tubes de Dial, par exemple.

Vivre libre ou... Il ne pouvait pas plus raisonner, discuter le dilemme que s'il s'agissait de sauter d'un bateau qui coule. Le tragique était qu'elle ne pouvait pas ou ne voulait pas sauter.

Elle laissa retomber avec fatigue sa tête sur l'oreiller.

— Et vous me voyez, moi... avec Ariel... dans ces...

L'ironie désespérée du regard qu'elle levait vers le ciel du jardin où une branche d'arbre apportait, entre les persiennes entrebâillées, les feuilles et chatons du mai normand lui donnait à lire ce qu'elle n'achevait pas d'exprimer : l'admission de débilité de ce corps perclus dont les rechutes viendraient s'ajouter aux aléas et déboires d'une fuite à trois. Mais si c'était un sacrifice à ses propres chances de salut, pouvait-il, lui, accepter ce sacrifice?

Il lui vit de nouveau clore les paupières, de lassitude. Elle les rouvrit à l'arrivée d'un pépiement furtif venu du jardin. Et soudain, une lumière égayée, imprévue, émana d'elle.

— Vous l'avez vue tout à l'heure? demanda-t-elle.

— La petite? Je pense bien. Elle jouait sur le perron.

— Elle vous a reconnu? Elle vous a dit P'pa?

Il était soudain sans voix pour répondre, sous le même émoi que tout à l'heure à l'apparition de l'enfant incertaine sur ses petites jambes, vaguement interdite à son approche quand Eunice avait dit : « Tout de même, elle a bien votre regard, notre ch'tiote! », quand elle s'était laissée enlever de confiance dans ces bras qui l'avaient portée à travers les premiers rugissements de Hitler. Et maintenant, il fallait qu'avec sa question « Elle vous a dit P'pa? », l'intonation apaisée, enfantinement maternelle d'Aude réveillât d'un coup, en une seule déchirure, toutes les douceurs perdues, tous les espoirs, lui rendît avec le sens immédiat, saignant de leur couple et de son fruit la voix de « Celle-ci, cette fois... », de l'Aude jeune fille, jeune épousée, jeune mère, une à travers toutes les autres, la Blanche-Neige joue à joue du jour de baptême, des seules heures qui comptaient : celles où la sourde conscience des menaces n'arrivait pas à couvrir les promesses de la vie. A présent, il n'y avait plus de menaces. Elles étaient accomplies et au delà, les menaces. L'arrachement se faisait en même temps que la ressoudure.

L'arbre avançait contre la persienne la caresse des feuilles légères. Arnaud cachait de sa main l'irruption des larmes qu'il ne fallait pas qu'elle vît. Les Maillet mâles ne cédaient jamais, eux, à ces faiblesses.

Elle attendit qu'il se vainquît. Mais il perçut quand même l'involontaire sévérité de son inflexion quand elle dit :

— Allez la retrouver. Vous n'avez plus longtemps à profiter d'elle. Eunice doit vous attendre pour déjeuner.

Il se leva, parvint à se ressaisir.

— Alors, nous reparlerons de tout cela tout à l'heure.

Elle recoucha sa tête, d'un air de dire : pourquoi faire? Tout est réglé et décidé.

— Tout à l'heure, il faudra que je me repose.

Cependant, comme il passait la porte, de nouveau la voix claire lui revint :

— Demandez-lui de vous montrer son « Zô »!

***

Trébuchante, mais d'une main qui tire ferme, la « ch'tiote » l'entraîne vers la porte-fenêtre du salon : « Zô... » Elle sait.

Hochant au gré du courant d'air un croupion empenné de quatre

plumes et son bec peinturluré de toucan, au bout d'un fil, se balance son oiseau. Le mystérieux « oiseau de Battambang » qu'il a déniché pour elle, à son premier passage en Indochine, dans une échoppe cambodgienne voisine d'Angkor, un jour de trouvailles inoubliables. Ce même jour où il avait ravi aux ruines de la forêt une petite tête mutilée de *tevada* aux yeux clos et au cou fléchi dont le bienheureux nirvana lui rappelait le sommeil d'Aude... Non, ce n'était pas le seul mirage de l'absence qui, ce jour-là, avait prêté à ce fragment khmer la plus heureuse expression, celle des premières nuits, de sa femme-enfant.

— Alors, mon chou, tu l'as aimé mon Zô?

Comment être entendu, compris de cette petite tête inclinée à l'affût des mots incompréhensibles? Cependant, le va-et-vient des prunelles dorées qui vont de l'oiseau à lui est une communication certaine de leur entente. La voilà qui pépie encore le son intelligible « P'pa ».

Dans son univers, il n'est plus un étranger ; elle l'y accueille d'un instinct aussi prompt que le sien, d'un instinct d'oisillon tendu vers la becquée. Et lui, le voyageur à bout de course, il la reconnaît au milieu de ses affres aux signes qui ne mentent pas : cette façon de pencher la tête sur l'épaule, en observant, qu'il tient pour sienne, cette inquiétude du sourcil sur la transparence fluide des yeux qui le reflètent jusque dans la pulsation même de la vie. Elle capte avec un étonnement avide son attention et jusqu'à cet émoi de l'être dont elle est, à la fois en lui et hors de lui, la source et le premier frémissement ; elle s'en empare avec la mémoire de l'instinct comme de son genou et de sa main. Et, au fond de ce clair étonnement, il sent sourdre sa propre vie... Sa vie est là!

— Allons, il va falloir se mettre à table. Mon déjeuner sera ce qu'il pourra, mon cher ami.

C'est Eunice qui rompt le charme.

— Pour aujourd'hui, Jenny va mettre la petite à côté de vous.

***

Aude repose. Aucune réponse quand il a frappé. Il entre sur la pointe des pieds dans la chambre où la nurse est déjà venue tirer le rideau, remonter l'oreiller de la chaise-longue. Sa chambre de jeune fille probablement... Au-dessus du lit étroit, déjà refait, une parole de l'Écriture en gothiques. Sans rien regarder, le matin, il a déjà senti autour d'elle toute son enfance protestante qui, heureuse ou malheureuse, l'a reprise, la tient prisonnière, la gardera. Il comprend maintenant sa tentative hésitante, l'été d'après leur mariage, pour l'amener à Noyan. S'il avait su deviner alors... Sur le secrétaire verni de noir — un pupitre d'écolière — une seule photo : celle d'Ariel, encore joufflue, une bulle aux lèvres, dans la gloire de sa robe de baptême. Pas de photo de lui. Pas de fleurs

non plus. Quelques livres tassés dans le casier de la table de chevet, sous les fioles. Il soupçonne le dos de cuir de quelque journal.

— Vous dormez, mon chéri?

Elle dort, elle ne l'entend pas. Pourtant, il faudrait qu'elle l'entendît, car le temps presse. Sa décision s'est faite. Il est venu lui dire que, si elle peut lui promettre de partir avec lui aussitôt remise, il l'attendra à tout risque, huit jours, quinze jours si nécessaire. Ils chercheront quelque moyen de gagner Londres. Il faudrait seulement qu'il sût...

Imperceptiblement, ses lèvres ont bougé. Mais elle retourne sur l'oreiller un visage clos, le renfonce obstinément, désespérément dans les profondeurs opaques. Son souffle révèle un immense besoin de sommeil. Elle a dû mal dormir la nuit dernière. Elle a chaud... D'une caresse anxieuse, il effleure les moiteurs du cou, du front avant de poser ses lèvres sur ce front. Fièvre ou détente d'après la fièvre? Il faut la laisser dormir.

Snow-White... Blanche-Neige au petit col blanc, à la longue robe séraphique, où es-tu? Dans quel conte bleu où le chevalier?... Est-ce la fièvre ou le repos qui lui rendent cette angélique roseur de fleur? Au doux ovale du visage aminci ce nirvana d'une heure rend sa triple essence d'enfance, d'amour et de gravité.

Le bouton de la porte a tourné. Un pas fait craquer le plancher.

— Laissez-la donc se reposer. Elle dort si mal, mon pauvre ami.

Alors, comme si quelque part au fond de sa paix ce chuchotement lui parvenait, lui sonnait l'alarme, un déclic nerveux parcourt Aude sans l'éveiller. La fine main allongée se contracte comme une patte. A vue d'œil, le pur ovale se distord, les veines des tempes se gonflent, les lèvres remuent au centre du pli de colère reformé, avec la frénésie des lèvres de muets qui ont quelque chose à crier. Et de la congestion du visage clos jaillissent des mots courroucés :

— *Ça non... ça non! Puisque je vous dis que c'est mon pays. Vous ne prétendez pas m'enlever mon pays quand même!*

Avec quoi, avec qui est-elle aux prises? Avec lui? Qui entend-elle? Et de quoi dispute-t-elle?

— *Non, non et non!... Je ne veux pas. Rien à faire! Vous n'aurez pas la petite... Je vous dis que vous ne la prendrez pas.*

Heurté, chaviré, il essaie d'entrer dans cette lutte contre une ombre qui n'est pas lui, qui ne peut pas être lui. Il s'empare du fin poignet raidi et insensible, se penche :

— Aude, mon petit... Qui veut vous la prendre? Personne ne veut vous la prendre. C'est moi qui suis avec vous, moi, Philippe...

— Ne la réveillez pas, voyons... Elle va se calmer. Il faut qu'elle dorme, absolument. Venez!

Il lâche la frêle main. Le visage se détend, reprend insensiblement sa suave enfance. A quoi bon lutter contre les fantômes d'un être qui rêve? Ceux du sommeil sont les mêmes que ceux de la veille. Il n'y a rien à faire

contre eux. Elle se défend, même en songe, contre lui, contre une idée qu'elle s'est faite de lui. Elle se défendra toujours. Elle lui est *aliénée*, perdue pour lui. Le sommeil a livré ce qu'elle voulait taire : elle ne veut pas, ne voudra pas...

Dans le couloir, il entend vaguement Eunice :

— Elle parle souvent en rêve. C'est comme quand elle était petite.

Parlait-elle en rêve, près de lui?

— ... L'autre jour, après l'opération, elle nous a fait de ces discours. La religieuse en était toute sens dessus dessous.

— Qu'est-ce qu'elle disait? Elle délirait?

— Des enfantillages, mais qui tiraient des larmes à la brave sœur : « Prenez-moi dans votre Ciel... Ah! ça, je veux bien, mais avec ma petite. Il faut me laisser ma petite... »

Cet appel, cette supplication, il l'entendait, la sentait jaillir de lui-même et presque avec la même voix : « Il faut me laisser ma petite. »

— Elle est en bas, dans le jardin, votre pomme d'Api, disait Eunice. Dépêchez-vous d'aller la rejoindre *pour en profiter*.

***

Il essaie... Au banc du jardin où ils sont venus s'asseoir, la petite apporte, l'une après l'autre, docilement ses découvertes : un chaton de saule, une coquille d'escargot, des cailloux blancs.

— Si Monsieur voulait aujourd'hui l'emmener à la plage?

C'est la nurse, une robuste Suissesse, nette comme une boîte de lait condensé, offrant des serviettes éponge.

— Vous la baignez à la mer?

— Oh! oui, depuis déjà trois semaines... Monsieur peut la rouler dans sa voiture.

— Non merci, je la porterai... Comment y va-t-on à la mer?

... Le chemin de Noyan, puis la grand'route à droite. Et, quand il verra la mer... après un pont, un autre petit chemin qui descend, entre deux clôtures. C'est facile. Il trouvera... Juste une saucée! Bien sûr, entendu!

Il se met en route. Il l'emporte au creux de son épaule, assise sur son bras, bien à lui, toute à lui, la joue dorée frôlant la sienne par instants avec le chatouillement de soie des mèches légères qui sentent le foin coupé, bouclettes auburn, presque blondes. En route et presque allègrement d'abord par le chemin entre les haies d'aubépines et de mûriers. « Tu aimes les mûres, Ariel? » Le petit bras serre déjà son cou si doucement. Sûrement, elle aime les mûres. Il cueillera des mûres pour Ariel quand... quand...

Voilà que ça le reprend! Il ne la sentait plus, tout à l'heure, cette déchirure d'arrachement qui à nouveau lancine... Non, il ne faut pas

qu'elle sente, qu'elle voie. Il faut marcher gaîment, gaîment pour que ça l'amuse. Allez, hop! Il l'emportera comme cela un jour, toujours, par un gentil chemin de printemps entre les haies, sur la grand'route que voici là-bas... Déjà la route!... Une route, c'est long une route, ça ne finit pas, ça ne mène qu'à la mer... à la mer qu'on aurait pu passer ensemble, à de beaux pays où p'pa verrait pousser son Ariel, comme ça, contre lui... Il y aura un avion mercredi pour passer la mer. Pourquoi ne le prendrait-on pas ensemble? Les méchants Ascaris qui ont des couteaux entre les dents? Les affreux Japonais, là-bas, en Indochine? Mais non, avec toi, on irait loin, loin, beaucoup plus loin. Mais voilà, elle ne peut pas, elle ne veut pas, elle. On ne peut pas lui faire ça, à ta maman. Il faudra se sauver seul, seul...

« Serre-toi, ma ch'tiote, serre-toi... » Sa petite fille qu'il serre contre son épaule — trop fort, trop fort, il va lui faire mal — c'est une partie de lui, c'est comme un membre qu'il va falloir amputer. Il ne veut pas être amputé. Mais les chirurgiens s'en foutent, la gangrène aussi... Et il en crèvera.

« Non, ma fille, non, ne desserre pas ton petit bras. » Tiens, voici une chanson, une belle chanson de marche pour que tu n'aies plus peur.

— Celle qu'il te chantait, tu te souviens, près du lit de ta maman, à la clinique, quand tu criais parce que l'infirmière, qui ne pensait qu'à M. Hitler, ne te donnait pas ton lait. Tu te rappelles?

En revenant des noces
J'étais bien fatigué...
Au bord d'une fontaine
Je me suis arrêté...

... Bon! Tu ris, mon amour. Je sens, je vois que tu vas rire. Écoute...

L'eau y était si claire
Que je m'y suis baigné.
A la feuille d'un chêne
Je me suis essuyé...

... Et maintenant le refrain pour toi, mon amour. Et pour elle aussi, pour elle qui le connaît bien...

Il y a longtemps que je t'aime...
Jamais je ne t'oublierai.

C'est à crever! Il vaut mieux se laisser tomber là, une minute... sous ce pommier — tu sens les fleurs de pommier? — pour que ça passe, pour que ça crève... N'aie pas peur, chérie, n'aie pas peur... Ce n'est que de l'eau. Non, ne touche pas et ne me regarde pas avec ces yeux-là, surtout ou ça fera un malheur, comme dit madame Jeanne... Hop, hop, hop! On reprend la route, la route, la route... « Tiens, tu vois la mer là-bas! »

La mer qui prévoit tout, la mer qui oublie tout. Moins salée que les larmes. La mer noie tout. Il n'y a qu'à la regarder.

Dévêtu, il la dévêtait. Le sable était moite sous leurs pieds. La frange d'écume n'arrivait pas jusqu'aux serviettes. Il l'enleva, la jucha sur son épaule — et ainsi la déchirure brûlait moins. — « C'est ça, tiens-moi. Par les cheveux, par les oreilles, par où tu voudras! Tu n'as pas peur, c'est bien! » Il entra jusqu'aux genoux, jusqu'au ventre dans le bon bouillon d'eau froide. Et, tranquille, sûr de lui, une bonne vague pour enfants le cautérisa dans un saisissement qui les fit un peu crier ensemble. Mais non, il n'a pas de méchantes idées, ton p'pa... Il ne la plongea que jusqu'au cou, et la ressortit de l'eau, ses mèches foncées collées aux joues, ouvrant comme un fruit de mer une petite bouche qui crachait l'eau et tout le ciel dans ses yeux qu'elle écarquillait tout grands.

Quand l'ayant mouchée, frottée, massée dans la grande serviette éponge, il se mit à désabler, à sécher, à caresser les petits pieds, de la plante aux chatons des doigts, comme ça les chatouillait, elle recommençait à rire. Alors, il embrassa à pleine bouche au plus tendre de la plante celui qu'elle tendait. Et elle tendit l'autre qu'il embrassa à son tour. Avant qu'il eût pu voir qu'elle représentait le premier, le gazouillis de source de son rire devint un son intelligible, presqu'une parole « ... Cor... Cor... », répétait-elle chaque fois qu'il obéissait à sa demande. Et les « cor » alternèrent avec les petons roses et les baisers jusqu'à ce que, fendu de douleur et de joie, lui-même éclatât de rire.

Comment, pourquoi, mon Dieu, peut-on, quand le cœur éclate de peine, éclater de rire?

Eunice était sur le perron, le chapeau sur la tête et un tablier noir par-dessus son tailleur, quand ils rentrèrent.

— Jenny attend pour la mettre au nono, la toute petite. *L'autre* y est déjà... J'ai pris la température moi-même... 38, même pas tout à fait 38. Mais ne la faites pas veiller tard, je vous en prie.

Et, comme il passait le seuil du vestibule, elle ajouta de la même voix rêche, mais un ton plus bas :

— Au fait, j'ai prévenu la jardinière de tenir la voiture prête pour sept heures et demie, demain matin. Votre train n'est qu'à neuf heures quinze. Nous aurons tout le temps.

***

De la soirée au chevet d'Aude, il se rappelait mieux leurs silences que leurs paroles, le calme étrange, déconcertant qu'elle avait gardé tout au long dans le refuge de ce lit de jeune fille près duquel il était assis sur une chaise trop basse. Et le roulement lointain de canonnade qui bourrelait la nuit extérieure, ponctué parfois de percussions sourdes dont l'ébranlement s'achevait aux vitres de la chambre.

— Ils viennent bombarder Le Havre, avait-elle expliqué quand cela avait commencé, peu après la tombée du jour. Hier soir, Jenny voulait descendre à la cave avec la petite. Comme s'ils allaient s'amuser à venir lâcher leurs bombes en pleine campagne!...

Et, pressentant peut-être un argument :

— S'il y a un endroit où la petite n'ait rien à craindre, c'est bien ici...

Une sorte de gravité, plus réfléchie que soucieuse, avait fait place à sa tension défensive du matin. Il semblait qu'elle ne lui fût plus hostile, mais compatissante. Elle lui abandonnait un fragile poignet aux veines bleues sur lesquelles de temps en temps, dans les silences, il posait ses lèvres comme si tout était dit et consommé.

Il n'avait fait aucune allusion à sa visite de l'après-midi, aux mots en rêve qu'il avait surpris, mais il avait dû dire, il avait sûrement dit :

— J'étais venu vous chercher. Vos places étaient prises. Si vous voulez, je suis prêt à vous attendre... Quinze jours, trois semaines, le temps qu'il faudra pour que nous puissions essayer de nous embarquer ensemble.

Posément, mais fermement, elle répliquait :

— Vous ne pouvez pas. Vous avez un ordre de service, vous avez à rejoindre, vous l'avez dit.

— Je m'arrangerai, j'expliquerai.

Elle avait eu un mouvement d'épaule excédé :

— Non!

— Pourquoi, au nom du Ciel, pourquoi? Vous réalisez que si je pars seul nous pouvons ne jamais nous revoir, qu'il y va de tout, Aude, de notre...

La supplication des mots qu'il hésitait à avancer se heurtait à l'obstination de ce front bombé d'enfant volontaire.

— Non!

Elle ne dirait jamais pourquoi...

— Au moins, promettez-moi une chose... Si, quand vous serez tout à fait remise, il y a une possibilité pour vous et l'enfant de me rejoindre...

— Où?

— En Indochine... en Amérique... je ne sais. Mais je vous le ferai savoir.

— Alors, comment voulez-vous que je vous dise?

Elle secouait la tête. C'était non et c'était non.

— Je ne peux rien promettre, avait-elle fini par ajouter plus doucement.

Ainsi étaient-ils restés sans paroles pendant des temps qui n'étaient ni des minutes, ni des heures, mais des évasions sans mesure, des chutes sans fond dans l'abîme de leurs destinées rompues. « ... Ils ne sont plus deux, ils sont un... » Ils ne sont plus un, ils sont deux.

Pourtant il ne pouvait se résoudre à l'adieu. L'insomnie visiblement était en elle. Sur ses pas, s'il prenait congé, elle allait, aussitôt la porte refermée, de nouveau entrer en combat avec son fantôme, cet autre

Philippe que veille ou sommeil faisaient de lui, hors de sa présence, hors de sa réalité. Prolonger la nuit comme une veillée funèbre sur cette espèce de prie-Dieu était pire... Si, au moins, il eût pu s'allonger près d'elle, ranimer dans la seule chaleur de sa tendresse la chaleur et la tendresse de ce jeune corps mortifié, de cette âme mortifiée aussi, réveiller cette confiance, ce désir, cette attente qui l'avaient fait crier, pleurer et appeler quand elle était seule... Pourquoi? Pour qu'elle criât, pleurât et appelât encore?... Et puis, non — et c'était dans l'anéantissement même de son être charnel, à cette heure, qu'il l'éprouvait — elle n'était déjà plus sa femme... Dans sa chair, n'avait-elle pas déjà cessé de l'être? Dans son âme à lui elle était devenue son enfant, sa femme-enfant, une sœur aînée d'Ariel. « *Il faut qu'elle dorme absolument* », avait dit Eunice.

« ... Ils ne sont plus deux, ils sont un... » « ... Ils ne sont plus un, ils sont deux. » Sa pensée devait répondre à sa pensée.

Ce fut le dos noir de leur Bible de mariage, dans le casier à livres sous les fioles, qui entra enfin dans son regard au voisinage du poignet d'Aude. Et, lâchant sa main il amena le livre à lui.

— Vous le lisez encore quelquefois? demanda-t-il, devinant qu'elle suivait son geste.

De la tête, un oui silencieux lui répondit.

Il ouvrit la reliure sur la page de garde où était écrite, sous les majuscules imprimées « Au nom de l'Église », la dédicace du pasteur Vernet à

Philippe Arnaud,
Clémentine-Aude de Maillet,
le 6 janvier 1937.
« *Ils ne sont plus deux, ils sont un.* »

Jésus-Christ.

Il tourna la page. Au verso, il lisait : « Naissances » et, plus bas, de la même écriture couvrant le haut du rectangle blanc :

Marie-Ariel,
15 *août* 1938.
Que la paix de Dieu soit en elle!

Sur la page « Baptêmes », il y avait les signatures, celles des frères, des tantes, du Président et, en bas, aux jambages alertes comme un chant de triomphe, celle de Marie-Thérèse Arnaud... « Mère, pauvre mère!... » Les autres pages du registre de famille étaient blanches... « *Décès?...* » Oui, encore blanche. Cependant, sur ce livre et sur eux, quelque chose de plus froid, de plus lourd que la mort s'était abattu.

Machinalement il continuait de feuilleter : « L'Ancien Testament, La Genèse... », les titres se dressaient comme des dalles. Il alla d'instinct au passage annoté : « Celle-ci, cette fois... » Et sans qu'il bougeât les lèvres,

elle dut l'entendre prononcer dans le deuil même de leur double mort d'époux la phrase qui les avait unis : « Celle-ci, cette fois, sera la chair de ma chair, les os de mes os. » Mais, la tête inclinée, elle ne pouvait pas voir plus loin que la pointe de ses pieds ressortant sous le bout du drap.

Aux franges de la nuit, la canonnade continuait de rouler, les distantes explosions de faire tinter les vitres sans les ramener au présent, à l'existence. Aux murs, leurs ombres disjointes se distendaient.

De la tranche du livre, un papier ressortait que, machinalement, il écornait du doigt. Il le retira sans presque y prendre garde et vit ce qu'elle y avait écrit de sa gauche écriture d'enfant :

... Je ne retiendrai pas ma bouche,
Je parlerai dans la détresse de mon esprit,
Je me plaindrai dans l'amertume de mon âme.
Suis-je une mer? Suis-je un monstre marin
Pour que tu poses autour de moi une barrière?
Quand je dis : mon lit me consolera,
Ma couche adoucira ma douleur,
Alors tu me terrifies par des songes
Et tu m'épouvantes par des visions.
Ainsi mon âme souhaite une mort violente.

Chaque ligne ajoutait à sa stupeur. Entre l'énormité de la lamentation prophétique et la chétivité de l'écriture mal assurée qui l'enfermait, l'opposition n'était pas moins saisissante et moins atroce qu'entre l'adolescence de ce corps meurtri, de ce visage puéril mais rongé d'âme et les chimères géantes de souffrances que révélait la citation.

— Mon enfant, Aude, mon enfant... êtes-vous?... pourquoi... Pour qui avez-vous copié cela?

Il la vit rougir, ses yeux à nouveau se durcissant.

— Rendez-moi ce papier, ordonna-t-elle. Ce n'est pas pour vous. Pour qui pouvait-ce être sinon pour lui? Il retint le papier et acheva de lire :

... Je ne vivrai pas toujours,
Retire-toi de moi car mes jours ne sont qu'un souffle.
Qu'est-ce que l'homme pour que tu daignes prendre garde à lui,
Pour que tu le visites tous les matins,
Pour que tu l'éprouves à chaque instant...
Pourquoi m'as-tu pris pour cible?
Tu me chercheras et je ne serai plus.

Ses yeux se brouillaient. Il s'écroula plutôt qu'il ne s'agenouilla contre le drap, contre la main sans force et sans secours où il essayait d'enfouir l'infini de son angoisse. Car ce n'était pas le repentir des fautes commises, mais le désespoir de les ignorer, car ce n'était pas la peine des maux échus, mais la terreur de ceux qui approchaient... Ce n'était pas sa faute, ce

n'était la faute de personne. L'effleurement de ses doigts à la racine de sa peine le lui disait sans l'apaiser. Alors il sentit, comme un signe de congé, le poids du livre descendre sur son épaule.

— Prenez-le avec vous, disait-elle. Vous en aurez plus besoin que moi.

... Il s'était relevé, penché sur elle comme sans la voir, appuyant sur le front qu'elle inclinait des lèvres qu'elle semblait ne pas sentir, puis détaché, le livre lourd dans la main.

Sur la porte, un faible retour de sa voix l'avait arrêté :

— Vous trouverez une autre marque... Un verset que vous connaissez... Vous l'avez cité autrefois. Celui-là est pour vous... Adieu, Philippe!

Dans sa propre chambre, une lampe allumée l'attendait, près du lit fait. En déposant le livre, il remarqua le signet qui devait marquer la page, trouva — dans l'Évangile de Marc et non dans celui de Luc où il l'avait prise jadis — la parole annotée pour lui :

Celui qui veut sauver sa vie la perdra ; celui qui l'a perdue...

Sans lire plus avant, il était allé ouvrir la fenêtre... Une nuit étrangement atone et claire, il se souvenait. Une nuit comme sans ciel, sans étoiles, sans rossignol, sans promesse d'aube. Et cependant, l'odeur de la terre montait, odeur de jardin, de jeunes feuilles, odeur de la terre sur laquelle pleurait quelque part l'eau d'un robinet. Une nuit de fin du monde. Au bord de cette nuit claire la canonnade se taisait.

(A suivre.)

MARC CHADOURNE

L'ART DE L'INTERVIEW

De toutes les formes de la publicité, celle de l'interview est la plus joyeuse et la plus élégante. On dirait que l'interviewer ne fait que reproduire une conversation, mais, en réalité, il y faut plus d'art et de style que ne le croit un lecteur superficiel.

Cela commence par la naïveté. Ce qui constitue, en effet, la supériorité des Américains, c'est leur manière sans apprêt de questionner et de répondre, qui oblige le spécialiste à s'expliquer simplement. Tout personnage éminent dans un domaine déterminé, homme d'État ou poète, inventeur ou vedette de cinéma, exposera son cas plus volontiers à un interviewer sans malice qu'à un demi-savant désireux de discuter plutôt que de se documenter. Un grand homme expliquera mieux les bases de ses aspirations devant un enfant que devant une personne soi-disant instruite, car les bases sont toujours simples. De plus, il s'y prêtera de meilleure grâce, parce que l'on foule avec plus de respect un terrain vierge qu'un terrain exploité.

Ayant vu et partiellement étudié un grand nombre des chefs de notre temps, je choisirai mes exemples dans le cercle qui m'est familier. Tout jeune déjà, pendant la guerre de 1914-1918, j'ai été chargé d'interviews difficiles, parce que, ne comprenant rien à la politique, je devais interroger en toute candeur les rois et les généraux sur des sujets qu'un connaisseur évite absolument d'aborder.

Cette façon naïve et directe d'attaquer un interlocuteur lui fait une impression de surprise et de fraîcheur. Un banquier surchargé d'affaires, un dictateur ou un metteur en scène de cinéma ne répondront que par monosyllabes, en se voyant interrompus dans leur activité ou leurs loisirs par quelqu'un qui veut leur arracher des renseignements sur une question spéciale. Parce qu'il s'agit d'un problème d'actualité, le personnage visé a des raisons de ne pas tout dire devant tout le monde, et voilà le moment qu'un étranger choisit pour pénétrer chez lui et lui demander : « Pourquoi avez-vous agi hier de telle ou telle façon ? »

On fait donc bien de commencer par aiguiller son partenaire, quel qu'il soit, sur un terrain étranger à sa célébrité. Un banquier se sentira flatté

d'être questionné sur ses rapports avec Dieu, un général sur ses idées en sculpture. Comme dans toute rencontre humaine, le facteur décisif est le premier contact, celui où se cristallise le préjugé favorable ou défavorable à l'étranger. La personnalité puissante que l'on vient interviewer sera intéressée, dès le premier instant, en se voyant considérée comme quelqu'un dont les points de vue sont susceptibles d'intéresser le monde, non seulement sur le plan de sa spécialité, mais encore sur le plan général. S'il lui arrive de dire quelque sottise, l'interviewer aura la discrétion de ne pas la mentionner, mais d'ores et déjà la glace sera brisée.

Il va de soi qu'il aura étudié d'avance le caractère de son sujet en recourant à toutes les sources imaginables. Pour cela, les photographies constituent une base essentielle. Nulle part, en effet, le caractère d'un homme ne se révèle plus nettement que sur son visage, et cela en dépit de sa volonté ; les portraits nous fournissent donc une foule de données. D'ailleurs, seul, un physionomiste peut comprendre les autres, et seul un homme du monde qui a fréquenté des individualités multiples peut les inciter à s'exprimer. S'il se trouve, par exemple, en face d'un être bienveillant, il lui dira sans aucun doute une amabilité, mais il le fera avec tant d'esprit que l'homme au sourire toujours prêt se sentira aussitôt en pays de connaissance.

Car ce qu'il faut stimuler tout d'abord, c'est la bonne humeur de celui que l'on interroge, voire son intérêt pour le questionneur. Si l'on se contente d'un jeu de demandes et de réponses, autant se faire remplacer par un disque. Car le but, ce n'est pas d'amener son interlocuteur à dire ce qu'il pense ; ce qui importe, c'est la manière dont il le dit, dans quel état d'esprit, malgré quelles résistances. Ces résistances, on les introduit artificiellement comme dans un circuit électrique. On ne peut pas demander de but en blanc à Marconi : « Quels sentiments avez-vous éprouvés quand vous avez inventé la télégraphie sans fil ? » Mais il faudrait peut-être lui poser cette question : « Comment a-t-il été possible que vous-même, ainsi que d'autres, ayez pu passer pendant de si longues années à côté de cette invention ? »

J'ai pu questionner pendant plusieurs jours Edison, le plus grand homme que j'aie connu de ma vie et obtenir de lui les réponses les plus belles, et cela parce que nous n'avons jamais abordé le domaine technique. Je me trouvais assurément devant un homme d'une sensibilité telle qu'il suffisait de l'impulsion la plus légère pour lui faire répandre les trésors de son esprit. Je lui déclarai un jour que tel que je le voyais là, en train de parler des monades de Leibnitz, il évoquait à mes yeux le docteur Faust ; alors il saisit la main de sa femme, assise à côté de lui, se mit à rire et dit : « She is Margeret ! »

Pour cette raison, on ne doit pas, chez un homme riche, mettre la conversation sur la valeur de l'argent et c'est par une historiette contée à sa table que j'ai amené le vieux Rockefeller à exprimer ses idées sur ce sujet. J'ai observé un des Italiens des plus fortunés en train de donner un mince

pourboire à notre serveuse, et Mellon, le taciturne, qui comptait lui aussi parmi les personnages les plus riches, m'a parlé en poète de ses vaisseaux, de la façon dont sa pensée les accompagnait sur les mers et il a été étonné de m'entendre le comparer au « Marchand de Venise ».

Un jour que, seul convive sans fortune, je déjeunais à New-York avec vingt des personnages les plus puissants d'Amérique, j'ai voulu connaître leur sentiment sur leur propre ascension. Je leur racontai donc que j'avais grimpé sur le Mont Blanc, mais qu'arrivé au sommet j'avais été pris d'un tel frisson, sous l'effet du froid et du vent, qu'il m'avait fallu redescendre au plus vite. En allait-il de même pour eux? Tous braquèrent les yeux sur moi, ils me prenaient pour un fou, puis tous également — Schwab, Kahn, Lores, Lamont et les autres — commencèrent l'un après l'autre à me raconter l'histoire de leur ascension, disant qu'elle avait été aussi pénible que celle du Mont Blanc, mais qu'à présent c'était la clarté et la chaleur qui régnaient sur les cimes et qui les invitaient à y séjourner longuement. Après quoi ces chefs de l'économie m'ont confié bien des détails sur leur succès.

Car l'interviewer doit s'entendre à jouer la naïveté et à se donner pour sot. Comme le plus souvent il a en face de lui un homme tout aussi fin que lui — à vrai dire, j'ai fait aussi la connaissance d'un certain nombre de « grands hommes » peu intelligents — son interlocuteur remarque qu'il joue un rôle, il rend hommage à la discipline imposée et se sent en sympathie avec celui qui l'interroge. Il m'est arrivé même d'amener, de cette manière-là, le silencieux Henry Ford à prononcer une phrase intéressante. Nous nous trouvions en Floride, dans la rue, et attendions Edison, parti chasser une plante à caoutchouc. Nous avions sous les yeux une petite Ford. Je fis comme si je n'en reconnaissais pas la marque, entamai son éloge et ajoutai : « Je crois que cette voiture est un peu plus grande que les vôtres. » Qu'il me tînt ou non pour ignorant, Ford, resté muet des heures durant, éprouva les sentiments d'une mère dont on ne reconnaît pas l'enfant pour le sien ; il cligna des yeux de sa façon particulière et dit : « C'est une de mes autos, j'en ai construit 14 millions. » Cette manière pensive de voir dans une seule voiture le symbole de toute une vie de labeur me rendit son caractère acccessible et, par rapprochement avec d'autres choses que j'avais observées en lui, je me fis une idée de cet homme un peu embarrassé, mais doué véritablement d'une grande richesse d'imagination.

Un autre moyen de se préparer à la rencontre d'une personnalité importante, c'est de fréquenter son adversaire. Je ne me rends à aucun entretien décisif sans avoir entendu les rivaux de mon interlocuteur, non pour ajouter foi à leurs dires, mais afin de découvrir les points sensibles sur lesquels appuyer pour troubler mon homme et susciter ainsi de fructueuses réponses. Si, sans avoir l'air de rien, on exprime alors un point de vue emprunté à l'ennemi, l'attention de l'autre s'éveille ; il flaire l'atmosphère du camp adverse et un instinct naturel le pousse à en

écarter l'étranger. Mais il y faut beaucoup de doigté ; une nuance, un seul mot peut le faire rentrer dans sa coquille comme un colimaçon. Un Allemand ayant abordé Mussolini par la première question inscrite sur son questionnaire : « Excellence, qu'arrivera-t-il quand vous mourrez ? » l'entretien en resta là.

Le dramaturge, ou toute autre personne ayant écrit des dialogues et beaucoup pensé sous forme dialoguée, dispose d'une troisième préparation. De même que l'exposition d'une pièce de théâtre comporte des répliques destinées à mettre indirectement au courant de la situation et à informer le spectateur de bien des choses depuis longtemps connues du personnage en scène, l'interviewer doit poser de ces questions psychologiques qui impliquent, sans toutefois les désigner explicitement, des faits importants de la vie de son interlocuteur. Il lui faut jouer avec ces faits, au lieu de les développer. Comme Lord Grey, au cours d'un déjeuner, parlait de la séance de la veille aux Communes, je cherchais à saisir le moment où il évoquerait certains différends au sein du Cabinet, dont tous les journaux étaient pleins. Au moment où le mot tombait de ses lèvres, je lançai soudain : « Mais c'est comme en juillet 14 ! »

Je le dis intentionnellement à mi-voix, sans le brusquer devant son auditoire. Il resta interdit, dirigea sur moi ses yeux presque aveugles et fit seulement, à mi-voix, lui aussi : « La situation était différente. » Mais, après le repas, il vint s'asseoir à côté de moi et pendant plus d'une heure, sur le ton de la défensive, il m'expliqua la situation de juillet 1914, alors que, ministre britannique des Affaires étrangères, il aurait peut-être pu éviter la guerre et pourquoi, cependant, il n'avait pas été en situation de l'empêcher. Si j'avais prononcé d'emblée cette phrase pour laquelle j'avais fait le voyage de Londres, je n'aurais obtenu qu'une réponse glaciale.

Ces circonstances accidentelles ont tout autant d'importance dans une interview que les mots eux-mêmes, parce qu'elles expriment l'involontaire. C'est pourquoi, à mon avis, un bon observateur muet pourrait fournir une meilleure interview qu'un causeur qui ne voit rien. L'oreille, en effet, se trompe plus facilement que l'œil. Un jour, je remarquai que Kalinine, président de la République des Soviets, arrivé en retard à un banquet, refusait tous les plats, bien qu'ils fussent fort tentants, et se faisait servir à la place un potage de poisson à la russe. J'en conclus que ce paysan de naissance ne se laisserait jamais prendre par la gourmandise. Dans l'île où il était exilé, j'ai vu Trotsky fermer une fenêtre qui battait au vent, avec la précision que seul peut apporter à cela un praticien éprouvé, mais non un rêveur ou un philosophe. J'ai observé les mains des dictateurs, toutes belles sans exception et de surcroît parfaitement soignées, bien que toutes aient été un jour des mains de travailleur.

Un matin de l'été 1914, j'allai voir le prince Lichnowsky, alors ambassadeur d'Allemagne à Londres. Je le trouvai debout, lisant des coupures de journaux, qu'ensuite il laissait tomber par terre, si bien qu'il finit par se

présenter émergeant d'un monticule de paperasses. Et je me rendis compte que cet esprit distingué, bien supérieur à la plupart des envoyés de Guillaume II, était trop désordonné pour mener la politique. Plus tard, pendant la guerre, j'ai pu étudier la mine compassée d'hommes d'État appartenant à la haute noblesse, et singulièrement de certains comtes autrichiens. J'ai vu se refléter dans le regard froid et hautain, dont ils jaugeaient la cravate de leur vis-à-vis, leur insécurité intérieure et leur orgueil. En 1916, pendant la guerre, au cours d'un déjeuner, j'ai intercepté le coup d'œil que von Seeckt, le plus intelligent des généraux allemands, lançait au feldmarschall Mackensen, son ancien supérieur hiérarchique. Ce regard m'a suffi pour deviner tout ce que les relations entre ces deux hommes comportaient de faux, ainsi qu'on en eut plus tard la révélation publique. Je n'ai jamais vu d'autres généraux allemands.

Les personnalités qui se prêtent aux interviews ne doivent pas se classer seulement d'après leurs occupations, mais aussi d'après leur rang. Quand il s'agit de rois, le rang est même parfois la raison unique de la visite qu'on leur fait. Toutefois, il m'est arrivé de rencontrer aussi des monarques intéressants.

Staline est le seul de mes interlocuteurs dont il fallut me traduire les propos, ce qui nuit à l'impression directe. Sans savoir au moins quatre langues, personne ne saurait mener de grandes interviews. S'il arrive, par exemple, qu'un Italien s'entretienne en anglais avec un Français, les fines nuances, dont à vrai dire tout dépend, se trouvent sacrifiées. Le roi Constantin de Grèce, avec lequel j'ai causé à Athènes, puis en Suisse pendant son exil, s'exprimait parfaitement en allemand. Quant au roi d'Égypte, Fouad, élevé en Italie, je n'ai pu l'amener à des exposés détaillés que parce que je parle italien, et ceci bien qu'il eût commencé la conversation en français. L'Égyptien avait conservé quelque chose des souverains d'Orient, alors que le Grec était tout à fait moderne. Au reste, le roi Fouad est le seul qui m'ait laissé souffrir la faim ; me recevant, en effet, pendant le mois de jeûne au cours duquel les Musulmans ne prennent pas de nourriture avant le coucher du soleil, il me garda trois heures durant en face de lui, sans me faire présenter le café et le tabac d'usage, et mes idées étant de plus en plus affamées, ma faculté d'attention s'en trouva réduite.

En ce qui concerne les rois, j'ai observé qu'au bout de quelques instants d'entretien il convient de leur parler à la deuxième personne, ce qui les rend plus communicatifs. C'est par une complète liberté de langage que j'ai amené deux rois à me parler. Victor-Emmanuel, premier monarque de l'histoire qui se rendît quotidiennement à son « bureau », car il habitait une villa hors les murs et n'allait chaque matin au pompeux Quirinal que pour les affaires du règne, était étonnamment fermé. Il resta longtemps assis en face de moi à m'interviewer lui-même. Pendant ce temps-là, je me demandais comment intervertir les rôles. Alors, comme

il me parlait de Bismarck, « qui vraiment avait tout accompli tout seul », je ripostai que le vieux Guillaume avait eu au moins le mérite de choisir lui-même son chancelier.

« Ha veramento scelto ? L'a-t-il vraiment choisi ? » me demanda soudain le monarque. Et il me révéla par ces quelques mots sa propre situation, comme étant celle d'un roi qui n'a nullement choisi son chancelier lui-même.

Un préjugé de cour veut qu'on s'y présente en *cutaway* et chapeau haute-forme. J'ai possédé les miens et me suis attiré les regards offensés de laquais qui, eux, n'en avaient jamais possédé. Mais j'ai recueilli auss les regards offensés de laquais forcés de prendre, dans leur dextre gantée de blanc, mon feutre mou prolétarien. Il en va exactement de même de la règle qui veut qu'on n'adresse jamais la parole à une tête couronnée. En réalité, un roi est heureux que l'on attaque soi-même le sujet de l'entretien. Albert de Belgique, le meilleur des souverains que j'ai vus, faillit me mettre dans l'embarras, car il était accompagné de la jolie reine dont la présence me déconcerta tout à fait. Pour la même raison, et parce que sa femme était par trop belle, je suis resté muet un certain soir devant Marconi.

Naturellement, il faut avoir son plan en tête. Celui qui se présente un papier à la main perd aussitôt autant en considération qu'un virtuose qui arrive avec son pupitre à musique. Quand il s'agit de personnalités véritablement considérables, il convient de se préparer soigneusement, mais il convient aussi de dissimuler sans cesse, au cours de l'entretien, qu'on s'y est préparé, et ceci surtout avec les dictateurs ou autres puissants hommes d'État que des interviews nombreuses ont mieux exercés en cet art que l'interviewer lui-même.

En 1932, je me suis entretenu un certain temps tous les après-midi avec Mussolini. C'était avant qu'il ne commençât sa guerre. Une longue préparation avait précédé nos conversations. J'avais calculé toutes les réponses possibles et envisagé plusieurs questions pour chacune d'elles. Le matin, j'essayais le thème du jour, choisi par moi et, pour la première fois de ma vie, je suis resté deux semaines à Rome sans rien en voir. Comme il me répondait excellemment, avec netteté, sans élever la voix, sans se reprendre, sans faire de réserves, et que je le contredisais constamment, cela l'amusait et il en résultait une sorte de duel au fleuret. Mais il me fallait me souvenir de tout, de chaque tournure italienne, de chaque jeu de physionomie, de chaque geste de la main, afin de mettre tout cela par écrit aussitôt après. Plus tard, je n'eus aucun effort à faire pour rédiger mon livre. Après nos séances, je me sentais plus fatigué que lui, qui se trouvait enfin devant quelqu'un qui lui disait non. Aussi restait-il toujours naturel dans notre conversation, mais il n'aurait pas accepté ma contradiction en présence d'un tiers.

Ce fut par des comparaisons avec Napoléon, comparaisons que tout dictateur aime à entendre tout en les récusant sur un point quelconque,

que je déliai la langue de Kemal Pacha et fis céder peu à peu un certain éloignement. Il entreprit de me démontrer tous les défauts du Corse et la manière d'éviter les erreurs où Napoléon était tombé. En inscrivant dans son livre son nom et le mien, il traça sous l'l final un terrible trait vers le bas, comme s'il s'ancrait véritablement dans la terre. Par trois fois aussi, il laissa pendre par trop longtemps son mouchoir de sa poche supérieure, tous gestes ayant leur signification.

En 1915, pendant la guerre, j'allai voir un grand ennemi, Enver Pacha, l'ancien dictateur turc. Je voulus le mettre à l'épreuve et, au cours de la conversation, d'un geste brusque, je portai la main à ma poche. La seconde d'après, il faisait de même et saisissait visiblement un revolver caché, pour le cas où je me révélerais fauteur d'attentat. Sur le même point, j'ai trouvé Staline et Mussolini d'un calme imperturbable. Ils avaient sûrement des armes, mais ils étaient suffisamment fins pour voir à ma mine que j'en étais dépourvu.

A Athènes, comme je me faisais raconter sa révolution par Venizelos, on annonça un photographe. J'aurais bien voulu le mettre à la porte, car il faisait irruption dans mes questions si bien préparées. Quant au maître de maison et dictateur, il ne simula la résistance que pendant un quart de minute, après quoi il fit entrer l'opérateur et je vis à quel point il tenait à la publicité. En revanche, dans une ville d'eaux française, je le trouvai tout à fait modeste, car il n'était pas là pour produire de l'effet, mais pour guérir.

Staline m'a posé une question curieuse. Nous venions de nous lever après un entretien de trois heures quand il me dit, de sa voix sourde et grave : « Moi aussi j'ai une question à vous poser maintenant. Vous allez gagner de l'argent grâce à notre conversation ; êtes-vous prêt à en donner un peu pour les enfants allemands affamés ? » (1931).

De Berlin, je lui ai envoyé le reçu d'une somme versée à une œuvre d'assistance, et me suis fait mes idées personnelles sur les raisons qui avaient motivé l'invitation singulière du dictateur russe.

En tout cas, j'ai appris à cette occasion ce qu'il convient d'éviter dans une interview. On ne doit jamais adresser à personne une demande ou une prière. Il faut, au contraire, éveiller en son interlocuteur le sentiment qu'il tirera de la rencontre autant, sinon plus de profit que celui qui l'interroge. Un jour que je m'entretenais des causes de la guerre avec Poincaré déjà malade, je le vis nettement passer de plus en plus à la défensive. Il m'avait reçu dans sa maison, au beau milieu de l'après-midi, rideaux tirés et lumières allumées, puis, fermant la porte sur moi, il m'avait tellement donné l'impression de me tenir prisonnier que, dès le premier instant, je me sentis irrité et dépouillé de tout esprit offensif. Il m'a suffi de comparer cette réception avec la cordialité de Briand, m'accueillant dans la fumée des cigarettes, pour posséder les contours de leurs deux caractères.

La connaissance des caractères, en effet, c'est à cela que tout revient si l'on veut obtenir une interview fructueuse. A un homme comme Lloyd George, par exemple, curieux de tout, toujours désireux d'apprendre, il fallait apporter une nouvelle intéressante, ne fût-ce qu'une bonne anecdote sur le monde politique. Alors que, six ans après la Conférence de Paris (1919), pendant un dîner, j'avais amené Lloyd George à exposer devant moi sa position, je l'incitai, par un jeu de demandes serrées, à s'exprimer en termes si intéressants qu'après le souper, c'est-à-dire de neuf heures à minuit, pas une dame ne se leva, qu'elles restèrent toutes à table au contraire, ce qui ne s'était jamais produit, paraît-il, dans la haute société anglaise depuis la mort de la reine Victoria.

Pour obtenir la sympathie d'un grand explorateur ou inventeur, on devrait lui rapporter tel trait ridicule, telle habitude, telle parole comique d'un confrère étranger, à condition, toutefois, que ce soit vrai. La moindre tromperie envers l'interviewé se paie. Votre interlocuteur l'apprend nécessairement et sa méfiance s'éveille. En général, il ne faut pas laisser se dérouler un entretien comme s'il était le dernier et comme si l'opinion que votre interlocuteur conservera de vous vous importait peu.

Un jour, en 1928, chez Hoover, encore président de la Chambre de Commerce, je commis la faute de l'indisposer par un seul geste. Dans la pièce froide, d'une clarté crue, aux rideaux minces, aux sièges durs, je me levai avec nervosité et, tout en parlant, j'allai m'asseoir sur l'extrême bord d'un bureau vide, lisse comme un miroir. Il suivit ce geste désinvolte d'un regard terrifié. Trois ans plus tard, quand je le revis à la Maison Blanche, son ton eut quelque chose de distant et de froid, dont je ne saurais dire s'il était imputable à la « dépression » ou au souvenir de celui qui s'était assis sur le coin de son bureau. En revanche, j'ai trouvé dans le Président Coolidge, que l'on disait muet, un être affable et ouvert, et il m'a dicté sur Wilson une communication que l'on pourrait qualifier d'historique.

Le Saint-Père est le dernier souverain qui maintienne le cérémonial d'autrefois. Il faut se présenter à midi, en frac, s'agenouiller et attendre qu'il vous relève quand il en a envie. Le pape précédent laissait son visiteur à genoux et m'a rendu ainsi toute conversation impossible. Benoît XV, au contraire, avec lequel j'ai eu un entretien particulier en 1924, était absolument diplomate et grand seigneur. Il entra avec une espèce de passion dans le sujet que j'avais préparé sur la politique et s'exprima avec verve et amertume. J'avais craint d'être intimidé par la pompe exceptionnelle et le silence du Vatican, mais ce pape souffrant, myope, éclairé en même temps que consumé par une flamme intérieure, faisait oublier ce qu'il y avait de symbolique dans son état et s'exprimait avec une rare franchise.

Un préjugé dit qu'il faut se méfier des attitudes que prend celui qu'on interviewe, afin de se présenter sous le jour où il désire être vu par le

monde. Mais cela s'applique tout au plus à l'arrangement de la pièce, aux tableaux, au bureau, non à l'homme lui-même. Un personnage entouré des hommages publics, puissant ou important du point de vue intellectuel, est bien plus habitué à cette situation et à ses conséquences qu'un particulier et, en général, il se montre dans son naturel. Seulement, le « naturel » affecte des aspects différents suivant les caractères. Borah, qui me reçut sous une carte d'Europe, produit évidemment avec sa tête à la Beethoven, sa voix de violoncelle et sa simplicité puritaine un effet d'intimité plus grande que Davies, qui, conformément à son tempérament, nous reçut au Congrès (1928) entre des portes battantes, des messagers pressés, dans une conversation rapide, *staccato*, et qui nous fit, littéralement, servir un lunch sur son bureau.

Roosevelt était le naturel fait homme. Toute plaisanterie était aimablement accueillie par lui, même quand il s'agissait d'un bon mot à ses dépens. Mais tout dépendait du tact du conteur. Au moment où, à Hyde-Park, un monsieur, auquel il donna par la suite un emploi élevé, rapportait à sa table des scandales inventés contre lui à Chicago, je vis Roosevelt pâlir, tellement il était sensible sur le point d'honneur.

On trouve cette même sensibilité chez Henri Wallace, actuellement (1946) l'un des meilleurs hommes des U.S.A. Je l'ai vu causer avec des fermiers, à la campagne, et j'ai été heureux de constater la grande familiarité, d'ailleurs naturelle dans le pays, qui règne entre hommes d'État et paysans. Un autre Américain, le général Patton, avait le goût des attitudes, mais il en convenait volontiers. Il me raconta que lors du passage du Rhin, en 1944, il s'était jeté à terre, ainsi que Scipion, « naturellement à cause de la légende ».

D'une manière générale, j'ai trouvé l'homme d'État plus disposé à s'extérioriser que le poète, et le poète que le savant. Cela s'explique par le degré de publicité nécessaire à chacun. Quant au politicien, il altère davantage la vérité, il en a l'habitude et trouve que c'est absolument normal. Plus on s'élève sur l'échelle de ceux que l'on interviewe, plus on se rapproche des mathématiciens, et plus les déclarations deviennent véridiques ; toutefois, je ne place pas les banquiers parmi les mathématiciens. Cependant, en ce qui concerne la véracité des dires, on tirera toujours des conclusions plus probantes du ton dont les choses sont exprimées et des circonstances accessoires qui les accompagnent que des paroles elles-mêmes. C'est pourquoi les interviewers doivent être des visuels. Regard, sourire, manière de se lever, de se tenir assis, gestes des mains qui prennent ou qui jouent révèlent souvent une vérité que chacun aimerait à cacher.

Bernard Shaw est bien plus facile à saisir qu'on pourrait le croire, parce qu'il est bienveillant par nature. Je ne l'ai trompé qu'une fois. Nous étions chez moi et comme je lui servais un verre de crème pour accompagner un plat végétarien, il me déclara n'avoir pas bu depuis

bien longtemps de si bon lait, à quoi je répondis qu'en Suisse notre lait était toujours comme ça.

Pour finir je vais raconter l'interview la plus étrange de ma vie.

Je recevais à la campagne la visite de Henry Bordeaux, le romancier et académicien français. Il se montrait fort aimable, spirituel, mais réservé sur le terrain politique. Je pensais qu'il craignait que je n'eusse l'intention d'écrire un article sur ses opinions politiques, ce qui n'était pas le cas. Aussi je livrai beaucoup de moi-même, afin de lui prouver le caractère privé de notre entretien et parlai plus abondamment que d'ordinaire. Peu après, on m'envoyait une revue parisienne dans laquelle le romancier publiait un long compte rendu de notre conversation, y compris une foule de confidences que je lui avais effectivement faites sur la politique. L'homme dont j'avais cru qu'il me craignait en temps qu'interviewer avait été le plus fin et m'avait interviewé lui-même.

EMIL LUDWIG

(TRADUCTION DE MADAME BLANCHE GIDON)

TABLEAUX AMÉRICAINS

New-York alpestre

PERSONNE ne m'avait dit que New-York est une île en forme de gratte-ciel couché. C'est la ville la plus simple du monde. Douze avenues parallèles, dans le sens de la longueur, qui est de vingt-cinq kilomètres environ — elles figurent assez bien les ascenseurs d'un grand building — et deux cent cinquante rues coupant les avenues à angle droit : autant d'étages. Au milieu, Central Park, rectangulaire. C'est tout, c'est la cité de Manhattan. Mais les faubourgs, au delà de l'Hudson et de l'East River qui entourent l'île, s'étendent sur des espaces bien plus vastes, îles et plaines reliées par un immense réseau de ponts, de tunnels et d'autostrades surélevées.

Personne ne m'avait dit, non plus, que New-York est une ville alpestre ! Je l'ai senti le premier soir d'octobre, quand le soleil couchant flambait les hauteurs des gratte-ciels, de cette couleur orangée aérienne qu'on voit aux crêtes des parois rocheuses, alors que la vallée s'emplit d'une ombre froide. Et j'étais bien au fond d'une gorge, dans cette rue de briques noircies où circulait un vent âpre et salubre.

La mer et la montagne se ressemblent partout. Ici, elles se rejoignent et se mêlent. Les grands souffles océaniques, chargés de sel et d'aventure, viennent frapper les « faces » argentées de l'Empire State, du Chrysler, du Centre Rockefeller, de vingt autres de ces sommités célèbres que les New-Yorkais vous désignent comme les Suisses énumèrent leurs Alpes au visiteur qui en contemple la chaîne.

Le vent fou, l'air ozoné et la lumière éclatant très haut dans le ciel sur des parois violemment découpées, c'est un climat que je connais... Mais il y a plus. Il y a le sol qui est alpestre dans sa profondeur. A Central Park, au milieu des prairies, vous voyez affleurer de larges dalles de granit. Autrefois, les glaciers sont venus jusqu'ici ! Ils couvraient la moitié de l'île, et la moraine s'étendait bien plus avant. Voici l'un des secrets de la démesure de Manhattan : seules, ces assises de granit étaient capables de supporter le formidable poids d'un gratte-ciel de cent étages. Et les blocs erratiques, débités en tranches, polis et luisants comme du marbre, ont été plaqués sur les façades et dans les vestibules des plus riches bâtiments, reliques scellées d'une antiquité souterraine.

A Chicago et Saint-Louis, au contraire, sur les plaines d'alluvions ou dans les marécages, les gratte-ciels déjà, me dit-on, menacent de suivre l'inquiétant exemple de la célèbre Tour de Pise.

Bien des aspects physiques et moraux de la cité de Manhattan s'expliquent par ce sol et ce climat. Entre la Prairie proche et l'Océan, ce lieu d'extrême civilisation matérielle demeure hanté par on ne sait quelle sauvagerie des hauteurs ; et ce lieu d'extrême densité humaine demeure baigné dans une atmosphère irrémédiablement désertique. Les Américains des plaines de l'Ouest, venant à New-York, ont coutume de se plaindre de l'inhumanité que revêtent ici les rapports quotidiens. Ils pensent, dans leur ignorance, que c'est une ville « trop européenne »... Mais, moi, je m'y sens contemporain de la *préhistoire* de quelque avenir démesuré.

Sortie de Manhattan

Sur un quai souterrain, après avoir traversé les parvis populeux surmontés d'une coupole astronomique de la gare de Pensylvanie, j'ai pris mon premier train américain. Comme tout le monde, j'ai glissé mon billet dans le ruban de mon chapeau, où le contrôleur l'a pris et replacé sans me déranger dans la lecture de mon journal. Il n'y a que deux classes en Amérique : l'une où les fauteuils au dossier très haut sont fixes (deux de chaque côté du couloir central), l'autre où les fauteuils sont espacés et pivotent ; classe de luxe et classe de grand luxe, *coaches* et *pullman cars*. J'ai pris un *coach*. Je me suis enfoncé dans le velours bleu sombre et j'ai regardé mes voisins, car nous roulions dans un tunnel. Dans l'ensemble, les femmes m'ont paru dignes de ce que le cinéma nous en promet — mais il suffit de trois ou quatre beautés saines ou frappantes, sur cinquante femmes qu'on ne remarque pas, pour qu'on s'écrie : « Comme elles sont belles dans ce pays ! »

Soudain, je n'ai plus vu les gens. Le train surgissait du tunnel dans une plaine de marécages et de roseaux géants, coupée de canaux et de digues, enjambée par les arches de fer d'un pont à n'en pas croire ses yeux, qui porte l'autostrade pendant des kilomètres au-dessus des usines, des feux rouges et des hangars d'avions aux coupoles surbaissées. Paysage de déluge où s'enlisent, fumants, des monstres antédiluviens.

Une falaise de granit se dresse près de la voie. Nous la passons. Sur son autre versant s'étale un cimetière d'autos décarcassées, déchets du grand délire de construction qui enfièvre tout le continent et dont le pont de l'autostrade au long de l'horizon porte la gloire.

Manhattan - Suite

Le bel hiver. — J'ai retrouvé New-York glaciale et belle, ce bleu de poudre claire et rose au lointain des avenues trop larges le matin, ce bleu d'ombre de brique au puits des rues luisantes, dos longs d'autos jaunes ou noires, harmonie fauve des façades, circulation vibrante aux pieds, fume-

rolles au ras de l'asphalte et le vent fou! Si le détail est laid, voyez l'ensemble. Pour un homme qui est seul, Manhattan est sublime. Il n'a qu'à s'oublier dans l'énergie fusante de cette capitale du matin.

Ville pure. — Entre la Trente-troisième et la Soixantième rue, le cœur de Manhattan c'est la ville pure.

Ici, tout ce que le regard touche et mesure dans les trois dimensions de l'espace, sauf un découpage de ciel mat, tout est fait de main d'homme sur table rase, imbriqué, condensé, superposé, pour un usage massif, exactement prévu.

Plus une trace de campagne primitive ne subsiste, plus un seul coin de terre à nu, et plus une ligne indécise, ni d'eau qui court, ni de feuillages. Tout est pans de brique peinte et de ciment armé diversement coupés et étagés, asphalte plane, parois de verre et angles droits, circulation horizontale et verticale, intensité suprême de la présence humaine jusqu'à trois cents mètres du sol. Pour la première fois, je vois une ville aussi purifiée de nature que l'est de prose un groupe de mots de Mallarmé.

Paris, Rome, en comparaison, sont d'immenses parcs semés de monuments. Le site et le paysage y sont partout sensibles. Les rues montent et tournent, épousant les collines. Le sol des plaines environnantes paraît encore à nu dans les cours des hôtels, entre les pavés provinciaux, aux esplanades, aux terrains vagues envahis d'herbes. Les arbres cachent les façades, moutonnent à la hauteur des toits, et la rivière ouvre l'espace, double le ciel, qui règne seul au coucher du soleil.

A New-York, la lumière du soir évacue rapidement les rues profondes, remonte au sommet des buildings, se perd dans un dernier éclat d'avion fuyant, et c'est la ville alors qui s'empare du ciel, s'en fait un dôme à sa mesure et le referme sur sa nuit de ville.

Appartements. — Les grandes maisons les mettent mal à l'aise, parce qu'ils pensent tout de suite à l'usage physique, non point à ces symboles de l'âme que forment les châteaux au fond de nos mémoires.

L'idéal de l'Américain serait sans doute la maison d'une seule pièce, avec au centre un grand fauteuil tournant et basculant, qui se transformerait le soir en lit et d'où, sans se lever, l'on atteindrait le téléphone, la poignée du frigidaire, les boutons du fourneau électrique, ceux de la radio et les robinets de la baignoire.

Désespoir à Times Square. — Errer dans la foule, regarder ou subir les vitrines et les réclames lumineuses en délire, passer une heure aux Actualités, écouter les conversations des voisins dans un bar, coudoyer des hommes déformés ou épais, des femmes malades ou trop vernies, Times Square, après un dîner solitaire, un soir de pluie, c'est le contraire d'un exercice spirituel : une véritable centrifugation de l'être.

Mais peut-être, me dis-je après coup, mais peut-être, en poussant à l'extrême cette « distraction » de l'âme et de la volonté, rejoindrait-on quelque réalité valable, et par la sensation directe du monde tel que le

crée l'homme privé de l'Esprit, l'une des entrées de la Voie négative et du Désert dont parlent les mystiques ? Homéopathie spirituelle : traitement par l'absence-de-quelque-chose-qui-y-était, qui n'y est plus, mais dont la progressive évacuation a laissé le milieu actif... Plus simplement, ce vide est encore un appel ; ce désespoir, s'il est conscient, un dernier signe de la vie...

Non, j'ai surtout senti le désespoir tout court dans cette promenade de plusieurs heures, et c'est ici seulement, sur le papier, que je comprends qu'il faut pousser plus loin.

On se demande parfois : qu'est-ce, en somme, que le péché ? C'est cela, c'était ce que j'éprouvais à Times Square avec une acuité crispante : l'état du monde d'où l'Esprit s'est retiré. Ce n'étaient pas « les péchés » de ces hommes et de ces femmes, ni les miens, dont nul ne peut juger et qui peut-être n'en sont point. Ce n'était pas le froid, la pluie, la poisse aux pieds mêlée d'essence sur l'asphalte des avenues, c'était ce vide. C'était le sens absent.

Beekman Place

Parallèle à l'East River, dont la sépare une rangée d'hôtels particuliers à cinq étages, cette rue très courte est l'une des rares — j'en connais trois dans Manhattan — qui, à la fois, ne portent pas de numéro et ne coupent point les avenues à angle droit. Hors série, modèle de grand luxe, elle s'orne d'arbres, de silence et de grands portiers galonnés. Une buée bleue, pendant l'été, emplit cet espace fermé par les hauts bâtiments de la Cinquante-et-unième rue, en brique vernie, tout luisants de fenêtres dépourvues d'ornements.

Beekman Place est un de ces lieux où l'exilé s'écrie : « Mais c'est l'Europe ! » parce qu'il y trouve un charme, simplement. Mais quand je la vois du haut de mon douzième étage, en enfilade, petite tranchée d'asphalte et de brique jaune et rose dans un chaos géométrique, c'est bien New-York... Si je me retourne un peu sur ma terrasse, voici la perspective de l'East River jusqu'à Brooklyn.

Un paysage immense de minéral et d'eau. La rivière, sillonnée de remorqueurs toussotants, luit d'un éclat d'étain pâli. Les ponts immenses, vers Brooklyn, font une dentelle d'un kilomètre, toute menue dans la distance. Cheminées, mâts, clochers, usines basses et réclames lumineuses en plein jour. Le seul vestige de nature — car l'eau même est canalisée — ce sont ces trois îlots de granit noir couverts de mouettes, et signalés par deux petits phares dont clignotent irrégulièrement le feu vert — cinq secondes de révolution — et le feu rouge — six ou sept secondes. Tout ce qu'embrasse mon regard, tout est fait de main d'homme, sauf les mouettes. Qu'on ne me parle plus des lois économiques et de leurs fatales réalités : car ce sont les réalités d'un monde tout artificiel que nous, les hommes, avons bâti selon nos caprices, nos passions et nos raisons

folles. Si nous changions un jour de goûts et d'ambition, ce paysage se transformerait.

Si je me tourne vers le nord, je vois un monde de terrasses, du dixième au trentième étage du River Club, où vivent les milliardaires et les acteurs. Et tout près, ces jardins suspendus où circulent de jeunes femmes en maillot de bain. Elles se penchent sur leurs géraniums, elles ajustent des lunettes noires... Quelques jeunes gens viennent boire un verre, le soir. Un violoniste s'escrime à vingt reprises sur le *Deuxième Concerto brandebourgeois*, mais deux radios martèlent ce Tchaïkowsky qu'on entend siffler dans la rue...

Je me souviens de ce que j'ai sous les yeux : je le vois déjà comme je me le rappellerai, une fois de retour en Europe. J'en connais par avance la nostalgie. Le soir vient dans un luxe américain d'ocres, de roses, d'argents et d'éclats d'or sur les fenêtres des usines. Des fumées traînent, les ponts s'éteignent, le sommet des gratte-ciels se met à luire sous la lune, au-dessus des premiers nuages. Une grande nuit s'ouvre au travail paisible.

D'heure en heure, je me lève et sors. Je me promène sur cette terrasse qui fait le tour de mes chambres blanches, posées sur le onzième étage et festonnées de tuiles provençales. La brique est chaude encore sous mes pieds nus. A ma hauteur, et un peu plus bas, et puis beaucoup plus bas, dans les buildings voisins séparés de ma terrasse par un gouffre profond mais étroit, je vois des couples et des solitaires éteindre et rallumer leurs lampes. Une blonde platinée en peignoir rose ouvre son frigidaire, sort de la glace, ôte enfin le peignoir, il fait trop chaud. Des rires viennent d'une terrasse obscure, un cliquetis de tiges de verre dans les highballs. Je rentre et j'aligne mes mots.

Petits matins déjà doux des terrasses, moments les plus aigus de la vie, au jour qui point, quand toutes choses et les souvenirs d'hier changent de poids et de millésime, quand les mouettes éclosent du rocher, quand les premiers remorqueurs se mettent à souffler fort dans la brume d'été flottant sur la rivière... Une langue de lumière orangée vient râper doucement le crépi des murs bas, sur la terrasse toute voisine. Un autre jour, le même amour, mais le cœur s'ouvre — l'aube est l'heure du pardon délivrant — et je me donne au jour américain!

Sur le grand fond sonore à bouche fermée des usines de l'autre rive, les sirènes des ferry-boats poussaient leur solo de désastre, de faux désastre et d'appel commercial, dans le matin strident de l'East River. Un quadrimoteur argenté passait très haut entre deux tours babyloniennes, l'une phallique, l'autre en Moïse de Michel-Ange. Et sur une terrasse dormante, deux ou trois étages plus bas, quelqu'un sortait en robe de chambre, un vieux monsieur, pour arroser au tuyau ses arbustes.

Soudain, passant la tranche ocrée d'un bâtiment de trente étages, à mi-hauteur, sur la rivière, une proue grise et ses canons glissait sans bruit, un énorme croiseur défilait, tout l'équipage en fête saluant New-York d'adieux, filant pavois au vent vers l'Europe...

Slums

La Soixante-quinzième rue n'a rien de particulier. Elle part luxueusement de la Cinquième avenue et de Central Park, traverse en direction de l'est de beaux quartiers gris clair d'un gothique sobre et astiqué, change subitement d'aspect et tourne au populaire un demi-block après Lexington avenue, perd toute tenue dès qu'elle a traversé les piliers du métro aérien qui longe encore la Troisième avenue, s'anime alors dangereusement d'enfants s'exerçant au base-ball parmi des seaux d'ordures plus hauts qu'eux et des tourbillons fous de papiers sales, pour s'ouvrir enfin toute béante sur les fumées de l'East River, au terme d'un parcours rectiligne d'un kilomètre et demi, sans changer de largeur. (Seuls, les trottoirs se rétrécissent.)

Cette rue, comme cent autres pareilles, fait voir en coupe la société américaine. C'est une coupe mégaloscopique — le contraire de microscopique — permettant l'examen à l'œil nu. Décrivons sa partie inférieure.

La rue huileuse, parsemée de vieilles lettres, de bouts de bois et d'éclats de verre. Des tas de neige noircissent au rebord des trottoirs. Les enfants qui ne jouent plus à la balle parce que la nuit vient de descendre — depuis cinq ans que je circule dans cette ville, je n'ai jamais été touché ; ils sont d'une folle brutalité, mais surpassée par leur adresse — allument des feux avec des arbres de Noël roussis, des morceaux de caisses, d'immenses cartonnages goudronnés. Flammes gaies sur le couchant rose et fuligineux, en rectangle au bout de la rue, légèrement mordu sur les bords par la silhouette des escaliers de sauvetage.

Ces grands seaux à ordures en métal, rarement ou mal vidés dans ce quartier, débordent sur la neige entre les escaliers de quatre marches qui conduisent aux portes d'entrée. Portes étroites, ouvrant sur des couloirs hauts et profonds où deux personnes peuvent à peine se croiser. L'angoisse me prend chaque fois que j'y pénètre. (Rappel inconscient de la naissance, me dirait un psychanalyste.) Les boîtes à lettres portent des noms en *cek*, nous sommes dans le quartier slovaque. Je gravis l'escalier jusqu'au troisième. La porte donne dans la cuisine. En face du fourneau à charbon, qui est censé chauffer l'appartement, une espèce de baignoire couverte et fort étroite se dresse sur quatre pieds de fonte : il faudrait monter sur une chaise pour y entrer. De la cuisine, on passe par une baie sans porte dans le *frontroom*, qui donne sur la rue. De l'autre côté de la cuisine, deux petites chambres sans fenêtres ni portes. Au fond, une autre pièce plus claire, sur la cour. Ce logis, qui n'est guère qu'un corridor légèrement cloisonné, s'annonce dans les journaux : « Cinq pièces, eau chaude et bain. » Il en existe dans Manhattan des centaines de milliers construits sur ce même type : deux pièces claires sur cour et rue, reliées par deux ou trois alvéoles aveugles. Tout l'East Side populaire est ainsi, sur une vingtaine de kilomètres.

Je me penche à la fenêtre, au-dessus de la cour. Le sol en est jonché

de plâtras, de journaux, de chiffons qui bougent, ou ce sont peut-être des chats. Des cordes tendues sur l'abîme supportent des lessives et de grands draps claquants. Du haut en bas des façades de brique zigzaguent les noirs escaliers de sauvetage. Dans un sous-sol violemment éclairé, je vois quelques Chinois courbés qui empilent du linge ; au cinquième, une grosse femme en peignoir qui se farde à gestes menus. Le concierge irlandais hurle dans l'escalier. Des enfants pleurent parmi les radios nostalgiques, des fenêtres s'allument et s'éteignent. On peut vivre ici comme ailleurs, mais dans un cadre strictement rectangulaire. Tous les objets qu'on voit sont des rectangles, à part les chiffons et les chats. Les façades, hauts rectangles troués de lumières et de scènes du soir, s'étagent en silhouettes sur le ciel rouge. Une radio clame *Amapola*, plus fort que tout, dans la cour où les draps au vent font de grands gestes frénétiques.

New-York possède aussi deux cents gratte-ciels pour les bureaux et quelques belles avenues de résidences pour les directeurs de bureaux. C'est ce qu'on en voit de l'étranger.

Cohoes

Ayant remarqué qu'on me refusait du beurre à l'épicerie du village de Lake George [1], et que j'en paraissais fort ennuyé, nos voisins vinrent un soir nous en offrir, et c'est ainsi que nous avons fait connaissance. Deux femmes d'âge moyen et leurs maris se partagent une maison que les pins nous cachent, à deux cents pas, plus petite que la nôtre, donc plus commode et plus confortable à leur sens. (Seuls les Européens de mon espèce aiment les maisons trop grandes, en Amérique.) L'un des maris se nomme Robert ; son père était un Canadien français et sa vieille mère est une Allemande du Sud. La famille de l'autre mari est de ce pays depuis plusieurs générations ; et leurs épouses, fort plantureuses, viennent d'Irlande. « *True average Americans all !* de vrais Américains moyens », concluent-ils en souriant. Nous leur avons offert des boissons, et nous nous appelons par nos prénoms, sans avoir jamais bien compris nos noms de famille.

Hier, Robert m'a conduit à Albany, pour m'éviter la moitié du trajet jusqu'à New-York dans un train bondé de soldats. (Le nombre de ces petits services que vous rendent ici les voisins ! En Europe, le voisin n'est que l'ennemi virtuel.) J'ai cru poli de m'arrêter pour une heure dans la ville natale de Robert, à quelques kilomètres d'Albany.

Vingt-cinq mille habitants. Le nom, très difficile à prononcer : Cohoes, est sans doute d'origine indienne. « Personne ne connaît notre ville, me

1. Au bord du lac du même nom, dans le nord de l'État de New-York.

dit Robert, et pourtant elle avait les plus grandes filatures du monde avant l'autre guerre, j'entends pour la longueur des bâtiments. » (Il est peu de villes américaines qui ne réussissent à se vanter de quelque chose d'unique au monde, compensant ainsi l'impression qu'elles sont interchangeables à tant d'autres égards.)

Le paysage pourrait bien être européen : collines douces, bois et prairies, une rivière lente et les longs bâtiments des filatures — tout me rappelle la Souabe, le Wurtemberg. Et, justement, nous arrivons devant une maison de bois peinte en jaune clair, ornée de géraniums aux fenêtres. C'est là qu'habite la mère de Robert, une vieille dame maigre et digne, dont les ancêtres quittèrent l'Allemagne en 1848, parce qu'ils étaient républicains. Cette vague d'émigration germanique, libérale et plus ou moins morave, a modifié l'aspect et les coutumes de maint État du Middle West et de la partie nord de la Pennsylvanie.

Nous traversons maintenant la ville pour aller au bureau de Robert. Plusieurs églises dominent de leur masse rouge les maisons de bois ou de brique d'un seul étage. Je remarque un groupe de clochetons à bulbe d'or. Serait-ce une usine orthodoxe? « Oui, dit Robert, c'est l'une de nos deux églises ukrainiennes. » La moitié de la population de Cohoes est slave, polonaise ou russe d'origine. L'autre moitié se compose de Canadiens français, d'Allemands, d'Italiens et d'une minorité d'Anglo-Saxons, laquelle d'ailleurs conduit tout le reste.

Une petite ville internationale de province, sans grand avenir, qui vit déjà sur son passé d'un siècle...

Robert me dépose devant l'entrée de son agence de locations, dans l'une des rues principales. Le bureau donne sur le trottoir par trois portes grandes ouvertes. Je vois Robert tomber la veste, lire quelques lettres, puis je l'entends dicter à sa secrétaire. Les passants me paraissent aussi laids que ces maisons de bois grisâtres ou vert olive, mauves ou goudron, aux parois renflées ou légèrement obliques. Seule, la Banque est en pierres blanches, ornée de colonnes et d'un fronton de temple grec. Je compte beaucoup de barbes longues et bouclées. La rue est sale. Suis-je en Russie? Non, il y a trop d'autos.

Robert revient et nous roulons vers Albany. A la sortie de la ville, il me montre un terrain d'aviation :

— C'est moi qui ai fondé notre *Air Club*, il y a quinze ans, j'étais tout jeune. J'ai eu jusqu'à trente appareils et une école de pilotage. Mais, coup sur coup, quatre accidents mortels en une semaine... C'était le moment du grand krach, en 29. Tout s'écroulait. Ma faillite a passé inaperçue. J'ai ouvert cette agence que vous venez de voir, et je n'ai plus piloté depuis lors. Aujourd'hui, je suis président du club de golf. Si les affaires vont bien, après la guerre, j'espère m'acheter de nouveau un petit avion. Ce sera plus commode pour les week-ends, surtout que madame Robert n'aime pas conduire l'auto...

J'essaie en vain de comparer Cohoes à une ville du même nombre d'habitants chez nous ; de comparer Robert à un Robert d'Europe, de même niveau social et de même éducation.

Nous ne manquons pas de petits bourgeois pieux et honnêtes, mais ils n'ont pas le sens du risque et de la vitesse. Nous avons bien des fanatiques de l'aviation, mais ce ne sont pas des agents de location, d'autre part amateurs de golf, de géraniums et de week-ends paisibles au bord d'un lac.

Mais il ne serait guère plus facile de comparer cette vie, cette ville aux images que, par Hollywood, l'Amérique nous propose d'elle-même et qu'elle s'efforce d'imiter.

Souvenir d'un orage en Virginie

Grands plateaux onduleux et livrés aux chevaux, jusqu'à l'horizon bleu des Appalaches. Pendant que nous roulons sur une route de campagne, au creux des haies, le ciel se couvre. « C'est là-haut, me dit-on, à mi-pente des coteaux. » On ne distingue pas encore cette maison célèbre, cachée dans les bosquets au bout d'une longue allée qui monte entre des barrières blanches.

— Et vous verrez ce qu'elle en a fait! C'est sa manière de se venger de W..., car c'était la maison de ses ancêtres, à lui. Elle la déteste. Elle n'aime vraiment que ses chevaux...

L'auto s'arrête devant un haut portique. Deux colonnes blanches entre des ifs géants, comme des ailes noires. Je n'en ai jamais vu d'aussi grands, ils montent jusqu'aux fenêtres du deuxième étage. Une odeur écœurante vient de la porte dont un battant s'entr'ouvre devant nous. Trois grands longs chiens sortent, le museau bas, et l'un vient vomir à nos pieds des morceaux de cire mal mâchés. Une servante les poursuit armée d'une cravache. Elle crie qu'ils viennent encore de manger les bougies du carrosse de George Washington. (C'est une pièce de musée que nous allons voir, remisée sous la colonnade des écuries.) Nous pénétrons dans un vestibule sombre. La maîtresse de maison est sortie à cheval. Promenons-nous en l'attendant.

L'odeur des chiens imprègne les corridors. Dans un fumoir, à droite, en contre-bas, deux hommes en veste de chasse et deux jeunes femmes très blondes boivent des whyskys, sans se déranger. Nous traversons toute la maison, puis une large galerie ouverte, encombrée de vieux meubles et de pièces de bois sculptées, stalles d'églises, aigles de lutrin. De nouveau, des ifs non taillés sur un pré d'un vert sombre enclos de murs. Du lierre partout. Çà et là, des statues de faunes et de chiens gisent le nez dans l'herbe, près d'un socle brisé. Le pré s'élève et s'ouvre sur la cour sablée des écuries. Celles-ci se déploient en demi-cercle, ornées d'une colonnade et d'un clocheton de brique portant l'œil blanc d'un

énorme cadran. Voici le carrosse de Washington, à l'abandon. La peinture craquelée tombe par morceaux, les coussins de velours rouge sont moisis. Nous redescendons. Le ciel est devenu noir.

Du portique, entre les hautes colonnes blanches et ces ifs dramatiques, on domine un paysage de pluies lointaines et de prairies dorées. Soudain, un coup de vent violent a jeté contre la façade et nos visages un tourbillon de feuilles et de grosses gouttes obliques. Entrée de l'automne! *The Fall*, la Chute, comme ils l'appellent... Premiers éclairs sur les prairies.

Par la charmille, où il fait presque nuit — mais on devine encore quelques statues décapitées ou renversées dans les branchages — nous arrivons au coin d'un bâtiment de ferme. C'est le chenil. Le parc s'arrête ici et s'ouvrent les espaces de pâturages nus, en pente douce. Très loin, en silhouette sur la crête d'une colline, nous voyons deux chevaux au galop. Ils disparaissent dans un vallonnement et maintenant remontent vers nous sans ralentir. Une femme en jaune, suivie d'un homme. Comme ils s'approchent, on voit qu'elle tient la bride d'une main, et de l'autre porte à sa bouche une pomme qu'elle mord en galopant. Nouveaux éclairs. Tous les chiens du chenil se sont mis à hurler ensemble. Est-ce l'orage ou l'approche de leur maîtresse? Les cavaliers ralentissent et s'arrêtent devant la barre du portail. Elle pousse son cheval, le portail cède et lui livre passage. C'est une grande femme bottée, sauvage et belle, qui mord une pomme, et son torse paraît nu dans un fin sweater jaune. Elle rit, jette la pomme et nous salue de la main. Le jeune homme mince, immobile sur son cheval, nous considère avec hostilité. Il a les yeux d'un bleu très pâle et dur. Il n'a pas salué. Son silence nous supprime. C'est sans doute le nouvel intendant. « Je vous retrouve à la maison! », crie-t-elle. Et piquant son cheval, penchée sur l'encolure, elle disparaît dans le tunnel de la charmille, tandis qu'une meute de chiens de toutes les tailles s'élance sur ses traces en aboyant.

Au fond d'une pièce vaste et noire, une petite lampe fait une flaque rose. « Je ne trouve pas les prises! explique-t-elle, je ne mets jamais les pieds dans ce dégoûtant salon! » Des éclairs illuminent longuement les meubles lourds, une bibliothèque, des boiseries. Le lustre, enfin, s'allume par degrés. Elle court aux fenêtres et ferme avec fracas des volets intérieurs, en chêne clair, puis elle tire encore les rideaux. « Les orages me rendent folle, j'ai tellement peur. Et vous? Vous êtes muets. Vous avez soif? »

Les coups de tonnerre se succèdent sans répit, et parfois les lumières vacillent, baissent, remontent...

Paraît dans la porte du fond un homme en veste de chasse, qui tient des verres de whysky à la main. Deux femmes blondes entrent et vont s'asseoir un peu à l'écart de notre groupe. Un autre homme apporte un plateau. On le renvoie chercher des verres et des bouteilles. Qui sont ces gens? Elle dit :

— Je ne le sais pas plus que vous. Ils sont dans la maison depuis deux ou trois jours et se disent les amis de Jim.

— Mais où est Jim?

— Je ne sais pas. Il est parti.

Jim était l'intendant, une sorte de géant toujours en bottes qu'elle emmenait partout avec elle. Je pense au regard d'acier du jeune homme silencieux de tout à l'heure. Des chiens se glissent entre les meubles, humides et tremblants. « Mais je ne sais pas recevoir! dit-elle moqueuse. Voulez-vous que je vous joue du piano? Pour faire croire que je n'ai pas peur... »

— Eh bien? m'ont demandé mes amis dans la voiture qui nous emporte sous la pluie, qu'en pensez-vous?

— Well... pour la première fois de ma vie, je me sens tenté d'écrire la suite du roman.

La route américaine

L'Européen parle parfois de sa conception de la vie. Aux États-Unis, on parle tous les jours de l'*american way of life*, littéralement : de la route américaine de la vie. Ce qui est pour nous concept, forme arrêtée, devient chez eux chemin, mouvement indéfini.

C'est pourquoi je prendrai les routes d'Amérique comme un symbole du rêve et de la volonté du Nouveau Monde.

On croyait close l'ère des pionniers, l'ère des défricheurs de savanes qui firent reculer la frontière de décade en décade, à travers le Far West, jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint les terres du Pacifique. On ne pouvait plus rien ajouter aux plus hauts gratte-ciels de New-York, à ces grandiloquents témoins de la crise de 1929, où les affaires périssent et les bureaux se vident au-dessus du cinquantième étage, pour peu que la pression baisse à Wall Street. Un grand malaise étreignait l'âme américaine, prise de nausée dès qu'elle ressent l'approche d'une *limite* infranchissable. Où s'élancer encore? Comment sortir de cet embouteillage de richesses matérielles? Il restait à construire des routes.

Depuis dix ans, les autostrades américaines allongent sans répit leur ruban de béton, semblables à la trace d'un grand fer à repasser au travers des savanes, des cultures et des territoires urbains. Cet effort gigantesque se poursuit en silence à travers tout le continent. Personne n'en parle. On n'a pas eu besoin de changer de régime pour le réaliser. Les autostrades américaines ne sont pas une réclame politique, ni même un expédient pour lutter contre le chômage. Elles sont le produit du rêve et de la vitalité inépuisable d'un peuple libre, et qui voit grand sans se forcer. Voici enfin un spectacle émouvant qui n'effraye pas, mais au contraire atteste une force paisible et utile.

Trois pistes parallèles dans chaque sens, séparées par une large bande gazonnée où l'on s'est ingénié à conserver, ici ou là, un grand arbre isolé,

témoin de la prairie. Trois pistes blanches délimitées par des lignes jaunes et noires, entre lesquelles se déplacent lentement, de droite à gauche, de gauche à droite, entre cent et cent trente à l'heure, des millions de larges voitures. Une telle aisance dans la vitesse, l'absence de secousses et d'obstacles, l'enivrante continuité du déferlement général, tout cela vous donne, après quelques minutes, l'illusion d'une puissance immobile qui vaincrait la distance par le *charme*, attirant les villes à soi et déplaçant de vastes paysages au gré d'une curiosité rêveuse. Mais, soudain, le regard est pris par un panneau rutilant sur la droite, puis mitraillé à bout portant par cent, par mille panneaux de toutes formes et couleurs. Sans relâche, ils croissent en gros plan et disparaissent en coup de vent, jusqu'à ce que l'œil s'éduque et se mette à déchiffrer cette espèce de manuel de conduite et de morale élémentaire (avec publicité dans le texte) dont les phrases fragmentées s'échelonnent tout au long des *superhighways*.

« Perdez une minute, épargnez une vie!... Gardez votre droite... Dépassez à gauche... Avez-vous pensé à l'anniversaire de votre femme?... Donnez-lui un aspirateur Smith... Des bonbons Johnson... Ici, trois tués par jour... Lisez la Bible... Cabines de touristes à cent yards... Ferryboat du Delaware en grève... Faites un détour par Philadelphie... Et arrêtez-vous à l'hôtel Franklin... Ralentissez, région de daims... Les partis se réconcilient... autour d'un verre de champagne Renault!... Avez-vous vérifié votre niveau d'huile?... L'État de Pennsylvania vous souhaite la bienvenue... Et limite votre vitesse à cinquante miles... cinq cents dollars d'amende ou un an de prison... ou les deux ensemble... Dieu bénisse l'Amérique... »

Je ferme les yeux et j'écoute le grondement sourd des pneus qui mordent le béton. En cinq heures, nous aurons couvert les quatre cents kilomètres qui séparent le centre de New-York de Washington, en traversant deux villes énormes : Philadelphie et Baltimore. La vitesse rétrécit l'espace américain, les routes de la vitesse lui créent enfin des cadres. Quand la surface sera suffisamment organisée, vers quoi se tourneront les efforts de ce peuple? Peut-être vers la profondeur, vers la culture, vers ces problèmes que le grand nombre a toujours fuis, partout. Peut-être alors les masses elles-mêmes comprendront-elles qu'il n'est qu'un seul infini véritable : celui que chacun porte en soi, celui de l'âme inépuisable. Ce jour-là, les glorieux *highways* aboutiront enfin à l'Homme.

DENIS DE ROUGEMONT

NUREMBERG, 16 OCTOBRE 1946

I

Prélude au Châtiment. — Le Procès de Nuremberg (20 novembre 1945 - 31 août 1946)[1]

QUATRE CENTS séances, un procès-verbal de plus de quinze mille pages, deux cents témoins comparaissant à la barre cités par l'accusation ou par la défense, trois cent mille documents de toute nature manipulés, traduits, photographiés, reproduit par des milliers de civils, d'officiers et de soldats disséminés dans les six cents bureaux du Palais de justice cyclopéen de Nuremberg, voilà d'abord l'aspect concret (si l'on peut dire) du plus grand procès de l'histoire du monde.

La préparation minutieuse et perfide de l'Anschluss, de l'invasion des Sudètes, comme de toutes les guerres d'agression entreprises par le IIIe Reich fut prouvée avec évidence. Toutes les tentatives de défense des avocats allemands échouèrent devant de cinglantes contradictions. On apprit la vérité sur l'affaire de Katyn, si parfaitement truquée par le génie pervers de Josef Gœbbels, qu'il fallut qu'un jour trois témoins, choisis dans chaque camp adverse, vinssent apporter devant le Haut Tribunal les preuves décisives de la culpabilité de la clique hitlérienne.

Gœring préméditant, créant délibérément et lançant le marché noir qu'il voulait d'abord instaurer en France, Gœring hurlant, rageur : « La France, oui, c'est encore le pays du Bon Dieu ; il faut la saigner jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus, jusqu'à ce que les Français aient fini de trop bien manger, et les Françaises de s'attifer comme des grues ! » Voilà, parmi cent autres exemples, un des aspects de l'activité d'un des grands chefs allemands qui fut révélé au cours d'une seule des séances du procès.

1. L'auteur de ces pages a assisté à toutes les séances du procès de Nuremberg et à l'exécution des condamnés. Comme on le verra plus loin, cinq Français seulement (dont deux journalistes) assistèrent au châtiment des grands coupables de guerre (N.D.L.R.).

Les heures les plus horribles de l'histoire du monde, il nous fut donné, à Nuremberg, de les revivre toutes : populations de villages entiers de l'Est européen contraintes de courir à bout de souffle dans la campagne, jusqu'à la mort par épuisement ou l'assassinat à coups de revolver; Juifs qui devaient danser à l'intérieur de leur synagogue en feu, avant de périr dans les flammes ; mille autres forfaits plus épouvantables encore furent évoqués et prouvés par des témoignages dont ni les accusés ni leurs avocats les plus agressifs ne songèrent à contester l'effroyable authenticité.

Les films eux-mêmes se muèrent en accusateurs. On voyait Lidice brûler, tandis qu'un fantassin à croix gammée vidait par larges gorgées son bidon de schnapps. Des rangées de têtes de nouveau-nés serbes fraîchement décapités étaient placées en longues files dans une pièce où la population d'un village devait défiler.

Ces images étaient tout simplement tirées de films de propagande allemands. Parfois, on se contentait de nous montrer, non moins impressionnantes, des photographies trouvées dans le portefeuille de prisonniers ou dans les poches des morts.

Nous ne parlons point des scènes dont les Alliés ont été témoins dans les camps de concentration, à l'instant où ils ouvraient toutes grandes les portes de ces charniers. En les voyant se dérouler sur l'écran du vaste prétoire, les vingt et un détenus détournaient la tête ou se cachaient le visage.

Voici brièvement résumée la marche du procès depuis le 20 novembre 1945.

Ce jour-là, à dix heures du matin, observateurs alliés, visiteurs de marque, correspondants de presse dûment accrédités pénétrèrent pour la première fois dans la salle d'audience — une salle immense — violemment éclairée. Les vingt et un étaient là, dans la « galerie des monstres », encadrés de M.P. massifs. En face d'eux siégeaient les huit juges qui ne devaient pas manquer, pendant près d'une année, une seule des audiences.

Lecture fut faite de l'acte d'accusation ; il fut instantanément traduit en trois langues, performance qui devait se renouveler constamment par la suite, mais émerveilla ce jour-là l'assistance. Hermann Wilhelm Gœring, encore énorme, très maître de lui, se sentait le point de mire de tous les yeux, de toutes les jumelles, de tous les objectifs de cameras. Il plaida « non coupable au sens de l'acte d'accusation », et ses vingt complices l'imitèrent avec un parfait ensemble.

Le lendemain, Justice Robert H. Jackson, procureur général des Etats-Unis à Nuremberg, organisateur et animateur du procès des grands criminels de guerre, prononçait son discours inaugural. Le haut magistrat américain ouvrait ce jour-là l'instruction du procès : il exposait les charges qui pesaient sur les vingt et un criminels présents et de

l'absent Bormann et l'on commençait aussitôt de citer, de déposer les preuves à l'appui de l'accusation et de faire comparaître les témoins à charge.

Ce premier discours devait être complété quinze jours plus tard par celui de sir Hartley Shawcross, chef de la délégation du Royaume-Uni. Ces représentants des deux démocraties occidentales insistaient particulièrement sur l'évolution du parti nazi, la préparation et l'exécution des guerres d'agression du IIIe Reich.

Le 17 janvier, M. François de Menthon, délégué général du Gouvernement français à Nuremberg, faisait pour la première fois apprécier la solide et rationnelle argumentation de notre ministère public. Il évoqua l'horreur indicible des crimes de guerre commis à l'Ouest de l'Allemagne et dénonça leurs instigateurs. Trois semaines plus tard, le lieutenant-général Roman Rudenko, porte-parole de l'Union soviétique, faisait surgir le maréchal Paulus au milieu du prétoire, dénombrait en de longues séances les victimes de toutes les régions de l'immense « Est » occupé par Hitler, relatait, implacable, les phases de leur agonie.

La parole fut donnée à la défense allemande. Citant ses propres documents, ses témoins, tout comme venait de le faire l'accusation, elle nous montra un Reichsmarschall « apôtre de la paix » un Schacht « simple caissier de la Reichsbank », un Neurath « vieux gentleman-farmer ». Keitel et Jodl n'étaient plus que de « braves militaires ». Sauckel, pour avoir été en Australie dans sa jeunesse, faisait figure de « vieux loup de mer » ; et Julius Streicher, le *minus habens*, le rustre lubrique de la bande, apparaissait tout à coup paré du prestige de « pur intellectuel ».

Les avocats insinuaient par surcroît que les Alliés avaient entraîné l'Allemagne dans la guerre, une guerre bien inhumaine qui lui avait coûté, outre ses plus purs trésors artistiques, les vies des meilleurs de ses fils. A les en croire, la France et l'Angleterre avaient conçu à l'égard d'un Reich épris de paix des projets d'une inimaginable perfidie.

Les réquisitoires suivirent les plaidoiries. « La mort pour tous », demandaient résolument les ministères publics.

Dans l'après-midi du 30 juillet 1946, enfin, s'ouvrait devant le Tribunal militaire international ce qu'on pourrait appeler le « procès dans le procès », celui des grandes organisations nationales-socialistes. Il allait durer exactement un mois.

Tour à tour, le corps des dirigeants politiques, la Gestapo et le S.D., le cabinet du Reich, les S.S., le haut commandement de la Wehrmacht et les S.A. furent attaqués et défendus comme Gœring, Hess, Ribbentrop et consorts l'avaient été auparavant.

La Cour entendit d'autres témoins sensationnels. Elle vit comparaître le satanique médecin général des S.S., l'Obergruppen fuehrer Walter Sievers qui présidait aux pires expériences pratiquées sur des êtres vivants à Dachau. En conférencier disert, en technicien consommé,

Sievers décrivait le « comportement » des détenus enfermés, pour le compte de la Luftwaffe, dans les chambres à basse pression. Schreiber, autre « médecin » allemand, dévoila tous les plans nazis de « guerre bactériologique » qui devaient permettre au Reich d'anéantir les armées alliées, les populations occupées et ennemies.

Les procureurs généraux des « Quatre Grands », dans leur réquisitoire, ont demandé au Tribunal de déclarer ces organisations criminelles. Ce jugement une fois rendu, les millions de membres de ces groupements connaîtront les rigueurs de la « Loi n° 10 », qui prévoit contre eux les peines les plus sévères.

La dernière audience, celle du 31 août, consacrée aux *ultima verba* des accusés, fut, avant le verdict final, la journée capitale du procès. Elle révéla le vrai visage des anciens maîtres de l'Europe.

Jodl se proclama « fier d'avoir fait son devoir », Rosenberg assura qu'il était toujours « fidèle à son idéal de vie ». Hermann Gœring se flatta « d'avoir tout fait pour assurer la victoire du Reich, guidé par l'amour ardent qu'il vouait à son peuple », thème d'ailleurs repris par Wilhelm Frick : « Ma vie a été consacrée à mon peuple et à ma patrie. »

Sauckel et Kaltenbrunner protestèrent le même jour de leurs intentions honnêtes et du sentiment qu'ils avaient toujours eu « d'obéir aux lois ».

Le remords se manifestait pourtant dans les déclarations de Frank, qui se repentait d'avoir « adopté l'athéisme d'Hitler et de s'être détourné de Dieu. Mille ans, gémissait-il, ne sauront effacer la honte du peuple allemand! » tandis que Keitel s'écriait, pathétique : « Plutôt la mort que mes erreurs désastreuses et leurs terribles conséquences! »

... « Manifestation solennelle et sereine de la justice éternelle », selon la parole de M. Champetier de Ribes, procureur général de la France à Nuremberg, la sentence prononcée par les huit juges n'aura pas été la simple conclusion d'un « procès du vainqueur contre le vaincu ». La cause des responsables des plus grands malheurs du monde aura été incontestablement l'objet d'enquêtes et de débats impartiaux. Ce vaste procès a été constamment instruit dans une atmosphère de modération, de calme et de loyauté. Le Haut Tribunal international s'est révélé une Cour de justice modèle.

Si l'on avait écourté le procès, comme certains l'eussent souhaité, tous les forfaits des grands criminels de guerre n'auraient pu être établis. Une foule de complices de moindre envergure seraient demeurés inconnus et partant impunis.

Pierre-Henri Teitgen, garde des Sceaux, a magistralement fait le point sur cette question trop discutée, quand il s'est écrié au sortir d'une audience : « Non, ce n'est pas le procès de Nuremberg qui a été trop long; ce sont les crimes des nazis qui furent trop nombreux et trop monstrueux! »

II

Sentence

Lundi 30 septembre 1946.

Pendant cette première des deux journées consacrées au verdict rendu contre les organisations nationales-socialistes et les vingt-deux grands criminels de guerre, le président du Tribunal militaire international et les sept autres juges récapitulent tous les faits examinés par la Haute Cour pendant les dix mois du procès de Nuremberg.

Le président Lawrence commence par examiner l'origine et le développement du parti nazi depuis sa première réunion publique, à Munich, le 24 février 1920, jusqu'à sa dissolution par les Alliés en 1945.

Le 8 novembre 1923, rappelle le Lord Justice, c'est l'échec du *putsch* de Munich, malgré l'énergique appui accordé par Frick, Hess et Streicher à Hitler. Dès sa sortie de prison, le chef du N.S.D.A.P. publie *Mein Kampf*, crée les S.S. dont il nomme Heinrich Himmler Reichsfuehrer, en 1929.

Le 30 janvier 1933, Adolf Hitler est nommé chancelier ; peu de temps après, à la mort de Hindenburg, il devient président du Reich. L'incendie du Reichstag, 23 février 1933, sert ensuite de prétexte aux premières menées anticommunistes, immédiatement suivies par la persécution des Juifs.

Le 26 avril 1933, Hermann Gœring fonde la Gestapo en Prusse. Buchenwald et Dachau s'édifient et, aux oreilles du monde incrédule, parviennent les premières informations sur les sinistres « camps de concentration » d'Allemagne.

En octobre, cette année-là, le Reich se retire de la Société des Nations, de la Conférence du Désarmement ; et, le 16 mars 1935, une loi signée par Gœring, Frick et Frank rétablit le service militaire obligatoire de l'autre côté du Rhin.

En septembre 1935, quatorze mois après l'assassinat de Roehm et des chefs des S.A., les « lois de Nuremberg » privent les Juifs allemands de leurs droits civiques ; de sanglants pogroms éclatent un peu partout en automne. L'année suivante, Gœring se voit décerner par son Führer le titre de plénipotentiaire du plan de quatre ans, projet conçu dans le seul but d'intensifier à l'extrême la préparation du pays à la guerre.

Le 7 mars 1936, la Wehrmacht viole le traité de Versailles en occupant la Rhénanie, mais Hitler se hâte de proclamer : « Nous n'avons aucune revendication territoriale en Europe. »

La suite n'est que trop connue. L'Autriche et, malgré Munich, la Tchécoslovaquie sont incorporées au Reich, qui déclare virtuellement la guerre au monde quand il envahit la Pologne, le 1er septembre 1939.

Le Danemark et la Norvège connaissent à leur tour l'occupation, savamment organisée par Keitel et Jodl. La Hollande, la Belgique et le

Luxembourg, la Yougoslavie et la Grèce, puis l'U.R.S.S., malgré son pacte de non-agression du 23 août 1939, voient à leur tour leurs frontières violées par les troupes hitlériennes. Les mêmes noms retentissent toujours : Keitel, Jodl, Ribbentrop, Frick ont tramé, mûri dans l'ombre les plans d'invasion et d'asservissement de l'Europe.

Quatre jours après Pearl Harbour, enfin, l'Allemagne déclare la guerre aux Etats-Unis.

Le Haut Tribunal étudie alors successivement les quatre chefs d'accusation qui pèsent sur les vingt-deux dirigeants nationaux-socialistes ; ils ont pris part au complot contre la paix du monde, commis des crimes contre la paix, des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité.

Hermann Gœring, dont le masque est maintenant ravagé, a pris, pour suivre les débats, son attitude de prédilection. Il s'appuie du coude droit sur le rebord du banc des accusés, mais on le sent perdu dans une longue et morose méditation. Hess, à sa gauche, prend des notes ou griffonne de baroques dessins, tandis que Sauckel se retourne fréquemment pour regarder l'heure à la pendule placée derrière lui.

Keitel, lui, a gardé presque constamment une attitude de « garde-à-vous assis ». Il est résolu à se montrer « militaire jusqu'au bout ».

Après avoir stigmatisé les grandes organisations nazies, la Cour se borne à déclarer criminels le Corps des Dirigeants politiques, la Gestapo, le S.D. et les S.S. Le cabinet du Reich, le haut commandement de la Wehrmacht et les S.A. bénéficient d'un verdict de non-culpabilité.

C'est le lendemain seulement, 1er octobre, que le monde devait apprendre de quelles peines le Tribunal militaire international avait décidé de châtier les crimes des chefs hitlériens traduits devant lui.

Partout dans la ville, ce matin-là, tanks Sherman, auto-mitrailleuses, pelotons de M.P. sillonnent les rues principales, ou se postent aux abords du *Justiz Palast*. Peu curieux cependant, ou feignant l'indifférence, les Allemands piétinent dans les files d'attente, devant des ruines de boutiques, et semblent ne pas s'intéresser à la sentence qui va s'abattre aujourd'hui sur leurs maîtres de la veille.

Dès le début de la séance, Gœring, Ribbentrop, Keitel, Rosenberg et Jodl s'entendent déclarer coupables sur l'ensemble des quatre chefs d'accusation portés contre eux par les procureurs alliés. Frick et Seyss-Inquart voient les deuxième et troisième charges retenues contre eux. Kaltenbrunner, Frank, Sauckel sont déclarés coupables de crimes de guerre en violation des conventions de La Haye et de Genève et de crimes contre l'humanité. Julius Streicher, dont le périodique antisémite *Der Stürmer* n'avait jamais cessé de réclamer la destruction des Juifs, est, lui aussi, reconnu coupable de « crime contre l'humanité ». Bormann, le contumace, a « violé les conventions de La Haye et de Genève. » Diverses charges sont retenues contre les sept autres chefs nationaux-socialistes qui, dans l'après-midi, allaient être condamnés à diverses peines d'internement.

Schacht, von Papen et Fritzsche, « non coupables au sens de l'accusation », seront remis en liberté par le « Maréchal de la Cour » (un colonel américain, chef des huissiers), dès la fin de cette audience.

En écoutant le verdict qui le déclare ainsi coupable sur tous les chefs d'accusation, présage de mort assurée, Hermann Gœring ne trahit aucune émotion. Raide, à peine penché en avant, les mâchoires serrées, le Reichsmarschall écoute la longue liste des forfaits qui lui sont reprochés et garde une immobilité absolue.

« L'accusé Gœring a joué un rôle prépondérant dans l'accélération du réarmement allemand et la préparation directe des guerres d'agression. Il a personnellement approuvé la déportation des travailleurs étrangers, l'emploi des prisonniers de guerre dans les usines d'armement, le massacre systématique des Juifs, la répression de la résistance par la détention dans les camps de concentration. »

Ces paroles résonnent en quatre langues dans les casques d'écoute et la voix conclut, accablante : « Pas une pièce dans tout son dossier qui permette d'invoquer une excuse en faveur de cet homme. »

Rudolf Hess, très « amnésique », joue l'indifférent ou le distrait lorsque le Haut Tribunal établit sa culpabilité. Mais Ribbentrop dont « tous les efforts ont sans cesse été tournés vers la guerre », et qui « a joué un rôle important dans l'extermination des Israélites », demeure impassible et blême quand cette annonce d'une prochaine condamnation à mort tombe des lèvres du juge soviétique.

Le professeur français Donnedieu de Vabres déclare que Keitel a livré les parachutistes alliés à la Gestapo, exécuté des Kommandos débarqués sur les côtes des territoires occupés par la Wehrmacht, exterminé sans merci les prisonniers de l'Armée Rouge.

Kaltenbrunner garde les bras croisés sur la poitrine et paraît absent lorsque la Cour flétrit le terrorisme implacable qu'il a fait régner en pays conquis. A Mauthausen, le chef du R.S.H.A. étudiait complaisamment « les divers modes d'exécution » et pour satisfaire sa curiosité, les gardes pendaient, fusillaient, asphyxiaient. Rosenberg, le premier, baisse le front et s'effondre quand vient son tour ; et Frank, « instrument complaisant et conscient du terrorisme allemand en Pologne », serre les dents lorsqu'il est question de la déportation massive de ses malheureux administrés du « Gouvernement général » et de l'anéantissement du ghetto de Varsovie.

Quand il entend prononcer son nom, Wilhelm Frick lève la tête d'un geste saccadé. L'énumération de ses forfaits le rend pourtant nerveux ; ses yeux étroits et durs clignent sans arrêt ; les rides se multiplient soudain sur son front déjà ridé ; ses doigts s'agitent fébrilement. « Près de trois cent mille Tchèques dont il était le « protecteur » ont été exterminés comme « bouches inutiles »...

Streicher s'efforce de paraître impénétrable au moment où le juge rappelle avec quelle énergie il a prêché l'anéantissement du judaïsme,

« racines et branches », dans le *Stürmer*. En novembre 1941, il écrivait : « Il n'existe qu'un seul moyen de résoudre la question juive, c'est d'exterminer ce peuple de fils du diable ».

Schacht est ensuite acquitté. Puis après l'exposé des faits concernant Funk, Doenitz, Raeder et Schirach, les regards se concentrèrent sur Sauckel.

Le plénipotentiaire général à la main-d'œuvre est responsable de la déportation « de plus de cinq millions d'êtres humains, réduits en Allemagne à la condition d'esclaves ».

Chef de l'Etat-Major de la Wehrmacht, Alfred Gustav Jodl fut le conseiller militaire du Führer quand ce dernier prépara l'invasion de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie, de la Norvège et de maintes autres nations. Le colonel-général écoute les yeux baissés, les bras croisés... Avant même d'envahir la Russie, il avait déjà décidé d' « éliminer » les commissaires politiques : tout officier allemand avait le droit de les tuer sans jugement.

On décide l'acquittement de von Papen. Et Seyss-Inquart, traître autrichien, adjoint de Frank en Pologne, commissaire du Reich en Hollande ne parvient pas à simuler l'indifférence quand on énumère tous ses crimes. Représailles, massacres d'otages, déportation de cinq cent mille Néerlandais, dont cent vingt mille Juifs envoyés au camp d'Auschwitz... Le teint de Seyss-Inquart se colore, la rougeur de ses joues s'accentue.

Speer et von Neurath sont jugés coupables à divers degrés. Fritzsche, dernier de la liste à son bout de banc, devient aussi le dernier de la liste des acquittés.

Il est 13 h. 50 quand s'achève le jugement de l'absent Martin Bormann. Le président lève l'audience.

***

14 h. 55, ce 1er octobre. La Cour fait sa dernière entrée dans la vaste salle d'audience plus bondée et plus silencieuse que jamais. Mais, pour la première fois depuis le 20 novembre, le banc des accusés est vide.

Gœring tout à coup s'avance, face aux huit juges, entre quatre M.P. casqués, gantés, bottés de blanc.

« *Accusé Hermann Wilhelm Gœring, en raison des chefs d'accusation sur lesquels vous avez été déclaré coupable, le Tribunal vous condamne à mort par pendaison.* »

Dédaigneux, le Reichsmarschall enlève son casque d'écoute, fait demi-tour, et se retire.

Moins de trois minutes après, Hess surgit, l'air narquois, refuse les écouteurs qu'on lui tend. Sa grimace semble destinée aux personnalités

massées à la tribune d'honneur. « ... vous condamne à la prison à vie ». Il demeure indifférent, ou plutôt vaguement moqueur.

Ribbentrop, digne, les bras croisés, Keitel toujours au garde à vous, Kaltenbrunner qui s'incline deux fois devant la Cour, Rosenberg gauche et mal à l'aise, Frank aux yeux levés vers le ciel, et Frick qui vacille sous le coup, sont eux aussi condamnés à mort.

Streicher reste interdit en apprenant que pareil sort lui est réservé. Il titube quand il doit tourner les talons

Puis Funk et Raeder, condamnés à la prison perpétuelle, Doenitz — dix ans — et Schirach — vingt ans — font eux aussi une brève apparition.

Courroucé, presque incrédule au mot de « pendaison », Sauckel lance vers ses juges un long regard où perce plus de colère que de peur. Un rictus nerveux déformant ses lèvres minces et maussades, Jodl se résigne à sa condamnation à mort ; mais il s'en va tel un vieillard prêt à chanceler. L'infirme Seyss-Inquart, étrangement penché en avant, acquiesce d'un salut. Il finira sur la potence, lui aussi.

Vingt ans de prison pour Speer, quinze pour von Neurath. La mort pour Martin Bormann.

15 h. 40. Tout est fini.

Le premier Tribunal militaire international a rempli sa mission.

Ensoleillées mais froides, ces journées du début d'octobre s'écoulent, monotones. Les condamnés à mort ne peuvent plus quitter l'intérieur de la prison. Certains, comme Keitel et Frank, paraissent résignés, d'autres, tels Ribbentrop et Sauckel demeurent prostrés tout le jour. Ils lisent, écrivent, fument un tabac qui ne leur est pas compté, et voient leur femme une heure encore.

Hermann Gœring médite et passe de longs moments étendu sur son lit. Couché par terre et à plat ventre, Rudolf Hess, devenu « le N° 13 », songe davantage au « IVe Grand Reich allemand » qu'à la prison de Spandau où il devra finir ses jours, à Berlin.

A la différence de leurs complices, Kaltenbrunner, Schirach et Speer refusent de solliciter la clémence du Conseil de contrôle allié qui siège dans l'ancienne capitale du Reich, et peut, en ultime ressort, atténuer la rigueur des peines prononcées par le Haut Tribunal.

Keitel et Jodl, eux, demandent une « mort de soldat », devant un peloton d'exécution. L'ex *Gross Amiral* Raeder préfère être fusillé, lui aussi, plutôt que de subir un emprisonnement sans fin. Les avocats de Gœring, Frank et Streicher interjettent appel en faveur de leurs clients, mais sans l'assentiment de ceux-ci.

Le 10 octobre, Berlin publie sa réponse négative et formelle : les dix-huit condamnés ne bénéficieront d'aucune mesure de clémence.

III

Expiations dans la nuit

« Gœring est mort! » « Gœring is dead! ». C'est ainsi qu'à minuit exactement, dans la nuit du 15 au 16 octobre 1946, le colonel Burton C. Andrus, gouverneur de la prison de Nuremberg, annonça le suicide d'Hermann Gœring aux huit correspondants alliés qui allaient assister aux exécutions des grands criminels de guerre.

A 22 h. 45, le Reichsmarschall avait été trouvé râlant sur le lit de camp de sa cellule. Quelques secondes plus tard, il était mort.

La sentinelle, qui avait constamment les yeux fixés sur lui, resta longtemps trompée par l'immobilité complète du détenu. Elle ne s'alarma qu'en percevant les bruits étranges qui émanaient de cette cellule n° 5. On eût dit « une sorte de gloussement ». C'était la fin.

Ce factionnaire n'avait pas même vu Gœring porter à sa bouche une ampoule de cyanure de potassium qu'il brisa entre ses dents. Croyant, en l'entendant râler, que « Gœring avait une crise », le gardien appela immédiatement un caporal et l'officier de service. Le médecin allemand, Dr Pfluecker, mandé aussitôt, constata la mort du condamné.

La dose massive d'un centimètre cube de cyanure absorbée par Gœring avait provoqué une mort quasi foudroyante. On trouva sur le cadavre encore tiède du prisonnier une enveloppe décachetée portant simplement la mention : « H. Gœring ». Elle contenait trois messages rédigés au crayon, dont l'un était adressé au colonel Andrus. Comme il ne connaissait pas l'allemand, le chef du Détachement de Sécurité du Palais transmit immédiatement la lettre qui lui était destinée, ainsi que les deux autres, aux traducteurs compétents. Ces documents furent remis à la « Commission quadripartite pour la détention des criminels de guerre », maîtresse absolue dans la prison de Nuremberg : leur contenu devait rester secret.

L'auteur de ces lignes réussit à apprendre huit jours plus tard, que l'une était adressée à Frau Emmy Gœring et une autre à « un groupe de personnalités », présumées alliées.

Une capsule de cuivre faite avec une ancienne douille de cartouche, d'un type courant dans la Wehrmacht, avait contenu, soigneusement entourée de coton, l'ampoule de cyanure de potassium qui permit à Hermann Gœring de se donner la mort. Dans la bouche du cadavre se trouvaient encore des morceaux de verre. Il s'en dégageait la forte odeur d'amande amère qui caractérise ce poison.

« Je crois en Dieu, mon Père, avait déclaré Gœring la veille au soir à son aumônier, le pasteur Gerecke. Mais je crois aussi, avait-il ajouté, que Dieu est trop grand pour s'occuper de questions d'aussi faible importance que la destinée d'Hermann Gœring. »

Le Chaplain devait aussi révéler, après les exécutions, que le Reichsmarschall était mort sans avoir reçu la communion. « Cet homme ne manquait jamais un seul service religieux ; mais il refusait formellement de croire en la divinité de Jésus-Christ. Quand il manifesta, le soir de sa mort, le désir de recevoir la communion, je me suis senti obligé en conscience de la lui refuser, puisqu'il n'admettait pas le caractère divin de Celui qui institua ce sacrement. »

Fréquemment, dans ses exhortations aux prisonniers, le pasteur avait parlé de ce crime qu'est aux yeux de Dieu la destruction de soi-même. Mais le Reichsmarschall n'avait lui-même directement abordé ce sujet qu'une seule fois en présence de l'aumônier. Des mesures particulièrement rigoureuses ayant été prises par les officiers de la *Security* du Palais, Gœring, le visage épanoui, s'était écrié : « Comme c'est stupide! Ils devraient pourtant bien savoir que nous sommes incapables d'attenter à nos jours! »

A son arrivée à la prison de Mondorf-les-Bains, dans le Grand-Duché de Luxembourg, au cours de l'été 1945, le commandant en chef de la Luftwaffe avait pourtant déjà été trouvé porteur d'une capsule de ce poison qui semble avoir représenté l'instrument de suicide favori des hauts dignitaires nazis [1].

Des précautions d'une extrême sévérité avaient alors été prises. Elles avaient encore redoublé depuis que Robert Ley s'était pendu à Nuremberg, le 25 octobre 1945, en se servant de serviettes et de linges de toilette découpés en lanières.

Par suite du suicide de Gœring, les dix autres condamnés à mort devaient, un instant plus tard, se voir passer les menottes quand ils prirent le chemin du gibet.

Dans la prison avec ceux qui vont mourir

Peu de temps après, de 23 h. 38 à 23 h. 54, le colonel Andrus se rendait dans les cellules des dix condamnés à mort.

Il leur donna lecture de la sentence du Tribunal militaire international qui, le 1er octobre, leur avait infligé la peine suprême. Le commandant de la prison annonça également aux détenus que les menottes leur seraient mises pour se rendre au lieu de l'exécution. Cette décision, leur expliqua-t-il, avait été prise à la suite du suicide de Gœring.

C'est ainsi que les dix condamnés de Nuremberg apprirent que leur ancien chef s'était donné la mort.

1. Les résultats de l'enquête effectuée par les soins de la Commission quadripartite furent révélés le 26 octobre 1946.

« Il y a tout lieu de croire, déclare le communiqué officiel publié à cette occasion, que Gœring dissimulait parfois la capsule de poison dans sa cavité ombilicale. »

Julius Streicher, ordinairement bourru et malveillant, accueillit sans broncher la communication du colonel Andrus. Quant à Sauckel, il s'écrie : « Je m'incline devant les soldats américains, mais pas devant les Juifs de ce pays! »

***

Après avoir traversé les trois salles du Palais de Justice où, pendant la durée du procès, les accusés s'étaient entretenus avec leurs avocats et parfois avec leurs femmes, nous fûmes conduits, le soir de l'exécution dans ce qu'on appelait communément « l'aile des condamnés à mort », ou plus simplement « l'aile de la mort ». Toutes les cellules de cet immense hall donnent sur un impressionnant couloir aussi haut en réalité que l'édifice lui-même.

Au rez-de-chaussée, se trouve la section réservée exclusivement aux condamnés à mort. Au premier étage, sont situées les cellules de ceux qui purgent diverses peines de détention : Doenitz qui va passer dix ans en prison, Hess, Raeder et Funk astreints à finir leurs jours derrière les barreaux d'un cachot.

Quelques instants avant d'entendre la lecture de son arrêt de mort, Seyss-Inquart fume avec calme un long cigare dont je peux sentir l'arôme. Sauckel, le regard fixé sur le sol, la démarche nerveuse et agitée, va et vient, les mains profondément enfoncées dans les poches de son pantalon. Un peu plus loin, repose Julius Streicher, sans doute assoupi. Kaltenbrunner, couché lui aussi, lit *Amor Dei*, de Kolbenheyer, et fume, à bouffées lentes, une cigarette dont la fumée monte droite et mince dans l'air immobile du cachot. Jodl compulse encore ses dossiers, groupe fébrilement quelques papiers ; et von Ribbentrop, à genoux au pied de son lit, s'entretient avec l'aumônier luthérien Gerecke qui est venu lui apporter les dernières consolations de la religion. Pasteur et prisonnier ne sont visibles que de dos. Ni l'un ni l'autre ne font un seul geste : on n'entend pas même le bruit des voix. A quelques pas de là, Keitel, toujours vêtu de son uniforme de Feld-Marschall sans galons, sans insignes et sans décorations, marche sombre et maussade.

Vers dix heures du soir, à la fin de notre visite, Frank, couché, lit *la Nuit sainte*, recueil de poèmes religieux de Ludwig Thoma. Jodl se dévêt avant de se mettre au lit. Frick et Seyss-Inquart sont tous deux allongés sur leur couche, mais ils restent éveillés et pensent...

L'exécution

Un souper est, peu après notre passage, servi aux prisonniers dans leur cellule. Puis ce sont les ultimes préparatifs en vue des exécutions qui vont commencer à une heure du matin. A ce moment, von Ribbentrop, pâle,

les yeux éteints, fait son entrée d'un pas vacillant dans la salle des pendaisons, encadré de deux gardes et précédé par un officier supérieur de l'armée des États-Unis.

De leur geôle proprement dite au bâtiment où va se dérouler leur exécution, les dix condamnés doivent franchir une trentaine de mètres en plein air. Par une nuit clairsemée d'étoiles rares, brumeuse et froide, ils traversent l'une des cours intérieures de la prison de Nuremberg.

Dominé par de hautes murailles d'épais et rugueux moellons, inondé de la lumière crue et blanche de puissants projecteurs crevant l'humide obscurité, ce passage est gardé par des hommes du *Security Detachment*. Massivement taillés et armés, ces hommes frappent par leurs puissantes statures. Ils se tiennent au garde à vous.

Les pendaisons auront lieu à l'intérieur d'un préau de faibles dimensions qui, jusqu'à l'avant-veille, servait de salle de basket-ball aux soldats de la prison. Ce local mesure douze mètres sur trente. Il est séparé du corps des bâtiments principaux par une cour plantée d'arbres en quinconces. Une vigne vierge encore verte recouvre complètement les murs jusqu'au toit.

En pénétrant dans cette salle éclairée par des lampes éblouissantes, le spectacle qui s'offre au regard perdu et flottant de Ribbentrop est celui de trois hauts gibets fraîchement peints en vert foncé, presque noir. Deux de ceux-ci seront utilisés alternativement. Le troisième ne sera pas utilisé : il avait été prévu au cas où quelque incident matériel mettrait momentanément hors d'usage l'un des deux autres instruments de mort.

Douze marches de bois permettent d'accéder à la plate-forme où les bourreaux : le sergent américain John C. Woods et son aide, tous deux gaillards courts et trapus, passeront rapidement un capuchon de toile noire sur la tête des condamnés. Ils ajusteront vigoureusement un nœud coulant autour du cou des macabres pénitents noirs qui n'auront plus, à ce moment, que deux secondes à vivre. Un levier invisible actionnera alors la trappe sur laquelle le condamné se trouvera placé.

Le bruit sourd de la lourde trappe qui s'ouvrait tout à coup engloutissant le corps du pendu qui demeurait ensuite caché pendant un quart d'heure derrière d'épaisses tentures noires dissimulant complètement la base de la potence, donna à tous les témoins des supplices un choc auquel nul ne s'accoutuma. Ce bruit de poutres et de fer se heurtant brutalement déchirait soudain le silence impressionnant de la salle tout entière. Mais aussitôt le silence renaissait, plus saisissant encore.

Deux condamnés firent entendre quelques râles : Streicher et Sauckel ; mais en réalité, la mort était toujours instantanée. La colonne vertébrale brisée, la moelle épinière écrasée par la violence d'un tel choc, aucun supplicié n'a souffert physiquement, et le « râle » de Streicher qui dura seize secondes fut provoqué par l'expiration de l'air qui sortait des poumons.

Peu après la chute du corps dans l'espace, des médecins militaires

pénétraient derrière les draperies noires qui le cachaient aux regards de l'assistance. Un docteur russe constatait l'arrêt du cœur avec son stéthoscope, et des officiers de la justice alliée accomplissaient les constatations légales. D'un large coup de son coutelas étincelant, l'un des bourreaux tranchait la lourde corde de chanvre épais et luisant. Quelques minutes plus tard, le cadavre était porté sur une civière, la tête toujours encapuchonnée de noir ; puis on le déposait dans une morgue attenante.

Face aux gibets, assis devant de petites tables installées bout à bout, et formant deux groupes distincts, avaient pris place les huit journalistes alliés autorisés par la Commission quadripartite à assister aux exécutions.

De gauche à droite se trouvaient Mr Kingsbury Smith, de l'*International News Service*, moi-même qui représentais l'*Agence France-Presse*, M. Sacha Simon, de l'*Est Républicain*, le capitaine B. V. Afanasiev (*Agence Tass*), et le major V. A. Temin, correspondant de la *Pravda*. A deux mètres de là, de l'autre côté de la porte d'entrée, le second groupe se composait de MM. Selkirk Panton, du *Daily Express*, Basil Gingell (*Exchange Telegraph*), et Arthur Gaeth (*Mutual Broadcasting System*).

A la droite de Gaeth, placé lui-même en face de la troisième potence qui ne fut jamais utilisée, avait été installée la morgue dissimulée, elle aussi, par des tentures noires.

A la gauche de Kingsbury Smith, avaient pris place le Dr Hoegner, ministre président de Bavière et le Dr Leisner, procureur général de Nuremberg. Plus à gauche, et ne faisant donc pas directement face aux gibets, se tenaient les quatre membres de la « Commission » : le général français Léon Morel, président de ce comité, le général américain Rickard, le général britannique Paton Walsh et le général russe Molkov. Derrière ces quatre personnalités, on apercevait leurs interprètes, et presque au pied des potences, enfin, des officiers de la Troisième Armée américaine affectés à divers services ayant trait aux exécutions. On comptait en tout quarante et une personnes, vingt-six de nationalité américaine, cinq Français, cinq Russes, trois Anglais et les deux « témoins officiels représentant le peuple allemand ».

***

Von Ribbentrop aux yeux de vieil aveugle épuisé, le visage marqué de larges taches d'un violet sombre, avait donc pénétré dans le préau à une heure du matin. Soutenu par ses deux gardes, il gravit les douze marches de la potence après s'être entendu demander son identité au pied du gibet, par un interprète. Arrivé enfin au pied de la potence Ribbentrop s'écrie aussi fermement qu'il peut : « Dieu garde l'Allemagne ! » puis, après une pose qui paraît longue, il demande dans un souffle : « Puis-je dire encore quelque chose ? » Et le monde entend la voix de l'ancien ministre des Affaires étrangères du Reich pour la dernière

fois : « Mon dernier vœu, balbutie-t-il au prix de lents efforts, c'est que l'Allemagne réalise un jour son unité, et que l'alliance se fasse entre l'Est et l'Ouest! »

Tandis qu'au pied de la première potence d'invisibles soldats se pressent autour du corps inanimé de Ribbentrop, très droit, les mâchoires résolument serrées, la tête haute et le pas ferme, s'avance le Feld-Marschall Wilhelm Keitel.

Instigateur du décret d'épouvante *Nacht und Nebel*, ardent partisan du système des otages en pays conquis, Keitel, âgé de soixante-quatre ans et le plus âgé des condamnés à mort, entre dans le préau à 1 h. 17, trois minutes après l'exécution de Ribbentrop dont le décès va être constaté à 1 h. 32. « J'invoque Dieu Tout-Puissant, déclare Keitel, et je Lui demande d'avoir pitié du peuple allemand. Plus de deux millions de soldats allemands sont morts pour leur patrie avant moi. Je vais maintenant rejoindre mes fils. Tout pour l'Allemagne! »

Keitel monte au second gibet. A 1 h. 20, un ressort joue. Vingt-quatre minutes plus tard, une voix constate : « Keitel est mort ».

Kaltenbrunner, le plus jeune de tous, quarante-trois ans, long dans son costume bleu à rayures foncées, responsable aux termes mêmes du verdict de la mort de six millions de Juifs, parle posément : « J'ai aimé mon peuple et ma patrie de toute l'ardeur dont mon cœur est capable. Je déplore que l'Allemagne ait été dirigée par des hommes qui n'ont jamais été des soldats, et qui l'ont poussée à des crimes auxquels je n'ai point participé. Vive l'Allemagne! »

Le Père O'Connor termine les prières des mourants, se signe, tandis qu'au-dessous du franciscain immobile, les yeux baissés, les officiers compétents se penchent sur la dépouille de l'adjoint de Himmler.

A 1 h. 48, Rosenberg, costume brun, visage gris de cendre, gravit à pas chancelants les degrés de la potence où Keitel vient à peine d'expirer. Le doctrinaire esthonien du racisme allemand donne son nom, puis fait signe qu'il n'a rien à dire. Une minute après, Alfred Rosenberg a payé les flots de sang qu'il a fait couler en Russie.

La mort de Hans Frank demeure la plus étonnante. Converti ardent à la foi catholique qu'il avait embrassée dans sa prison, l'ardeur de sa piété a frappé l'aumônier. L'ancien gouverneur et bourreau de la Pologne conquise apparaît le visage souriant, illuminé. Vêtu d'un costume gris trop large et sans cravate, la pâleur de son visage contraste avec le rouge vif de ses lèvres. Il parle à voix basse : « Je vous remercie, mon Père, de tous vos bons soins pendant ma captivité, et je prie Dieu de me prendre sous Sa très sainte garde ».

A 1 h. 58, il s'engouffre dans le vide de la trappe. Un instant après, on le déclare « mort ». A la potence voisine, un nouveau cadavre se balance déjà au bout d'une corde, celui de Wilhelm Frick, ancien ministre de l'Intérieur du Reich, « protecteur » de Bohème-Moravie, pendu à 2 h. 08.

« Heil Hitler! » De sa voix rauque, Julius Streicher, seul entre tous, a lancé ce cri de ralliement des grands jours du nazisme. Les déclarations rageuses du vieux gauleiter de Franconie qui organisa tant de tueries effroyables ; les invectives qu'il lance aux officiers américains impassibles : « Oui, les Bolcheviks vous pendront tous un jour! » sont suivies d'un dernier appel : « Adieu, Adèle, ma chère épouse! »

Streicher meurt à 2 h. 14. Douze minutes plus tard, Sauckel, l'organisateur du travail forcé, meurt à son tour. L'ancien plénipotentiaire à la main-d'œuvre n'a surpris personne en contestant, presque jusqu'à son dernier souffle, la justice de sa sentence, préoccupation constante de la fin de sa vie. « Je meurs innocent, s'écrie Sauckel. Ma sentence est injuste. Dieu protège l'Allemagne! Qu'elle vive, et qu'à nouveau elle devienne grande un jour! »

Signalons, pour ne rien omettre, que Streicher avait grommelé « Purim 1946 », en montant les marches de sa potence. Il faisait allusion à la fête israélite commémorant la pendaison d'Aman, en l'an 508 avant Jésus-Christ, quand ce persécuteur des Juifs fut, sur l'intervention de la reine Esther, condamné à mort par Assuérus dont il avait été pourtant le ministre et le favori.

Alfred Gustav Jodl, le chef d'état-major général de la Wehrmacht qui s'est rendu sans condition à Reims, porte comme Keitel son uniforme dégradé de général allemand. De tous les criminels, sa pendaison, à 2 h. 34, semble la plus rapide. Avant de mourir, il a prononcé d'une voix éteinte : « Je te salue, ô mon Allemagne! »

Seyss-Inquart, enfin, le dernier des dix, monte les degrés du gibet boitant péniblement et s'arrêtant à chaque marche. « J'espère que ces exécutions constituent le dernier acte de cette tragédie que fut la seconde guerre mondiale, murmure-t-il, le visage décomposé. Puissent la paix et la compréhension régner entre les peuples! Je crois en l'Allemagne! »

A 2 h. 46, le Dr Arthur Seyss-Inquart est pendu et, six minutes plus tard, un des bourreaux tranche la dernière corde. A 2 h. 57, la mort de celui qui avait déporté les Juifs hollandais à Mauthausen, « en attendant la fin de la guerre ou quelque autre décision », fait l'objet des rituelles constatations légales.

... in pulverem reverteris

« Le ver immonde ne devra pas se repaître de ma chair ;
C'est à la flamme pure que je veux la livrer.
J'ai toujours aimé la chaleur et la lumière,
Aussi, je vous en prie, brûlez-moi, mais ne m'enterrez pas »[1].

C'est donc vers 3 h. du matin, ce 16 octobre, que l'exécution des grands criminels de guerre prit fin.

1. Inscription gravée sur une plaque de bronze posée par les S.S. dans la salle des fours crématoires, au camp de concentration de Buchenwald.

Après que le corps de Gœring eut, à son tour, été transporté à la morgue, un personnel très restreint effectua les constats médico-légaux qui s'imposaient. Les cadavres des dix pendus et celui d'Hermann Gœring furent ensuite photographiés par un opérateur professionnel, officier de la Troisième Armée des États-Unis.

Vers 5 h. du matin, en présence d'une dizaine de témoins, le Père O'Connor et son collègue protestant, le *Chaplain* Gerecke, se recueillirent pendant un quart d'heure sur les dépouilles des onze hommes qui venaient d'être placés dans des cercueils dont l'intérieur était capitonné de satin blanc. Une sorte de « sac de couchage » tenait lieu de linceul pour chaque corps.

Quand les prières des morts eurent été prononcées par les deux aumôniers, les couvercles des cercueils furent posés. Une « fausse sortie » fut organisée pour dépister les indiscrets avant que l'on puisse, à l'insu de tous, acheminer les onze corps vers le lieu où ils devaient être livrés aux flammes.

Pendant toute la durée des exécutions, je songeais malgré moi aux interminables agonies dont j'avais été le témoin consterné dans les camps de Buchenwald et de Dachau pourtant libérés. Je mesurais le contraste entre ces expiations rapides et les tortures inouïes au milieu desquelles des millions d'innocents avaient succombé.

LOUIS DÉROCHE

“DE CE TEMPS, DE CE LIEU”

C'ÉTAIT par un beau jour de septembre. A midi, ce serait de nouveau l'été, mais à présent, c'était vraiment l'automne, avec une touche de froid dans l'air. Debout sous la véranda de la maison qu'il habitait, prêt à sortir pour faire son premier cours de l'année, Joseph Howe pensait avec plaisir aux longues journées qu'il pourrait bientôt passer chez lui. En de pareils instants, il se sentait satisfait de sa profession.

Le pêcher de la pelouse était encore couvert de ses fruits ; la jeune Hilda Aitken en prenait une photographie. Elle voulait avoir le soleil derrière elle, mais non, au premier plan, sa propre ombre qui s'allongeait. Elle souleva l'appareil sans résultat, elle le baissa sans arriver à rien de mieux. Pour finir, elle se déplaça, appuya sur une gâchette et tourna la pellicule avec un soin extrême.

Howe, qui la regardait de la véranda, attendit qu'elle eût fini pour lui dire bonjour. Elle se retourna, sursauta et baissa le regard avec un soupçon de bouderie. Pendant l'année que Howe avait passée chez les Aitken, Hilda l'avait considéré comme un membre de la famille, mais la séparation due aux vacances lui avait donné de la timidité. Soudain, elle leva la tête vers Howe et lui adressa un sourire ; ce sourire teinté d'humour confirma le plaisir qui venait de ce jour. Elle saisit sa serviette et se mit en route pour gagner l'école.

Les belles propriétés qui bordaient la route conduisant au collège n'étaient pas encore tout à fait éveillées, leur aspect cependant était amical. Howe passa devant celle des Bradby, chez qui il était invité ce soir-là pour le premier dîner de l'année. Parvenu à l'extrémité de la clôture, la plus blanche de la ville, il se retourna. Le long du sentier courait une magnifique bordure d'asters ; il franchit le portillon et se permit de cueillir une fleur pour sa boutonnière. Les Bradby seraient enchantés si, par hasard, ils l'apercevaient sur leur pelouse ; cette certitude ajouta encore à son euphorie.

Il atteignit les terrains du collège au moment où l'heure sonnait. Les étudiants se hâtaient vers les classes. Lui-même ne se pressait pas. Il

s'arrêta un instant dans la petite pièce sombre qui lui servait de bureau et alluma une cigarette. La perspective d'affronter sa classe s'était soudain présentée à lui, et lui avait glacé les mains. Ce pouvoir légitime qu'il allait assumer prenait une véritable importance. Attendre n'avançait à rien. Il jeta sa cigarette, saisit un bloc de papier et prit le chemin de sa classe.

Le bruit des voix cessa à son entrée, les quelque vingt étudiants s'installèrent en jetant des regards curieux dans sa direction. Leurs visages semblaient vulgaires, il sentit son cœur se serrer devant cette impassibilité massive, mais il commença sur un ton vif :

— Je m'appelle Howe, fit-il, se tournant pour écrire son nom sur le tableau noir — la négligence de son griffonnage appuya son autorité — mon bureau porte le numéro 412, il est dans la galerie Slemp, je reçois les lundi, mercredi et vendredi de onze heures et demie à midi et demi.

Il écrivit : « L. M. V. 11 h. 30-12 h. 30 » et ajouta :

— Je serai très heureux de vous voir les uns ou les autres à cette heure-là. Si elle ne convient pas à certains d'entre vous, nous pourrons nous arranger pour en fixer une autre.

Il retourna au tableau noir et parla par-dessus son épaule :

— Le texte pour le cours d'aujourd'hui est tiré de *Pièces modernes*, de Jarman, édition revue. Vous trouverez celle-ci à la librairie du collège.

Il écrivit le nom, souligna « édition revue » et attendit que les étudiants eussent inscrit le renseignement dans leur cahier neuf.

Quand les têtes se furent relevées, il commença l'exposé de son programme.

— Il est difficile d'expliquer, commença-t-il — il prit un temps d'arrêt, tandis que ses auditeurs concentraient leur attention — il est difficile d'expliquer ce que doit être un cours tel que celui-ci. Nous allons essayer d'apprendre quelque chose de la littérature moderne et quelque chose de la rhétorique.

A mesure qu'il parlait, ses mains se réchauffaient et il s'enhardissait à regarder ses élèves en face. L'an dernier, jour pour jour, les visages étaient apparus aussi lourdauds, mais plus le trimestre avançait, plus ces visages étaient devenus vivants et même aimables. Il semblait impossible, en cet instant, que pareille évolution pût se produire à nouveau.

— Cette fois, je ne vous ferai pas un vrai cours, continua-t-il. Notre travail se bornera à des discussions et nous essayerons de tirer profit d'un échange d'idées Mais vous vous rendrez bientôt compte que mon opinion a plus de valeur ici que celle de n'importe qui.

Il conservait toute sa gravité en parlant, mais deux des garçons comprirent et éclatèrent de rire. Les autres profitèrent de l'occasion offerte et se mirent à rire aussi. La délicatesse de Howe s'insurgeait contre la vulgarité de sa propre plaisanterie, mais les rires lui donnèrent l'impression réconfortante d'être un personnage bénin et puissant.

Ce petit discours terminé, Howe saisit le bloc de papier qu'il avait apporté. Il annonça qu'il allait donner une composition à improviser.

Le sujet en était traditionnel : « Ce que je suis et pourquoi je fais mes études au Collège Dwight. »

Déjà la classe, plus à son aise, fit entendre le gémissement de protestation rituel. Il y eut un remue-ménage ; les stylos surgissaient, les pupitres claquaient, le sujet passait de main en main. Enfin, toutes les têtes se courbèrent et le silence se rétablit dans la salle.

Howe se tenait assis derrière sa chaire, oisif. Le soleil brillait à travers les hautes fenêtres sans grâce. La fraîcheur du matin se dissipait déjà. Il régnait une odeur d'automne et de vernis, le calme de la salle était profond et curieusement touchant. De temps à autre, un étudiant levait la tête et se grattait les cheveux, mimique classique des étudiants, destinée à attirer l'attention du professeur sur un honnête labeur intellectuel.

Soudain, un garçon de haute taille apparut dans l'encadrement de la porte.

— Est-ce bien, demanda-t-il en plongeant de larges narines dans un bulletin du collège, le lieu de rendez-vous de la classe d'anglais IA ? La chaire qui a pour titulaire le Dr Joseph Howe ?

Il demeurait sur le seuil de la porte, comme s'il se fût interdit d'entrer avant d'être sérieusement renseigné. La classe leva le nez, jugea l'arrivant absurde et poussa à son adresse une exclamation sourde et moqueuse.

Le professeur et le nouvel étudiant, faisant preuve d'une égale diplomatie, voulurent ignorer le brouhaha. Howe fit un signe au garçon, qui avança la tête, puis la rejeta en arrière pour débarrasser son front d'une lourde mèche de cheveux. Il s'avança dans la salle et s'arrêta devant Howe, presque au garde à vous. D'une voix claire et haute, il annonça :

— Tertan Ferdinand, je viens ici, conformément aux indications que m'a données le directeur des Études, monsieur Vincent.

La forme cérémonieuse de cette présentation suscita d'autres exclamations. Howe regarda la classe avec sévérité, une sévérité qui ne correspondait pas à ses sentiments. Il y avait quelque chose de ridicule dans les manières du nouveau venu. Sous son regard désapprobateur, les rangées de têtes se courbèrent à nouveau sur le travail. Howe toucha le coude de Tertan, le conduisit près de sa chaire et lui parla à voix basse :

— Nous travaillons une composition improvisée, dit-il. En voici le sujet : « Ce que je suis et pourquoi je fais mes études au Collège Dwight. »

Il arracha quelques feuilles à son bloc et les tendit au jeune homme. Tertan hésita, prit le papier, mais après avoir marqué un temps d'hésitation. Comme s'il devait faire effort pour s'expliquer, il avala sa salive ; un sourire éclaira péniblement son visage. Son expression était à la fois timide et fine.

— Monsieur, déclara-t-il, pour être parfaitement honnête vis-à-vis de mes condisciples — il fit un ample geste englobant toute l'assistance — et vis-à-vis de vous — il inclina la tête vers Howe — je n'improviserai pas en traitant ce sujet.

Howe essayait de comprendre.

— Voulez-vous dire que vous y avez déjà réfléchi, que vous savez déjà que nous donnons toujours le même sujet? Cela n'a pas d'importance.

De nouveau, le garçon pencha la tête. On sentait qu'il préparait une explication difficile et voulait témoigner d'une sincérité parfaite.

— Monsieur, dit-il, je n'attendais nullement ce *sujet*, mais c'est un *lieu commun* sur lequel j'ai déjà beaucoup ratiociné.

Howe sourit :

— Je ne pense pas que ce soit un handicap excessif. Installez-vous et écrivez.

Tertan plissa les paupières et jeta un regard de côté à Howe. Il sourit de sa bouche étrange, plongea de la tête, renvoya la lourde mèche éternellement détachée, s'affala sur un siège avec un grand bruit sourd et se mit à écrire rapidement.

Le silence était revenu et Howe rendu à son oisiveté. Quand la cloche sonna, les étudiants qui avaient gémi sur la tâche qui leur avait été donnée gémirent de nouveau sur le fait qu'elle n'était pas terminée.

Quand il eut congédié les étudiants, Howe vit Tertan se précipiter sur lui, sa bouche molle prête au discours.

— Certains professeurs, dit-il, sont des pédants. Ce sont des sacs emplis de poussière. Cependant, il en est qui sont des âmes libres et des esprits créateurs. Kant, Hegel et Nietzsche étaient des professeurs. A mon avis, vous appartenez à la seconde catégorie.

Howe jeta au jeune homme un regard de surprise et dit avec une gentille ironie :

— A la catégorie de Kant, de Hegel et de Nietzsche?

Non seulement la main et la tête de Tertan, mais tout son corps repoussèrent cette extravagante question.

— Il s'agit de l'espèce, fit-il sévèrement et non d'une liste des représentants de l'espèce.

Howe, aussi simplement et aussi sérieusement qu'il put, répondit :

— Il serait agréable qu'il en fût ainsi. Puis ajouta : « Je ne suis pas encore professeur titularisé. »

La réponse était désappointante, Tertan supporta le coup et riposta avec sang-froid :

— Au sens français, génériquement : vous êtes un maître.

Tout à coup, il s'inclina. Un salut, pensa Howe, tel que le concevrait un metteur en scène faisant répéter l'acteur chargé du rôle d'un étudiant du moyen âge prenant congé d'Abélard — raide, solennel, coudes au corps et pieds rapprochés. Puis, tout aussi soudainement, Tertan fit demi-tour et s'en alla.

Drôle de corps, pensa Howe, qui, revenu dans son bureau, feuilleta les copies et tira de la liasse celle de Tertan. Le garçon avait couvert de nombreux feuillets de son griffonnage informe : « Qui suis-je, lisait-on au début de la copie. Ici, dans cette académie profane, pour ne pas dire commercialisée, se trouve posée la question qui, depuis longtemps immé-

morialement oubliée, a accru les doutes et les méditations de l'homme pour son plus grand tourment. Qu'il s'agisse de saint Augustin, de mademoiselle Bashkirtseff, de Frédéric Amiel, d'Empédocle ou de lumières moins éclatantes que celles-là, cette question est inéluctable. »

Howe prit son crayon. Il dessina un cercle autour du mot « profane » et écrivit « impropre » dans la marge. Il souligna « depuis longtemps immémorialement oublié » et nota « pléonasme ». Mais ce que la phrase avait de monstrueux ne ressortait pas suffisamment. Il posa son crayon et poursuivit sa lecture pour découvrir le principe d'erreur qui gâtait l'idée. « Aujourd'hui, comme jadis, en dépit des tristes prophètes de cette science morne entre toutes (l'économie politique), la question n'est pas résolue. Des profondeurs étoilées du ciel tournoie la flèche de cette question qu'il s'agit de recevoir sur le bouclier de l'esprit avant qu'elle ne perce le crâne et que les membres ne soient désaccordés. »

Ahuri, mais intéressé, Howe poursuivit sa lecture : « Le matérialisme, par quoi s'entend le concept philosophique et non l'idée morale, ne fournit point d'égide quant à la question qui se pose au delà du tangible (métaphysique). L'existence libre de toute influence, telle est la question posée. Le milieu et l'hérédité relégués à l'arrière-plan, les haillons et les vieux vêtements de la vie pratique écartés, le nom et les moyens du gagne-pain quotidien ne fournissent aucune solution, comme le veulent en pareille occurrence les prophètes de cette morne science, à l'interrogation, non posée simplement par le professeur, mais véritablement par le cosmos. Je pense, donc je suis (cogito, etc...), mais qui suis-je? Je suis Tertan, mais qui est Tertan? De ce temps, de ce lieu, de ce lignage qu'importe? »

« L'existence libre de toute influence » : cette phrase-là se tenait. Howe posa la copie de Tertan et en prit une autre au hasard. « Je suis Arthur J. Casebeer. Mon père est Arthur J. Casebeer, avant lui, mon grand-père était Arthur Casebeer...

Arthur J. Casebeer, qui savait à quoi s'en tenir sur son identité, offrait moins d'intérêt que Tertan, mais il était plus cohérent.

Howe reprit la copie de Tertan. Il était clair qu'aucune correction marginale ne serait à la mesure de cette rhétorique torrentielle. Il continua sa lecture et se contenta de souligner les fautes pour préparer l'entretien qu'il aurait forcément avec Tertan.

Ce fut une journée remplie de petites tâches officielles, paperasses et menues décisions auxquelles Howe prit plaisir. Le soir, il assista à un conseil des professeurs. Puis il traversa lentement les cours de l'Université. Il portait sur un bras sa robe volumineuse, balançant le capuchon doctoral par le col pourpre, sa tête était coiffée du bonnet carré dont le lourd gland d'or se balançait juste au-dessus de son œil. C'était là des symboles quelque peu absurdes de sa nouvelle profession, mais ils lui plaisaient. A vingt-six ans, Joseph Howe avait découvert qu'il n'était ni si riche, ni si bohème qu'il l'avait cru auparavant. Ayant dépensé

la plus grande partie d'un petit héritage, il ne possédait plus que des revenus insuffisants. Aussi avait-il employé le reste du legs à faire une année d'études à Harvard. La réputation limitée, mais flatteuse, qu'il devait à deux volumes de vers lui avait servi. Ayant soutenu son doctorat, il avait obtenu un excellent poste, qui comportait des chances d'avenir, au collège de Dwight.

Il avait eu d'abord un accès de terreur en songeant aux dangers de la carrière professorale. Mais, au bout d'un an, ayant étudié tous les risques qui pouvaient se présenter à lui, il s'était rassuré. Son troisième volume de vers, composé en grande partie pendant sa première année d'enseignement, n'était pas seulement plus copieux, mais supérieur, pensait-il, à ceux qui l'avaient précédé.

Il lui restait une heure avant d'aller dîner chez les Bradby, Howe y pensait avec plaisir. Mais cette heure ne lui apporta pas la détente qu'il attendait, car dans son courrier, sur la table de l'entrée, il trouva un numéro de la revue *Life and Letters* à laquelle il était abonné. La couverture sévère annonçait que le rédacteur en chef, Frédéric Wooley, faisait paraître dans ce même numéro une étude intitulée : « Deux Poètes ». Curieux d'apprendre quels étaient ces deux poètes, Howe vit son propre nom surgir avec une force magique « Joseph Howe ». Ses mains tournaient les pages en tremblant.

Howe avait toujours éprouvé un certain dédain pour Wooley. Mais en cet instant, la revue entre les mains, Howe se rendit compte qu'en réalité il respectait Wooley. Tout comme les autres. Le tremblement de ses mains le renseigna.

« Les autres » comprenaient un cercle restreint, aussi bien qu'un cercle plus vaste. Si, en effet, les groupes littéraires de New-York voulaient ignorer le nom de Wooley, celui-ci exerçait une haute autorité dans le monde académique. A Dwight, il était même vénéré, car c'était dans ce collège qu'il s'était distingué comme érudit avant d'aborder le journalisme littéraire. Dans sa maturité, il avait accepté de diriger *Life and Letters*, où il combattait en faveur d'idées qu'il appelait parfois les « valeurs anciennes ». Il n'était pas sans esprit, son savoir était grand, son goût considérable et, même parmi les « jeunes », il était regardé avec un certain respect, parce qu'il se refusait à accepter leur littérature.

En avançant dans sa lecture, Howe sentait croître son émotion. L'article, à n'en pas douter, ferait date dans toute sa vie. Jusqu'alors, Wooley avait confronté la littérature et la religion et s'était montré l'ennemi irréductible de tout ce qu'il appelait : « l'humanisme inhumain ». Et voici que, soudain, il faisait volte-face, se préoccupant de cette vie publique et de cette politique qu'il avait méprisées si longtemps. C'était là le phénomène d'évolution brusque auquel l'histoire de la littérature attache tant d'importance. Frederick Wooley opposait deux poètes, Thomas Wormser, qui était admirable, et Joseph Howe, qui était bien près d'être dangereux. Il parlait du « subjectivisme précieux » des vers de Howe. « A une époque

comme la nôtre, écrivait-il, alors que des millions d'hommes manquent de l'indispensable, la retraite dans *la tour d'ivoire* a quelque chose d'inhumain, presque d'insultant. La *tour d'ivoire* devient la *tour d'ivresse* et ce n'est point de poètes enivrés d'eux-mêmes dont notre peuple a besoin... Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est suivre la tradition à laquelle se conforme M. Wormser, la véritable tradition poétique. Les Howe ne font pas de mal, mais ils ne font pas de bien, alors que le bien positif est exigé des hommes qui ont une responsabilité. Mais peut-on dire que les Howe ne font pas de mal ? Platon eût peut-être dit qu'ils en font, que dans une certaine mesure leur musique est semblable à celle des Phrygiens qui détournait l'esprit des hommes de la lutte. »

Les raisons qui avaient poussé Wooley à faire l'éloge de Wormser étaient faciles à comprendre. Les longs vers plaisants de *Froment sous les saules* chantaient la lutte pour le blé sur les terres de l'Iowa et dépeignaient la vie réelle d'êtres réels. Mais il était difficile d'imaginer ce qui l'avait porté à choisir le petit volume de Howe entre une douzaine d'autres représentants du « subjectivisme précieux ». D'un certain point de vue, c'était comique cette multiplication de lui-même en une série de Howe. Cependant, le fait d'être devenu un symbole multiforme donnait à Howe l'étrange impression d'être devenu impur.

Il ne pouvait s'empêcher, par ailleurs, de ressentir une certaine rancune d'ordre pratique. Comme poète, il passait au collège pour occuper une situation fort estimable. Mais sa situation pouvait changer s'il portait le stigmate d'une obscurité égoïste et voulue.

En entrant chez les Bradby, Howe se sentait nerveux et sur la défensive. Il lui semblait que tout le monde connaissait « l'attaque » dont il était l'objet et y applaudissait. Les Bradby, en effet, avaient lu l'étude, mais le professeur Bradby, homme excellent et sans prétentions, se contenta de remarquer :

— J'ai vu que mon vieil ami vous avait un peu bousculé, mon cher, tandis que sa femme Eugénia regardant Howe de ses yeux bleus enfantins, ajouta :

— Je gronderai Frédérick pour tous les mensonges qu'il a écrits sur vous. Vous n'êtes pas le moins du monde obscur.

Les jours suivants, absorbé par ses devoirs, Howe oublia l'incident. Les uns après les autres, ses étudiants se détachaient de la masse, demandant ou revendiquant leur droit à l'attention de Howe. Entre tous, Tertan manifestait le plus violemment son existence individuelle. Une semaine après la rentrée, Howe aperçut la silhouette de l'étudiant sur le verre dépoli de sa porte. Elle demeura longtemps immobile, captive sans doute de ce lourd problème : fallait-il ou ne fallait-il pas frapper ? Howe cria : « Entrez ! » et Tertan entra de son pas lourd et traînant.

Il restait au garde à vous, près du bureau, sans dire un mot. Howe l'ayant invité à s'asseoir, il fit un geste de la main exprimant l'inutilité de telles politesses. Néanmoins, il s'assit, sa serviette bourrée, déchirée,

entre les jambes. Son visage, que Howe observait en pleine lumière pour la première fois, était déroutant ; il montrait des lignes courbes, un nez dont l'arête était busquée et les narines gonflées, une bouche informe et molle, un peu humide.

Cependant, ce visage mince et étroit avait une expression ascétique.

— Pouvez-vous m'accorder un entretien ? demanda Tertan.

— Avec plaisir. Vous développez dans votre composition des idées dont je voudrais parler avec vous.

Howe prit le paquet de copies et chercha celle de Tertan. Mais, celui-ci fit un geste de dénégation.

— Service commandé, dit-il. Sous la pression de vos ordres. Ce sont des devoirs, ils n'ont aucun sens.

Il se penche en avant, fixant son professeur.

— Vous êtes un homme de lettres... Vous êtes un poète...

Il affirmait plutôt qu'il ne questionnait.

— J'aimerais à le croire, répondit Howe.

Tertan accueillit cette réponse avec une apparente satisfaction, comme si la réserve qu'elle comportait établissait un lien entre lui et Howe. Mais il feignit de se méprendre.

Prenant cette expression déconcertante et sagace qu'il savait imprimer à son visage, il fit une grimace de surprise.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il.

Howe répudia son ironie.

— Oui, je suis poète.

Tertan s'empara de sa misérable serviette, la posa sur ses genoux et s'efforça d'ouvrir la serrure. Il resta un instant absorbé par cette opération difficile. Howe remarqua l'usure de son complet, le manque de fraîcheur de sa chemise. Il perçut aussi une vague odeur de moisi, celle de vêtements portés trop longtemps dans des pièces sans air.

Enfin, Tertan trouva ce qu'il cherchait, un numéro déchiré et froissé de *Life and Letters*.

— Je l'ai appris ici, déclara-t-il.

Howe, choqué, lui jeta un regard aigu. Mais le visage de son interlocuteur témoignait non seulement d'une innocence parfaite, mais rayonnait d'admiration. L'article ne lui avait rien révélé d'important, sinon le fait merveilleux que son professeur était un « homme de lettres ».

— L'auteur ne paraît pas trouver cela étonnant, observa Howe.

Tertan fit entendre un sifflement.

— Un critique qui admet *prima facie* son incompréhension. Puis, il ajouta majestueusement : « C'est le sort inéluctable. »

Si absurde que fût ce jugement, Howe n'en ressentit pas seulement l'absurdité, il éprouva encore une détente soudaine et merveilleuse. Maintenant que l' « attaque » était sur la table, placée entre lui et cet étrange garçon, objet du dédain comique et convaincu dudit garçon, la violence de sa déconvenue se révélait à lui au moment où disparaissait ce senti-

ment. Sans qu'il en soupçonnât la présence, un nuage s'était étendu sur le monde. Il n'eut pas le loisir de considérer l'aspect brillant que venaient soudain de reprendre les choses. Tertan poursuivait :

— Je suis aussi un homme de lettres. Putatif.

— Vous avez beaucoup écrit ?

Howe n'avait l'intention que d'être poli ; il fut surpris de la cordialité qu'il mit dans ces mots.

Solennellement, le garçon inclina la tête, rejeta sa mèche, et aspira une gorgée d'air.

— Tout d'abord, j'ai composé un ouvrage pour défendre les principes d'optimisme religieux contre le pessimisme de Schopenhauer et l'humanisme de Nietzsche.

— Humanisme ! Qu'appelez-vous humanisme ?

— C'est ma terminologie personnelle... Je songe à la transformation de la déité en homme, répondit Tertan négligemment. Puis trois œuvres de fiction, des romans. Et de nombreux essais scientifiques pour combattre le matérialisme. Est-ce votre devoir de les lire si je vous les apporte ?

— Non, répondit Howe avec simplicité, ce n'est pas mon devoir, mais je serai heureux de les lire.

Tertan ne répondit pas et se leva. Il posa sa serviette sur la chaise. Avec une certaine componction — car il semblait peu séant que deux hommes de lettres se trouvant réunis, l'un eût le droit de corriger les « textes » de l'autre au crayon bleu — Howe tendit la main, s'attendant à recevoir une liasse de papiers. Mais Tertan lui fit un salut moyenâgeux et s'éloigna.

Après son départ, il semblait n'avoir pas tout à fait disparu. La résonance de ses phrases curieuses, la qualité définitive d'une sentence aussi bizarre que : « C'est le sort inéluctable » s'attardaient encore dans l'air. Howe accueillit avec sympathie le nouveau visiteur qui se présentait. Celui-ci s'était annoncé, en franchissant le seuil, par un discret toussottement.

— Le docteur Howe, je suppose ? demanda l'étudiant. Une large main s'avança et saisit celle de Howe. Blackburn, monsieur, Théodore Blackburn, vice-président du Conseil des Étudiants. Heureux de vous connaître, monsieur.

Au-dessus d'une paire de joues rouges, une paire de petits yeux pétillaient avec bonne humeur. La large face, le large corps étaient bovins plutôt que gras et évoquaient un « type » — moine, homme politique, aubergiste.

— Je me suis présenté en ma qualité officielle, monsieur, mais c'est à titre privé que je viens vous trouver. C'est-à-dire comme l'un de vos futurs étudiants. Je me réjouis beaucoup, monsieur de suivre vos cours sur les poètes romantiques. Pour moi, les poètes romantiques représentent le sommet de la littérature anglaise.

Howe se gratta la gorge. Le garçon attribua un sens à cette toux.

— Pour le peu que j'en connais naturellement... J'ai une faveur à vous demander, monsieur.

— Laquelle?

— Après ma première année, j'ai changé d'orientation. Je me suis tourné vers les sciences sociales. Sociologie et constitution. Voilà qui est stimulant et réel. Il fit une pause pour marquer son respect à l'égard de la réalité. Mais, maintenant, je me demande si je n'ai pas négligé un autre aspect du monde.

— Quel aspect?

— L'imagination, la fantaisie, la culture. Aussi, monsieur, ai-je décidé de finir ma dernière année en assistant à votre cours sur les poètes romantiques.

Sa voix témoignait d'une indulgence que Howe voulut ignorer.

— Mais ce cours, dit-il d'un ton net et grave, n'aura lieu qu'au printemps prochain.

— Oui, monsieur, et c'est ici que la faveur intervient. Voulez-vous m'accepter à votre cours sur les prosateurs romantiques? Je ne pourrai qu'y assister, car mon programme est surchargé, mais il me semble que, pour ma culture personnelle, je me dois de le suivre. J'espère, ajouta-t-il, d'un air martial, que vous y consentirez.

— Il s'agit là d'une bien petite faveur, monsieur Balckburn. Venez à mon cours si vous voulez, mais je ne crois pas que vous en puissiez tirer grand profit si vous n'y participez qu'en auditeur.

La cloche sonna. Howe se leva.

— Puis-je assister à ce cours, monsieur? Le sourire de Blackburn était candide et juvénile.

Howe, négligemment, fit un signe affirmatif et, ensemble, sans mot dire, ils gagnèrent la salle des cours. Devant la porte, Howe s'effaça pour laisser l'étudiant entrer, mais Blackburn passa prestement derrière lui, le saisit par le bras et l'entraîna sur le seuil. Ils entrèrent de front, la main de Blackburn posée fermement sur le biceps de Howe, l'étudiant introduisant le maître dans sa propre classe. Howe sentit une onde d'humeur l'envahir et presque avec violence, il dégagea son bras et se rendit à sa chaire, tandis que Blackburn, ayant trouvé une place sur un des premiers bancs, lui adressait un sourire.

***

La question était celle-ci : à qui incombait la responsabilité du drame?

Toute la nuit, la neige était tombée lourdement, elle s'éparpillait maintenant en légers flocons. Les fenêtres se calfeutraient de blanc. La paix qui régnait en dehors semblait avoir gagné la classe. Howe trouva les étudiants heureux de parler ou d'écouter. On goûtait dans la salle le plaisir réconfortant d'être humain.

Casebeer était d'avis qu'il fallait attribuer le drame à l'hérédité. Pre-

nant le livre, il lut : « Les péchés des parents retombent sur la tête des enfants. » Cette opinion n'avait pas la faveur générale. Cependant, Johnson s'aventura à dire que toute la faute devait être attribuée au pasteur Manders, celui-ci ayant obligé madame Alving à retourner auprès de son mari et ne cessant de dissimuler la vérité.

A quoi Hibbard objectait avec assez de logique :

— Alors, c'est la faute de son mari. C'est lui qui a commis toutes les mauvaises actions.

De Witt, dont le visage brillait d'une pensée impatiemment contenue, répliqua que la faute était celle de toute la société.

— Et par société, je n'entends pas le gratin — il jeta autour de lui un regard où perçait le défi, englobant tous ceux qui pouvaient se flatter d'appartenir au gratin — je prends le mot dans son sens social.

— Naturellement, fit Howe avec un signe de tête approbateur.

— Si la société de cette époque avait été assez avancée du point de vue scientifique, poursuivit De Witt, le problème ne se serait pas posé pour Ibsen. Le capitaine Alving fait un peu la fête, cède à des exigences biologiques parfaitement naturelles, contracte une maladie sociale, une maladie vénérienne. Si la maladie est guérie, le problème disparaît. Inventez le remède antivénérien et la maladie est guérie. Le problème de l'hérédité disparaît, le petit Oswald n'est pas atteint de paralysie. Pas de paralysie, pas de problème. Pas de problème, pas de pièce.

C'était pure provocation ; la classe regarda De Witt avec une curiosité respectueuse. Il se conduisait généralement ainsi. La majorité de ses condisciples étaient pour lui dans la lutte qu'il soutenait à dessein de prouver à Howe que la science l'emportait sur la littérature.

— Prenez, par exemple, la limitation volontaire des naissances, poursuivit De Witt. Si madame Alving avait connu les méthodes anticonceptionnelles, elle n'aurait pas mis au monde le petit Oswald. Pas de petit Oswald, pas de pièce.

La classe, soudain, se fit plus silencieuse. Au fond, Stettenhover balançait de droite et de gauche ses larges épaules de joueur de football pour manifester sa désapprobation. Ces propos d'intellectuels dégénéraient toujours en obscénités.

Tertan leva la main.

— Monsieur Tertan, fit Howe.

Le garçon se dressa lourdement et avala une gorgée de salive selon sa coutume. Howe fit un geste des doigts, aussi léger que possible, Tertan baissa la tête, sourit en manière d'excuse. Il s'assit. La classe se mit à rire. Le trimestre était à moitié passé et Tertan ne savait pas encore qu'il n'avait pas besoin de se lever pour parler. Il semblait incapable de ne pas donner cette marque de respect à la vie intellectuelle. Aux yeux de Howe, cette habitude de se lever s'accordait avec la cérémonieuse pauvreté des vêtements de Tertan ; il ne portait jamais de chandails négligés comme ses camarades. Dans l'atmosphère libre et confortable du collège, il

apportait la rigueur sordide et mal aérée de quelque école supérieure citadine et surpeuplée.

— D'un certain point de vue, commença Tertan lentement, personne n'est à blâmer. Du point de vue du déterminisme, qui pourra désigner le coupable ? Ce qui est préordonné est préordonné. On ne pourrait porter pareil jugement sans se rebeller contre l'univers — absurdité palpable.

A l'arrière, Stettenhover s'affala soudain sur son siège, ses talons écartés devant lui et jeta un cri sec, dégoûté. Son corps glissa sur la chaise, sa tête reposant sur le dossier. Il croisa les mains sur son ventre, regarda vers la fenêtre d'un air dédaigneux pour manifester son mépris, non seulement pour Tertan, mais pour Howe, pour toute la classe, pour tout le système qui faisait fleurir de pareilles absurdités.

— Le flux de l'existence, disait Tertan, est générateur de toutes choses. Aussi le jugement hésite-t-il à se fixer. Au delà des phénomènes qu'y a-t-il ? Les phénomènes nous offrent une représentation imparfaite et nous ne pouvons les transcender.

L'espace d'un instant, Howe devina l'idée qui occupait peut-être l'esprit du jeune homme — le monde des ombres projetées par une grande lumière sur une réalité cachée. Mais l'attitude de Stettenhover l'avait irrité et il prononça d'un ton sec :

— Venons-en au fait, monsieur Tertan.

Sa voix était si âpre que toute la classe le regarda avec curiosité. Depuis trois mois, il avait patiemment aidé Tertan à se tirer des difficultés où l'entraînait son délire verbal.

Tertan le considéra d'un air doux et, tout de suite, en vint brillamment au fait.

— Voici, dit-il, le point culminant de la pièce.

Il prit le livre et se mit à lire : « Ton pauvre père n'a jamais trouvé d'issue pour l'écrasante joie de vivre qui était en lui. Quant à moi, je n'ai point apporté chez lui d'éclaircie. Tout semblait se tourner en devoir et je crains, Oswald, d'avoir rendu la maison intolérable à ton père. » C'est une réplique de madame Alving.

Oui, tel était bien le point culminant de la pièce et Tertan l'avait découvert par un biais, comme il découvrait le sens de presque toutes choses. Mais, maintenant, comme toujours, il dérobait sa découverte aux regards.

— Pour la plupart des mortels, poursuivit-il, il n'y a que les joies des exigences biologiques, grossières et vulgaires, ce sont celles que recherche le sensuel capitaine Alving. Au delà de celles-ci, pour quelques êtres seulement, existent les transmutations qui conduisent à la contemplation du grand Tout.

Oui, ce garçon était fou. Soudainement, le mot qu'un mouvement d'impatience avait fait naître prit un sens absolu. Maintenant que le mot lui avait échappé, Howe considéra la proposition comme évidente. Tertan était fou.

C'était un mot monstrueux et qui envahissait lourdement la salle. Cependant, il embrassait tout ce qui avait intrigué Howe, il aplanissait et expliquait si clairement tous les problèmes qui depuis trois mois l'avaient tenu perplexe, que presque immédiatement sa violence fut neutralisée. Grâce à ce mot, Howe arrivait à comprendre pourquoi il n'avait jamais réussi à persuader Tertan de la valeur d'une seule critique portant sur ses compositions insensées. Leurs entretiens, longs et fréquents, n'avaient en rien contribué à mettre de l'ordre dans la splendide confusion des idées du jeune homme. Mais si incapable qu'il fût de s'exprimer, l'esprit incandescent de Tertan avait le pouvoir d'illuminer quelque bribe obscure de pensée.

Il devenait évident que ce n'était point à une rhétorique défectueuse que Howe devait s'attaquer. Éclairé maintenant, il regardait Tertan et s'émerveillait d'avoir pu si longtemps s'abuser. Tertan parlait toujours, la classe avait glissé dans une sorte d'inconscience patiente, dans un coma respectueux. Submergé de honte, Howe se disait que, d'une manière obscure, la classe avait depuis longtemps l'intuition de la folie de Tertan. Il décida d'intervenir.

— Monsieur Tertan nous dit que la faute doit être attribuée à tout être qui détruit la joie de vivre chez un autre. Nous avons admis que le capitaine Alving était un homme foncièrement mauvais, mais qu'adviendra-t-il si nous supposons qu'il ne doit cette perversité qu'à la pruderie manifestée par madame Alving dès les débuts du mariage?

C'était une idée bien scabreuse à soumettre à des étudiants de première année.

— Ce serait rejeter la faute sur madame Alving que la plupart d'entre vous admirent. Elle-même semble voir les choses sous cet angle — il consulta sa montre — qu'en pensez-vous, monsieur De Witt?

De Witt fut à la hauteur de la question; il voulut savoir si la société ne pouvait être accusée d'avoir faussé le tempérament de madame Alving par une éducation mal comprise. Casebeer ne savait que dire; Sttetenhover, jusqu'au coup de cloche, s'absorba dans la contemplation de ses mains.

Tertan, le front obscurci par ses réflexions, essayait comme toujours d'avoir un entretien privé. Howe réunit ses livres et ses papiers pour s'en aller au plus vite.

Les faits étaient clairs, Howe se rendit compte qu'il fallait agir. La conduite à tenir était simple. Il convenait de soumettre le cas au doyen. Cependant, il hésitait.

Ce fut avec l'intention de garder pour lui sa découverte qu'il se rendit dans le bureau du doyen; il voulait seulement étudier le dossier de Tertan. Dans le premier bureau, la secrétaire du doyen le salua gaîment. A sa prière, elle lui apporta la carte d'identité portant une photo dans le coin.

— Il regardait le petit oiseau du mauvais côté, dit-elle en riant.

Howe se pencha pour examiner la photo. Elle était aussi mauvaise que toutes celles qui se trouvaient dans le bureau du doyen. Tertan, au lieu de regarder dans l'objectif comme on le lui avait certainement demandé, avait levé les yeux au moment du déclic. Sa bouche, consciente du tour joué au photographe, avait cet air de supériorité fuyante que connaissait Howe.

La secrétaire était fascinée par la photo.

— Quel drôle de garçon, dit-elle. On dirait Tartufe!

Et il lui ressemblait, en effet, avec son regard bizarrement mystique et sa bouche sournoise.

Décidément, l'examen de la photo n'avait rien de réconfortant.

Les papiers eux-mêmes, bien qu'ils fussent tristement évocateurs, ne donnaient aucune indication qui permît de présumer la folie. Il y était question d'un père né à Budapest, qui avait fait des études d'ingénieur à Berlin ; après avoir occupé un emploi à l'usine de produits chimiques Hercules — l'une des fabriques qui se dressaient à l'extrémité de la ville — il était actuellement en chômage. Howe apprit l'existence d'une mère, Erminie (Young fellow) Tertan, née à Manchester, diplômée de l'École normale de Leeds, exerçant actuellement la profession de ménagère. La famille habitait la rue Greenbriar, que Howe savait composée d'une rangée de maisons jadis élégantes, aujourd'hui englobées dans le quartier des usines. Les anciens hôtels particuliers avaient été divisés en petits appartements misérables. Sur Ferdinand lui-même, les détails manquaient. Il habitait avec ses parents, il avait terminé dans une institution locale les études commencées à l'École supérieure de Detroit. La valeur de son intelligence, exprimée par des chiffres, était élevée, sa carrière scolaire remarquable, il avait obtenu une bourse pour ses études universitaires.

Howe posa les papiers sur le bureau de la secrétaire.

Les phrases significatives de la première composition de Tertan lui revinrent à l'esprit : « Je suis Tertan, mais qu'est-ce que Tertan? De ce temps, de ce lieu, de ce lignage, qu'importe? »

Maintenant qu'il avait consulté ces documents, il était persuadé qu'il devait conduire lui-même toute l'affaire. Il ne devait pas remettre Tertan aux mains des autorités. Non pas qu'il mît en doute la bienveillance ni la bonté du doyen. Le doyen aurait l'expérience et l'habileté que lui-même ne possédait pas. D'une façon ou d'une autre, le doyen répondrait à la question : « Qui est Tertan? » C'est justement ce qu'il craignait. Lui seul était en mesure d'apprécier la valeur exacte de la question. Un sûr instinct lui disait qu'il ne devait pas porter le problème sur un bureau officiel, sous une lumière officielle.

Il s'entendit pourtant prononcer ces mots :

— Le doyen est-il occupé en ce moment? Je voudrais le voir.

Cette requête fut formulée, en dépit de lui-même, ce qui ne devait cesser de le surprendre et de l'inquiéter par la suite. Souvent, en effet,

il devait songer avec une sorte de crainte à cet instant et se souvenir, sans parvenir à en tirer d'ailleurs de déduction précise sur la nature de son véritable moi, de l'impression de honte et de libération qu'il avait éprouvée en lançant toute l'affaire sur la pente officielle.

Les derniers tourbillons légers de la tempête calmés, le soleil s'était montré. Reflété par la neige nouvelle, il emplissait le bureau d'une lumière dorée, qui prenait une qualité presque musicale en communiquant aux objets qui la reflétaient un sens soudain triste et noble.

Et la lumière, maintenant qu'il l'avait remarquée, donnait plus d'importance encore à la demande perverse qu'il venait de formuler involontairement.

La secrétaire consulta son carnet de rendez-vous.

— Il sera libre dans quelques minutes. Voulez-vous l'attendre dans le salon?

Elle ouvrit la porte de la spacieuse et agréable pièce où avaient lieu les conseils du doyen et qui servait de salon d'attente. Le style avait l'élégance familière du XVIIIe siècle. Un petit feu de charbon brûlait dans la grille, la belle table d'acajou était jonchée de livres et de magazines. Les larges fenêtres donnaient sur la pelouse enneigée, les surfaces vitrées étaient si vastes que les blanches croisées et les murs semblaient continuer le champ de neige comme la neige prolonger les croisées et les murs. L'extérieur semblait installé au-dedans et protégé, l'intérieur paraissait luxueusement épuré et agrandi.

Howe s'assit près du feu et alluma une cigarette. La pièce produisait sur lui l'effet qu'on en attendait. Il se sentait détendu, lucide et tout semblable, en esprit, à quelque jeune agent diplomatique du XVIIIe siècle. Le cas Tertan était soudain dépouillé de toute inquiétante amertume. Howe se croisa les jambes, prit un magazine.

C'était le fameux numéro de *Life and Letters* que sa main oisive avait saisi, son sang coula plus vite tandis qu'il parcourait les pages et que les lettres de son nom, Joseph Howe, lui sautaient aux yeux avec une puissance magique intacte.

Il rejeta le magazine sur la table au moment où s'ouvrit le bureau du doyen. Celui-ci reconduisait Théodore Blackburn.

— Ah, Joseph! s'exclama le doyen.

— Bonjour, monsieur le docteur, fit Blackburn. Howe, en entendant ce titre, sourcilla et nota qu'une rapide expression d'amusement éclairait le visage du doyen.

— Pouvez-vous m'accorder quelques minutes? demanda-t-il au doyen.

— Tout le temps que vous voudrez. Entrez.

Avant que les deux hommes eussent eu le temps de quitter la pièce, Blackburn les arrêta par une sourde exclamation. Ils se retournèrent.

— Pouvez-vous m'accorder quelques minutes, monsieur Howe?

Une flamme d'audace brillait dans ses yeux. Lui, Blackburn était au

dernier échelon de la hiérarchie, mais il rappelait à Howe qu'il était lui-même en état d'infériorité vis-à-vis du doyen.

— Mais quand vous en aurez fini avec M. le Doyen, naturellement, ajouta-t-il avec aisance.

— Je serai dans mon bureau d'ici quelques instants, répondit Howe, qui tourna le dos au « Merci, monsieur » et suivit le doyen dans son bureau.

— Un garçon énergique, fit le doyen ; il va un peu trop loin, mais il est plein d'énergie. Asseyez-vous.

Le doyen alluma une cigarette, se renversa sur son fauteuil, s'installa confortablement et garda le silence un instant sans encourager Howe à parler. Le doyen était jeune ; à peine plus de quarante ans, bel homme aux yeux tristes et ambitieux. Ses amis attendaient de grandes choses de lui.

Son silence, temps de repos, était un compliment à Howe. Il sourit, puis demanda :

— De quoi s'agit-il, Joseph ?

— Vous connaissez Tertan — Ferdinand Tertan — un étudiant de première année ?

Le doyen avait la cigarette à la bouche, les mains croisées derrière sa tête. Il ne parut pas devoir consulter sa mémoire et demanda :

— Qu'y a-t-il à son sujet ?

De toute évidence, le doyen savait quelque chose, mais il attendait que Howe lui en dît davantage. Howe n'avançait qu'avec prudence. Maintenant qu'il faisait ce qu'il avait résolu de ne pas faire, il se sentait plus coupable de s'être si longtemps trompé sur Tertan, et plus désireux d'excuser son erreur.

— C'est un étrange garçon. A sa manière étrange, il est des plus brillants. Mais il est très étrange.

Les ressorts du fauteuil à bascule crissèrent, tandis que le doyen se redressait et se penchait vers Howe.

— Voulez-vous dire qu'il est si étrange que cette étrangeté mériterait un autre nom ?

— Que voulez-vous dire ? questionna Howe avec un regard stupide.

— Enfin, que peut-on lui reprocher ? demanda le doyen avec moins de précision.

— Il est très brillant à sa façon. J'ai examiné tous ses papiers, il a les notes maxima pour l'intelligence. Mais — et il est difficile d'expliquer pourquoi — ce qu'il dit est toujours près d'avoir un sens et manque pourtant de sens.

Le doyen jeta un regard à Howe qui rougit. Le doyen avait sûrement lu l'article de Wooley au sujet des Howe et de la tour d'ivresse. Ce rapide coup d'œil était-il ironique ?

Le doyen prit quelques papiers sur son bureau. Howe constata qu'ils étaient couverts de l'impatient griffonnage de Tertan.

— Il m'a envoyé ces papiers hier, fit le doyen, après une conversation que j'ai eue avec lui. Je n'ai eu le temps que d'y jeter un coup d'œil. Dès vos premières paroles, j'ai compris qu'il y avait quelque chose d'insolite.

Tordant la bouche, le doyen examina la lettre.

— Il semble que vous êtes mis en cause, dit-il sans lever les yeux. A propos, quelle note trimestrielle lui avez-vous donnée?

Rougissant, redressant les épaules, Howe répondit d'un ton ferme :

— Je lui ai donné 18.

Le doyen eut un petit rire.

— Pas étonnant si certains de nos garçons d'avenir perdent la tête — un tout petit peu. Bon, conclut-il en tendant les papiers à Howe. Regardez si ce que vous trouverez là-dedans renforcera vos craintes. Puis nous reviendrons sur le sujet.

Devant le feu du salon, sur la chaise que Howe avait occupée, Blackburn était assis. Il bondit à l'entrée de Howe :

— Je vous avais dit : dans mon bureau, monsieur Blackburn.

Le ton de Howe était tranchant. Puis il regretta presque sa réprimande, tant Blackburn était visiblement, naïvement enchanté d'être dans le salon d'attente, tout près des autorités.

— J'étais un peu pressé, monsieur, dit-il et je voulais être sûr de vous parler, monsieur.

Il était vraiment absurde, mais dans quinze ans d'ici quand il serait tout à fait lui-même, il atteindrait une assurance et une maturité bovines. Il serait dans la Banque ou aurait une charge d'agent de change, plaiderait au Barreau. Pour l'instant, il exerçait sa trop grande habileté sur Howe.

— Je vous dois des excuses, monsieur, déclara-t-il. Howe ne témoigna d'aucune surprise.

— Je veux dire, monsieur le Docteur, pour avoir cessé d'assister à votre cours alors que vous aviez eu la bonté de m'autoriser à le suivre.

Howe avait remarqué l'absence de Blackburn et en avait conçu un peu d'irritation après la requête cérémonieuse de l'étudiant.

Cette absence pouvait être interprétée comme un commentaire sur le cours de Howe. Mais il n'y avait qu'une réponse à faire :

— Vous n'avez pas d'excuse à présenter, dit-il, c'est entièrement votre affaire.

— Je suis si heureux que vous preniez la chose ainsi, monsieur, s'écria Blackburn, rayonnant. J'étais ennuyé, craignant que vous n'expliquiez mon absence par l'influence de... il s'arrêta et baissa les yeux.

Étonné, Howe demanda :

— Par quelle influence?

— Eh! par... Blackburn hésita et, en manière de réponse, désigna la table sur laquelle se trouvait le numéro de *Life and Letters*.

Il mit la main sur le magazine, sans regarder la table.

— Par une publicité défavorable, monsieur.

— Je n'ai jamais pensé, fit Howe avec un sourire, que vous aviez été influencé par une publicité défavorable.

— J'ai bien l'intention, le trimestre prochain, de suivre — régulièrement, pour mon profit — votre cours sur les poètes romantiques.

— Ne vous faites pas de souci à ce sujet, mon cher, ne vous faites aucun souci à ce sujet.

Revenu dans son bureau, Howe fit effort pour éloigner l'incident de son esprit et examina attentivement la lettre de Tertan. Il y trouva ce qu'il avait toujours trouvé dans les écrits de Tertan, les mêmes incartades au delà des faits et de la raison, la même certitude précipitée. Parcourant les feuilles couvertes du griffonnage familier, il aperçut son propre nom et, pour la seconde fois ce jour-là, il sentit s'accélérer les battements de son cœur.

« Le Paraclet, avait écrit Tertan au doyen — d'un mot grec signifiant se mettre à la place de, mais dépassant l'idée primitive qui, traditionnellement, a le sens de sympathisant, celui qui console et secourt — ne peut être rejeté sans perte fondamentale. Même dépouillé du sens surnaturel qu'il possédait, ce concept demeure profondément dans la conscience humaine, inévitablement. L'humanitarisme n'est pas une réponse, car il n'est pas donné à tout homme de se mettre à la place d'un autre pour le bien de cet autre. Mais certains sont choisis entre les êtres humains pour être les consolateurs de quelques-uns.

» Parmi ceux-ci, par exemple, figure Joseph Barker Howe. Des intellectuels, non le premier ; cependant, de véritable intellectualité et d'enseignement non pesant, livré à ce qui est intuitif et irrationnel, non à ce qui est logique au sens strict ; ce qui est jugé par lui l'est par le cœur, non par la tête. Voici un être élu, en ce sens qu'il s'élit lui-même pour prendre la place d'un autre, à dessein de réconforter, de consoler. A lui plus qu'à un autre, j'offre ma gratitude, avec tout le respect dû à notre doyen qui lit ces lignes, homme noble, mais seulement dédié, non consacré. Le Dr. Joseph Barker Howe n'est pas seulement sous le signe du Paraclet, il doit être le Paraclet vis-à-vis d'un autre aspect de lui-même, celui qui est repoussé et persécuté par le manque de compréhension du monde en général, de sorte qu'il personnifie en lui-même toute l'histoire des tribulations de l'homme et que, débordant sur les autres, notamment sur l'auteur de ces lignes, il est la fin dernière. »

C'était de l'amour. Il était impossible de le nier. Howe avait beau se rappeler que Tertan était atteint de folie et que la valeur de toutes ses intuitions se trouvait de ce fait considérablement atténuée, il ne pouvait détruire en lui l'effet produit par le sentiment sérieux, affectueux que lui vouait Tertan. Il avait trahi non seulement une puissance d'esprit, mais une puissance d'amour. Et si, pour assuré qu'il fût maintenant de la folie de Tertan, il ne pouvait bannir la sensation physique de gratitude qu'il éprouvait. Il n'avait jamais pensé à lui-même comme à un être « repoussé et persécuté » ; il ne le faisait pas davantage aujourd'hui. Cependant,

il lui était impossible d'anéantir cette sensation de gratitude. Le pitoyable Tertan le plaignait austèrement, un réconfort venait de l'esprit de ce Tertan que rien ne pourrait réconforter.

***

Dans une institution académique tout ce qui est officiel se meut lentement. Le trimestre touchait à sa fin sans que le cas de Tertan eût été réglé et Joseph Howe se trouvait devant un curieux problème. Quelles notes devait-il donner à son étrange élève? La composition finale de Tertan avait été si différente des précédentes. Comment « noter » un pareil étudiant? De Witt devait avoir un 20, c'était évident. Johnson aurait un 15. Pour Casebeer, on pouvait hésiter entre 12 et 13. Quant à Stettenhover, qui avait été suffisamment préparé par le moniteur de son groupe pour emplir la moitié d'un cahier de son fin griffonnage, il aurait un 10, qu'il recevrait avec un mélange d'indifférence et de rancune. Mais avec Tertan, ce ne serait pas facile.

Tertan était enc porté sur le registre des inscriptions et son nom ne pouvait être omis du classement. Mais comment noter un garçon soupçonné de folie? Jusqu'à l'heure où serait rendu le verdict médical, Howe se devait de considérer Tertan comme son élève et de le juger d'un point de vue pédagogique. Impossible de lui donner l'R qui le rangerait dans la catégorie des refusés. Un 15 convenait à l'épaisse médiocrité de Johnson. Il ne pouvait recevoir la note moyenne comme Stettenhover, puisqu'il était en vérité hors série. En force et en richesse intellectuelle, il était peut-être supérieur à De Witt lui-même et Howe jouait âprement avec l'idée de lui donner un 20, ce qui aurait pour effet de rabaisser la valeur du 20 que l'arrogant De Witt avait emporté par son bel esprit clair. Il y avait encore une notation admise officiellement. Inc. pour Incomplet. Howe, dans l'affreuse comédie qui se déroulait, y arrêta son esprit, mais en réalité un seul signe aurait convenu. F pour fou.

Dans sa perplexité, Howe pensa au doyen, mais le doyen n'était pas en ville. A la fin, il décida de s'en tenir au 18 qu'il avait donné à Tertan à la fin du trimestre. Après tout, la qualité de son travail n'avait pas failli depuis lors. Avec une nuance de bravade, il inscrivit la note sur la feuille.

Howe, pendant son cours sur les poètes romantiques, s'était rendu compte de l'irritation de Blackburn. Immobile, celui-ci fixait Howe avec attention, mais s'abstenait de prendre des notes. Le coude sur son pupitre, le menton posé sur ses doigts crispés, il était l'image de l'indignation intellectuelle. Howe devinait qu'il se présenterait devant lui à la fin du cours.

Blackburn entra, en effet, dans son bureau sans y avoir été invité.

Délibérément, il s'assit près de la table de Howe. Il ne parla qu'après avoir tiré son cahier de sa poche.

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur? demanda-t-il.

Cette tactique était classique. Dite à la manière ordinaire, la phrase signifiait : « Comment pouvez-vous vous être à ce point mépris sur moi? » ou « De quel avantage est ce cours pour mon avenir? »

Howe fit la réponse obligée :

— Je pense que c'est à vous de me le dire.

— J'en serais bien incapable, monsieur, répondit Blackburn, glacial.

Il y eut un silence. Leurs yeux tombèrent sur le cahier posé devant eux. Sur la couverture, Howe avait écrit au crayon : R, composition très médiocre.

Howe prit le cahier. L'injustice est toujours du domaine du possible. Le professeur peut être excédé et manquer d'attention. Une phrase, ou même l'écriture de l'étudiant, l'agacer au delà de toute raison.

— Eh bien! fit Howe, examinons votre travail.

Il ouvrit à la première page.

— Ici, par exemple, vous écrivez : « Dans *The Ancient Mariner*, Coleridge vit et nous transporte dans un monde d'une douceur de miel où tout est riche et étrange, un monde où nous échappons à l'existence plate de nos vies quotidiennes, un monde romanesque. Là, dans ce pays de rêves charmants, tiède et d'une douceur de miel, nous pouvons nous détendre et nous divertir. »

Howe baissa le papier et avec un regard neutre attendit que Blackburn parlât.

— Voulez-vous dire, docteur Howe, que vous n'admettez pas la possibilité de deux opinions?

Ce fut fait superbement, comme si la vie intellectuelle de Howe était mise dans la balance. Howe ne perdit ni sa patience ni sa simplicité.

— Certes, on peut professer sur Coleridge de nombreuses opinions, mais non celle-là. Quoi qu'on puisse penser de *The Ancient Mariner*, aucune personne de bon sens ne peut voir dans ce poème « un monde à la douceur de miel dans lequel nous pouvons nous détendre. »

— Mais c'est ce que je *sens*, monsieur.

— Écoutez, monsieur Blackburn, fit Howe. Vous détendez-vous réellement parmi la faim et la soif, la chaleur torride et les serpents de mer, les cadavres aux yeux exorbités, la vie dans la mort et les squelettes? Voyons, monsieur Blackburn.

Blackburn ne répondit pas. Howe poursuivit :

— Vous avez fait là un mauvais travail, monsieur Blackburn, aussi mauvais que possible. Ou il s'agit d'un manque de préparation ou d'un manque absolu de compréhension.

Il vit la figure de Blackburn se décomposer et il se tut.

— Oh! monsieur, s'écria Balckburn, jamais je n'ai eu une note pareille, je n'ai jamais eu moins de 14, jamais.

Il disait vrai, sans doute, la chose était trop facile à vérifier. Était-il possible que d'autres professeurs acceptassent de semblables inepties?

— J'attribuerai cette insuffisance au manque de préparation, dit-il. Je sais que vous êtes occupé. C'est une excuse, ce n'est pas une explication. Maintenant, mettez-vous au travail sérieusement, faites une autre composition d'ici quinze jours, nous retiendrons celle-ci et nous oublierons l'autre.

Blackburn se tortilla de plaisir et de reconnaissance.

— Merci, monsieur, vous êtes très bon, vraiment très bon.

Howe se leva pour mettre fin à la visite.

Ce jour-là, le doyen fit connaître à Howe le résultat de l'examen médical de Tertan. C'était simple, mais le danger n'était pas imminent. Un médecin avait été appelé, il avait prononcé le mot, dit le terme exact.

— Un cas classique, a-t-il dit, aucun doute possible.

Les yeux du doyen étaient noyés de compassion. Il s'accrochait à un mot.

— Un cas classique, un cas classique.

Ces mots, pour eux, évoquaient le Parthénon, les lignes de la tragédie grecque, la logique aristotélienne, Racine, l'azur de la mer Égée et son ciel transparent.

Ce n'était pas la pitié seulement qui se lisait dans les yeux du doyen. Pendant un instant ce fut de la crainte aussi.

— Terrible, dit-il, simplement terrible. Naturellement, continua-t-il avec vivacité, nous n'avons rien dit au garçon. Et naturellement, nous ne lui dirons rien. Les frais de ses études sont couverts par sa bourse et nous le garderons jusqu'à la fin de l'année. C'est l'attitude la plus charitable. Ensuite, il nous échappe. Nous nous arrangerons pourtant, pour qu'il passe en de bonnes mains. Le médecin ne prévoit pas de changement d'ici quatre à six mois. Nous n'avons qu'à continuer.

Tertan demeurait donc dans la Section 5, Anglais 1 A; aux yeux de ses camarades, figure curieusement empreinte d'un comique digne, symbole, pour la plupart d'entre eux, de la vie intellectuelle respectable, mais absurde. Aux yeux de son professeur, il apparaissait maintenant tout différent. Il n'avait pas changé, il était toujours le lévrier sur la piste des idées. Howe savait qu'il avait toujours affaire au même Tertan, mais quand il regardait le jeune homme assis à sa place accoutumée, il le considérait comme un cas. Un cas prodigieux et déprimant. Mais ce qui frappait surtout Howe, c'est que la métamorphose de la personne de Tertan en *cas* lui était due à lui-même.

Autant que possible, il évitait de voir la main levée de Tertan et ses yeux ardents. Mais le cas ignorait sa nature de cas, il continuait son existence comme s'il était Tertan, la main levée et les yeux interrogateurs. Un jour, il apparut dans le bureau de Howe, un papier à la main.

— Même l'esprit qui vit de manière insigne, au-dessus du troupeau,

doit entretenir des relations avec son semblable, prononça-t-il. Il posa le document sur le bureau de Howe. Il avait pour titre : « *La Plume et le Parchemin*, Cercle littéraire du Collège de Dwight. Demande d'admission. »

— Sous bien des rapports, déclara Tertan, en touchant le papier, ce sont des esprits grossiers. Mais dans l'ensemble, réunis dans un même amour des lettres, ils s'élèvent au-dessus de leurs déficiences intellectuelles, puisque ce n'est pas un paradoxe de dire que le tout est plus grand que la somme de ses parties.

— Quand les élections ont-elles lieu ? demanda Howe.

— Demain.

— J'espère que vous serez admis.

— Merci. Voudriez-vous contribuer à cette admission ?

Un doigt assez malpropre indiquait le bas du feuillet.

— La recommandation d'un des membres du corps enseignant est nécessaire, fit Tertan avec raideur.

— Et vous désirez que je vous recommande ?

— Ce serait un honneur pour moi.

— Vous pouvez vous servir de mon nom.

Le doigt de Tertan se posa de nouveau à la même place.

— La demande doit être écrite et signée par le parrain.

La feuille de demande d'admission comportait un espace blanc au-dessus duquel on lisait : « Avis d'un membre de la Faculté. »

L'affaire changeait d'aspect, Howe hésita. Mais il n'y avait qu'une chose à faire, s'exécuter. Il prit son stylo : « M. Ferdinand Tertan a un intense amour des lettres et porte un intérêt exceptionnel à toutes les choses de l'esprit. » Il signa. Son nom s'affirmait avec audace sur la page blanche. Il était troublé par l'étrange puissance affirmative d'un nom. D'un air dégagé, Tertan secoua le papier, le plia avec décision et le mit dans sa poche. Il s'inclina et prit congé, tandis que Howe se sentait envahi par l'impression d'avoir pris une décision bizarrement importante.

D'ailleurs, Howe trouvait maintenant bizarres et importants beaucoup d'actes qui n'auraient pas dû lui paraître tels. Il trouvait bizarre et important d'écrire d'une main excessivement ferme la note 10 sur la seconde composition de Blackburn. Le travail était indiscutablement mauvais. Délibérément et consciemment, il commettait une lâcheté. Blackburn avait dit vrai quand il s'était reporté à ses bulletins précédents. Howe avait consulté les fiches dans le bureau du doyen. Celle de Blackburn ne portait pas de note inférieure à 14.

En écrivant la note, Howe se disait que sa lâcheté venait du désir d'en finir avec un étudiant qu'il n'aimait pas. Il savait pourtant que l'affaire était plus simple. Il savait qu'il avait peur de Balckburn : telle était l'absurde vérité. D'ailleurs, sa lâcheté n'arrangea rien. Blackburn, enhardi par un premier succès, se lança tout de suite à l'attaque. La note minima

qui lui permettait de se présenter aux examens n'avait pas calmé sa blessure d'amour-propre. Il était une fois de plus dans le bureau de Howe, attendant, avec une énorme impudence, que Howe parlât, que Howe s'expliquât.

Enfin Howe eut un : Eh bien? dur, discourtois.

— C'est impossible, monsieur, déclara Blackburn.

— Et pourtant, c'est ainsi. Etes-vous venu encore une fois pour vous plaindre?

— Mais oui, monsieur, certainement.

La voix de Blackburn exprimait la surprise.

— A votre place, je ne me plaindrais pas. Votre première composition était aussi mauvaise que possible. Celle-ci est un peu, un tout petit peu meilleure. (C'était faux, elle était plutôt inférieure.)

— C'est peut-être une question d'opinion, monsieur.

— C'est une question d'opinion. Il s'agit de mon opinion.

— Celle d'un autre pourrait être différente, monsieur.

— Celle de qui par exemple?

— Celle du doyen, par exemple.

La forte mâchoire s'avança un peu.

— Ou d'un certain critique littéraire, par exemple.

Blackburn hésita un instant après cette énorme insolence. Mais il poursuivit :

— L'opinion du doyen pourrait être influencée par le fait que la personne qui m'a donné cette note est l'homme qu'un illustre critique, le juge littéraire le plus éminent de ce pays, a qualifié d'homme en état d'ivresse. Le doyen pourrait se demander si un pareil homme est à sa place dans le corps enseignant du Collège de Dwight.

— Blackburn, répliqua Howe d'un ton de calme admonestation, vous êtes fou.

Mais Blackburn n'écoutait pas. Il avait une autre flèche dans son carquois.

— Et le doyen pourrait être influencé par le fait, dont j'ai la preuve écrite — il frappa deux fois sur la poche de son veston — que cette même personne a recommandé au Cercle littéraire du collège le plus ancien du pays, un étudiant qui est fou, qui a déchaîné le vacarme dans une réunion et dont le cas relève de la psychiâtrie.

Howe ne sut jamais à quoi s'en tenir au sujet de ce « vacarme ». Il dut toujours se contenter de l'image indistincte mais passionnée, qui se présenta sur-le-champ à son esprit, Tertan debout sur quelque hauteur abstraite et lançant de furieuses accusations à la multitude de *La Plume et le Parchemin* qui le huait.

Il demeura immobile un instant, puis regarda Blackburn. La férocité avait entièrement disparu du visage de l'étudiant. Il avait joué une bonne

carte et maintenant, à peine hostile, il attendait pour voir l'effet de son coup. Howe prit le cahier, lut une page, barra le 10 et inscrivit un R, refusé.

— Maintenant, vous pouvez porter votre composition au doyen, dit-il. Vous pouvez lui dire qu'après l'avoir relue, j'ai baissé votre note.

On entendit un souffle haletant.

— Oh! monsieur! s'écria Blackburn, le visage torturé. Je vous en supplie! C'est mon grade universitaire qui est en jeu, ma carrière, mon avenir. Ne faites pas cela.

— C'est fait.

Blackburn se leva.

— J'ai parlé étourdiment, monsieur, sans réflexion. Je n'avais pas l'intention réelle d'aller trouver le doyen. Tout dépend de vous. *J'espère* que vous voudrez bien me remettre la première note.

— Faites intervenir le doyen si vous voulez, c'est votre affaire. La note est celle que vous méritez, je ne la changerai pas.

— Mais alors, monsieur, j'échouerai à mon examen?

— Naturellement.

Du fond de la large poitrine de Blackburn jaillit un cri d'angoisse.

— Oh! monsieur, je me mettrai à vos genoux si vous voulez, je me mettrai à vos genoux.

Il parlait avec une ardente nervosité et semblait sur le point, en effet, de s'agenouiller. Aussi Howe, dont la pensée devenait d'une clarté de glace au milieu de cette scène absurde, pensa-t-il : « Ce garçon est fou » et se demanda aussitôt, supposition extravagante, s'il n'émanait pas de lui, Howe, quelque mystérieuse influence capable de stimuler l'aberration mentale. Il se voyait devant le doyen, prononçant cette phrase ridicule : « J'en ai trouvé un autre. » Cette fois, c'est le vice-président du Conseil des Étudiants, l'organisateur des conférences contradictoires, le secrétaire de rédaction de *La Plume et le Parchemin*.

« Encore une autre découverte de ce genre, pensa-t-il, et c'est moi qui serai découvert. »

Et voici que soudain, Blackburn se jetait à genoux, avec un bruit sourd, ses immenses cuisses tirant sur le pantalon, sa main étendue dans un grand geste de supplication.

Howe se dressa brusquement de son siège.

— Blackburn, dit-il, cessez d'agir comme un idiot. Époussetez votre pantalon et sortez. Vous avez encore six semaines pour vous rattraper. Travaillez. Et maintenant, sortez.

La tête de Blackburn était baissée. Il la releva; une lumière pieuse brillait dans ses yeux. Il tendit la main :

— Voulez-vous me donner la main, monsieur?

— Certainement non, répondit Howe.

La tête et la main retombèrent en même temps. Blackburn ramassa son cahier et gagna la porte. Il se retourna :

— Merci, monsieur, dit-il. Son dos dans l'encadrement de la porte était lourd de drame et de majesté.

***

Le collège fêtait par un temps idéal le jour de la remise des diplômes universitaires. La lumière était éclatante, l'air si transparent, le vent si vif que personne ne pouvait résister à la tentation de parler du temps.

Howe se dirigeait vers les jardins, quand il entendit la voix de Hilda l'appeler de la cour de derrière.

— Monsieur le professeur, monsieur le professeur!

— Qu'est-ce que cette histoire de professeur?

— Maman m'a dit, fit Hilda, qui l'avait suivi en courant, que vous aviez reçu votre nomination de professeur. Et je voudrais prendre votre photo.

— L'année prochaine. Je ne serai nommé que l'année prochaine. Et vous devriez être la dernière à m'appeler « monsieur le professeur ».

— C'était pour rire, répondit Hilda, qui parut désappointée.

— Mais vous pouvez prendre ma photo si vous voulez. Je ne changerai pas beaucoup d'ici l'année prochaine.

C'était effrayant ce qu'il venait de dire. Fallait-il croire qu'il resterait toute sa vie dans cette ville?

Le visage de Hilda s'éclaira.

— Puis-je vous prendre avec ça? demanda-t-elle en touchant la robe qu'il portait sur le bras.

— Oui, vous pouvez me prendre avec ça, si vous voulez fit-il en riant.

— Je vais chercher mon appareil et je vous retrouverai devant le Hall Otis. J'ai déjà choisi mon fond.

Dans les jardins, la foule était déjà dense. On apercevait des petits groupes familiaux, animés, nerveux. Howe fut salué par un étudiant en robe et en bonnet carré, tout heureux de donner à ses parents l'occasion de faire la connaissance d'un de ses professeurs. Pendant qu'il bavardait avec eux, Howe aperçut Tertan.

Il n'avait jamais vu quelqu'un qui parût plus seul; il semblait qu'un cercle eût été tracé autour de lui pour l'isoler de la foule qui remplissait les jardins. Non qu'il ne fût pas gai; il était le plus gai de tous. Trois semaines s'étaient écoulées depuis que Howe ne l'avait vu, les semaines d'examen et la paresseuse semaine précédant la remise des diplômes; le Tertan qu'il voyait ne ressemblait pas à celui qu'il avait connu. Il avait sur la tête un panama à large bord et de belle qualité, style planteur sud-américain. Il portait un complet de gros shantung, magnifique mais

jauni par le temps et beaucoup trop étroit, il jouait avec une canne de jonc. Il marchait à pas comptés, la canne rythmant sa marche mesurée. Howe devina que, pour être à la hauteur des circonstances, il s'était habillé de la défroque de son père, de ce père fini dont on lisait le passé dans le bureau du doyen. Avec arrogance et gravité, Tertan contemplait ceux qui l'entouraient. « J'y suis, semblait-il dire dans toute son attitude, je n'en suis pas. » Démarche hautaine, œil flamboyant, Tertan s'approchait. Howe ne désirait pas être vu. Il changea légèrement de position. Quand il regarda de nouveau, Tertan était devenu invisible.

La cloche de la chapelle sonna le quart. Howe se détacha du groupe et se hâta dans la direction du Hall Otis, qui était à l'extrémité des cours. Hilda n'était pas encore arrivée. Il monta jusqu'au portique et, se servant de la vitre de la porte comme d'un miroir, il enfila sa robe, ajustant le capuchon sur ses épaules et posa le bonnet carré sur sa tête. Quand il redescendit, il trouva Hilda.

Après des préparatifs multiples et d'une extrême complication, Hilda déclara avec hauteur :

— Je n'ai aucune confiance dans les appareils instantanés.

Howe approuva, bien que les précautions de Hilda lui parussent vraiment excessives.

Enfin, le moment était venu. Hilda loucha dans l'appareil, bougea légèrement le trépied. Elle s'écarta, tenant la poire de l'obturateur.

— Prêt? demanda-t-elle. Soyez moins raide, je vous prie, Joseph.

Elle pressa la poire, il y eut un déclic. Tout de suite, elle passa à l'action, se précipita derrière l'appareil, fit tourner le rouleau.

— Voulez-vous bien vous mettre sous cet arbre et me laisser prendre une étude de caractère, avec ombre et lumière?

La puérilité de la demande amusa Howe. Il alla se placer sous le petit arbre. L'ombre des feuilles sur sa robe était exactement ce que cherchait Hilda. Il venait de prendre la pose désirée quand une voix bien connue se fit entendre.

— Ah! docteur Howe! Vous vous faites photographier?

Agacé que Blackburn le vît posant pour « une étude de caractère avec ombre et lumière », Howe répondit d'un ton irrité :

— Oui, je me fais photographier.

— Continuez, monsieur. Je me sauve.

Mais il se rapprocha.

— Docteur Howe, dit-il avec ferveur, je voulais vous dire combien j'étais heureux d'avoir enfin satisfait aux exigences de votre enseignement.

Howe fut surpris lui-même de la sonorité dure, insultante de sa voix, qui fit lever avec curiosité les yeux de Hilda quand il répliqua :

— Rien de ce que vous avez jamais fait ne m'a satisfait, et rien de ce que vous pourrez faire ne me satisfera, Blackburn.

— J'ai voulu simplement dire, monsieur, que j'ai tout de même réussi à passer pour les matières de votre cours.

— Vous n'avez pas réussi à passer. C'est moi qui ai réussi à vous faire passer. Je vous ai fait passer sans même avoir lu votre composition. Je voulais être sûr que le Collège serait débarrassé de vous.

Blanckburn montra une figure consternée.

— Mon devoir était-il si mauvais, monsieur?

Mais Howe se détourna. La composition était inimaginable. On pouvait la qualifier de folle.

A ce moment, le doyen, survenant derrière Howe, saisit son bras.

— Eh bien! Joseph, fit-il, nous devrions nous dépêcher, il commence à se faire tard.

Le doyen n'était pas familier, mais quand il vit Blackburn s'approcher pour le saluer, il prit aussi le bras de Blackburn.

Appuyé sur le bras de Howe et sur celui de Blackburn, il salua Hilda qui répondit tranquillement :

— Bonjour, oncle George.

Toujours se tenant à leurs bras et réunissant ainsi Howe et Blackburn, e doyen fit remarquer:

— Encore une année écoulée, Joe, une autre récolte finie. Quand vous aurez été ici plusieurs années, vous en prendrez votre parti, vous vous demanderez comment tant de promotions peuvent se succéder et vous-même ne pas changer. D'ailleurs, vous changez. Allons! fit-il vivement pour chasser cette pensée.

Il poussa Blackburn près de Howe.

— Vous savez la nouvelle au sujet de Blackburn? Il a déjà une situation, le premier garçon de sa classe qui ait trouvé un emploi, avant même d'avoir son diplôme.

Dans l'attente de compliments, Blackburn lançait à Howe des regards rayonnants. Howe garda le silence.

— N'est-ce pas magnifique? demanda le doyen.

Howe ne disant toujours rien, le doyen, surpris, déconcerté, se tourna vers Hilda.

— Quel bel appareil, Hilda! fit-il.

— Instrument de précision, fit une voix.

Des trois hommes qui se tenaient par le bras, Howe était le plus près de Tertan, dont le regard embrassa toute la scène. Le garçon s'appuyait sur sa canne. Le chapeau à large bord, incliné prétentieusement sur l'œil, brouillait l'image que Howe s'était faite de ce visage, et de ses courbes ascétiques. Le garçon éveillait une impression de majesté perverse.

— Instrument de précision, répéta Tertan, qui ne s'adressait à personne, mais faisait une remarque accidentelle à l'adresse de l'univers.

Il vint à l'esprit de Howe que Tertan pouvait ne pas faire allusion à l'appareil de Hilda. Le triple cercle de solitude dans lequel se mouvait

le jeune homme lui faisait mal, atrocement. Tertan, dans sa prétention majestueuse, se tenait bien au-dessus de son entourage, mais son isolement emplissait le cœur de Howe d'une pitié dont Tertan était la cause plutôt que l'objet, tant elle était générale et indéterminée.

Tertan regardait les trois hommes de l'air indifférent dont on regarde un groupe qu'on photographie. A la pensée qu'aux yeux du jeune homme, ils posaient tous pour une photographie, Howe détacha presque violemment son bras de celui du doyen.

— J'ai promis à Hilda de poser pour une autre photo... annonça-t-il. Déclaration inutile : Tertan n'était plus là ; il avait disparu dans le flot des arrivants.

— Vous feriez bien de vous dépêcher, dit le doyen. Je me sauve, je me suis trop attardé déjà.

Howe reprit la pose sous le petit arbre qui projetait son ombre sur son visage et sur sa robe.

— Faites vite, Hilda, voulez-vous ? demanda-t-il.

Hilda saisit le cordon à bout de bras. Elle se dressa sur la pointe des pieds et pressa sur le bouton.

— Merci, dit-elle gravement.

Puis elle se mit à démonter son matériel, tandis qu'il se hâtait pour aller se joindre au défilé.

LIONEL TRILLING

(TRADUCTION DE G.-M. TRACY)

AU TEMPS DES VALSES LENTES

US ET COUTUMES DE 1870 A 1900

Le Diable, au temps de nos grand'mères, était-il plus entreprenant qu'aujourd'hui ou les vertus plus désarmées? En tout cas, les précautions prises pour protéger celles-ci contre celui-là donnent une terrifiante idée, à distance, des dangers qu'elles couraient. Les tendrons, en particulier, autour desquels on ne pensait pouvoir monter une garde vigilante. Peut-être, du reste, les consignes données outrepassaient-elles les intentions réelles. J'ai lu, non sans surprise, dans un manuel de civilité daté de 1893, qu'il était interdit à un homme du monde, sous peine de forfaiture, de s'asseoir sur le même canapé qu'une jeune fille, les sièges de l'une et de l'un devant toujours demeurer distincts. De cette rigueur, je n'ai gardé aucun souvenir, je l'avoue.

A qui d'ailleurs fera-t-on croire qu'autrefois le flirt n'existait pas? Le sévère Littré l'admet et même le définit gentiment, sous le terme *flirtation :* « mot anglais que les romans anglais ont acclimaté en France, qui signifie les petits manèges des jeunes filles auprès des hommes et des hommes auprès des jeunes filles ». Définition singulièrement limitative : pourquoi refuser aux femmes mariées le droit aux « petits manèges »? C'est à croire que les traités de bonnes manières ont été rédigés par de vieux bonshommes aveugles, sourds, à moitié empaillés et qui ne sortaient pas de chez eux.

Il est un terrain cependant où, vraiment, l'on ne plaisantait pas : celui des fiançailles. L'ordre de ne point perdre de vue les fiancés était impératif et rigoureusement exécuté. Jamais le chaperon ne s'éloignait. Le seul espoir était qu'il s'amadouât ou s'endormît ou fît semblant. Et même alors, quelles complications quant à l'échange des états d'âme! que d'alertes, que de piment aussi autour de la moindre escapade! Aussi bien tout ceci n'est pas nouveau. Il y faut voir un reste, qui ne veut pas s'effacer, de l'ancien rituel familial sur lequel, après tout, s'est bâtie la société et, en particulier, la bourgeoisie. La morale de famille peut parfois sembler hypocrite, elle n'en est pas moins stricte. Les mœurs n'ont pas encore évolué. Le mariage, notamment, n'a pas encore cessé d'être

considéré comme une chose sérieuse. La fameuse loi de 1884 sur le divorce a pu mettre fin à des situations difficiles, quelquefois inextricables : la rupture des liens conjugaux reste une exception. Une femme divorcée, si indépendante qu'elle soit, est regardée comme une malheureuse, pour ne pas dire une dévoyée.

Du début du XIXe siècle jusqu'à nous, le cérémonial n'a pas changé, ni la bague, ni les bouquets. L'usage, toutefois, préconisé en 1897, d'offrir des fleurs à sa future belle-mère me semble tombé en désuétude. En 1880, innovation : l'élégant coffret qui a remplacé la corbeille en osier, contenant les présents conjugaux, cède à son tour la place aux petits meubles à tiroirs, aux gracieuses tables à ouvrage. Le fiancé y aura glissé les bijoux, les dentelles, les éventails qu'il offre à sa belle. Jusqu'en 1878 environ, le cachemire traditionnel, authentique ou contrefait, est d'obligation dans une corbeille de mariage. Lorsqu'il passera de mode, un manteau ou une jaquette de fourrure en tiendront lieu, fort avantageusement.

La coutume a disparu de publier dans les journaux, à la rubrique des Mondanités, la liste des cadeaux reçus par le jeune couple. C'était une mélancolique nomenclature ; la pauvreté d'imagination de gens réputés peut-être gens d'esprit décourageait les plus optimistes. On pensait avec effroi à ces nouveaux mariés, partant pour la vie, environnés d'une si prodigieuse quantité d'écrans, de drageoirs, de presse-papiers, de vide-poches, d'encriers, de porte-bouquets, de services à bonbons, à hors-d'œuvre, à huîtres, à fruits, à gâteaux, que sais-je ? un océan d'inutilités, présentées dans des écrins gigantesques, destinés à ne jamais sortir des placards où ils allaient dormir. Un usage, plus aimable, mais à peine moins vain, voulait que les amies de la mariée tirassent l'aiguille ou piquassent le canevas en son honneur. Ce qui encombrait l'appartement d'un nombre respectable de petits meubles laqués, brodés, tapissés, généralement inusables et qui dressaient, dans la majorité des intérieurs, un attristant décor de banalité.

***

Une jeune fille, affirme en 1887 madame Emelyne Raymond, qui rend, chaque semaine, des oracles appréciés dans la *Mode illustrée*, une jeune fille ne saurait entrer au bal, qu'appuyée au bras tutélaire de son père ou, à défaut, d'un frère aîné. Et, de l'autre côté, sa digne mère ou le chaperon à qui la jeune enfant est confiée. Celle-ci sera du reste vite débarrassée de ses surveillants masculins : ils s'en iront soit danser, s'ils sont jeunes, soit vers le fumoir où les attendent d'accueillantes tables à jeu et, largement ouverts, des coffrets de cigares. Les maîtresses de maison, soucieuses d'adoucir l'haleine des fumeurs, au cas où ils se décideraient à entrer en danse, tiennent à leur disposition des boîtes d'odorant cachou.

Auprès de la jeune fille, le chaperon n'a pas cédé d'une ligne ; c'est à ses côtés que la pauvrette s'assiéra, qu'elle reviendra, la danse terminée,

à la place marquée par un éventail ou une écharpe ; c'est là qu'elle restera, mélancoliquement, à faire tapisserie, si elle n'est point de celles auprès de qui s'empressent les cavaliers, à qui aura « la suivante », celles dont le carnet de bal est tout de suite rempli. Les maîtres de la maison, il est vrai, ont précisément pour mission de repérer les disgraciées et de diriger sur elles les escouades de petits jeunes gens sans défense qui encombrent les portes et ne savent qu'obéir.

Orchestre ou simple « tapeur », installé devant le piano : les polkas succèdent aux mazourques, aux scottishes, mais la valse garde sa primauté. Mollesse, douceur, langueur des valses lentes qui portent des titres si tendres, si prometteurs : *Il Bacio*, *Fascination*, *Amoureuse*, *Sourire d'Avril*, et qui font tourner de si jolies têtes. Rythme scandé des valses viennoises, à la cadence desquelles virevoltaient déjà les aimables étourdies du Second Empire ; ardeur des valses espagnoles ou napolitaines, élégance, fluidité des « bostons », la dernière nouveauté en matière de danses à trois temps : les couples glissent sans tourner, semblent se promener sur le parquet éblouissant. Que sont, auprès de ces valses grisantes, qu'on danse d'ailleurs fort décemment, que sont les inventions récentes des chorégraphes, et qui tiennent de l'antique galope, presque de la farandole ? le pas des patineurs, gracieux à la vérité, avec ses glissades à droite et à gauche, les inclinaisons, les redressements du buste qu'elles exigent, mais qui ne sauraient convenir qu'à des êtres parfaitement jeunes, beaux et bien faits — le pas de quatre où sautillent les danseurs, sur un rythme qui devrait être allègre : hélas ! quel poids semble attaché aux souliers de satin, aux escarpins de ces jeunes demoiselles et de leurs cavaliers ! On dirait que jamais ils ne parviendront à les soulever pour la pirouette nécessaire. Et que dire du cake-walk, qui fit fureur pendant un hiver ou deux, que la province crut devoir imiter de Paris : cette affreuse danse de nègres qui ne peut paraître plaisante que sous les tropiques, quand les danseurs ont un anneau dans le nez et les dames quelques feuilles de bananier, en façon de jupe ?

Les quadrilles, Dieu merci, restaient, qui maintenaient la tradition, le vieux quadrille d'autrefois, avec ses chaînes de dames, ses balancés, ses boulangères, le quadrille américain, plus mouvementé, et les lanciers surtout, réglés comme un numéro de ballet et presque comme un exercice militaire, la belle et pimpante parade qui faisait, sur des airs d'allégresse, renaître l'image oubliée des uniformes galonnés jusqu'aux épaulettes, des crinolines pareilles à de mouvantes corolles. Lentes révérences, plongeons profonds, décents cavaliers seuls, chastes jetés-battus — et l'on avait le temps, du moins, de causer avec sa dame, quitte à interrompre brusquement la plus pressante conversation quand l'ordre des figures vous détachait du groupe et vous envoyait, en enfant perdu, faire des grâces devant d'autres partenaires. Joies simples et familiales : le Diable, sans doute, n'y perdait rien, mais tout était mis en œuvre pour qu'il perdît. Les mères ne quittaient pas leurs filles des yeux et quand même

elles se fussent assoupies, les autres matrones étaient là, aussi vigilantes pour la progéniture d'autrui que pour la leur propre.

Les soupers, au milieu du bal, semblaient un luxe et même une regrettable prodigalité, en tout cas, une ostentation. En 1890, encore, on se contentait de faire circuler des plateaux de rafraîchissements ; l'usage des buffets fut bientôt partout admis.

Derrière une grande table, des maîtres d'hôtel ruisselants assuraient le ravitaillement. Une sorte de station - halte - repas destinée à la détente et au réconfort des danseurs coupait le bal. Les salons se vidaient pour la salle à manger ; les vieux messieurs surgissaient alors du fumoir et conduisaient en cortège les vieilles dames au buffet. Après quoi, les troupes, suffisamment restaurées, se formaient pour le grand assaut du cotillon.

Celui-ci gardait un fond immuable, conservé depuis cinquante ans et plus, mais l'ingéniosité individuelle l'enrichissait sans cesse de nouveaux enjolivements et fioritures. C'était à qui, parmi les conducteurs de cotillons réputés, imaginerait les plus plaisantes figures, celles où chacun et chacune pourrait montrer le plus d'adresse et de grâce. Un conducteur de cotillon était une sorte de dieu omniscient doué de toutes les qualités du corps et de l'esprit : il lui fallait connaître sa troupe, en peser les ressources, mesurer ses capacités, ne la jamais laisser inactive, l'occuper toujours sans la harceler ; il fallait savoir courir, sauter, glisser, patiner, pirouetter, se tenir sur un pied, monter d'un bond sur une chaise et faire le grand écart. Il fallait pouvoir, sans ridicule, sonner du tambour de basque et siffler du flageolet, se couronner de coiffures extravagantes ou de guirlandes en papier, lancer le serpentin comme un lazzo, secouer le mirliton comme un thyrse, brandir une canne enrubannée comme un sceptre. Il fallait, chose plus malaisée, jouer le rôle de souverain juste et charitable, n'oublier personne, ne laisser quiconque sur sa chaise, donner à tous la griserie de la joie, aux laides l'illusion de la beauté, faire danser aux plus timorés la ronde de la folie et mener sagement la bacchanale sous l'œil attendri des mères-poules : non, ce n'était pas un facile ni reposant métier que celui de conducteur de cotillon...

***

Je me suis souvent demandé où se fabriquaient les albums de photographies qu'on retrouve aujourd'hui dans toutes les familles, les volumes énormes, massifs comme des antiphonaires, aux pages épaisses d'un demi-centimètre, bardés de cuir, de fer, d'acier, d'or, drapés de velours ou de brocart. A quoi servent tant de clous ? est-il besoin de tant de fermoirs, de clefs et de cadenas, pour garder l'image paisible de jeunes filles souriantes, d'aïeules en bonnet de cérémonie et de petits enfants tout nus, assis sur de pacifiques peaux de chèvres ? Ces albums sont indestructibles. A leur masse, à leur nombre, se mesure la solidité de l'édifice familial. Ce sont des répertoires où l'on peut suivre le chemin parcouru, la marche du temps, comprendre la fragilité de sentiments qu'on a pu

croire éternels et percevoir la force irrésistible de l'oubli. Mais ces albums sont aussi des reliquaires d'amitié, d'affection, de tendresse. Ils permettent d'entretenir aux cœurs les flammes légères si facilement éteintes, de deviner la même sève aux branches qui sont mortes, comme aux jeunes surgeons — de retrouver aux traits d'êtres chers qui ne sont plus, le sourire de ceux que nous aimons, bien vivants. Ils sont les livres d'or de la tradition. C'est pourquoi l'on ne devrait jamais disperser ni détruire un album de photographies. Quand même nous ne savons plus le nom de ceux dont ils conservent les images, ils forment autour d'elles une sorte de sanctuaire qu'il est sacrilège de démolir.

Nos parents poussaient le respect de la photo à un point qui n'a pas fini de nous édifier. La famille entière, père, mère, enfants, bébés en nourrice, vieillards aux portes du tombeau, défilait régulièrement chez le photographe. Il armait son énorme appareil, semblable à un monstre monoculaire dont le drap noir où se cachait l'artiste représentait assez bien le corps tortueux. La victime, face à la bête, avait, en cet ancien temps, la tête haut maintenue par une sorte d'armature de métal ou de bois léger. Aux enfants, d'étranges et mirifiques promesses étaient faites, dans l'espoir qu'ils se tinssent tranquilles. A guetter le petit oiseau qui allait, leur affirmait-on, brusquement s'envoler hors de l'appareil, les gosses prenaient cet air tendu, ces yeux fixes si frappants sur les photographies de ce temps-là. Tous, petits et grands, s'accoudaient à la même colonne torse, se cambraient sur la même chaise de tapisserie, posaient la main sur les mêmes volumes en pile sur un guéridon drapé. Il est remarquable qu'on ne rencontre jamais dans l'album des portraits de jeunes femmes en toilette de noces. Les photographes, jusqu'aux abords de 1900, ne se déplaçaient que fort rarement, et à grands frais, pour se rendre à domicile. Les aimables épousées n'allaient point se faire « tirer le portrait » avec leurs mousselines, leur voile et leur couronne d'oranger. Plus tard seulement, beaucoup plus tard, l'habitude se prendra de mettre des kodaks en batterie à la porte des églises, les jours de grands mariages.

On donne sa photographie (format carte de visite, le plus courant, ou format album, plus imposant) non seulement à sa famille, mais quasiment à toutes ses relations. C'est un acte de politesse auquel on n'aurait garde de manquer. Il répond au désir obscur, mais impérieux chez chacun, d'avoir autour de soi le visage d'êtres aimés, d'excellents camarades, de dignes ecclésiastiques envers qui l'on a des obligations, de patrons bienveillants ou de personnes à qui ne vous lie ni l'affection ni la reconnaissance, mais au commerce de qui l'on a pris plaisir. On aime aussi à s'entourer des portraits des grands ou des illustres de ce monde, qu'il s'agisse

de vedettes du théâtre, de politiques fameux, de souverains ou de Notre Saint-Père le Pape.

La photographie instantanée changea tout cela. Le besoin se fit moins sentir de posséder l'image d'amis et de proches en tenue d'apparat, puisqu'on pouvait en avoir d'autres, plus mouvementées, plus vivantes, plus vraies. Le photographe entre en scène, l'œil aux aguets, le kodak prêt, et aux lèvres le fameux « attention, ne bougeons plus », qui donne au visage de tant de braves gens ainsi surpris un air si aimablement ahuri. C'est un personnage fort recherché en société ; on sait qu'il s'enferme dans une chambre obscure, qu'une lanterne rouge illumine parfois de lueurs sanglantes ; on sait que, semblable à un diligent jardinier, il met à chauffer au soleil des châssis mystérieux. Bien entendu, il ne dispose encore que de plaques de verre : la pellicule photographique n'apparaît pas avant 1905...

Le photographe amateur ne travaille pas, comme il dit, seulement dans l'instantané : pour les « poses », il transporte avec lui tout un matériel, un trépied fort encombrant, un voile à l'abri duquel il se livre à d'étranges besognes. En 1890 encore, il fait sensation quand il déballe ses instruments et l'on n'est pas loin, à la campagne, de le tenir pour un sorcier. Dans les villes de province, un cercle de curieux se forme autour de lui ; à Paris même, il n'a pas liberté de photographier à sa fantaisie dans la rue ou dans les jardins de la ville : il faut une autorisation en due forme, signée du préfet de police ou, à son défaut, par le commissaire du quartier.

Les badauds qui entourent le photographe ne se doutent pas qu'un acte révolutionnaire s'accomplit sous leurs yeux, que l'invention nouvelle, manifestée par une boîte qui se déplie en accordéon, au sommet d'un frêle support, est en train de changer la face de l'univers et, pour commencer, qu'elle leur ouvrira les yeux sur ce qu'ils croient voir et qu'ils ne voient pas. Je me rappelle la surprise, presque l'indignation avec quoi furent accueillies les premières photos d'un cheval au galop : on s'apercevait que jamais ses allures réelles ne correspondent à la vision traditionnelle des foulées. Des peintres, soucieux d'exactitude, se mêlèrent de représenter des chevaux galopant, selon les récentes données de la photographie : on leur fit remarquer que le public ne leur demandait pas de représenter la vérité, mais l'idée qu'il s'en fait et qui lui suffit. D'autres artistes allèrent plus loin, mais en sens inverse : le besoin profond qu'ont les hommes d'avoir autour d'eux des images exactes de la vie étant satisfait par la photographie, la peinture n'a plus besoin de s'en tenir à la réalité. L'art peut gambader à son aise dans le jardin de la fantaisie. Et l'on pourrait ainsi, sans trop lourd paradoxe, rendre la photographie responsable de toutes les outrances de l'art moderne.

***

Le luxe des fleurs n'est pas nouveau chez nous. L'histoire n'a pas gardé le souvenir d'un temps où elles fussent méprisées. Chaque siècle, chaque

règne a eu ses fleurs qu'il préférait à d'autres, qu'il baptisait au nom des reines véritables ou des reines de beauté.

Le culte minutieux qui leur est aujourd'hui rendu a eu, aux alentours de 1900, des prêtres et des prêtresses particulièrement fervents. Jusqu'alors, on aimait les fleurs en soi ; pour leur beauté, leur parfum, la grâce avec quoi elles dessinent les parterres ; la masse embaumée dont elle parent les tables : on n'en avait pas encore fait l'un des éléments essentiels, sinon le premier, de toute décoration d'intérieur. On aimait moins les fleurs que les bouquets et l'on n'avait pas encore découvert, ou répandu, l'usage des fleurs d'appartement.

Les azalées existaient sous l'Empire, les jardins fleuristes de la Ville de Paris en cultivaient d'admirables. C'est vers 1885 que l'arbre en miniature, à la ramure musclée et drue, chargée de fleurs épanouies, franchit la porte des serres officielles pour venir orner les appartements privés. De même, pour les chrysanthèmes, longtemps relégués dans la triste et pieuse fonction d'hommage à ceux qui ne sont plus. On se contentait de leurs têtes sans parfum, aux pâles couleurs, dressées sur de maigres et longues tiges. La mode des chinoiseries, des japonaiseries leur valut une vogue soudaine. Edmond de Goncourt montra leur beauté et la place qu'ils tiennent dans un art, une poésie, une civilisation, dont nous avons beaucoup à recevoir. Loti dédiait au chrysanthème une de ses belles histoires d'amour. Les horticulteurs se penchèrent sur la fleur dédaignée, la seule fleur d'automne. De cette sollicitude naquirent les chrysanthèmes doubles, triples, d'année en année plus fournis, plus échevelés. Les verriers imaginaient les vases à col long, aux mourantes nuances, faits pour recevoir un seul chrysanthème à la tête de neige, de rouille ou d'or. Gilberte Swann en fleurit le salon de sa mère, prolongeant ainsi l'illusion des beaux jours, jusqu'au cœur de la noire saison.

La mode, par ailleurs, est aux fleurs rares, à celles chez qui l'art corrige la nature, aux orchidées pareilles à d'étranges et somptueux insectes, aux hortensias, démesurément gonflés, à tous les coloris artificiels, aux roses grises, aux iris noirs, aux lis de pourpre, à tout ce qui s'incline, s'enlace, se pâme selon la pure formule du style moderne.

Les fleurs, ou du moins les essences ordinaires, ne sont pas négligées pour cela. Des trains de fleurs sont organisés par la compagnie P.-L.-M. ; ils fournissent d'œillets et de roses les fleuristes de Paris en même temps que ceux de Nice. Des fleurs, tout le monde demande des fleurs, pour la table, pour le cornet de cristal qui décore le coupé, un bouquet de violettes de Parme pour la fourrure de Madame, une « boutonnière » pour la redingote de Monsieur. Même, afin que celle-ci soit toujours fleurie, un mince tube plein d'eau est fixé sous le revers du vêtement et tiendra au frais le gardénia, l'œillet chiné ou le bouquet d'ancolies.

Dans la rue, les baladeuses de fleurs font à celles des légumes une rude concurrence. Fleurs du balcon où les petites nièces de Jenny l'ouvrière

font sécher leur linge ; fleurs des jardins publics que les enfants ont si grande envie de cueillir ; fleurs des champs qui embaument les gares, les omnibus, le dimanche soir, à l'arrivée des trains de banlieue ; fleurs de luxe liées en corbeilles d'or ou d'argent, nouées de rubans couleur d'innocence ; fleurs : premiers aveux, premiers cadeaux d'amour ; fleurs des poésies populaires et des romances :

J'ai retrouvé le bouquet de deux sous,
Petit bouquet de violettes,
Que tu portais au premier rendez-vous...

Comment la midinette qui économise sur son déjeuner pour acheter cet humble bouquet, comment pourrait-elle, sans indignation et sans envie, lire le récit des batailles de fleurs, du magnifique et grisant gaspillage? Fleurs des jardinets de banlieue ; fleurs des marronniers qui annoncent le printemps, fleurs des bouquets que les petites filles remettent en rougissant aux ministres, fleurs blanches des mariées ; fleurs rouges au revers des bourgerons et des blouses ; — fleurs de la statue de Strasbourg qu'entretiennent des mains mystérieuses ; fleurs des couronnes, sous le poids desquelles semblent fléchir les corbillards ; fleurs, sur la pierre des morts...

***

Le goût du bibelot non plus ne date pas d'aujourd'hui, ni même d'hier. Les « dunkerques » d'autrefois en sont la preuve. Mais il a, semble-t-il, connu son apogée au temps de notre belle jeunesse. C'était le temps des vitrines, celui, pire, des étagères. Toutes nos chambres en étaient garnies, sur quoi nous entassions mille petits objets hétéroclites, en attendant de pouvoir, comme nos parents, meubler notre salon de ces armoires vitrées, d'un dix-huitième approximatif, qui tenaient plus du bric-à-brac que du reliquaire. Vers 1885, la mode du bibelot sévissait avec une acuité singulière : la bonbonnière, la statuette de faux Saxe, le semble-biscuit, l'assiette peinte à la main, se disputaient la place d'honneur dans la vitrine et en d'autres coins aussi : sur le piano à queue, sur la tablette de la cheminée, sur les cent et une petites tables volantes qui encombraient le salon. Qu'il y eût, parmi ces bibelots, de ravissants souvenirs du passé, que, d'autre part, un vase de Gallé ou de Daum, pareil à une fleur transparente, qu'un bijou de Lalique ciselé avec une patiente minutie fussent là pour rappeler que l'art français n'était point mort, cela est certain, et il est toujours facile de reprocher aux autres leur mauvais goût. Il est également certain que pour juger avec indulgence celui de nos parents, il faut recourir au sentiment de la piété filiale, et invoquer l'attendrissement qui s'attache à tout ce qui touche un passé proche encore.

Les jeunes filles, alors, faisaient des études sommaires, sortaient peu et, demeurant chez elles à tirer l'aiguille, consacraient leurs veilles à ce

qu'on nomme les ouvrages de dames. Elles cousaient, brodaient, tapissaient, tricotaient, crochetaient, parfilaient, passementaient, à grand renfort de soies, de laines, de velours, de satin, de peluche, de perles multicolores et de paillettes surtout, ces paillettes en quoi, on ne sait pourquoi, se résume, aux yeux de tant de gens, le style Louis XV. Ces demoiselles, en outre, maniaient le pinceau et troussaient l'aquarelle, s'improvisaient peintres sur porcelaine, sur ivoire, sur soie — dinandières, mégissières, se lançaient dans l'étain martelé, le cuir repoussé, la pyrogravure. Dans un appartement de moyenne bourgeoisie, le nombre défiait l'imagination des nappes, nappettes et napperons, des écrans, des abat-jour, des voiles de fauteuils, chemins de table, dessous de lampes, essuie-plumes, buvards, couvre-livres, poches à serviettes, coffrets à gants, sachets à mouchoirs, boîtes peintes, albums gaufrés — et des coussins en masse, en avalanche, à vous donner l'horreur du moelleux, du tendre, du confortable.

Au milieu de cet amoncellement, le bibelot était roi. Le goût s'en prolongeait jusque sur les personnes. C'était l'époque bénie des talismans, des porte-bonheur, des chiffres 13 dans un cercle d'or, des trèfles à quatre feuilles, des fers à cheval minuscules et même, provenant de quelles officines! du petit bout de corde de pendu « garanti authentique ». Les hommes, aussi bien que les femmes, collectionnaient ces amulettes. En revanche, les dames s'étaient mises à la mode des breloques, jadis strictement masculines. Aux longues châtelaines pendaient, en un bruissant trousseau, de menues figurines d'argent ou d'or, des médailles, des emblèmes, fleurs de lis ou bicornes napoléoniens. En 1895, une autre mode, assez peu ragoûtante à la vérité, orna le corsage des jolies femmes de petits reptiles vivants. Rien de l'aspic de Cléopâtre, mais des tortues naines aux carapaces desquelles les bijoutiers enchassaient des gemmes ou gravaient des initiales. Tout fait penser que cette opération n'était point du goût des tortues qui crevaient rapidement, mais non sans avoir traîné leurs pattes visqueuses sur les plus jolis décolletés du monde.

***

A voir, dans les armoires, le nombre de boîtes à jetons qui subsistent, on pourrait croire que nos parents passaient le meilleur de leur temps à jouer aux cartes. Cependant, ils s'attardaient moins qu'à la génération précédente autour de leurs bonnes tables de noyer ou d'acajou, ornement classique de tout intérieur bourgeois. Non, certes, qu'il n'y eût, comme autrefois, comme aujourd'hui, comme toujours, des joueurs acharnés, incorrigibles, qui se ruinaient au tapis vert. Mais, dans la vie bourgeoise, il n'y avait plus ou pas encore de place pour ces parties interminables qui durent des journées, des soirées entières, quelle que soit au dehors l'invite du soleil sur les prés ou, plus simplement, d'un lit tout prêt — pas de place pour ces rendez-vous rituels, impérieux, qui réunissent à jours fixes les mêmes protagonistes, pas de place pour les

tyranniques exigences du bridge. Il est vrai qu'on jouait au whist, beaucoup, et souvent fort cher, et qu'on y perdait ses culottes ; mais le whist est plus modéré, plus compassé que le bridge, son enfant.

Je ne crois pas non plus que le poker fût à la mode en ces années-là. D'autres façons existaient de tuer le temps et de perdre son argent. A signaler que les femmes, et surtout les jeunes femmes, s'asseyaient moins souvent qu'à présent devant une table à jeu. A noteraussi qu'en mon jeune temps déjà, il se trouvait des personnes respectables pour déplorer que le jeu fît une fâcheuse concurrence à la conversation. « Comment voulez-vous qu'on cause, qu'on brille, qu'on ait de l'esprit? Les hommes d'aujourd'hui ne lèvent pas le nez de leurs cartes » ; il est àcroire que de semblables propos ont été de tous les temps et durerontjusqu'à la consommation des siècles.

***

On jouait au cercle ; on jouait aux courses. Il est des grincheux pour prétendre que les gens de cercle ne servent à rien. Ils ont au moins servi à inventer un mot, ce qui n'est pas un mince mérite, ils ont créé le mot « blackbouler », par allusion aux boules blanches ou noires qui décident du sort des candidats, lors des scrutins d'admission aux clubs. Ceci dit, les cercles ont une autre utilité que ces créations philologiques.

La vie de cercle est l'un des chapitres de la vie quotidienne — point le plus important, ni le plus négligeable non plus. Elle nous vient d'Angleterre, mais garde sa marque française. Les clubmen de Saint-James et de Piccadilly vont au cercle pour y lire le *Times*, fumer un cigare au coin d'un feu de coke, au creux d'un large et profond fauteuil, dans un silence absolu. Le cercle pour eux est un asile, une retraite presque toujours inviolée ; on n'y parle pas à son voisin, à peine si on le salue d'un mouvement de tête ou d'un geste vague. La vie de cercle, en France, est au contraire une projection, une prolongation de la vie de société : le club est l'endroit agréable où l'on rencontre ses amis, ses pairs, d'où les fâcheux sont bannis, un rendez-vous où sont communes les habitudes, les relations et même les opinions. On y reçoit, on y donne des bals, des représentations théâtrales ; des expositions artistiques. Celle de l'Épatant, du cercle Volney comptent, chaque année, parmi les événements parisiens.

Cet attrait du cercle, centre de rayonnement, est si grand, qu'à côté des clubs fermés, à la porte desquels il faut montrer un nombre imposant de quartiers, ou des alliances illustres, des grades, des dignités, où les mérites des candidats sont épluchés, à la loupe, jusqu'à la troisième et

quatrième générations ; à côté de ces nobles maisons, d'autres cercles se fondent, d'accès beaucoup moins difficile, bourgeois — et même parfois anti-bourgeois. La province suit Paris et la rivalité des cercles locaux joue son rôle dans le traintrain quotidien de la vie.

Les grands cercles de Paris s'attardent volontiers aux formules d'autrefois. Leur élégance est celle, généralement, des plus anciens parmi les membres et qui regardent plus vers le passé que vers l'avenir. Le « bon vieux genre » domine. C'est sous ces nobles lambris que l'on peut, mieux qu'ailleurs, comprendre ce que fut, en matière de mobilier et de décoration d'intérieur, l'esthétique du Second Empire.

C'est là, et là seulement, qu'on rencontre ces vieux messieurs d'un chic inégalable qui savent être désuets sans paraître poussiéreux, qui vous parlent du duc de Morny, de Cora Pearl et du roi Jérôme, comme s'ils venaient de les quitter l'instant d'avant. Ils sont à la fois touchants, pittoresques et pleins de superbe. On ne voit en eux que les survivants des années passées, mais ils n'étonnent personne. Depuis le temps de leur bel âge, la vie a coulé sans se modifier profondément. C'est pourquoi on les respecte et nul, fût-ce parmi les jeunes, ne s'avise de les trouver ridicules.

Aux courses, ils apparaissent dans leur splendeur et leur majesté. Si elle était condamnée à disparaître de la face du monde, c'est, sans doute, aux hippodromes que l'élégance s'accrocherait le plus désespérément. Les courses sont, pour les femmes, un incomparable terrain d'exposition ; elles prêtent à des nuances infinies : on ne s'habille pas pour le Derby comme pour la grande Course de haies, pour le Grand Steeple comme pour le Grand Prix, pour Auteuil comme pour Longchamp. Seul, devrait compter cet épanouissement de toilettes, ce miraculeux parterre éclos aux tribunes du pesage, cette corbeille mouvante. Mais, aux courses, les belles dames qu'on lorgne avec tant de ferveur ne sont point souveraines incontestées ; le sceptre est aux vieux messieurs et même aux jeunes, aux propriétaires, aux entraîneurs, aux membres du Jockey. Ils sont en redingote, comme il convient, et le chapeau de soie en tête. Quelques sportsmen, à la ressemblance de leurs idoles d'Ascot, de Liverpool ou d'Epsom, arborent la tenue grise, tube et redingote, mais ils sont rares. L'Angleterre, snobisme mis à part, n'est pas en odeur de sainteté. Un cheval anglais gagne-t-il le Grand Prix, on l'applaudit du bout des doigts. S'il le perd, on est tout près de pavoiser à Paris, comme pour une revanche de Waterloo ou tout au moins de Fachoda.

Il est étonnant, disait un sceptique, que la race chevaline ne soit pas encore définitivement améliorée, depuis le temps qu'on y travaille ; tous les jours et plusieurs heures par jour. Le calendrier des courses est aussi chargé que celui des foires : il a ses jours ouvrables, les jours d'épreuves sans éclat, et ses fêtes carillonnées où sont hissés les grands pavois. Le jour du prix de Diane, du Derby, la route de Chantilly est à peu près inaccessible à tout ce qui, de près ou de loin, ne participe pas au culte

sacré des courses. Le jour du Grand Prix sur l'allée des Acacias, ou à l'entrée de l'avenue du Bois, où un rond de chaises forme le « cercle des pannés », les gens les plus chics se pressent pour voir passer les voitures, retour de Longchamp. Sur les Champs-Elysées, la foule est aussi dense, aussi enthousiaste que lors d'une entrée de souverain. Le jour des drags, les mail-coaches remontent l'avenue triomphale, en longue file, couronnés d'éblouissantes toilettes, au son des trompettes.

Les courses de province sont très fréquentées, celles des villes d'eaux, des plages, celles surtout des régions d'élevage. L'aristocratie locale s'y donne rendez-vous. Quant aux épreuves, à Paris, aux environs comme ailleurs, elles étaient telles que nous les voyons aujourd'hui ; des écuries illustres ont disparu, des couleurs se sont évanouies, d'autres sont apparues. L'aspect des lieux ne s'est pas modifié, le public non plus. Ni même les tapissières qui, pour quelques sous, conduisaient à l'hippodrome les turfistes peu fortunés. Ceux-là, eussent-ils eu en poche le louis nécessaire à leur entrée au pesage, ne s'y seraient pas hasardés, les archanges en faction aux portes du paradis en refusaient l'entrée à tout ce qui ne portait point les huit reflets obligés et les revers de soie. D'une façon générale, la manière de perdre son argent aux courses n'a pas changé.

Le Pari mutuel, abondant en émotions et en déceptions et en joies, date, officiellement, de 1891. Son fondateur, Léon Sari, était un habile homme qui avait étudié à l'École polytechnique le calcul des probabilités et mis sur pied une méthode mathémathique pour faire fortune. On ignore s'il fit la sienne, mais les deux entreprises nées de son imagination, les Folies Bergère et le Pari mutuel, prospérèrent de la plus encourageante façon.

***

« Je n'ai jamais ouï parler de jeunes personnes qui fument, déclare le censeur patenté du plus grand journal de modes — si ce n'est peut-être aux îles Sandwich. » C'est en 1877 qu'est prononcé ce jugement sans appel : « Les femmes qui fument », c'était l'incarnation même du péché. Depuis, nos belles en ont bien appelé. Il est certain qu'autrefois, et encore il n'y a pas si longtemps, une femme comme il faut ne se serait point hasardée à fumer une cigarette en public, sinon pour marquer son indépendance d'esprit et son mépris des convenances. Elle se serait fait traiter de suffragette anglaise, de nihiliste russe et *tutti quanti*.

Les vieilles dames avaient, depuis longtemps, renoncé à priser et les vieux messieurs les imitaient. Non que le tabac râpé eût moins d'amateurs ; les buralistes en vendaient autant qu'autrefois. Mais la bourgeoisie a renoncé à la tabatière, au coup de pouce sous le nez, à la pichenette au jabot. On laisse la prise au populaire.

La pipe, par contre, gagne ses lettres de noblesse. Depuis que le duc d'Aumale, en vieux militaire, la fume à Chantilly et même à Paris, il est de bon ton d'avoir dans son cabinet un pot à tabac et une demi-

douzaine de belles pipes savamment culottées. Au Jockey, de hardis clubmen ne craignent pas d'allumer leur bouffarde. Le cigare et surtout la cigarette voient croître tous les jours le nombre de leurs fidèles. Les cigarettes se présentent sous forme de petits paquets cylindriques, roses, bleus, jaunes, verts ou mauves ; les fumeurs, déjà, prétendent y trouver mille corps adventices et assez de bûches pour faire leur provision de bois de chauffage, mais les étrangers se disputent nos cigarettes et vengent ainsi l'honneur des manufactures nationales.

Et le tabac à chiquer ? N'en parlons pas, voulez-vous ?

***

En 1886, sauf erreur, apparaît en littérature l'outil qui exercera la plus profonde influence sur la vie intellectuelle, la vie commerciale, la vie quotidienne. Le hasard est ironique : c'est par la plume de l'adversaire le plus résolu du progrès que nous apprendrons la naissance de la machine à écrire. Or donc, un jour de cette année-là, M. de Goncourt s'en fut chez un avocat de l'avenue de l'Opéra, signer un traité relatif à la traduction ou à l'adaptation d'une de ses pièces. « L'acte, note-t-il, a été imprimé sur un petit piano. » Un piano, c'est bien cela, et nous avons conservé l'image, puisque nous parlons encore, à propos de ces machines, de touches et de claviers.

A l'objet nouveau, l'accoutumance se fit lentement, à tout petits pas. Le commerce, le premier, mord à l'appât, mais l'administration, l'université, la littérature regimbent. Les demoiselles qui savent dompter la bête mystérieuse sont chichement payées, mais considérées comme des fées toutes puissantes. Leur nom même leur sera décerné fort tard. En 1897, un triste mystificateur, nommé Léo Taxil, après avoir joué successivement, et même tout ensemble, de l'Église et de la franc-maçonnerie, convoqua le monde, la ville, la presse à la liquidation, en grand tapage, de son escroquerie. L'attraction majeure de la fête était la présentation de sa complice, miss Diana Vaughan, baptisée pour la première fois d'un titre dont la carrière devait être éclatante. Les journaux du temps expliquent longuement ce qu'est, ce que doit être une « dactylographe ». La soirée se terminait par une tombola, dont le gros lot était une machine à écrire. Le gagnant s'en servit-il, la relégua-t-il au grenier, se hâta-t-il de la revendre et, en ce cas, trouva-t-il un acheteur ? S'il garda l'appareil, il dut en user avec une extrême méfiance. Le code élémentaire du savoir-vivre lui interdisait de s'en servir pour sa correspondance privée. L'idée eût indigné qu'écrivant à un supérieur, à une personne âgée, à un être cher, on pût utiliser cette bruyante mécanique, si sèche, si déplorablement banale.

On vivait alors selon le cérémonial épistolaire d'autrefois, abondant tout ensemble en perfides chausse-trapes et en nuances charmantes. Les papetiers et les graveurs se lançaient des défis, à qui présenterait le plus beau papier, le plus lisse ou le plus grenu, le mieux ébarbé ou le plus

échevelé, un papier d'une blancheur de neige, teinté de nacre, d'ivoire, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce n'étaient que chiffres héraldiques, initiales entrelacées, armoiries, couronnes orgueilleuses ou plaisantes devises — sans compter les indications pratiques, d'ordre postal ou ferroviaire, minutieusement gravées, les locomotives, les enveloppes, les appareils Morse en miniature. Sur ces papiers de rêve, s'allongeaient, se dressaient, se cabraient les écritures à la mode, hérissées, pointues, touffues, entortillées. L'élégance s'en mesurait au nombre des arabesques et des entrelacs. La gamme des encres est infinie, comme celle des cires. L'encre noire de tout le monde? Fi donc : qu'on nous parle des encres violettes, à reflets mordorés, des vertes, des bleues, des encres d'or. Les enveloppes gommées sont une nouveauté ; jusqu'aux environs de 1882, toutes les lettres sont cachetées à la cire. Sur toutes les tables à écrire, on trouve le cachet marqué aux armes ou aux initiales, le bougeoir et la boîte à cires. Leur langage est comme celui des fleurs : on y peut trouver des intentions subtiles, deviner la tendresse que veut signifier ce mince cachet couleur d'azur ou couleur de rose, quelle sévérité se cache sous cette large plaque de cire rouge, quelle douleur sous cette tache noire. Une femme ne cachète point ses lettres à la même cire que sa mère ou que sa fille, son mari ou la tendre amie de celui-ci. Quant à ceux qui n'ont pas le loisir ou l'envie d'user de bâtons de cire, les pains à cacheter les remplacent. Et le libellé même de la lettre? Sans faire allusion au fameux manuel du quai d'Orsay qui donne la liste officielle et complète des formules de politesse, les traités de civilité envisagent tous les cas, toutes les circonstances et la plus correcte façon d'exprimer sa joie, son amitié ou ses condoléances. « Croyez-vous vraiment, disent ceux à qui la tradition est chère, qui la tiennent, non pour une entrave, mais pour un roc de salut, au milieu de la débâcle générale, croyez-vous vraiment que les nuances de l'esprit et du cœur puissent être exprimées par cette machine tapoteuse? N'est-ce rien que de ne pouvoir reconnaître une écriture amie? Imaginez-vous un poète écrivant ses vers à la machine, un amoureux déclarant sa flamme à la machine, un romancier scrutant à la machine les détours du cœur féminin? La machine à écrire ne sortira jamais des maisons de commerce, éprises d'un soi-disant progrès, ou du cabinet de ceux qui croient à toutes les coquecigrues venues d'outre-mer. »

En tout cas, l'administration fut lente à se mettre à la page. En 1900, dans les bureaux officiels, la machine à écrire est totalement ignorée. Une belle écriture vaut à un fonctionnaire autant, sinon plus de considération que sa compétence technique. La hiérarchie est toujours sévèrement respectée des rédacteurs et des expéditionnaires. La différence des grades est marquée par un échelonnement rigoureux des fournitures de bureau. La poudre à sécher, à défaut du papier buvard peu employé, comportait une graduation fort nuancée, depuis la poudre d'or jusqu'à la simple sciure de bois — en passant par la poudre d'argent, de pourpre

ou d'azur, et la combinaison des teintes. Qu'un rédacteur séchât ses lettres avec de la poudre rouge et bleue, c'était une faute grave à quoi M. Badin ou le père Soupe ne se fussent point hasardés sans crainte. Et il en était de tout ainsi : au temps préhistorique où j'étais jeune fonctionnaire, je reçus la visite d'un inspecteur du matériel. Son impression paraissait bonne et je commençais à me rassurer quand, s'étant fortuitement baissé, il se redressa tout à coup : « Monsieur, me siffla-t-il, d'une voix vengeresse, je crois, Dieu me pardonne, que vous avez un paillasson de sous-chef... Je suis décidé à ne pas tolérer de pareilles infractions au règlement. » Dès le lendemain, en effet, mes semelles reposaient sur un mince tapisson, seul confort à quoi pût prétendre l'humilité de ma fonction. On imagine ce qu'en un tel milieu fût venu faire une machine à écrire et une petite demoiselle pour taper dessus.

Les écrivains publics existent encore avant 1900 et plus achalandés qu'on ne pourrait croire. Ils tiennent boutique près des marchés, des églises, là où fréquentent les servantes, les jeunes paysannes qui ne savent ou n'osent écrire. Ces scribes sont autant des conseillers que des porte-plumes ; ils n'ont pas leurs pareils pour démêler les états d'âme, consoler les désespoirs ou, qui sait ? montrer le droit chemin à celles qui hésitent au carrefour. L'écrivain public a été longtemps le dernier défenseur de la plume d'oie. Celle-ci est réservée, dans la vie quotidienne, aux vieilles gens, à ceux qui affectent l'amour du passé, qui y trouvent, à défaut d'un autre, le moyen de se faire remarquer. En 1900, elle a pratiquement disparu.

***

Malgré les raffinements de la papeterie, les guides de la correspondance et les améliorations du système postal, on écrit de moins en moins et de plus en plus mal. Les moralistes y voient un signe de décadence ; les stylistes gémissent : on ne sait plus, on ne veut plus écrire. Où sont les temps où nos pères troussaient le billet, lançaient l'épigramme, rédigeaient pour le cercle de famille tout entier ces lettres circulaires qui passaient de main en main — les temps où l'on avait le loisir de buriner, de limer, de tailler son style à facettes ? Où êtes-vous, Mérimée, Courier, Chateaubriand, Voltaire ? Que pensez-vous de notre médiocrité, divine Sévigné ? Les bonnes gens se lamentaient moins fort : ils n'écrivaient plus de lettres, parce qu'un éditeur de génie venait, en 1891, d'inventer la carte postale illustrée. Dominique Piazza, Marseillais, mériterait de vivre dans la mémoire des hommes. En 1872, déjà, l'administration des Postes, en lançant la carte postale ordinaire, avait cru révolutionner le

principe de la correspondance. Mais jamais, semble-t-il, invention découverte ou mode n'obtint un succès plus immédiat, plus foudroyant, plus universel que celle de ce Piazza dont le nom est oublié par les ingrats que nous sommes. La France entière prit feu, d'un seul coup. En quelques semaines, la ville, la campagne, le village le plus endormi, furent envahis par des photographes, à l'affût de sites et monuments. Pas un bureau, jusqu'au plus perdu, pas un marchand de journaux, pas une mercerie, pas une bibliothèque de gare qui n'offrît au voyageur un souvenir visible de son passage. L'envoi de cartes postales devient un rite obligé, comme la visite de l'église ou de la curiosité de l'endroit. Carte postale : panacée universelle, remède à l'oisiveté, distraction de l'ennui, excuse des longs silences épistolaires, masque à la paresse, à l'indifférence. Trois mots en croix sur une carte postale et l'on ne passera plus pour ingrat, pour oublieux. Carte postale, sœur tard venue, sœur pauvre de la lettre missive, providence des imaginations courtes, des syntaxes hésitantes, des orthographes hasardeuses. Carte postale, ressource des gens pressés, expression normale d'un monde qui ne va jamais assez vite, documentation pittoresque à bon marché, vulgarisation ; carte postale, amie du voyageur, du folkloriste, de l'érudit local, que ferions-nous sans elle ?

Au début, on s'avisa de les collectionner. Des albums furent édités où nous collions celles que nous recevions de nos amis, de nos correspondants, car tout un système d'échange s'était organisé entre gens qui s'ignoraient et n'avaient de commun que ce lien ; une franc-maçonnerie d'amateurs de cartes naissait, analogue à celle des joueurs d'échecs ou, aujourd'hui, de déchiffreurs de mots croisés. Et puis, on finit par s'en lasser : les cartes étaient trop nombreuses ; chaque jour voyait naître des séries nouvelles. Une collection n'est convenable qu'avec l'arrière-pensée, une fois, d'être complète. Comment imaginer qu'on pourrait posséder toutes les cartes d'un pays, d'une province, munies, bien entendu, du timbre et du cachet postal.

***

La carte de visite, autrefois réservée à l'élite, est devenue bourgeoise et presque populaire. Son terrain d'action s'élargit sans cesse et, en même temps, son prestige va diminuant. La carte de visite, comme son nom l'indique, remplace la visite. L'opération d'hommage peut se faire selon trois modes : en signe de respect ou d'amitié, on peut, de sa personne, aller soi-même corner un carton chez la personne que l'on veut honorer — on peut faire déposer sa carte par un domestique. La plupart des Français, faute de temps, s'en tiennent au troisième mode et, faute de valet de pied, s'adressent, pour remettre leur carte, à l'administration des Postes. L'idée de visite disparaît ; la carte ne représente plus qu'un hommage banal, adressé à tout supérieur, bientôt à toute relation.

Au 1er janvier, le dévouement et la ferveur éprouvent, vers 1900, un tel besoin de se manifester qu'à la porte des bureaux de poste, des boîtes spéciales sont disposées, où sont recueillies les cartes de visite. On organise des distributions particulières. Chaque supérieur se croyant obligé de remercier d'une carte par l'envoi de la sienne, les courriers postaux sont, une semaine durant, bloqués par les cartes de visite.

Les femmes, grâce au ciel, sont dispensées de ce soin. Quant aux jeunes personnes, le bon genre leur interdit l'usage des cartes à leur nom, jusqu'à l'âge de trente ans, où elles quittent officiellement la catégorie des tendrons pour entrer dans celle des demoiselles. Exception est faite pour les orphelines qui peuvent, à volonté, faire usage de cartes personnelles. Gravées, bien entendu, et non pas imprimées : une carte qui ne présente pas au doigt le léger grenu de la gravure suffit à ranger son titulaire parmi les gens de peu.

***

Sarah Bernhardt a trois lions
Avec lesquels nous nous lions
Non sans défiance, mazette.
Car on ne sait jamais au fond
Ce qu'ils pensent, quand ils nous font
La risette, dit la gazette.

Ainsi chantait, en 1894, l'excellent Emile Bergerat. Les fauves, élevés au parc Monceau par l'illustre tragédienne, excitaient fort les imaginations. Et il y avait de quoi. En fait, ces lions étaient trois pauvres lionceaux, assez pelés et malodorants, dont la dame se débarrassa promptement.

Les Parisiens préféraient de moins dangereux compagnons. Les Français, vivant alors plus volontiers chez eux qu'aujourd'hui, semblaient vouloir donner plus de vie à leurs intérieurs. La mode est aux oiseaux, depuis les canaris familiers qui égayent la loge du concierge et le taudis du pauvre diable, jusqu'aux bengalis, vêtus de pierreries, empanachés, étincelants, sautillant dans des volières dorées. Les perroquets multicolores abondent. Ils sont, au dire de certains, une vivante incarnation du diable, avec leur œil dur, leur méchanceté, et cette voix de ventriloque qui glace les plus résolus. Je me rappelle l'effroi que me causa l'une de ces bêtes sataniques alors que j'allais, pour mon père, porter un message chez un peintre de ses amis. La porte était ouverte ; personne dans l'atelier où j'entrai, mais une voix éraillée sortit du fond de la pièce. « Je n'y suis pour personne », me criait un perroquet. Terrifié, je pris la porte, avec ma lettre.

Les perruches, sœurs timides et fragiles des perroquets, jouissent d'une faveur analogue, mais alors qu'ils sont vigoureux, inusables, indestructibles, les pauvrettes durent peu ; aux premières bises, elles meurent

l'une après l'autre. Captifs aussi, et également frissonnants, les singes, pour lesquels l'engouement est grand, les ouistitis de poche, bondissants, tendrement farceurs. Un matin, on les trouve, raides, dans un coin de la cage. Ces bestioles de luxe sont tour à tour choyées et oubliées : une profession se dessine appelée à un brillant avenir : celle de vétérinaire pour petits animaux, de cage ou de salon.

Comme on pense bien, les chiens, malgré tous les caprices de la mode, demeurent les meilleurs, les plus fidèles amis. Vers 1890, les sloughis, les longs lévriers russes ou arabes, tout en muscles, sont fort recherchés ; ils ont leur place toute trouvée dans le décor Renaissance où se complaisent les gens du monde. En 1895, commenceront les courses de greyhounds, selon la formule anglaise. Le caniche est moins sportif, mais plus cordial. Bourru, pattu, moustachu, il est toujours tondu en lion, mais n'emprunte à son apparence aucune férocité. Le caniche est démonstratif et discipliné ; une gourmette d'argent ceint souvent sa patte de derrière, celle avec quoi il gratte sa crinière léonine. Les dames élégantes préconisent le caniche blanc, le noir est plus banal. Tout le monde, à Paris, connaît le caniche chocolat d'Arthur Meyer.

Le bulldog, lui aussi, concilie en lui l'humeur douce et l'aspect terrifiant. Plus il grince, plus il montre férocement les dents, plus il est tendre, timide, et même sentimental. Toby chien ne fait peur à personne et, malgré sa mâchoire et son collier hérissé, il a peur de tout le monde. Les levrettes aussi tremblent, de tous leurs membres, mais c'est de froid. Pour peu qu'elles quittent le coin du feu, les voilà enrhumées, bronchiteuses, perdues peut-être. Elles ne sortent qu'emmitouflées. Les journaux de modes donnent des patrons de pardessus pour levrettes, avec initiales et même, si l'on veut, armoiries. La levrette en paletot : une chanson célèbre la raille aigrement et y trouve prétexte à d'amères réflexions.

Qui dit chiens, dit chats. Ils ont leur place, et souvent la meilleure, non seulement dans la gouttière, mais au foyer de la cheminée, au salon, et jusque dans la chambre à coucher. La grande vogue va aux angoras, ensevelis sous leur fourrure. Les beaux chats persans, couleur d'ardoise, ne sont pas encore connus chez nous. Les siamois gris, aux pattes sombres, aux yeux clairs, paraissent en 1895 une telle rareté que l'*Illustration* leur consacre un important article de bienvenue. Et en 1914 encore, M. Raymond Poincaré, se repliant sur Bordeaux, note avec complaisance dans son journal qu'il a personnellement veillé à l'emballage et au départ de sa chatte siamoise, comme il aurait fait la mise à l'abri des diamants de la couronne.

***

Le Français : un monsieur décoré. Ceux qui nous reprochent le plus aigrement notre goût de la ferblanterie en sont aussi assoiffés que nous. Les Allemands, pour un rien, arborent, sur leur jaquette, une étincelante brochette et les Anglais, s'ils ne portent pas leurs décorations en tenue de

ville, les mentionnent minutieusement sur leurs cartes de visite. Nous sommes tous les mêmes et aurions tort de rire de nos voisins. Et, après tout, l'amour des décorations, parmi les passions, est l'une des plus innocentes et, hors quelques cas assez rares, des moins dispendieuses. Cet amour va, du reste, croissant. Il n'est pas, aujourd'hui, de poitrine assez vaste pour porter toutes ensemble, même en les entassant, les croix, médailles, emblèmes et insignes divers nés depuis cinquante ans. Jadis, une décoration était une récompense globale décernée à la fin d'une carrière dignement remplie. Aujourd'hui, la même cause produit un grand nombre d'effets : un blessé de la Grande Guerre, pour peu qu'il ait combattu à Verdun, a droit à sept insignes différents. Pourquoi pas davantage? Une fois en chemin, on aurait pu aller plus loin.

Il faut reconnaître au demeurant qu'il n'en était pas ainsi, aux premières années de la République. La Légion d'Honneur gardait (comme elle conserve encore, malgré bien des galvaudages) un incomparable prestige. Témoin le mot de ce personnage, recevant le ruban rouge, après une vingtaine de décorations diverses : « Bravo, lui dit-on, cela vous en fait une de plus. — Non certes, répondit-il, cela m'en fait dix-neuf de moins ».

***

Si l'on veut maintenir l'éclat de la Légion d'Honneur, il ne faut pas la distribuer trop largement. S'ensuivra-t-il que la majorité des Français doivent renoncer à fleurir leurs boutonnières? Grâce à Dieu, l'Administration veille sur leur désir et flatte leur agréable manie. Des rubans, il y en aura pour tout le monde, des rubans de toutes couleurs. En un temps où l'Instruction publique, à tous les degrés, prend le pas, il importe que ses agents soient récompensés. Les palmes académiques, d'argent ou d'or reconnaîtront donc les services des professeurs, instituteurs et institutrices. C'est à Jules Ferry qu'on doit une institution appelée à un remarquable développement. Les palmes ont, en effet, vite perdu leur caractère professionnel. Le ruban violet devient la menue monnaie du ruban rouge : son apparition discrète à une boutonnière marque moins les mérites du titulaire que le peu de chances qu'il a d'obtenir la Légion d'Honneur. Les palmes, on les donne à tout le monde, à pleines mains, à pleins paniers, à pleins tabliers. Pas une cérémonie publique, pas une inauguration, une pose de première pierre où le représentant du pouvoir n'épingle les palmes sur la poitrine de l'organisateur, du président, du secrétaire, de l'architecte, du chef de musique, de la chanteuse à voix, du poète de circonstance.

Le Mérite agricole, plus connu sous son nom imagé de « Poireau », est né en 1883, sous l'égide de Jules Méline qui ne voyait le gouvernement qu'à travers l'agriculture. A vrai dire, il n'a pas servi seulement à récompenser les services rendus à la campagne ou à l'art des jardins ; on l'a vu parer des poitrines strictement citadines. Tel quel, le Poireau a été bien accueilli : au cou des commandeurs de l'ordre, la cravate verte, liserée de rouge, étalée sur un beau plastron, orne d'éclatante façon les banquets officiels, aux grands jours des comices agricoles.

Il semble, à voir la soif de décorations des Français, qu'un jour viendra où tous les petits de chez nous, l'usage créant la fonction, naîtront avec une place, parmi leurs fossettes, au-dessus du téton gauche, et réservée aux croix et rosettes à venir. Entre 1870 et 1900, cinq ordres coloniaux sont créés, un ordre national (Mérite agricole), quatre médailles commémoratives de campagnes, vingt-deux médailles d'honneur! la liste de celles-ci laisse rêveur : médailles des Actes de courage, du Travail, des Préposés forestiers, de l'Enseignement primaire, de l'Administration pénitentiaire, des Douanes et Régies de l'Indo-Chine, des ouvriers de l'Exposition de 1900, du Travail *(bis)*, des Contributions indirectes, des Douanes, des Épidémies, des Ouvriers des Halles et Marchés de Paris, des Sapeurs-pompiers, de l'Octroi, de la Police municipale et rurale, de la Voirie départementale et communale, de l'Administration pénitentiaire métropolitaine *(bis)*, des Services pénitentiaires d'Algérie, des Arsenaux, des Marins qui ont accompli trois cents mois de navigation, des Cantonniers des routes nationales, des Postes et Télégraphes! et, sur cette voie, on a continué de marcher à pas de géant.

Qu'importent après tout quelques ridicules si de jolis rubans font naître au cœur des heureux qui s'en parent le bienfaisant sentiment de leur dignité, un légitime orgueil et le respect de soi-même? Le sens de la hiérarchie est l'un des plus utiles leviers qui soient et qui niera le rôle des décorations dans l'établissement des hiérarchies? Une chose étonne cependant. L'usage, en ces temps lointains, du reste partiellement maintenu jusqu'à nous, interdit de porter l'insigne d'une décoration à la boutonnière de son pardessus. Ainsi que le fait remarquer un sage, pourquoi ne peut-on faire savoir, en hiver, qu'on est décoré? Ce n'est vraiment pas la peine de l'être.

ROBERT BURNAND

Le cinquième centenaire de BOTTICELLI

Nous commémorons ici le cinquième centenaire de la naissance de Botticelli ; à vrai dire, non sans retard, puisque Botticelli vînt au monde en 1444, dans cette Florence où l'imagination ose à peine se représenter les fêtes que, en d'autres circonstances, la ville du Lys Rouge n'eût pas manqué de dédier au plus « ressemblant » sans doute de ses enfants. Fêtes, hélas, qui peut-être ne pourront plus jamais être qu'idéalement envisagées : — par indifférence (ou par compassion) on nous cache encore ce que « les Malheurs de la Guerre » ont fait du trésor de chefs-d'œuvre qui peuplait les églises, les galeries et les palais florentins.

Nous nous souvenons du temps lointain — si lointain ! presque rêvé... — où les tableaux de Botticelli que conservait Florence étaient encore épars dans toute la ville ; où ils s'offraient successivement au visiteur comme des reposoirs isolés ; où ils étaient la récompense d'une quête ; où chacun possédait, dans sa demeure particulière, son tabernacle réservé ; où il semblait que Florence tout entière appartînt à Botticelli, de sorte qu'on lui offrait par la pensée, en l'allant trouver de gîte en gîte, l'azur vivant qui brillait au-dessus des rues étroites, les fleurs et les fruits des marchandes installées sous les porches, les éternelles verdures prisonnières de quelque noir jardin ; et, parfois, aux heures de chance, il vous arrivait de reconnaître, dans les yeux d'une jeune indigène croisée inopinément, ce regard sensuellement pensif, ce fascinant regard botticellien qui, « *même au sein du bonheur, porte le charme de la mélancolie...* ».

Le destin de Botticelli est inséparable du destin de sa ville : c'est dans Florence que, réprimant les battements angoissés du cœur, nous irons aujourd'hui chercher son berceau.

***

Au milieu du xve siècle (que les Italiens appellent le *quattrocento*), la suprématie intellectuelle et artistique de la capitale de la Toscane est reconnue par toute l'Italie. Sous le gouvernement de Cosme, une « Cité merveilleuse » s'est élevée sur les bords de l'Arno, au cœur d'un paysage qui exalte, corps et âme, l'impérissable jeunesse de la nature. Les architectes de cette Florence médicéenne sont Brunelleschi, Michelozzo, Léo-Baptiste

Alberti ; ses sculpteurs et ses peintres : Donatello, Ghiberti, les Della Robbia, le Frère Angélique et Masaccio, Gozzoli, le premier Lippi, Andrea del Castagno, les deux Pollajuolo. La plupart d'entre eux vivent encore, et certains sont dans la force de l'âge quand Botticelli vient au monde, avec une génération nouvelle, non moins riche que la précédente de génies nouveaux. La chaîne est perpétuée : Botticelli a onze ans de moins que Verrochio, trois ans de moins que Signorelli, cinq ans de plus que Ghirlandajo, huit ans de plus que Léonard.

Dans cette ville et dans ce climat favorisés, la vocation du petit Sandro s'éveille vite. Dernier-né de quatre enfants, de complexion chétive et de caractère renfermé, on l'écarta de la tannerie paternelle ; et, à dix ans, il entra en apprentissage, d'abord chez un orfèvre (l'un de ses frères était batteur d'or), puis chez un peintre. Dans l'atelier réputé de fra Filippo Lippi, l'enfant, fort bien doué, apprit vite à fort bien imiter son maître : les premières Vierges, les premiers Anges de ses premiers tableaux d'autel ne se distinguent guère que pour les connaisseurs très attentifs ou très intrépides des Vierges et des Anges que peignait Lippi.

Mais, pour sa sûreté, fra Filippo doit temporairement disparaître : en effet, sur le tard, il a séduit une jeune religieuse, et un fils (le Filippino qui sera le premier et très cher élève de Botticelli) est né de ces amours. Cette fois, Botticelli, librement, va se ménager d'autres influences. L'enseignement et l'exemple de Lippi lui ont donné le goût et le sentiment d'une grâce tendrement familière, mais non dénuée peut-être d'une certaine facilité, d'une certaine fadeur. Ses choix d'adulte vont l'orienter vers sa propre personnalité ; il se tourne intuitivement vers des peintres jeunes, presque parfois ses contemporains. En somme, il quitte la sécurité un peu engourdissante d'un atelier officiel, où il n'a plus rien à apprendre, pour s'attacher à des novateurs, à des indépendants. Ceux-ci se nomment, entre autres, Antonio da Pollajuolo et Andrea Verrochio. Tous deux sont à la fois sculpteurs et peintres, et, avant tout, des dessinateurs-nés.

Voici donc Botticelli interrogeant studieusement le modèle vivant, et se soumettant à une exploration exigeante et tenace de la réalité. Ses moyens d'expression s'affirment, sa vision et son métier s'enrichissent. D'autre part, d'irrésistibles séductions spirituelles le sollicitent. Par ses nouveaux amis, il se lie avec les jeunes humanistes qui, dans l'enthousiasme d'une foi ingénue, ressuscitent, dans les jardins de Careggi, la société idéale des conversations platoniciennes. Un Marsile Ficin, un Ange Politien, un Cristoforo Landini l'accueillent. De ces initiateurs, il apprend à connaître, à aimer l'antiquité grecque et latine. Savants, poètes et artistes entourent, moins en courtisans qu'en complices, les deux princes adolescents, les petits-fils du grand Cosme, Laurent et Julien, qui, dans quelques années, vont, à leur tour, gouverner Florence.

Une miraculeuse fleur de civilisation s'épanouissait alors en Toscane, jaillie des profondeurs de l'antiquité retrouvée. Ses parfums séculaires enivrent les sens et enfièvrent les cerveaux. Les trésors désensevelis s'amassent dans les palais médicéens : un peuple de statues, les plus beaux camées, les plus rares médailles ; et, sur les rayons des bibliothèques, les livres et les manuscrits prestigieux.

Dès lors, et presque jusqu'au bout de sa vie, Botticelli sera le protégé des Médicis, et, le plus souvent, travaillera pour eux. Travaux immédiatement appréciés et admirés, qui feront du jeune Sandro, avant qu'il ait atteint la trentaine, un peintre réputé, puis un peintre célèbre.

⁂

Le règne de Laurent le Magnifique et de son frère Julien commence en 1469. A ce moment, Laurent a vingt et un ans, Julien en a dix-sept; Botticelli, à peine leur aîné, est âgé de vingt-cinq ans. Dès la première année de ce nouveau règne, il obtient et exécute sa première commande : une *Allégorie de la Fermeté* pour le Tribunal des Marchands ; commande qu'il partage avec Pollajuolo, qu'il s'agit d'égaler. D'autres œuvres suivront : les deux *Adorations des Mages*, celle de Londres et celle des Offices, les deux petits panneaux de l'histoire de *Judith*, quelques portraits, le *Saint-Sébastien* de Berlin. La sincère amabilité du vieux Lippi et le naturalisme intransigeant des nouveaux venus s'y allient et s'y affrontent, tout ensemble ou tour à tour, sans opprimer une personnalité qui se développera progressivement.

Il semble que Botticelli ait patiemment attendu de se sentir, de se savoir maître de son moyen d'expression pour donner la vie plastique au monde de poésie qu'il porte en lui. Et peut-être, au moment où ce monde va naître, est-il possible d'écrire ici le grand nom de Léonard. On sait en effet que Botticelli et Léonard, qui s'étaient sans doute connus dans l'atelier de Verrochio (où Léonard était entré à quatorze ans), se lièrent par la suite d'amitié. On sait aussi que Botticelli est le seul peintre de son temps que Léonard nomme dans son *Traité de la Peinture* (« *il nostro Botticello* »). On sait enfin que cette double amitié devint étroite vers l'année 1474 (l'aîné a alors trente ans et le cadet vingt-deux ans), pour durer jusque vers 1780, c'est-à-dire à peu près jusqu'au moment où ils se séparèrent, le premier appelé à Rome par Sixte IV, et le second à Milan, par Ludovic le More.

Or, si l'on adopte la chronologie botticellienne proposée par M. Carlo Gamba (le dernier en date des historiographes de Sandro), c'est aux environs de l'année 1478 que l'*Allégorie du Printemps* fut commandée au peintre pour être placée dans cette villa de Castello, où un très jeune cousin de Laurent, piqué d'émulation, commençait de rassembler toute une suite de tableaux inspirés par la Fable.

Sinon quelques dessins, aucune œuvre de Léonard antérieure à l'*Adoration des Mages* (inachevée) des Offices ne peut être datée avec certitude. Mais, dans cette *Adoration* (commandée en 1478), la personnalité géniale de Léonard est déjà là tout entière, et cette faculté innée de transformer la réalité en poésie. Cette faculté, on la trouve pour la première fois dans cette *Allégorie du Printemps*, dont la figure la plus célèbre a été bien souvent rapprochée des figures léonardesques. Certes, il n'est pas question de faire ici de Botticelli un imitateur de Léonard ; mais n'est-il pas permis de supposer que ce fut sous l'influence inconsciemment subie, mais déterminante, de Léonard que Botticelli se devina et se trouva ; et qu'il s'enhardit alors à pénétrer dans une terre promise qui, jusque-là, était demeurée pour lui une terre à demi-rêvée ?

Quoi qu'il en soit, voici Botticelli, ayant dépassé la trentaine, entièrement révélé à lui-même et à ses contemporains par ce sensationnel *Printemps* qui fait de lui, désormais, l'interprète le plus qualifié des thèmes mythiques dont s'enchantaient les humanistes toscans. Longtemps docile à ses maîtres, il est maintenant entièrement dégagé d'eux. La chose s'est faite sans impatience, presque paresseusement. On le sait par Vasari : Botticelli peignait quand il en avait envie (« *quando vuole...* »), et sans aucun souci de ses intérêts matériels. Né à Florence, il quitta peu sa ville. Sa plus longue absence ne dura pas plus d'une année : celle où il va peindre à Rome les trois compositions de la Sixtine, dans cette suite de fresques si attachantes et si précieuses que Sixte IV confia aux meilleurs artistes toscans et ombriens de son temps.

De retour à Florence, Botticelli n'aura guère plus de huit années heureuses à y vivre, celles pendant lesquelles il exécuta un nombre relativement restreint d'œuvres incomparables ; années qui seront aussi les dernières années heureuses de la Florence du *Quattrocento :* elles s'achèveront, peu après le règne du Magnifique, dans l'occupation de la ville par l'étranger, et dans le flamboiement du bûcher de Savonarole.

***

Ces huit années, on peut dire qu'elles s'écoulèrent pour Botticelli, peintre et poète, dans un double paradis : d'une part le paradis imaginaire où l'invitait à vivre la fiction antique ; d'autre part, le Paradis des Ecritures, auquel il ne cessa jamais de croire. Pour Botticelli, comme pour maint quattrocentiste, le paganisme n'est pas l'ennemi du christianisme ; il ne s'oppose pas à lui pour le dénigrer ou le combattre. Les humanistes de la première Renaissance ne sont à aucun égard des négateurs, des « libertins ». La grande ambition d'un savant comme Pic de la Mirandole, qui mourut moine, fut d'allier, à travers les siècles, Moïse à Platon ; ce Platon dont le buste, dans le *studiolo* de Marcile Ficin, était religieusement veillé par la flamme perpétuelle d'une petite lampe pareille à celle qui veille le tabernacle ; ce Platon, dont le vieux Cosme mourant, et ayant déjà reçu l'Extrême-Onction, se fit relire une page, et qui rendit l'âme en murmurant les paroles de Xénocrate, disciple, comme lui, du Maître bien-aimé...

Peindre est donc avant tout et sera toujours pour Botticelli un acte de foi : foi en une divinité éternelle et, parallèlement, foi en une beauté éternelle. Il n'est pas sacrilège de dire que ses Vénus sont les alliées de ses Vierges, que ses Grâces sont les sœurs de ses Anges. Il leur offre d'un même cœur les mêmes roses et le même encens. Dans une ferveur égale, son imagination les évoque du monde invisible où elles règnent ; et il ne s'inquiète pas, si, dans les traits et dans les regards des figures nées de ces incantations, des similitudes de physionomie et d'expression révèlent une mystérieuse et subtile parenté.

C'est ainsi que Botticelli, pendant ces années-là, peint dans le même temps son *Printemps* et sa *Sainte-Trinité,* sa *Pallade au Centaure* et sa *Vierge du Magnificat,* sa *Naissance de Vénus* et sa *Vierge à la Grenade* ; c'est ainsi que, ayant placé Vénus et les Grâces près de Giovanna Tornabuoni (dans la fresque de la villa Lemmi, aujourd'hui au Louvre), il donne ensuite

les traits de cette belle jeune femme à sa *Madone au Livre* (au Poldi-Pezzoli de Milan), la plus triste de toutes ses Vierges-Mères, et qui est seule à voir dans l'avenir l'immatérielle petite couronne d'épines et les trois clous du Supplice que l'Enfant qu'elle n'ose pas serrer contre elle tient dans sa main comme des jouets.

⁂

Cette tristesse organique, cette indélébile mélancolie des personnages de Botticelli, qu'ils soient sacrés ou qu'ils soient profanes, sont, il n'en faut pas douter, la tristesse et la mélancolie de l'homme lui-même. Tristesse et mélancolie d'autant plus émouvantes et angoissantes, que, sauf de rares exceptions, elles sont toujours exprimées par de très jeunes visages. L'apparence de paix qui se dégage des œuvres de Botticelli n'est jamais la paix qui naît d'un bonheur exaucé, mais la paix taciturne qui accompagne l'acceptation, la résignation, le renoncement ; une paix profondément nostalgique, où le regret est sans souvenir et l'espoir sans objet. Et, à cet égard, on aimerait à tout le moins indiquer ici, en passant, que la même insatisfaction fondamentale, indemne de tout sentiment de révolte (mais au contraire tacitement et décemment consentie), se laisse également deviner chez les personnages de Watteau. Les uns et les autres « n'ont pas l'air de croire à leur bonheur », et, dès le seuil d'une vie qui n'envisage pas l'éventualité de la vieillesse, par dignité ou par prudence, ou par élégance, ils s'appliquent à cacher, aux autres et à eux-mêmes, une condamnation qu'ils savent sans appel.

Pour Botticelli comme pour Watteau, peindre était à la fois une aspiration et une consolation. Ajoutons (avant d'arrêter l'esquisse de ces affinités), que tous deux furent de grands malades, de grands solitaires, de grands isolés ; que, sinon celles qu'ils ont peintes, aucune figure de femme ne les accompagne dans leur existence mortelle. Tous deux ont vécu dans le silence d'un monde secret. Leurs aveux furent involontaires ; et c'est malgré eux que leurs tableaux se sont faits leurs confidents ; que ces tableaux les ont en quelque sorte trahis.

La poursuite et la capture de la Beauté plastique étaient pour Botticelli des moyens d'évasion, les prolongements matérialisés du songe. Et, là encore, nous sommes en présence d'un monde secret. Nous voulons parler du pouvoir magique qu'exerce « le linéament botticellien ».

Le dessin de Botticelli ne vaut ni par la pureté, comme le dessin d'un Douris ou d'un Raphaël, ni par une fidélité scrupuleusement analytique, comme le dessin d'un Van Eyck ou d'un Albert Dürer, ni par un pouvoir elliptique de suggestion, comme le dessin d'un Rembrandt ou d'un Goya. Son attrait est quasiment indicible. Il capte et fixe une sorte de rêverie, de divagation de la main, aussi capricieuse, aussi imprévisible que la rêverie et la divagation du musicien quand il compose. Le groupe des Grâces dans l'*Allégorie du Printemps*, celui des *Filles de Jétro* à la chapelle Sixtine, celui des Vents dans la *Naissance de Vénus* proposent des entrelacements et des combinaisons de lignes qui surprennent et enchantent la vue de la manière dont certains entrelacements de rythmes et certaines combinaisons de timbres surprennent et enchantent l'oreille. Et le mot « mélodie », étymo-

logiquement formé par l'union du mot *membre* et du mot *son*, ne peut-il pas être employé ici dans son acception originelle, bien qu'il s'agisse, non de musique, mais de dessin ?

Peu de dessin plus hardiment, plus témérairement, plus despotiquement *mélodieux*, dans son essence même, que le dessin de Botticelli ; ce dessin entièrement inventé, qui substitue à l'orthodoxie anatomique une vérité hétérodoxe, et dont les contournements aiguisés, les continuités indéfiniment poursuivies, distribuent (non sans sournoiserie) à nos organes des plaisirs insidieux, des délectations presque troubles, qui intéressent autant les sens que le cœur, et les nerfs que l'esprit.

Cette alchimie du trait, par laquelle Botticelli parvient parfois à une désincarnation de l'être humain, risquerait de conférer aux œuvres où elle se manifeste d'un caractère d'artifice ; et, il faut le reconnaître : il arrive que Botticelli n'esquive pas toujours les sollicitations du maniérisme, les embûches du procédé. Mais, le plus souvent, sa « ligne expressive » conserve le pouvoir de traduire pour les yeux la sincérité intacte du sentiment intérieur. Malgré ses subtilités, ses raffinements, ses audaces, malgré toutes ses stimulantes libertés, ce dessin possède la légitime autorité d'un langage organisé. Langage d'un peintre dont la main est devenue très savante, mais d'un poète dont le cœur est demeuré très ingénu. Et sans doute est-ce dans le contraste et, à la fois, dans la fusion de cet art quintessencié et de cette inspiration naïve que réside l'attrait spécial et probablement unique de ces tableaux où la virtuosité acquise ne dessert, n'altère jamais la spontanéité, l'authenticité de l'émotion.

*
**

Nous parlons ici, cela va sans dire, des œuvres que Botticelli conçut et exécuta à l'apogée de sa carrière, dans la plénitude de ses facultés créatrices. Pour s'exercer efficacement, celles-ci dépendaient d'un climat, d'un milieu favorables qui lui furent ménagés et, en quelque sorte, garantis pendant les années heureuses du principat de Laurent. Mais le moment approche où ce petit univers féerique va s'évanouir comme un mirage. Les dix dernières années du siècle seront, pour Florence et pour Botticelli, des années d'infortunes et d'orages. En 1492, emportant avec lui l'âme fragile d'une civilisation accomplie, Laurent meurt, ne laissant que d'indignes ou incapables héritiers. Quelques mois plus tard, à Rome, Alexandre Borgia est fait pape, au scandale et à l'effroi de la chrétienté. Déjà, dans cette Florence désormais sans maîtres, s'est élevée la voix irrépressible et irrésistible de Savonarole. Au pontife, aux prélats, aux princes, il prédit les terribles, les vengeresses revanches du Ciel outragé. Il annonce une ère de ruines, de massacres et d'esclavage. Rome sera détruite ; Florence sera détruite : « *une pluie d'épées et de couteaux, des Alpes à l'Etna, tombera sur la péninsule* ». Celle-ci sera tout entière occupée par les barbares. En fait, demain, Charles VIII va envahir l'Italie.

L'implacable visionnaire prédisait juste ; il fut écouté et cru. Pendant sept ans, dans les églises et sur les places de Florence, à la voix de Savonarole, hommes et femmes assemblés s'abîment sur les dalles, hurlant de peur, et

implorent en sanglotant la miséricorde de Dieu. Deux fois (en 1496 et en 1497), dans les sinistres autodafés, sur l'ordre du moine justicier, on livrera au « Bûcher des Vanités », en chantant le *Te Deum*, tableaux et livres, meubles et parures, tous les détestables témoignages du péché et de l'hérésie. Mais, en 1498, las d'horreurs et de meurtres — rassuré sans doute aussi par l'éloignement, par la mort de l'envahisseur français — le peuple, presque du jour au lendemain, se laissera soumettre et reprendre par Rome : Savonarole, arrêté, est jugé, condamné, et, aux accents des mêmes *Te Deum*, brûlé sur un dernier bûcher.

On le sait par Vasari : Botticelli « s'attacha avec obstination au parti de Savonarole ». A la voix farouche et implacable du moine, il fut saisi comme d'un délire d'épouvante et de contrition. Il répudia pour jamais les dieux de la Fable et ne peignit plus que des tableaux religieux ; non point ceux qui évoquent, dans un ravissant concert céleste, la Vierge et l'Enfant parmi les lys et les roses, au cœur d'une nature bénie ; mais, dans une fuligineuse lumière d'éclipse, des scènes férocement désespérées, de sombres et arides lamentations de deuil et de détresse, les pathétiques images de la Passion. Devant des entassements de roches d'où toute végétation est bannie, au seuil de sépulcres béants, il étend le corps du Fils supplicié sur les genoux de la Mère Douloureuse, pâmée parmi des personnages dont le dessin exaspéré de Botticelli pousse jusqu'à l'outrance les attitudes convulsivement contractées. Ce précurseur de la Renaissance semble n'avoir jamais connu ce que, désormais, il renie. Il est impossible de ne point penser, devant l'une des deux *Pietà* qu'il peignit alors, à la *Pietà* gothique de Villeneuve-lès-Avignon. Botticelli est redevenu un homme du moyen âge, le contemporain de Dante ; et c'est à Dante lui-même qu'il demandera demain asile et refuge : la suite des scrupuleux et laborieux dessins que lui inspira *la Divine Comédie* sont de ces ténébreuses années-là.

L'obsédante impression de détresse que trahissent ces dernières œuvres serre le cœur. Une dernière fois, pourtant, Botticelli, va retrouver l'inspiration des jours heureux. Il recevra la suprême visite de ce fidèle petit peuple d'Anges qui, jadis, a si souvent pris le vol dans ses songes. Comme jadis aussi, ces Anges intercesseurs le conduiront jusqu'à la crèche du Nouveau-Né. C'est alors qu'il peindra cette *Nativité* de Londres, palpitante comme une volière, fraîche comme une pluie de rosée ; cette merveilleuse féerie entre ciel et terre, où, autour d'une grande Vierge flexible, des Anges impatients désignent l'Enfant aux bergers ; tandis que d'autres Anges chantent sur le toit de la crèche ; que d'autres Anges encore forment sur le ciel une vaste ronde, pareille à un diadème vivant ; que d'autres Anges enfin accueillent et étreignent sur terre, au premier plan du divin tableau, trois personnages qui sont très vraisemblablement Savonarole lui-même et les deux frères qui furent suppliciés avec lui. Et toutes ces légions effervescentes sont couronnées de rameaux, brandissent des palmes, des branches d'olivier, des touffes de myrte, balançent des couronnes, agitent des banderoles, emportées dans un mouvement unanime de ferveur et de jubilation.

Avant de cesser à jamais de peindre, Botticelli met au monde et nous lègue le premier, le seul tableau expressément et exclusivement heureux de toute sa vie. Dédiée à la mémoire de Savonarole qui, délivré par son martyre, siège maintenant dans la Cité de Dieu, cette composition est pour Botticelli

non plus le signe fragile d'une indécise espérance, mais l'aveu radieux d'une certitude extasiée. Celui qui jusqu'alors n'avait connu ici-bas que la mélancolie, l'inquiétude et l'anxiété, a enfin trouvé sa vérité. Inspirée par une imagination poétique qui n'a rien perdu de sa vertu créatrice, cette dernière œuvre lui a été imposée par la Foi... Nous avons beau savoir ensuite par Vasari que, dans les dernières années de sa vie, « tout alla mal » pour Botticelli; que, « devenu vieux et inutile, il cheminait sur deux béquilles et ne pouvait plus se tenir droit » ; qu'il mourut « infirme et décrépit » : le bouleversant petit tableau de *La Nativité* est là pour rassurer et consoler ceux qui, à travers ses œuvres, aiment Botticelli comme un ami très cher et très nécessaire. Malgré toutes les épreuves du corps, Botticelli ne pouvait plus être malheureux. Il attendait la mort dans la confiance de l'éternel repos qui la suit ; dans la vision de ce Paradis que, du berceau à la tombe, les Anges auxquels il n'avait jamais cessé de croire lui avaient toujours si gracieusement et, à la fois, si sérieusement promis.

Ayant achevé cette *Nativité*, Botticelli vivra dix années encore, pendant lesquelles on admet qu'il cessa presque complètement de peindre. Quand il meurt, le 17 mai 1510, âgé de soixante-six ans, son art paraît aussi vieux que lui-même, aussi suranné. Un autre monde règne, dont la grandeur souveraine et la perfection idéale repoussent dans un lointain passé l'inspiration et la technique archaïques du peintre de *Vénus naissante*. En cette année 1510, Michel-Ange, à trente-cinq ans, vient d'achever le plafond de la Sixtine ; Raphaël, à vingt-sept ans, vient d'achever les fresques de la Signature ; et voici déjà treize ans que *La Cène* de Léonard, l'ami d'autrefois, décore, à Milan, le réfectoire de Sainte-Marie-des-Grâces. Bientôt, comme les hésitations de l'aurore sont oubliées au milieu du jour, comme les présages du printemps sont oubliés au milieu de l'été, Botticelli, lui aussi, sera vite et tout à fait oublié. Moins de cent ans après sa mort, lorsque, en 1598, on se préoccupera de la préservation des œuvres d'art que conservait Florence, le nom de Botticelli n'est même pas mentionné sur la liste qui fut dressée alors, et où figuraient les noms d'un Pérugin, d'un Filippino Lippi.

Cet oubli n'était pas l'anéantissement de la mort, mais le repos du sommeil. Comme le nom et l'œuvre de Ronsard (malgré les dates, Botticelli et Ronsard peuvent être rapprochés ; à maints égards, ce sont des contemporains), le nom et l'œuvre de Botticelli, pour près de trois siècles, s'endormit dans la mémoire des hommes. Tous deux furent réveillés par les fanfares d'une éclatante Renommée. Les hérauts de Botticelli furent, dans le dernier tiers du siècle dernier, quelques peintres, quelques poètes et quelques esthéticiens anglais. Par eux, la divinité botticellienne fut rendue au culte, dans un élan de ferveur et de foi très comparable à l'élan d'amour qu'avait pu éprouver Botticelli lui-même à la vue des marbres antiques rendus au jour. On peut dire que Ruskin, Walter Pater et les Préraphaélites attendaient confusément, mais avec confiance ce retour à la vie d'une œuvre qui confirmait dans le passé la légitimité de leur idéal intime. Botticelli leur était en quelque sort réservé et promis. Au surplus, le privilège de redécouvrir. de réaimer Botticelli appartenait de droit, à travers les siècles, à l'Angleterre ;

elle pouvait, en le revendiquant, se reconnaître en lui. « Il existe, écrivions-nous naguère, des affinités singulières et mystérieuses entre le type humain cher à Botticelli et un certain type de femmes anglaises : même maigreur élancée, mêmes physionomies tout ensemble enfantines et rêveuses, même distinction native. Ressemblances si frappantes que l'on a prétendu que de charmantes filles étaient venues de Grande-Bretagne en Toscane, au XVe siècle, vouées aux tendres délassements d'un jeune Médicis... » L'idée que ces Anglaises importées purent poser pour Botticelli, ou qu'il pût rêver d'elles en peignant, est assurément une idée tout à fait chimérique ; nous ne la retiendrons que le temps de l'exprimer... Ce qui est certain, c'est que, maintenant encore, où la vogue de Botticelli est calmée et qu'il ne peut plus s'agir de ce mimétisme collectif que l'engouement d'une mode impose presque servilement aux femmes, beaucoup d'Anglaises continuent de ressembler, sans le vouloir, sans s'en douter, à des Botticelli.

Il fut un temps, bien lointain aujourd'hui, où, à Paris, la grande ambition des élégantes de l'*Intelligenzia* était de suggérer ces mêmes ressemblances. Elles n'y parvenaient qu'exceptionnellement, et non sans applications, approximations et subterfuges. L'ère Botticellienne, chez nous, fut courte, mais mémorable. Elle se place aux environs de l'année 1890 et a laissé ses témoignages dans les recueils des écrivains symbolistes, dans les premières œuvres de Claude Debussy, c'est-à-dire, non dans notre peinture, mais dans notre musique et dans notre poésie. La séduction que *La Primavera* exerça en France fut surtout littéraire. Aujourd'hui, cette séduction est tout à fait, et depuis longtemps, dissipée ; l'art de Botticelli n'est plus troublé ou frelaté par l'excès des adulations passagères ; il est donc devenu possible de le considérer objectivement et de le juger impartialement. « Génial inventeur de lignes et d'arabesques », Botticelli, grand poète de la peinture, a désormais sa place — une des toutes premières — parmi ces êtres prédestinés dont parle Gœthe, qui, « *confondant le mensonge et la vérité, créent une chose qui est ni l'un ni l'autre, et dont l'existence féerique charme et ravit.* »

JEAN-LOUIS VAUDOYER

TRISTAN CORBIÈRE

I

Il y a cent ans naquit, — au domaine de Coat-Congar, près de Morlaix, — Edouard-Joachim Corbière, qui, sous le nom de Tristan Corbière, demeure à la fois le plus grand poète de la Bretagne moderne et, assurément, l'un des poètes les plus originaux que la France ait connus depuis François de *Montcorbier*, dit François Villon. Faut-il voir dans cette analogie onomastique une pure coïncidence? Que l'on soit ou non accessible à la superstition, la parenté, à cinq siècles d'intervalle, n'est pas niable entre les œuvres, sinon les vies, de l'auteur du *Grand Testament* et celui de *La Rapsode foraine de Sainte Anne :* tous deux disparus vers la trentaine, et chacun pouvant risquer cet aveu cruel : « Je ris en pleurs » ou se donner ce conseil de sagesse résignée :

Tu pleures,
Mon cœur !... Chante encor, va. Ne compte pas.

Ce Breton ne l'était, du reste, qu'aux trois quarts. Son grand-père paternel, venu de Castres, s'était fixé à Brest, puis à Morlaix, ville natale de sa femme. Le patronyme — s'il lui faut chercher une origine plus réelle — est nettement méridional : les *Corbières* désignent, comme on le sait, un chaînon des Pyrénées... mais aussi, il est vrai, une partie du littoral normand. Enfin, pour couper court à des incursions étymologiques dont j'aperçois tout le premier le caractère hasardeux, rappelons que la *corbe* était une ancienne embarcation utilisée pour la pêche au hareng : et nous revoici dans le domaine de la mer, de cette mer dont Tristan fut à coup sûr le plus vrai, le plus puissant évocateur comme l'amant le plus passionné.

Cette passion-là, elle était bien ancrée dans sa famille depuis au moins deux générations. Je ne retracerai pas ici en détail, après l'excellente étude de René Martineau [1], la curieuse carrière de Corbière l'Ancien, père de notre poète ; mais j'insisterai sur l'orientation décisive que celui-ci en reçut dès sa petite enfance et sur le respect et l'admiration que lui inspirèrent les aventures, les récits, surtout l'œuvre littéraire du brave officier de la marine impériale. Edouard Corbière eut son heure de célébrité entre 1832 et 1842,

1. *Le Divan*, 1925 (réédition très remaniée d'un volume publié au *Mercure de France* en 1904).

lorsqu'il publia ses romans maritimes, après avoir successivement tâté du journalisme politique, dirigé une compagnie de navigation entre Morlaix et Le Havre, enfin présidé une chambre de commerce. Peut-être avait-il lu le *Tamango* de Mérimée, qu'avait donné la *Revue des Deux Mondes* en 1829. En tout cas, l'auteur du *Négrier*, précurseur possible de Joseph Conrad, marqua d'une empreinte indélébile la jeune cervelle de son fils. Ce que nous ignorons, c'est s'il encouragea les débuts de Tristan, à qui il survécut six mois à peine. Nous savons seulement qu'il avait quatre-vingts ans en 1873, l'année où parurent *Les Amours jaunes*.

La brève existence de Tristan Corbière trouve dans ses poèmes un reflet si fidèle qu'il suffit d'en indiquer en quelques phrases les étapes pour donner une idée assez précise d'un personnage foncièrement original. Il est, d'ailleurs, beaucoup plus intéressant d'examiner les aspects très divers d'une œuvre dont il prit soin, lorsqu'il se décida à la recueillir, de bouleverser la chronologie. Mais avant d'aborder et de commenter *Les Amours jaunes* proprement dites — dont le symbole... coloré se montre assez clairement, hélas ! — il nous faut rappeler certains détails biographiques qui contribueront à nous placer dans l'atmosphère favorable.

Fils d'officier, comme nombre de nos meilleurs poètes — Hugo, Banville, Verlaine, Rimbaud — il fit, comme eux encore, de fort convenables études. Mais une complexion fragile, compromise de bonne heure par de violentes crises de rhumatismes, obligea les siens à le retirer successivement du lycée de Saint-Brieuc, puis de celui de Nantes, où il venait d'achever sa seconde. Une intelligence suraiguë et de nombreuses lectures complétèrent des connaissances prématurément acquises. Tristan vécut alors, presque sans interruption, à Roscoff, dont le climat salubre améliora quelque peu une santé toujours chancelante qu'avaient déjà tenté de rétablir trois séjours à Cannes. De dix-sept à vingt-quatre ans, il mena une vie libre de tout souci matériel dans la charmante petite cité, où il avait pris pension chez le bon hôtelier Le Gad, en compagnie de deux ou trois peintres, obscurs et joyeux drilles. Ses excentricités effarouchèrent souvent les braves Roscovites, si nous en croyons les témoignages de Le Gad recueillis par le cousin du poète, le docteur Chenantais. N'eut-il pas, un jour, l'idée diabolique de mettre en action une sorte de machine infernale, formée de pistolets et de fusils de chasse, à la fenêtre de sa maison, en face de l'église, d'où les fidèles épouvantés sortirent précipitamment, convaincus que la fin du monde était proche ? Une autre fois, il attacha au cou de son chien une corde de trente-cinq mètres, où ses concitoyens se prirent les jambes. On conte encore qu'il démonta pendant la nuit toute la devanture de l'hôtel Le Gad, pour la reclouer à l'entrée d'un passage qui conduisait à la mer ; si bien que les habitants de ce passage se trouvèrent le lendemain, à marée haute, prisonniers du flot... et du facétieux jeune homme !

Entre la fin de 1869 et le mois de mars 1870 se place le voyage de Tristan et de ses amis les peintres Benner et Hamon en Italie. Ils visitèrent Naples, Sorrente, Capri et rentrèrent par Rome et Gênes. C'est sur le registre de l'hôtel Pagano, à Capri, que Tristan dessina sa propre caricature. Disons en passant qu'il avait un véritable talent de peintre bouffon, qu'alimentait sans effort sa verve de satirique impitoyable et cette manie qu'il eut sans cesse de se moquer de sa disgrâce physique. Notre poète ne voulut voir de l'Italie que le toc touristique et *lazzarone* ; son ignorance de la langue fut peut-être une affectation du mépris que lui inspirait un décor galvaudé par les jérémiades romantiques. Voici une page de son carnet de route, qui ne laisse aucune illusion sur le scepticisme d'un septentrional qu'une clarté trop crue contraint à cligner des yeux :

Pompéia-station — Vésuve, est-ce encor toi?
Toi qui fis mon bonheur, tout petit, en Bretagne,
— Du bon temps où la foi transportait la montagne —
Sur un bel abat-jour, chez une tante à moi :
. . . . . .

— Souvent tu vins à moi la première, ô Montagne!
Je te rends ta visite, exprès, à la campagne.
Le Vrai Vésuve est toi, puisqu'on m'a *fait* cent francs!
. . . . . .
Mais les autres petits étaient plus ressemblants.

L'année qui suivit son retour en Bretagne, à Morlaix, puis à Roscoff, fut occupée par de nombreuses et périlleuses sorties en mer sur son cotre *Le Négrier*, et — ce qui nous intéresse au même titre — à la composition de la plupart des poèmes qui devaient constituer les chapitres *Armor* et *Gens de mer* des *Amours jaunes*. Si la Bretagne de l'intérieur, l'*Ar-Coat*, comme on dit en notre idiome, avait eu, trente ans plus tôt, son élégiaque en Auguste Brizeux, l'Armorique, rude aïeule des rochers et des tempêtes, venait, à son insu, de trouver le premier barde français digne d'elle chez ce fils de marin qui ne connut jamais les croisières, mais à qui son hérédité soufflait toutes les harmonies, tous les secrets, toutes les hantises de la légende et de l'histoire maritimes.

Ici, nous sommes bien obligés de reconnaître que Tristan Corbière atteint au sublime du premier coup, sur des voies absolument non frayées, et que *La Rapsode foraine de sainte Anne de la Palud* est le premier en date des poèmes inspirés par les traditions celtiques. On peut lire et relire sans lassitude cet authentique chef-d'œuvre, où il semble que l'art de Villon se marie à celui de Breughel, dans le cadre naïf des vieilles coutumes religieuses.

Une forme humaine qui beugle
Contre le calvaire se tient;
C'est comme une moitié d'aveugle :
Elle est borgne et n'a pas de chien...

C'est une rapsode foraine
Qui donne aux gens pour un liard
L'*Istoyre de la Magdalayne*,
Du *Juif-Errant* ou d'*Abaylar*.

— Ça chante comme ça respire,
Triste oiseau sans plume et sans nid
Vaguant où son instinct l'attire :
Autour des Bon Dieu de granit...

. . . . . .
Son nom?... Ça se nomme Misère.
Ça s'est trouvé né par hasard.
Ça sera trouvé mort par terre...
La même chose — quelque part.

Si tu la rencontres, Poète,
Avec son vieux sac de soldat :
C'est notre sœur... donne — c'est fête —
Pour sa pipe un peu de tabac!...

Tu verras dans sa face creuse
Se creuser, comme dans du bois,
Un sourire: et sa main galeuse
Te faire un vrai signe de croix.

« Quel Breton bretonnant de la bonne manière ! — écrivait Verlaine en 1883. — L'enfant des bruyères et des grands chênes et des rivages que c'était ! Et comme il avait, ce faux sceptique effrayant, le souvenir et l'amour des fortes croyances bien superstitieuses de ses rudes et tendres compatriotes de la côte ! »

Mais le véritable poète des *Amours jaunes* ne vint au monde qu'en ce printemps de 1871, où il rencontra — pour citer le début d'un des premiers sonnets du livre unique — l'

Éternel féminin de l'éternel Jocrisse.

La jeune muse que Tristan a baptisée Marcelle se nommait, en réalité, Armida-Josefina Cuchiani. Elle était descendue à la pension Le Gad avec son amant, le comte Rodolphe de Battine, qui venait s'y reposer des fatigues consécutives à une blessure de guerre. Fut-ce le « coup de foudre », et de part et d'autre ? Du côté du poète, nous n'en saurions douter : il suffit de lire les pages tourmentées, alternativement tendres et méchantes, qui forment la première moitié des *Amours jaunes*. Celle-ci, par exemple :

Et vous viendrez alors, imbécile caillette,
Taper sur ce miroir clignant qui se paillette
D'un éclis d'or, accroc de l'astre jaune, éteint.
Vous verrez un bijou dans un éclat de tain.

Vous viendrez à cet homme, à son reflet mièvre
Sans chaleur... Mais, au jour qu'il dardait la fièvre,
Vous n'avez rien senti, vous qui — midi passé —
Tombez dans ce rayon tombant qu'il a laissé.

Lui ne vous connaît plus, Vous, l'Ombre déjà vue,
Vous qu'il avait couchée en son ciel toute nue,
Quand il était un dieu !... Tout cela — n'en faut plus.

Croyez. — Mais lui n'a plus ce mirage qui leurre.
Pleurez. — Mais il n'a plus cette corde qui pleure.
Ses chants... C'était d'un autre ; il ne les a pas lus.

Quant à elle, le dévouement qu'elle allait montrer, quatre ans après, au chevet de son soupirant à l'agonie peut prouver plus en faveur de la pitié qu'à l'actif d'une passion partagée. Mais le sobriquet de Ménélas, qui désigne sûrement l'entreteneur sans doute indulgent ou détaché, donnerait à penser, si nous lisons bien certaine chanson, que le pauvre Tristan ne perdit point là toutes ses peines.

Si cet amour devait participer à l'éclosion complète du génie, n'allait-il pas en même temps précipiter la fin d'un être déjà promis à un court passage en ce bas monde ? Après une vaine tentative de retour à sa première et plus saine passion, la mer et — comme on disait autrefois — la « bouline », Tristan n'y put tenir. En mars 72, il vendit son cotre, rassembla ses hardes et courut rejoindre à Paris le couple qui l'avait si libéralement admis à sa table... et peut-être... — Or, le voilà soudain plongé, perdu dans un monde absurde et artificiel, pour lequel sa nature fruste et primesautière n'était guère faite :

C'est la bohême, enfant : renie
Ta lande et ton clocher à jour...
Chanson usée et bien finie,
Ta jeunesse...

Il ne doit fréquenter que des compagnons de hasard, qui parfois appartiennent à l'entourage de Rodolphe et de Marcelle, parfois au monde encore moins relevé qu'il frôle au passage et que redoute peut-être sa pudeur de Celte ombrageux et plein de scrupules. Quant aux camaraderies intellectuelles, aucune, si ce n'est la fréquentation de deux ou trois rapins aussi inconnus que lui. Par quel miracle rencontrerait-il, et où, ses frères insoupçonnés, perdus comme lui dans une foule indifférente : ainsi, son compatriote Villiers, Mallarmé, Cros, Verlaine et Rimbaud, qui gravitent dans un autre univers et, si l'on peut dire, vivent en vase clos? Toute source lyrique semble à ce moment tarie. C'est l'heure où l'on enterre en grande pompe Théophile Gautier, le dernier romantique, qui avait été surtout un grand littérateur. Et pourtant...

Mais c'est durant les périodes en apparence les plus pauvres, les plus déshéritées de l'histoire des arts et des lettres que parfois naissent et se développent secrètement certains êtres doués d'un exceptionnel génie. A la veille de la publication des *Amours jaunes*, la poésie française semblait traverser une phase de stérilité absolue. En 1873, l'école dite « parnassienne » — s'il est vrai qu'elle eût jamais existé ailleurs que dans le cerveau de Catulle-Mendès — subissait un juste déclin. Les seuls poètes en renom qu'avait recrutés ce groupe hétérogène — Baudelaire, Gautier, Leconte de Lisle, Banville — appartenaient tous à la génération antérieure. A l'époque dont nous parlons, plusieurs d'entre eux, du reste, avaient disparu ou dès longtemps mis le point final à leur œuvre. Leur patronage éphémère, puis leur prompte retraite hors de ce temple composite ne firent que mieux apparaître le néant qu'ils avaient un moment consenti à parer de leur crépuscule.

Il suffit, pour constater cette décadence, de parcourir les éphémérides correspondant aux années 1870-1873, en ce qui touche les revues et les recueils collectifs aussi bien que les livres. Si l'on excepte, en effet, *La Bonne Chanson* et les quelques autres poèmes de Verlaine qui voisinent, dans le second *Parnasse contemporain*, avec l'*Hérodiade*, de Mallarmé et l'*Hélène*, de Villiers de l'Isle-Adam, l'abondante bibliographie des volumes de vers qui virent alors le jour ne fournit que de plates rimailleries d'un type uniforme et périmé. C'est pourtant le moment où Rimbaud compose *Les Illuminations* et Verlaine les *Romances sans Paroles*, où Mallarmé médite *Igitur* et va porter son *Toast funèbre* à l'ombre de Théophile Gautier. Qui pouvait alors soupçonner l'avènement de pareils miracles? Or, l'année 1873 verra paraître, avant *Les Amours jaunes*, deux œuvres primordiales, toutes deux annonciatrices de la poétique nouvelle : l'une qui, sans doute, innovait à l'insu de son auteur, *Le Coffret de Santal*, de l'extraordinaire, de l'universel Charles Cros ; l'autre, sous forme d'édition privée et bientôt reniée, *Une Saison en Enfer*, d'Arthur Rimbaud. Dans le même temps, Paul Verlaine, après la sinistre aventure de Bruxelles, commençait, dans la prison de cette ville, puis dans sa cellule de Mons, *Sagesse*, *Jadis et Naguère*, *Parallèlement*.

Donc, quand Tristan Corbière abandonne son pays de Léon pour venir s'installer à Montmartre, il se sent tout de suite à peu près seul. Il le restera même après la publication de son livre. Mais il est lui-même, du premier coup, libre, indépendant total, sans maîtres ni principes. Et cela vaut peut-être mieux. Ce que certains critiques ont appelé avec dédain sa gaucherie, son débraillé, nous console de l'ouvrage trop bien « faite » — c'est-à-dire fort mal — des incorrigibles fabricants du *Parnasse*, de ces partisans si bornés de la forme qu'ils finiront par confondre poésie et littérature.

Un jour, néanmoins, il est fortuitement, par le milieu d'artistes qu'il hantait, introduit dans les bureaux de *La Vie parisienne*, dont six numéros insèreront des poèmes de son futur volume. Enfin, il est présenté aux édi-

teurs Albéric et Louis Glady — nous sommes à la fin de 1873 — qui acceptent d'imprimer *Les Amours jaunes*, au compte de l'auteur, cela va sans dire, ou plutôt aux frais de son vieux papa. Le volume, très élégamment présenté, et qui comportait un tirage de luxe sur papier jonquille, s'ouvrait sur une dédicace à Marcelle, sous la forme d'un spirituel pastiche de La Fontaine.

Est-il besoin d'ajouter que cette publication passa totalement inaperçue? C'est le sort de bien des chefs-d'œuvre. Et Tristan manquait vraiment (on s'en serait douté) de sens publicitaire! Du reste, il parut se désintéresser tout à fait de son livre une fois publié. Il accompagna plusieurs fois Battine et son amie dans leurs « déplacements et villégiatures », vers la Sarthe ou le Finistère, regagna Paris avec eux — jusqu'au sinistre matin de décembre 1874, où il fut trouvé sans connaissance, sur le parquet de sa chambrette, en tenue de soirée. Trois mois plus tard, il mourait à Morlaix, entre les bras de sa mère, qui était accourue dès qu'il avait pu lui écrire de son lit d'hôpital. Il n'avait pas encore trente ans.

II

Telle est, réduite à ses jalons essentiels, la vie étrange et triste de celui qui méritait avant tous le titre de poète maudit. Mais la malédiction venait d'abord de lui-même, et non pas de cette Société à qui il ne demanda jamais rien et contre laquelle il ne regimba pas davantage. Un vers le définit mieux que tous les autres :

Mon amour à moi n'aime pas qu'on l'aime.

C'est qu'en vérité, il ne ressemblait à personne et qu'il se voulait farouchement indépendant. Son œuvre est l'exacte correspondance de son caractère. Mais laissons-le tout d'abord se définir lui-même ; nulle part il ne l'a mieux fait que dans cette *Epitaphe :*

Mélange adultère de tout ;
De la fortune et pas le sou,
De l'énergie et pas de force,
La liberté, mais une entorse.
Du cœur, du cœur ! de l'âme, non —
Des amis, pas un compagnon,
De l'idée, et pas une idée,
De l'amour, et pas une aimée,
La paresse et pas le repos.
Vertus chez lui firent défaut,
Ame blasée, inassouvie.
Mort, mais pas guéri de la vie,
Gâcheur de vie hors de propos,
Le corps à sec et la tête ivre,
Espérant, niant l'avenir,
Il mourut en s'attendant vivre
Et vécut s'attendant mourir.

Dans son excellente biographie, René Martineau qualifie en ces termes *Les Amours jaunes :* « Le plus beau recueil de vers à mettre entre *Les Fleurs du Mal* et les *Romances sans Paroles*. » On ne saurait que souscrire à une telle opinion. Elle est empreinte, en effet, d'une double exactitude, puisqu'elle satisfait à la fois à la chronologie et aux valeurs mutuelles de deux chefs-

d'œuvre. Il est manifeste que *Les Amours jaunes* sont la maille irremplaçable de la chaîne dont Baudelaire avait forgé le premier anneau et qui, jusqu'au seuil du xxe siècle et au delà, va courir sans rupture à travers le symbolisme.

Instinctif pur, néanmoins très lucide, il se divertit et se torture ; il se plaint sans vouloir être plaint : par là il n'est pas plus romantique que parnassien. Dandy tant que l'on voudra, il se donne à la fois pour un amateur et un ignorant. Nul autre poème que l'étrange, l'hallucinante *Rapsodie du Sourd* n'est aussi caractéristique de son amertume mêlée de sarcasmes : elle découvre, dans une mesure toute relative, d'ailleurs, les secrètes angoisses du créateur, à la fois inquiet de son isolement et désireux de trouver une issue vers le monde extérieur — bien que, selon son expression saisissante, il « *parle sous soi* ».

On ne sait au juste ce qu'il a lu ; mais il a dû lire beaucoup, pêle-mêle et de fort bonne heure, à la faveur d'études désordonnées, tôt interrompues par une santé délicate et une fantaisie débridée. Ses vers, si profond que s'y manifeste l'accent personnel, attestent la fréquentation de tous les poètes majeurs et mineurs de son siècle : Hugo — surtout celui des *Contemplations* — Musset, dont il singe le ton fringant et cavalier, Baudelaire, qui lui a enseigné la suggestion musicale, Banville, qu'il dépasse en virtuosité comme en ironie. S'il imite çà et là, c'est par manie de la caricature seulement, et souvent à ses dépens. Il est clair que cet humoriste implacable, qui est aussi un « bourreau de soi-même », ne pouvait prendre au sérieux les larmoiements d'un Lamartine, ni les prosopopées humanitaires d'un Hugo,

Hugo, l'homme apocalyptique,
L'homme ceci-tuera-cela,
Mort garde national épique...

Presque tous les florilèges ont recueilli l'étonnante réponse du vrai marin au marin d'opéra-comique, cette *Fin* qui commence par une parodie d'*Oceano Nox* et dont la vigueur et le débraillé mettent dans sa vraie lumière la phraséologie mensongère de ces strophes trop fameuses. En toute impartialité, n'est-ce point Corbière qui a raison dans les deux sens, thème et expression, contre Hugo, qui, cette fois, parle de ce qu'il ignore ? Et l'on se demande comment l'on persiste, depuis près d'un siècle, à charger la mémoire de nos écoliers de cette boursouflure si fausse, au détriment des merveilles incomparables que contiennent *La Légende*, *Dieu*, *La Fin de Satan*, *Toute la Lyre*.

— Écoutez, écoutez la tourmente qui beugle !...
C'est leur anniversaire. — Il revient bien souvent. —
O poète, gardez pour vous vos chants d'aveugle ;
— Eux : le *De profundis* que leur corne le vent.

... Qu'ils roulent infinis dans les espaces vierges !...
Qu'ils roulent verts et nus,
Sans clous et sans sapin, sans couvercle, sans cierges...
— Laissez-les donc rouler, *terriens* parvenus !

C'est qu'avant tout, Corbière se *veut*, se *sent* chez lui. Dès qu'il chante, c'est sur un air à lui ; il s'y retrouve et invente à son gré l'essentiel, connaissant les limites de son registre et ne forçant jamais sa voix. Il ramassera les miettes de poésie, comme, hélas ! les miettes d'amour à la table d'un rival heureux : comme il aura fait de celles-ci une passion âprement vraie, il tirera de celles-là d'âpres et vraies chansons. Heurtées et aériennes

tour à tour, populaires ou féeriques, elles seront en parfait accord avec le tempérament de sa race.

Va, n'enfonçons pas la porte entr'ouverte
Sur un paradis déjà trop rendu !
Et gardons à la pomme, jadis verte,
Sa peau, sous son fard de fruit défendu.

Que nous sommes-nous donc fait l'un à l'autre?...
— Rien... — Peut-être alors que c'est pour cela ;
— Quel a commencé ? — Pas moi, bon apôtre !
Après, quel dira : c'est donc tout — voilà !

— Tous les deux, sans doute... — Et toi, sois bien sûre
Que c'est encor moi le plus attrapé :
Car si, par erreur, ou par aventure,
Tu ne me trompais... je serais trompé !

Appelons cela : *l'amitié calmée* ;
Puisque l'amour veut mettre son holà.
N'y croyons pas trop, chère mal-aimée...
— C'est toujours trop vrai ces mensonges-là ! —

Nous pourrons, au moins, ne pas nous maudire
Si ça t'est égal — le quart d'heure après.
Si nous en mourons — ce sera de rire...
Moi qui l'aimais tant, ton rire si frais !

L'inspiration, les thèmes, les aspects divers des quarante-cinq poèmes des *Amours jaunes* sont très complexes. Ils peuvent toutefois être ramenés à cinq principaux types, qui correspondent à peu près aux six chapitres du livre, où *Les Amours jaunes* proprement dites et *Sérénade des Sérénades* n'en forment en réalité qu'un seul : une conception très spéciale de l'amour, quelquefois partagé, généralement malheureux par sa faute ; un humour cinglant, qui s'exerce contre soi-même comme contre son objet ; la passion de la mer, telle qu'aucun poète français ne l'avait auparavant éprouvée, ni traduite ; l'exaltation directe, mais discrètement transposée, du terroir celtique ; enfin — dans les *Rondels pour Après* — le sens d'une harmonie absolue, d'un chant mystérieux, jaillie d'une âme toute baignée de nostalgies enfantines. Quel contraste n'observons-nous pas entre cette suprême expression d'une âme enfermée derrière son secret exil, sa « délectation morose » et l'amertume cinglante qui domine tout le reste d'une œuvre où l'incontestable nouveauté apportait déjà son prestige ! Certes, s'il existe une « poésie pure », c'est Tristan qui l'a inaugurée. Et pourtant, ce n'est pas sur une corde instrumentale qu'il la joue, cette musique, mais bien sur ses propres nerfs, sur chaque fibre de sa chair. Des six poèmes du chapitre terminal des *Amours jaunes*, Verlaine ne dit pas un mot dans son étude des *Poètes maudits :* silence inexplicable, puisque c'est à eux que les siens, depuis les *Romances sans Paroles* et certains lieder de *Sagesse*, ressemblaient le plus. S'il leur fallait chercher une ascendance, c'est encore jusqu'à Villon qu'il faudrait remonter, avec une seule pause : les *Cydalises* et telle ou telle odelette de Gérard de Nerval. Malgré leur titre collectif, *Rondels pour Après*, on remarquera que cinq seulement sont des rondels, où, d'ailleurs, il s'en faut de beaucoup que les règles de ce mode soient respectées ; ainsi, dans celui-ci, qui s'enrichit d'un extraordinaire alexandrin isolé au milieu des décasyllabes :

Dors d'amour, méchant ferreur de cigales!
Dans le chiendent qui te couvrira
La cigale aussi pour toi chantera,
Joyeuse, avec ses petites cymbales.

La rosée aura des pleurs matinales;
Et le muguet blanc fait un joli drap...
Dors d'amour, méchant ferreur de cigales!

Pleureuses en troupeaux passeront les rafales...

La Muse camarde ici posera,
Sur ta bouche noire encore elle aura
Ces rimes qui vont aux moelles des pâles...
Dors d'amour, méchant ferreur de cigales.

Comme on le constate par les quelques citations qui précèdent, le style et la prosodie, où la science et la maladresse alternent, s'adaptent naturellement au plus capricieux tempérament de poète qui fut jamais. La syntaxe, la ponctuation et jusqu'à l'orthographe obéissent à la fantaisie primesautière d'un type sans modèle et sans émules. Mais surtout la technique de Tristan lui appartient en propre; elle épouse étroitement l'incohérence de ce « mélange adultère du tout » qu'il se flattait d'être. Son vers, régulier dans l'ensemble, à part des césures et rejets très hardis pour l'époque, compte arbitrairement le nombre des syllabes, qu'il allonge ou contracte suivant les besoins de la mesure. Il serait utile que le lecteur non prévenu prît connaissance au préalable de ces prononciations spéciales, diérèses ou synérèses tout à fait insolites : faute de quoi un grand nombre de vers lui apparaîtraient boiteux, par défaut ou par excès. C'est là une originalité de plus, mais dont il n'est pas possible de savoir si elle était ou non volontaire, ni si Corbière la tenait de famille.

Pour conclure cet examen trop sommaire d'une œuvre et d'un personnage à ce point exceptionnels, ne serait-ce pas méconnaître un élément foncier de l'art corbiérien que de le détacher de sa province natale? Il paraît certes périlleux de juger uniquement un artiste en fonction de ses ascendances ethniques — lesquelles, chez celui-ci, n'étaient pas pures, puisque son grand-père, nous l'avons dit, était originaire du Languedoc — et davantage encore d'intégrer la poésie dans le cadre vulgaire et despotique du « régionalisme ». Cependant, au moins pour deux parties remarquables des *Amours jaunes*, *Armor* et *Gens de mer*, on ne saurait nier que la puissante personnalité de Tristan lui mériteraient, à elles seules, le titre de prince des poètes bretons de langue française. Depuis le charmant mais fade Brizeux, vite éclipsé par ses illustres contemporains du romantisme, la Bretagne n'avait donné, comme vrai poète, que Villiers de l'Isle-Adam, qui, à long intervalle de ses médiocres *Premières Poésies*, composa les mystérieux « sôniou » et la vaste symphonie marine du *Conte d'Amour*. Après les *Amours jaunes*, il fallut attendre seize ans pour que jaillît encore l'une des sources authentiques de la sensibilité celte chez Charles Le Goffic, lorsque parut *Amour breton*.

Il n'est pas sûr que Tristan Corbière ait conquis présentement, dans les limites de la vieille Armorique, la place éminente qui lui est due et que déjà lui ont accordée les poètes français. Toujours est-il que ce fut grâce au dévouement de deux de ses compatriotes que Tristan sortit de la nuit quasi complète où son chef-d'œuvre restait enseveli depuis dix années. En effet, l'existence des *Amours jaunes* fut révélée, en 1883, par Paul Chenan-

tais, dit Pol Kalig, cousin de Corbière, à Léon Epinette, lequel adopta pour fonder *La Nouvelle Rive gauche*, puis *Lutèce*, le pseudonyme de Léo Trézenik. A quelque temps de là, Charles Morice présenta Trézenik à Verlaine. L'auteur de *Sagesse*, ébloui par un génie si rare, écrivit le dithyrambe qui devait ouvrir, l'année suivante, ses *Poètes maudits* et parut d'abord dans les numéros d'août et septembre de *Lutèce*. Léon Bloy dans *Le Chat noir*, Huysmans dans *A rebours*, Jules Laforgue dans les *Entretiens politiques et littéraires*, Jean Ajalbert dans *Le Figaro* confirmèrent ensuite — non sans maintes réserves de la part du troisième — la valeur de ce poète prodigieusement neuf. Enfin, ce concert de louanges décida Léon Vanier à rééditer *Les Amours jaunes*, en 1891, avec une préface de son cru, aussi pleine de bonne volonté que d'erreurs et de fautes de français. Les réserves formulées par Laforgue étaient d'autant plus mal fondées qu'il démarqua Corbière en maint endroit de ses *Complaintes*. A qui donc, en effet, serait-on tenté d'attribuer ces vers, si ce n'est à l'auteur d'un recueil du reste exquis et justement célèbre ?

Dors sous le tabernacle, ô Figure de cire !
Triple Châsse, vierge et martyre,
Derrière un verre, sous le plomb,
Et dans les siècles des siècles... Comme c'est long !

Portes-tu ton cœur d'or sous ta robe lamée ?
Ton âme veille-t-elle en la lampe allumée ?...

Elle est éteinte
Cette huile sainte...
Il est éteint
Le sacristain !...

Il ne s'agit nullement, dans ma pensée, de rabaisser un autre admirable poète ; mais le souci de la stricte justice m'oblige à blâmer la désinvolture avec laquelle le cadet traita son aîné, moins habile que lui, sans doute, mais qui avait eu le mérite d'explorer, quinze ans avant qu'il préludât, des continents absolument vierges. Aussi bien, sans les séparer dans notre sympathie, nous pouvons proposer cet aphorisme pour ce qu'il vaut : si Corbière est un mâle, Laforgue en est la femelle.

On était alors en pleine floraison symboliste. Au cours des quinze années antérieures s'étaient succédé des œuvres maîtresses que les « jeunes » découvraient à peine, qu'il s'agît ou non de publications posthumes ou que l'on pouvait tenir pour telles : Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, Laforgue. Mais 1891 est l'année du *Pèlerin passionné* de Moréas, du *Reliquaire* de Rimbaud, de l'*Astarté* de Pierre Louys, des *Apparus* de Verhaeren et de plusieurs recueils moins éclatants de la jeune école. Les cervelles fermentaient de manifestes, de théories, de subtiles recherches, de raffinements esthétiques : atmosphère si confinée, si éloignée de la bouffée de vent rude et pur qu'avaient apportée *Les Amours jaunes*, que la résurrection, même par les soins et l'enthousiasme d'un maître — Paul Verlaine — de cette œuvre incomparable ne pouvait connaître qu'une vogue sans lendemain.

L'heure de Tristan Corbière n'était pas encore venue. En somme, elle ne sonnait guère mieux en pleine fécondité « fin de siècle » que, vingt ans en arrière, parmi la stérilité du *Parnasse* agonisant.

Nous voudrions aujourd'hui qu'enfin la gloire fût accordée, éclatante, définitive, égale à celle dont jouissent ses pairs — Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, Laforgue, — à l'un des plus purs poètes dont doivent s'enorgueillir la Bretagne et la France.

YVES-GÉRARD LE DANTEC

LA NÉCROPOLE ROYALE DE TANIS

Les fouilles de Tanis ont reçu cette année, comme déjà en 1939 et 1940, de nombreux visiteurs. Partis d'Ismaïlia ou du Caire, ils suivaient la grande route jusqu'à Tell-el-Kébir, puis s'engagaient dans le désert. Ils traversaient une campagne bien cultivée, de gros villages ombragés de palmiers et, remontant toujours vers le nord, finissaient par atteindre une steppe noire où des buissons épineux font quelques taches vertes, bornée par une petite montagne assez étendue. Là était le domaine du dieu Seth, l'antique ville des théologiens *Avaris*, déjà fameuse à l'époque des pyramides. Les Hyksos y établirent leur résidence. C'est à Avaris qu'un roi de leur race fit la fortune de Joseph et installa les fils de Jacob dans la terre de Goshen. Le dieu Seth était brutal et paillard. Il avait assassiné son frère Osiris à l'époque où les dieux habitaient sur la terre. Ses fidèles ne valaient guère mieux. On les craignait. Cependant, c'est un grand prêtre de Seth qui, au moment où s'achevait la XVIIIe dynastie, fonde une dynastie nouvelle qu'illustrèrent Setoui Ier et Ramsès II. Celui-ci, dès qu'il eut rendu les derniers devoirs à son père, se fixa dans la ville de ses ancêtres. Depuis que les Hyksos avaient été chassés d'Egypte, Avaris était abandonnée. Les architectes de Ramsès déblayèrent les ruines, mirent de côté ce qui pouvait servir et bâtirent une superbe résidence qu'on appela Pi-Ramsès, ou par abréviation Ramsès. Les descendants de Jacob vivaient toujours dans la contrée avoisinante. On les enrégimenta et on les fit durement travailler jusqu'au jour où Moïse les conduisit hors d'Egypte. Mais le départ de quelques esclaves ne pouvait troubler beaucoup Pharaon et la cour. La vie continua à Pi-Ramsès comme auparavant, pendant que les Thébains méditaient de chasser le dieu Seth et les siens. Une longue guerre éclata, dont le vainqueur fut Amon. Les autels de Seth furent brisés. Les Ramsès disparurent avec lui. A leur place s'installa une dynastie nouvelle qui construisit sur les ruines d'Avaris et de Ramsès une nouvelle capitale, à laquelle on donna le nom de Tanis.

Peu de villes égyptiennes, si l'on excepte Memphis, Thèbes et Abydos, ont un passé aussi riche. Cependant, les archéologues n'ont pas mis beaucoup d'empressement à l'explorer. Les savants de la commission d'Egypte en 1798 identifièrent ses ruines, qui furent exploitées pendant longtemps par des archéologues improvisés. Les fouilles méthodiques datent de Mariette, qui déblaya la médiane du grand temple et découvrit des sculptures de premier ordre. L'Egypt Exploration Society fit en 1884-1885 un effort qui ne fut pas maintenu. Depuis le départ des savants anglais jusqu'aux fouilles actuelles, il n'y a à signaler que l'expédition de Barsanti, chargé par Maspero, en

1905, de ramener au musée du Caire les trouvailles de Mariette qui depuis quarante ans étaient abandonnées sur le terrain. Ma première visite à Tanis eut lieu en 1928. Les fouilles commencèrent l'année suivante et furent poursuivies régulièrement. Il n'y eut d'interruption que pendant les quatre années qui suivirent notre désastre. Si l'on ne tient compte que du nombre et de la beauté des objets exhumés, ces quatorze campagnes de fouilles sont très inégales. Il y en eut de brillantes. D'autres furent moyennes ou presque stériles. Mais il ne faut pas oublier que le but d'une fouille n'est pas de recueillir des pièces de musée. Il s'agit principalement d'établir le plan du site, de reconnaître les enceintes, de faire l'histoire des édifices. Les beaux objets ne sont qu'un accessoire, ou si l'on veut la récompense de celui qui s'est astreint à un travail austère et l'a poursuivi avec patience.

En 1939, nous étions en train d'étudier un quartier de maisons de briques crues qui s'étend au sud du grand temple. Une de ces maisons reposait sur un dallage de pierre. C'était en réalité le toit d'un tombeau, la demeure d'éternité du roi Osorkon II, mort au milieu du IXe siècle avant notre ère. C'est une construction basse et trapue, de dimensions modestes (12 m. sur 18), qui ne ressemble guère aux orgueilleuses pyramides ni aux hypogées de la Vallée des Rois, divisée en plusieurs petites pièces meublées d'un ou même de deux sarcophages, décorées de bas-reliefs peints qui ressemblent à ceux des tombes thébaines. Les voleurs étaient, longtemps avant nous, entrés dans le tombeau. Tous les sarcophages avaient été violés. Ou bien l'on avait soulevé ou brisé le couvercle. Ou bien l'on avait percé la cuve. Néanmoins, beaucoup d'objets et même des objets précieux avaient été oubliés ou négligés. Deux sarcophages étaient des pièces de valeur. Surtout, la découverte d'un tombeau qui ne pouvait être isolé ouvrait de brillantes perspectives. En effet, le tombeau d'Osorkon était encadré par deux autres, et deux autres sépultures furent encore découvertes à peu de distance en 1940. Il se trouve que le plus important de ces cinq tombeaux a été épargné par les voleurs antiques. Nous en avons achevé l'étude au début de cette année et personne ne nous contredira si nous déclarons que ce tombeau est l'une des reliques les plus précieuses de l'ancienne Egypte [1].

Il a été construit vers 1050 par le second roi de la XXIe dynastie Pesabkhannout, que les Grecs ont appelé Psousennès. C'est un rectangle de 20 mètres sur 12 et l'on mesure 5 mètres des fondations jusqu'au toit. A l'intérieur, la hauteur des pièces n'atteint pas 3 mètres. On y entre par un puits que nous avons trouvé couvert de trois puissantes dalles et entièrement comblé. Au fond du puits, un mur indiquait l'emplacement du couloir d'entrée. Ce couloir mène à une antichambre assez joliment décorée de bas-reliefs où l'on avait déposé trois momies, des vases canopes et près de 2 000 sta-

1. Beaucoup de nos visiteurs, à Tanis, nous ont demandé si la valeur du tombeau de Psousennès pouvait se comparer à celle du tombeau de Toutankhamon, dont on a tant parlé en 1922 et 1923. Au Caire, la même question est souvent posée au chanoine Drioton ou aux conservateurs du Musée. On oublie que d'autres trouvailles en leur temps ont fait sensation, par exemple le Sérapeum trouvé par Mariette en 1851, les tombes de Dahchour ouvertes par J. de Morgan en 1894 et 1895. Si on voulait établir un classement sur quoi porterait la comparaison ? Sur le poids de l'or, sur le nombre des objets ou sur leur mérite artistique ou sur ce qu'ils apprennent à l'historien ? En réalité, chacune des quatre trouvailles qui viennent d'être citées a pour une période définie de la longue histoire pharaonique à peu près la même importance.

tuettes funéraires. Une de ces momies richement parée reposait dans un sarcophage d'argent à tête de faucon entièrement gravé. C'était celle d'un roi Heqa-Kheper-rê-Chechanq qui avait vécu à peu près un siècle et demi après Psousennès et que l'on avait abrité, on ne sait pourquoi, dans le tombeau d'un ancien roi. De l'antichambre, on pouvait communiquer avec trois autres pièces, dont les entrées avaient été murées. Pour mieux protéger les momies royales, les couloirs des deux principaux caveaux étaient bouchés par des tronçons d'obélisque que nous enlevâmes non sans peine. Ces deux caveaux appartenaient au roi Psousennès lui-même et à sa mère la reine Mout-nedjemit ; la troisième pièce à un chef des soldats, gouverneur de la ville de Ramsès nommé Onkh-ef-en-Mout.

Le caveau de Psousennès où nous sommes entrés tout d'abord avait pour meuble principal un grand sarcophage de granit rose, tout habillé de bas-reliefs, dont le couvercle s'ornait d'un gisant, le roi sous l'aspect d'Osiris protégé par une déesse, Nout ou Isis, qui lui tenait la tête dans ses deux mains. La partie antérieure du caveau était fort encombrée : le squelette d'un chien, les quatre vases canopes avec leur couvercle, une grande jarre d'albâtre scellée, deux caisses de statuettes funéraires en faïence et en bronze, des armes, une admirable collection de vases d'or et d'argent, servant les uns pour l'usage profane, les autre pour l'usage sacré. Le roi devenu un Osiris n'était pas dispensé de rendre un culte au souverain de l'autre monde, mais il demeurait un chef de famille et continuait à aller et venir au milieu des siens, à consommer les friandises que lui apportaient la reine et les princesses. C'est pourquoi l'on choisit dans le vaisselier royal quelques belles pièces sur lesquelles étaient gravés les noms du roi et des membres de sa famille, en même temps que l'on apportait des aiguières pour répandre l'eau sacrée. Cependant, le plus beau n'était pas là. Quand on eut soulevé le couvercle du sarcophage, on aperçut sculptée sous la voûte une Nout, la déesse ciel, encadrée par les barques des constellations, qui allongeait son corps menu par-dessus un second sarcophage de granit noir. Ce second sarcophage contenait un cercueil d'argent qui renfermait la momie et toutes ses parures. Psousennès ne possédait pas moins de trente bagues, vingt-six bracelets, six colliers, doigtiers de mains et pieds, sandales d'or. On n'avait oublié ni les pectoraux, ni les scarabées, ni les amulettes. Un masque d'or enveloppait la tête et les épaules et une sorte de couverture en or protégeait le corps.

Le roi a jusqu'à notre époque profité de ses richesses. Mais sa mère et son général ont eu moins de chance. Amonemapit, deuxième successeur de Psousennès, avait un petit tombeau à côté de celui de son ancêtre. On estima peut-être que sa momie n'y était pas en sûreté et on lui chercha un logement chez Psousennès. On rouvrit le caveau de Mout-nedjemit qu'un fils respectueux avait aménagé contre le sien. On enleva la momie et tout le mobilier funéraire et l'on mit à la place un cercueil de bois doré contenant la momie et les parures d'Amonemapit. Les canopes, des vases précieux, des statuettes de ce roi furent déposés dans le caveau. On effaça même le nom de la reine sur les murs et sur le couvercle du sarcophage. Mais les usurpateurs oublièrent une inscription gravée sur un côté du sarcophage qui était appliqué contre le mur et cette inscription rétablit la vérité.

Le chef des soldats, Onkh-ef-en-Mout, eut un sort semblable, mais plus

tard. Quand on descendit le roi Chechanq dans le tombeau, on rouvrit sa petite chambre, on vida le sarcophage et l'on martela le nom et l'image de ce militaire partout où on pouvait l'apercevoir. Les gens qui s'occupaient de Chechanq avaient certainement l'intention d'introduire le cercueil à tête de faucon dans le sarcophage, mais comme la pièce était trop basse de plafond cela ne fut pas possible. On laissa donc Chechanq dans l'antichambre et on ne pensa pas aux inscriptions gravées sur les parois extérieures du sarcophage qui nous ont conservé le nom du premier occupant et tous ses titres.

Voilà ce que nous savions du tombeau de Psousennès au début de la récente campagne, en ce mois de janvier. Notre architecte, M. Lézine, qui en faisait le plan, me fit remarquer que la muraille à l'est du caveau d'Onkh-ef-en-Mout était assez épaisse pour contenir une cachette. La remarque n'était pas nouvelle. Nous l'avions faite nous-mêmes à haute voix à des visiteurs, en 1940, et elle n'avait pas été perdue. Pendant la guerre, des inconnus ayant forcé la porte de fer du tombeau attaquèrent la paroi nord de l'antichambre avec des burins, puis par le feu. Mais ils s'étaient trompés de côté et se retirèrent sans avoir trouvé le trésor, ayant gravement endommagé la frise des divinités sculptée dans l'antichambre.

M. Lézine se mit aussitôt en devoir d'enlever le mortier coulé dans les joints des pierres et procéda à des sondages avec son mètre métallique. Bientôt il fut certain qu'il existait à côté de la chambre d'Onkh-ef-en-Mout une chambre ayant à peu près les mêmes dimensions, mais sans communication avec les parties connues du tombeau. On ne pouvait y entrer que par le toit. Nous avons d'abord enlevé tout un rang de blocs au mur extérieur afin de déplacer la première des poutres de calcaire, longues de six mètres, qui couvraient en même temps les deux chambres. Nous pensions que la chambre secrète pouvait contenir des statues comme le serdab des Mastabas de Gizeh ou de Saqqarah, ou des objets précieux comme une petite chambre d'un tombeau du Fayoum exploré par nos collègues américains. En réalité, c'était encore un caveau. Les quatre parois étaient décorées de bas-reliefs aux vives couleurs d'un bon style et d'inscriptions qui mentionnaient le chef d'armée, premier des archers de Pharaon, Oun-debaou-n-ded, nom qui peut se traduire « il y a des profits pour *ded* ». Ce dernier mot déterminé par le signe de la ville[1] désigne à cette époque aussi bien la ville d'Osiris, Bousiris sur la branche de Damiette, en amont de Mansourah, qu'une ville plus voisine de Tanis, Mendès, dont l'animal sacré était un bélier. Le fondateur de la dynastie Smendès[2] étant incontestablement un homme de Mendès, on est en droit de penser que plusieurs de ses compatriotes profitèrent de son avènement. Nous avons constaté par la suite qu'Oundebaounded avait une vive dévotion pour le bélier. Nous pensons donc que le dernier élément du nom désigne Mendès et non Bousiris. Ce militaire était aussi un religieux, chose commune dans l'ancienne Egypte. Il était majordome et prophète de Chonsou à Thèbes, le dieu aux belles offrandes, et possédait en outre un titre de la plus haute importance qui le

1. Les noms de ville sont suivis en égyptien d'un déterminatif représentant en plan une ville circulaire partagée en quatre quartiers.
2. Smendès était le père de Psousennès.

mettait en tête de tous les prêtres égyptiens, chef des prophètes de tous les dieux. Ce titre avait appartenu aux premiers prophètes de Seth. Les prêtres d'Amon parvinrent à le reprendre pour quelque temps. Mais les rois de la XXIe dynastie, quoique très soumis à Amon, le grand dieu thébain, se méfiaient d'un clergé trop enclin à faire la loi aux rois et l'attribuèrent à un personnage moins dangereux. Oundebaounded n'était pas un inconnu pour nous. Nous avions déchiffré son nom sur une épée de Psousennès et dans l'antichambre nous avions recueilli plusieurs centaines de statuettes funéraires qui lui appartenaient, mélangées à celles de Chechanq, d'Amonemapit et d'une concubine de Psousennès. Ceci sans doute a été fait à dessein pour que dans sa petite chambre bien close Oundebaounded ne souffrît pas trop de sa solitude.

Un grand sarcophage de granit rose, calé par quatre blocs de calcaire, emplissait presque complètement le caveau. Ce n'était pas un ouvrage original. Il avait déjà servi pour un troisième prophète d'Amon à Thèbes nommé Amenhotep. Beaucoup de tombeaux thébains furent pillés pendant la guerre entre Seth et Amon, dans les dernières années de la XXe dynastie, et ce fut probablement à cette occasion que ce sarcophage fut enlevé de son premier logement et transporté à Tanis. On ne se donna même pas la peine d'effacer le nom et les titres d'Amenhotep, mais l'on recouvrit de plâtre tout le granit et sur le plâtre on colla de minces feuilles d'or travaillées au repoussé. Une barbe de bronze fut fixée au menton, un pilier osirien et une ceinture d'Isis en bronze également furent placés dans les mains. Le plâtre s'était fendu, les feuilles d'or décollées. Avant de poursuivre les opérations, nous avons enlevé tous ces fragments ainsi que les quatre canopes campés dans un coin. Il s'agissait ensuite de faire passer le lourd couvercle de granit par l'étroite ouverture que nous avions faite. Nous n'avions aucun appareil mécanique et à ce moment pas plus de cinquante mètres de bon câble. Le couvercle habilement ligoté fut tiré à l'extérieur sans le moindre dégât par quelques ouvriers dressés à manipuler les grosses pierres. C'est alors que nous fûmes rejoints par le chanoine Drioton, directeur du service des antiquités d'Egypte. Tous deux nous prîmes place dans l'étroit caveau et pendant un long moment nous n'avons pas fait autre chose que d'examiner le contenu du sarcophage où apparaissaient, au milieu des débris d'un cercueil de bois doré et d'un cercueil d'argent, des ossements et des résidus de la momification, des chaînes d'or et des objets précieux. La momie une fois revêtue de ses parures avait été placée dans un cercueil d'argent à tête humaine — la tête de faucon étant réservée aux Pharaons — et le cercueil d'argent dans un cercueil de bois plâtré et habillé de feuilles d'or décorées au repoussé comme le sarcophage extérieur. Sur le cercueil de bois, on avait posé trois patères et une coupe, une épée et au moins trois cannes. L'extrême humidité qui règne dans les tombes de Tanis, si voisines de la nappe d'eau souterraine, avait causé de grands désordres. Tout le bois s'était réduit à rien. Les feuilles d'or s'étaient éparpillées dans la cuve. Quant au cercueil d'argent, il avait beaucoup moins bien résisté que ceux de Chechanq et de Psousennès.

Nous avons enlevé pour commencer le plâtre, les feuilles d'or, les plaques d'argent et quelques objets isolés afin de dégager la momie, ou pour mieux dire, le squelette et les parures qui lui étaient fixées. Il fallut deux jours

de travail pour nettoyer et classer nos richesses qui furent, en attendant leur transport au musée du Caire, exposées dans une armoire de mon bureau.

La nouvelle collection ne le cède ni à celle du roi Chechanq, la première en date, ni à celle d'Hornekht, fils d'Osorkon, ni à celle d'Amonemapit. Elle vient immédiatement après celle de Psousennès, souverain d'Oundebaounded. Le masque d'or, d'une expression si juvénile, est le mieux conservé de tous ceux qui ont été trouvés à Tanis. Les pectoraux, les chaînes d'or, les bagues et les bracelets, les statuettes sont d'une technique excel-

MASQUE D'OR TROUVÉ A TANIS.

lente. Il serait fastidieux d'en dresser l'inventaire. Je vais seulement indiquer ce qui fait la valeur de cet ensemble.

Les trois patères et la coupe appellent la comparaison avec le trésor de Bubaste et quelques objets syriens ou d'origine syrienne, comme la coupe d'or de Ras Shamra, la coupe de Thouty au Louvre, des coupes de bronze de Berlin et du Caire. Une patère d'or à godrons est ornée au centre d'un disque cloisonné qui figure quatre palmettes disposées en croix et réunies par des volutes. Une patère d'argent est pourvue d'un large disque d'or où apparaissent quatre nageuses parmi les oiseaux, les nénufars et les poissons. La coupe à pied a l'aspect d'une fleur à six pétales alternativement en or et en électrum. Le pied est également divisé en six segments qui alternent entre eux et avec les pétales. A l'extérieur, on lit sous les cartouches du roi

et de la reine mère le souhait Vie, Santé, Force en écriture cryptographique, au lieu des hiéroglyphes du répertoire courant.

Oundebaounded possédait comme tous ses voisins une ample collection d'amulettes en or ou en pierre qui représentent l'œil oudja, le pilier ded[1], la ceinture d'Isis et l'un ou l'autre des génies et des dieux protecteurs des morts, mais quelques pièces se classent parmi les chefs-d'œuvre de l'art du lapidaire ou de l'orfèvre : une Isis, un dieu bélier, plusieurs Bastit[2] avec leur chaîne, une Bastit assise en cristal dont le dossier et le socle sont enveloppés dans un treillis en or, une colonnette en pierre surmontée d'une tête de bélier et encadrée par deux piliers ded, un Ptah de lapis-lazuli dans un naos à colonnes en or. Nos visiteurs appréciaient particulièrement un petit bélier de lapis-lazuli couché sur un socle d'or, un disque et un uraeus d'or sur la tête, une couverture d'or ayant la forme d'un vautour sur le dos. Le dieu logeait dans un naos en or pourvu d'une porte ajourée qui lui permettait de voir et d'être vu.

Les patères et les cannes ont été données par faveur royale à Oudebaounded. Il les a reçues au cours d'une de ces cérémonies si fréquemment représentées dans les tombeaux thébains, où le roi lance de son balcon des coupes et des objets précieux à l'impétrant qui les attrape au vol. Beaucoup d'autres objets sont des antiquités, des souvenirs de famille qu'Oundebaounded a voulu emporter dans la tombe. Le nom du premier prophète d'Amon, Parennefer, qui vécut au début de la XVIIIe dynastie, se lit sur un pendentif ; celui du grand Ramsès sur un magnifique scarabée en jaspe vert, sur la Bastit de cristal, sur des bagues. Un bracelet a appartenu à une dame Taroudit, peut-être sa femme, qui invoque le bélier aux quatre visages, le dieu de Mendès. Presque tous ces bijoux ont leur histoire.

Le tombeau de Psousennès semble avoir livré tous ses secrets. Il est peu probable qu'une nouvelle cachette ait été ménagée au nord de l'antichambre ou contre les deux caveaux royaux. Pourtant, je ne voudrais pas en jurer. Il se pourrait que le tombeau de Chechanq III, notre numéro V qui est plus haut que les autres, coiffe un tombeau plus ancien. Nous comptons pendant la prochaine campagne vérifier ces suppositions et surtout chercher de nouveaux tombeaux au nord et au sud du grand temple. Nous savons déjà qu'il n'en existe pas au voisinage des cinq dont il a été parlé. Pour le moment, la XXIIe dynastie[3] est représentée dans la nécropole de Tanis par cinq personnages qui sont : la reine Mout-nedjemit, princesse ramesside, épouse de Smendès et mère de Psousennès ; le roi Psousennès, premier du nom, les chefs d'armées Onkh-ef-en-Mout et Oundebaounded, le roi Amonemapit ; la XXIe dynastie[4] par les rois Chechanq II, Osorkon II, Takelot II et Chechanq III, et le prince Hornekhti. Nous avons retrouvé sur les murs des tombeaux ou sur les objets les noms de plusieurs contemporains de ces rois.

1. L'œil *oudja* est l'œil d'Horus que ce dieu perdit dans la bataille avec Seth et que Thot retrouva. Il symbolise tout ce qu'il y a de bon et de précieux. On en faisait en or, en argent, en pierre ou en faïence, car chaque Egyptien, riche ou pauvre, désirait en avoir au moins un exemplaire qu'il faisait monter sur une bague ou qu'il accrochait à une chaîne. Le pilier *ded* symbolisait Osiris qui était, en sa qualité de dieu de l'autre monde, de souverain des morts, le plus connu des dieux égyptiens.

2. Bastit était la déesse de Bubaste.

3. La XXIe dynastie règna de 1085 à 950.

4. La XXIIe dynastie règna de 950 à 750.

Nous savons que Psousennès a eu à la fin de son règne un associé, Neferkarê Amonemsout qui eut avant Amonemapit un règne personnel de trois ans. Il était en rapport avec un roi assyrien nommé Niq-Chamou qui lui donna sa fille aînée Nabalté. Il eut deux épouses : Isit-em-kheb et la divine adoratrice d'Hathor Hent-taoui. L'une et l'autre méritèrent le titre de mère divine de Chonsou l'enfant, autrement dit, elles lui donnèrent un fils. Sa fille Henout-taoui fut épousée par le premier prophète d'Amon Païnodjim, fils de Païoukh, que la plupart des historiens modernes ont inscrit à tort dans la liste des Pharaons. Lorsqu'Osorkon II mourut[1] il y avait à la cour un parti qui voulait que le roi fût enterré à Thèbes, mais Osorkon qui avait passé à Tanis la plus grande partie de sa vie et restauré le château de millions d'années désirait reposer dans la capitale du nord[2]. Sa mère, la reine Kapous et le chef des armées et des équipages du sud et du nord Psinesis, s'occupèrent de lui aménager un tombeau qui donna bientôt asile à d'autres personnages. Ces deux dynasties si peu connues jusqu'à ces dernières années se meublent petit à petit de noms et de faits. Si nous trouvons dans un avenir prochain les tombeaux des autres rois, elles nous deviendront aussi familières que l'époque des Thoutmosé ou celle des Ramsès. Sans doute l'Egypte, au XIe et au Xe siècle, ne domine plus la Nubie et la Syrie, mais elle entretient toujours des rapports avec ses voisins. Il est excitant de penser, puisque les rois mettent dans leur tombeau des objets exotiques, des bijoux portés par eux-mêmes, leurs parents ou leurs contemporains, que le tombeau de Chechanq Ier qui pilla Jérusalem, ou celui du second Psousennès qui eut Salomon pour gendre, attendent quelque part, à Tanis, la pioche du fouilleur.

PIERRE MONTET

1. En 850.
2. Les Egyptiens appelaient « château de millions d'années » dans les grandes villes le temple du dieu principal, construit en matériaux solides et durables, tandis que les maisons et même les palais étaient en bois et en briques crues.

La lecture d'un texte ancien nous fournit l'occasion de placer un prologue qui ne sera peut-être pas inutile devant le compte rendu de quelques romans nouveaux. On vient de rééditer la *Canne de M. de Balzac* de madame de Girardin (*Bateau Ivre*). Ce petit roman qui parut il y a cent ans exactement fut écrit par « Delphine » dans l'espoir de réconcilier Balzac et Emile de Girardin qui venaient de se brouiller. On sait que Balzac possédait une canne d'aspect étrange, ornée d'un gros pommeau et d'une chaînette. Henri Malo dans *La Gloire du Vicomte de Launay* nous conte que cette « pomme » était « à secret ». Elle cachait une miniature représentant « *Eve Hanska dans le costume de sa patronne* ». Madame de Girardin, dans son roman, attribue à cette canne un pouvoir magique. Quand Balzac la tenait dans sa main gauche, il devenait invisible. C'est ainsi qu'il réussissait à pénétrer librement chez les artisans et les princes. S'il n'avait pas possédé un pareil talisman comment, se demande Delphine, eût-il pu connaître *aussi parfaitement les plus secrètes minuties des caractères?* C'était là poser une question fort obligeante. Et Balzac devait se montrer sensible à cette intention. Mais ce qui nous importe ici c'est le sujet même du roman. Balzac est donc censé prêter sa fameuse canne à un jeune homme de vingt ans, Tancrède. Que peut bien faire un jeune homme soudain doté de la faculté de se rendre invisible? Pénétrer chez les dames dont il est épris. Tancrède se glisse dans la maison de Malvina. Malvina a un vieux mari. Tendre et discret. Mais pour discret qu'il soit, M. Thélissier embrasse parfois sa femme sur le front. Invisible, Tancrède assiste un soir à cette cérémonie. Son cœur est déchiré. Quoi, ce vieillard peut s'approcher de Malvina, pousser la porte de sa chambre et lui baiser le front! Tancrède ne supporte pas ce spectacle. L'amour en un instant se flétrit dans son cœur. Il renonce à Malvina. Quelques jours plus tard, ayant oublié cette « sylphide », il s'éprend d'une jeune « muse », Clarisse. Clarisse est belle comme l'amour. Tancrède, toujours invisible, entre un soir dans la chambre de sa bien-aimée. Il la contemple et l'admire. Quand elle se déshabille, il passe pudiquement dans la pièce voisine. Dès qu'elle est couchée, il revient auprès d'elle et très chastement la regarde dormir. Lorsqu'il s'est bien convaincu que Clarisse n'est que poésie et pureté, il rend sa canne à M. de Balzac et épouse Malvina.

Cet aimable petit roman eut un grand succès. Aucun critique ne salua d'un sourire ironique l'attitude d'un jeune homme qui pouvant pénétrer dans la chambre des dames ne s'enhardissait à les contempler que lorsqu'elles étaient dans une tenue « décente ». Ce n'est pas sur le désir physique et ses manifestations que les romanciers mettaient alors l'accent. Deux ans plus tôt Sainte-Beuve dans *Volupté* avait écrit « *L'amour vrai n'est pas du tout dans les sens* ».

Tout se passait comme si les écrivains avaient repris avec une nuance de pessimisme le vieux mythe de l'amour absolu, le mythe de Tristan. Mérimée gardait pour sa correspondance privée le compte rendu de ses performances amoureuses. Stendhal venait de construire sa théorie de la cristallisation. Balzac pouvait aborder les sujets les plus hardis : qu'il s'agît de Vautrin, de la Fille aux yeux d'or ou de la tigresse d'un *Amour dans le Désert* la peinture des vices même était traitée avec tant de délicatesse qu'on eût pu croire qu'ils n'engageaient qu'à de regrettables pensées.

Passons maintenant à l'année 1946 et l'esprit encore occupé de l'aventure de ce beau Tancrède qui parvenu dans les alcôves s'y comportait en amoureux mystique, ouvrons l'*Apprenti* de Raymond Guérin qui vient de paraître chez Gallimard. M. Hermès habite un hôtel. Il colle longuement son œil aux trous de serrure et a toujours la chance de découvrir dans son champ visuel un couple occupé à d'amoureux débats. M. Hermès qui adore de pareils spectacles en est « *à la fois bouleversé et brisé* ». Et il tire de sa conduite de grands motifs d'orgueil. Avec une franchise de vocabulaire totale l'auteur entreprend l'apologie du voyeur. Misère de ces couples qui agissent. M. Hermès a découvert un plaisir d'une qualité très supérieure... dont il tire les conclusions extrêmes quand il a regagné le lit de sa chambre solitaire. Sur cette nouvelle forme des occupations de M. Hermès l'auteur ne jette aucun voile. Ces précautions lui feraient horreur. Il appelle un chat un chat. Oh oui ! Et il ne nous cache rien des occupations de M. Hermès (il revêt du linge de femme et tire de cette initiative des jouissances inouïes), ni de ses maladies qui sont vénériennes. Bref, M. Guérin est plus « intrépide » encore que Miller, ce qui représente vraiment un assez joli succès. Il n'est rien que son imagination ne soit prête à salir et si le nom de la comtesse de Noailles se présente à son esprit, il médite aussitôt sur les cabinets de la poétesse... Sur les conseils de ses amis M. Guérin, au dernier moment, a caviardé un bon nombre de passages de son livre — considérés comme trop dangereux (il paraît que les tribunaux auraient pu intervenir). Si l'on en juge par ce qui reste on devait atteindre là des sommets. Dans sa « prière d'insérer » l'auteur réclame « *le droit de tout dire et de tout faire entendre. Il est temps d'arracher le masque et de faire éclater les antiques tabous... Des aveux intolérables. Et pourquoi pas ? Car c'est seulement ainsi que l'on prendra sainement conscience des mythes qui pourrissent et paralysent la réalité. Dût-on, pour peindre cette atroce mythologie, laisser couler de sa plume les mots et les phrases comme un pus* ». Ce sont là de bien grands mots. « Faire éclater d'antiques tabous ? » S'il s'agit de la pudeur, on pouvait se procurer jadis des œuvres aussi spéciales chez les libraires du Palais-Royal. On les achète aujourd'hui ailleurs : voilà tout le changement. Je ne pense pas que ce soit à ce genre de tabous topographiques que M. Guérin entende s'attaquer. S'il se propose, en décrivant des chemisettes usagées de « libérer » l'homme, on pourrait concevoir des méthodes plus efficaces. Certains pensent que M. Guérin nous a livré là une grande œuvre désespérée. Il me semble que c'est plutôt une œuvre d'obsédé. Les préoccupations sexuelles y priment massivement toutes les autres. Quant au désespoir, il ne me paraît avoir été vaporisé de ci de là que pour donner au roman une « portée hautement philosiphique ». Cet exercice de pulvérisation n'est pas du tout convaincant. Personnellement M. Guérin me paraîtrait plutôt un obsédé gai. Ses immenses monologues intérieurs sont truffés d'idées cocasses et il y a une désinvolture

de gamin de Paris dans ses petites phrases cabriolantes et télégraphiques. Que la plupart du temps cet humour ne puisse être pleinement apprécié que par le dernier carré des vieux lecteurs de la *Culotte Rouge* c'est fort probable ; néanmoins le don est là. Rien de commun pourtant avec le grand lyrisme noir de Miller. Un Miller engage tout l'univers dans ses aventures. Celles de *l'Apprenti* n'incitent pas à des méditations sur le destin de l'homme, mais seulement à des réflexions sur l'usage des chambres meublées. Les descriptions érotiques ne libèrent ici aucun lyrisme, elles satisfont une imagination dépravée. M. Guérin, en écrivant, se donne des sensations. Comme, par surcroît, le volume se vend un bon prix, ce n'est pas après tout une mauvaise opération. Du point de vue « intellectuel » même le tour est avantageux. A en juger par certaines études critiques récemment publiées l'obscénité aujourd'hui impressionne. Elle fait naître un préjugé favorable. Les audaces de quelques grands écrivains sont à l'origine de ce curieux phénomène. Sans remonter jusqu'aux séances d'exhibitionnisme décrites par Rousseau, ni même aux distractions de Charlus chez Jupien, il faudrait se reporter, je crois, aux découvertes de Lady Chatterley, aux crottes de M. Bloom dans cet *Ulysse* de Joyce qui semble exercer une influence si profonde sur les jeunes écrivains — et plus près de nous à l'affreuse description des amours de Lucien et Bergère dans l'*Enfance d'un Chef* de Sartre. Parce que des écrivains célèbres ont fait des incursions dans le secteur maudit, on admet que l'obscénité implique le génie. Henry Miller va même beaucoup plus loin. Il écrit dans le dernier numéro de la revue *Fontaine*. « *En un sens, le recours de l'artiste à l'obscénité est comparable au recours du Maître à l'élément miraculeux* ». (Le Maître dont il s'agit, c'est tout simplement le Christ...) Dès qu'il a fait appel à l'obscénité, l'*artiste*, continue Miller, *est inévitablement emporté par le flot des forces qui le dépassent* ». Ici la dernière étape est franchie. L'obscénité n'implique pas le génie, elle le fait naître. Voilà, il faut en convenir d'assez déplaisantes extravagances — et qui eussent bien étonné les innocents lecteurs de la *Canne de M. de Balzac*.

***

Dans *Indiana* de George Sand, paru en 1832, Indiana qui aime très purement Raymond et le considère comme « *la moitié de son âme* » fait « *trois mille lieues pour le retrouver* ». Mais, pendant l'absence d'Indiana, Raymond a épousé Laure. Le hasard réunit les trois personnages qui considèrent aussitôt la situation résultant de cette simple rencontre comme si intolérable qu'Indiana franchit à nouveau trois mille lieues et retourne à l'île Bourbon. On aurait beaucoup surpris ces trois personnages en leur disant que ce second voyage était tout à fait inutile et que la situation comportait une autre solution. Dans les *Suspects* (Gallimard), Jean François Darbon nous décrit sans embarras la conclusion moderne des drames à trois personnages — thème classique des romans et des pièces de théâtre. Gisèle a épousé Gérard. Elle l'aime. Lui est moins ardent. Il jette des regards complaisants sur les autres femmes. Gisèle est jalouse. Jalouse et furieuse. Qu'on laisse la situation évoluer selon les données classiques, Gisèle prendra un amant. Cet amant pourrait être Claude. Alors pourquoi ne pas donner un coup de pouce au destin ? Pourquoi ne pas faire une expérience de « jalousie dirigée » ? Ce serait curieux, courageux. Oui, somme toute, c'est tentant. Gisèle

et Gérard prennent le grand parti. Ils invitent Claude à venir dans leur lit. L'expérience ne réussit pas très bien d'abord. Puis elle réussit trop bien. Puis cela se gâte. Qu'à cela ne tienne. Peut-être la présence d'une quatrième personne, Anne-Marie, rétablira-t-elle la situation ? On dispose d'un grand lit... Pourquoi se gêner ? Une fois qu'on est entré dans cette voie...

Cette aventure est scandaleuse. Mais il serait injuste d'assimiler les *Suspects* à l'*Apprenti*. M. Darbon n'a pas une complaisance maladive pour la peinture des actes sexuels. Son livre n'a rien d'orthodoxe certes, mais ce n'est pas l'œuvre d'un halluciné — et l'on doit y voir avant tout un témoignage — et fort curieux — sur le désarroi intellectuel et moral de certains étudiants. Ces jeunes gens sont inquiets et vacants ; ne croyant à rien ils s'accrochent avec passion aux idées extravagantes qui leur traversent le cerveau ; ils s'y accrochent pour les lâcher quinze jours plus tard après avoir organisé des expériences dangereuses ; ils font des grands mystères avec de petits incidents de leur vie, cherchent à s'étonner par des tentatives de suicide ou par des professions de foi cyniques. Ils manient la philosophie à grandes brassées et en font un détestable usage. Une des jeunes filles que dépeint M. Darbon, décide de quitter son amant parce que, étant marxiste (ou s'imaginant l'être) elle s'est persuadée que le *flux historique* doit logiquement la pousser du côté de Marc et non du côté de Michel. Tous ses camarades se déchirent eux-même en s'efforçant d'être des penseurs audacieux. Ils se croient des pionniers parce qu'ils s'aventurent dans des domaines qu'une sagesse séculaire avait interdits aux hommes. Voulant tout refaire ou tout découvrir, ils réussissent, quoiqu'intelligents, à agir comme des imbéciles ; ils sont désespérément malheureux. On sent que tous ces personnages, toutes ces pensées, tous ces actes ne sont pas issus de l'imagination d'un auteur détraqué. Tout cela est vrai — on le regrette — et parfois touchant. *Les Suspects* nous livrent un aspect nouveau de l'éternel « mal de jeunesse ». Il est clair d'ailleurs que l'auteur lui-même s'est dégagé de ce monde pénible, qu'il a pris du recul à l'égard de ses tristes héros et qu'il les considère maintenant avec une compassion ironique. Le tableau qu'il nous offre par exemple des rêves de la médiocre Gisèle est d'une drôlerie charmante. Enfin et surtout l'analyse des sentiments de Claude, le héros du roman, est poussée avec une sûreté, une lucidité remarquables. On peut s'irriter des licencieuses initiatives du ménage à trois, mais on doit convenir qu'elles trouvent place assez naturellement dans ce singulier récit. Quant au style, il n'est certes pas impeccable et M. Darbon aura tout intérêt à revoir de plus près ses prochaines œuvres, mais si l'on néglige certaines faiblesses, on reconnaît que la plupart des phrases ont un mouvement heureux et de séduisantes résonances. M. Darbon est un écrivain très doué et son livre mérite d'être dégagé du médiocre ensemble de la production courante.

Victor Hugo a écrit dans la préface de *Cromwell* que « *rien ne vient sans racine et que chaque époque est en germe dans celle qui la précède* ». Si l'on désire trouver une preuve supplémentaire de cette vérité, on pourra relire utilement, après les *Suspects*, le charmant *Penses-tu réussir* de Jean de Tinan. Ce livre a été publié en 1896. Il y a cinquante ans. L'auteur y déclarait dès la première ligne que son étude « *pourrait servir à caractériser la sensibilité amoureuse d'un jeune homme de ce temps* ». Le but poursuivi par le héros de cette « *monographie réaliste* » était de *juguler le*

rêve et de *trouver dans la sensation sa personnalité*. Pour réaliser ce programme Raoul de Vallonges ayant décidé de répudier le mythe de l'amour cherchait à se fabriquer un « moi » en méditant sur les expériences physiologiques qu'il poursuivait avec les grisettes du Quartier Latin. Des intentions de Vallonges aux réalisations des *Suspects* la distance n'est pas considérable — et pourtant il y a entre ces deux ouvrages nés d'esprits assez proches une différence essentielle qui met en valeur un des traits dominants de notre époque. Neutralisant les intentions intellectuelles de Vallonges il y avait en lui une aspiration profonde qui lui paraissait tellement naturelle qu'il ne l'exprimait même pas. Vallonges était un hédoniste et croyait au bonheur. Il voulait être heureux et si la vie et les travaux amoureux ne lui donnaient pas la félicité attendue il se réfugiait voluptueusement dans « les cigarettes blondes » et la contemplation du jardin du Luxembourg. Les jeunes gens de M. Darbon n'y pensent certes pas. Vivant dans un monde dur — dont ils font eux-mêmes en partie la dureté — ils ne tentent jamais de tirer d'un spectacle ou d'un être une raison d'aimer la vie. Malheureux ils ont perdu jusqu'au goût du bonheur. Et l'on dirait que tous leurs efforts sont consacrés à découvrir les catastrophes nouvelles que la condition humaine peut prodiguer. Ils plongent dans les gouffres du pessimisme absolu, connaissent l'horrible ivresse des échecs et apportent à démolir toute l'ardeur qu'en d'autres temps d'autres hommes apportaient à édifier. Ils ont bien des excuses sans doute. Mais leur tort est de croire qu'en sapant tout on accomplit une œuvre virile. Vauvenargues professait là-dessus une idée plus sage « *Ce sont les âmes faibles*, écrivait-il, *qui attachent à la destruction une idée d'audace et de puissance* ».

***

Si l'on considère la trame du roman de René Barjavel, *Tarendol* (Denoël), il ne nous semble pas apporter une note beaucoup plus optimiste. Il débute par le tableau d'une agonie, puis nous offre tour à tour le suicide d'un professeur, le spectacle de la mort d'un enfant 1 tué par un vélomoteur, d'un enfant 2 tué par un arbre, d'un homme aplati par un char, de l'assassinat d'un femme, de la lacération d'un visage à coups de rasoir, de la chute d'une petite fille tombant par une fenêtre, de la lapidation de sa mère, de la mort d'un homme coulé dans une masse de plomb et de la décomposition finale de l'héroïne (« *viande glacée, bouche pleine de neige, œil de lapin* ») et je ne compte pour rien les destructions collectives, résultats des bombardements aériens.

Il n'est pas surprenant que, hanté par tant de sinistres tableaux, l'auteur estime que la vie « *n'a pas de raison* ». La foi en l'absurdité universelle ne compte décidément plus ses adeptes. Et pourtant il y a chez M. Bajarvel trop de vitalité pour qu'il s'abandonne au désespoir aussi complètement qu'il veut bien le dire. Il croit à l'amour, à l'amour-mythe, et en cela il se distingue de la plupart de ses contemporains. Son roman comporte des pages de grand lyrisme consacrées à la passion du jeune Tarendol pour la petite Marie. L'aventure, qui se situe au milieu des montagnes, fait songer à certaines pages de Giono. Dans le reste du livre nous participons à la vie de Tarendol, élève dans un collège de province puis ouvrier typographe à

Paris. Ce roman est un roman à tiroirs. Il manque d'unité, mais non pas d'intérêt. M. Barjavel a du souffle et de l'imagination. Mais on le sent tiraillé entre des tendances littéraires très diverses. Il est tour à tour romantique, réaliste, simultanéiste, populiste, et j'en passe. Sur sa situation même de créateur il éprouve de curieuses hésitations. Il déclare ignorer ce que pensent ses personnages car un auteur ne sait pas tout, mais, un instant après, il décrit les pensées d'un mourant, exercice auquel ne peut se livrer qu'un écrivain s'attribuant une omniscience divine. Le style même reflète ces variations. Il est tantôt rapide et se concasse en petites phrases galopantes, tantôt s'étire en grandes périodes à méandres. Composée d'une série d'épisodes, dont quelques-uns sont excellents, l'œuvre ne comporte pas de notes tenues. L'observation y reste toujours un peu superficielle, un peu « journaliste ». Mais certains tableaux révèlent un réel pouvoir d'évocation — ce qui est, somme toute, un des traits essentiels du vrai romancier.

***

M. J.-J. Gautier, le critique dramatique du *Figaro*, avait publié l'an dernier un roman fantastique l'*Oreille*, où les pages d'un journal intime très parisien alternaient avec les imaginations diaboliques d'un Cazotte. Il présente aujourd'hui *Histoire d'un fait divers* (Julliard) qui tient quelque peu du roman réaliste de la fin du XIXe siècle. Son héros, Cappel, est un mineur du Nord, homme lent, faible, honnête et sensuel, sujet à des accès de colère capables de l'entraîner aux pires violences. Berné par une coquette de village astucieuse et méchante qu'il a la faiblesse d'épouser, Cappel a un jour le bénéfice de ses crises de rage, car il réussit à jeter définitivement son bourreau domestique à la porte. Mais c'est pour retomber bientôt dans les filets d'une petite Carmen parisienne qui se moque de lui et le fait si furieusement endéver qu'il lui tranche un jour la gorge d'un coup de rasoir. Il essaie d'ailleurs, un instant plus tard, de se supprimer lui-même, mais ne réussit qu'à tapisser de sang tous les murs de sa petite mansarde, ni plus ni moins que jadis, dans certain hôtel fastueux du faubourg Saint-Honoré, l'assassin inconnu de la duchesse de Choiseul-Praslin. Le roman, d'une composition très serrée, révèle chez l'auteur une grande variété de moyens. Certaine noce de village se présente dans son ridicule touchant et engoncé comme une toile du douanier Rousseau. On retrouve dans la poisseur des cafés l'atmosphère lourde de certains Simenon. Les prodromes du meurtre sont évoqués avec la coupante indifférence des rapports de police. Toutes les pages du livre séduisent par l'impeccable rigueur de la psychologie qui y est mise en œuvre et par le choix heureux de traits évocateurs. Mais en quoi l'auteur participe-t-il lui-même au drame et quelle inclination a pu le conduire à choisir un pareil sujet, c'est ce qu'on ne perçoit pas très bien. M. Gautier ne me paraît pas plus lié à Cappel qu'au héros de l'*Oreille*. Il fait songer à quelque Fouché littéraire qui appellerait devant lui des « cas » humains et s'amuserait à les montrer avec une distante curiosité. On dirait qu'il considère ses propres personnages avec la même intelligence froide et lucide que les spectacles des théâtres parisiens. On admire son talent. On ne pénètre pas son cœur. Sa réserve est-elle pudeur ou détachement abstrait ? La suite de sa carrière littéraire nous le dira, qui ne saurait manquer d'être brillante.

*
* *

M. Henri Bosco est un des écrivains les plus originaux d'aujourd'hui. Il nous apporte — ce qui nous paraît être la seule justification profondément valable d'un écrivain — une vue personnelle de l'univers. Ce somptueux présent on peut le devoir aussi bien à un jeune homme doué d'une sensibilité affinée qu'à un auteur qui a longuement travaillé à élucider ses rapports avec les êtres et les choses. C'est ici le cas. Ce qu'on doit dire d'abord de M. Bosco, c'est que pour lui l'homme ne se limite pas aux manifestations immédiatement perceptibles de sa vie. On dirait que M. Bosco croit avant tout à l'existence de l'âme, si le mot n'avait une résonance spécifiquement chrétienne. Or il y a chez M. Bosco du chrétien et du païen. En fait il y a eu de tout temps des hommes qui sentent autour d'eux la présence de mystères. Cette sensation paraît absurde à ceux qui ne l'éprouvent pas. Ils la classent avec dédain parmi les phénomènes d'autosuggestion. On retrouve cette divergence de vues à l'origine des débats humains les plus violents. Elle éclaire bien des luttes philosophiques et politiques. Dans la querelle des universaux qui incendia le Moyen âge, les réalistes plus ou moins consciemment étaient pour le mystère, les nominalistes contre. Les docteurs communistes eux aussi ont pris parti contre. Ils n'accordent de réalité qu'au mesurable. Et sans doute les hommes n'en finiront-ils jamais avec ce débat qui oppose des tempéraments sous le masque d'idées.

Pour M. Bosco les hommes doivent leur grandeur à leur union intime avec la nature et l'univers. Ils sont le passage de grandes forces qui les dépassent. Pascal, le héros de ce beau roman *Le Mas Théotime* (Charlot) qui obtint l'an dernier le prix Théophraste Renaudot est un homme dont les pensées ou les résolutions ne se forment pas en lui-même — car il n'est jamais limité à lui-même. Il est Pascal, certes, mais aussi tout le paysage qui l'entoure. Il n'y a pas de barrière entre lui et le monde. Ce n'est pas lui qui prend une décision, c'est une fontaine, c'est un cyprès. On ne saurait dire qu'il n'a pas de vie individuelle, mais, pour une part cette vie est régie par des puissances invisibles au conseil desquelles il est perpétuellement attentif. Est-ce là une manifestation de l'unanimisme ? Il ne le semble pas. Pour Jules Romains tout homme cédait à la pression d'un esprit collectif, l'esprit du groupe dont il faisait provisoirement partie. Pour Bosco, qui vit à la campagne, l'homme est le lieu de rencontre d'intentions de la nature. Ces deux théories ont une origine toute différente (Romains a construit son système rationnellement en partant d'une impression fugitive. Bosco vit le sien par une constante adhésion du cœur), mais un trait commun : elles se lient à la conviction de Savage Landor, qui à une époque où la T.S.F. n'était pas inventée, croyait que l'honne n'est qu'une antenne et reçoit de l'extérieur des messages qu'il prend pour des créations personnelles.

Le Mas Théotime, comme les romans de Walter Pater et de Charles Morgan, se déroule donc au-dessus des hommes et non en eux. Mais cet « au-dessus » qui a chez les écrivains anglais la diaphanéité du monde platonicien est chez Bosco d'une nature plus composite. Il fait songer à cet étrange *Centaure* de Maurice de Guérin, lieu d'interférence des concepts chrétiens et des grands mythes telluriques du paganisme... Si l'on ne considère que les faits, le sujet du *Mas* peut être brièvement résumé. Pascal hésite entre deux femmes. L'une « nerveuse » de haute tension, est ardeur et force

passionnée — une « dionysiaque » selon la terminologie de Nietszche — l'autre est sagesse, repos, accord avec la terre — une « apollinienne ». Pas une fois, d'ailleurs, les perplexités de Pascal ne sont fixées sur une de ces planches d'analyse psychologique qui, depuis le XVIIe siècle, font la gloire de notre littérature. L'auteur ne paraît occupé que de nous faire connaître les réactions de son personnage en face des forêts, des moissons ou des animaux. Mais comme il est mille façons de considérer un même spectacle, le choix que peut faire dans la série celui qui les regarde nous éclaire sur ses dispositions. Ainsi en lisant une étude littéraire nous pouvons deviner les traits psychologiques du critique, même s'il ne nous parle jamais de lui-même. L'exercice auquel se livre M. Bosco est, il est vrai, plus complexe : il ne s'agit pas seulement pour lui de nous faire connaître son Pascal par cette méthode indirecte, mais aussi de nous montrer comment ce personnage cherche à harmoniser son destin avec les aspects de la nature qui lui sont le plus chers. Cette œuvre singulière, toute pénétrée d'une vivante poésie, a profondément touché et touchera longtemps encore, je crois, tous ceux qui estiment qu'avec des descriptions réalistes et même avec des analyses cartésiennes on ne cerne pas tout l'univers d'un homme.

Du même Bosco on vient de publier *Le Jardin d'Hyacinthe* (Gallimard) qui fait suite à *l'Ane Culotte*, œuvre d'avant-guerre. Comme *Le Mas Théotime* ces deux livres sont essentiellement spiritualistes mais, évoquant, comme *le Mas*, l'atmosphère de la Provence, ils laissent passer un filet de cette vie drolatique et farceuse qui inspirait jadis les romans de Paul Arène et parfois ceux de Jean Aicard. Sur le versant « mystère » ils ne se développent pas avec la parfaite simplicité du *Mas*. La magie y prend souvent le pas sur la philosophie et les sorciers se substituent aux rêveurs. On regrettera peut-être ce changement de personnel, mais on aimera, dans ces deux romans, maintes pages d'une puissante venue où s'affirme encore ce que l'auteur lui-même appelle : « le sens de l'inexprimable ».

⁂

Les tomes XXI et XXII des *Hommes de Bonne Volonté* de Jules Romains (*Journées dans la Montagne, Les travaux et les Jours*) nous reportent aux années 1923, 1924. Ils groupent le récit d'une campagne électorale en Auvergne (Jerphanion se présente à la députation) et deux de ces petits romans que Jules Romains glisse depuis le début dans sa grande construction. Le premier évoque l'histoire d'un assassinat perpétré dans une ferme isolée du Massif Central, l'autre les tribulations conjugales de cet Haverkampf que nous avons vu insensiblement passer des affaires immobilières aux grandes spéculations. Qu'il s'agisse de définir une école politique, l'action d'un groupe, la situation d'un pays ou bien les sentiments et les pensées d'un homme, il apparaît de plus en plus clairement que Jules Romains recourt à la même méthode. C'est un logicien et un enquêteur. Veut-il éclairer les circonstances d'un assassinat mystérieux, l'évolution d'une aventure d'amour ou les données du problème franc-maçonnique, on le voit également, lorsqu'il a rassemblé, avec une ingéniosité vraiment extraordinaire, toutes les informations ou observations nécessaires, travailler par une suite de déductions pénétrantes, à dégager des conclusions claires et précises. Tout ce travail de ratissage, de criblage, d'analyse il l'exécute *devant*

nous. C'est un exercice où il a acquis une maîtrise stupéfiante et qu'il accomplit avec tant d'aisance et d'équité qu'après vingt volumes d'intimité avec lui on y prend toujours autant de plaisir. Sans doute faudrait-il ici parler une fois encore de l'art avec lequel Jules Romains transpose littérairement son immense enquête. Mais cet écrivain, par son heureuse fécondité, nous laisse la faculté de compléter son portrait d'année en année et de ne considérer dans chacun de ses livres qu'un des aspects de son talent. Ce qui nous a le plus frappé dans ces deux volumes, c'est son impartialité et son humanité. S'étant fixé pour tâche de toujours tenter de comprendre, on sent qu'il est toujours disposé à excuser.

Cela ne signifie pas qu'il entend tout admettre. Il dénonce la passion de détruire que semble posséder un bon nombre de nos contemporains. Son principe est qu'on ne doit rien supprimer qu'on ne soit sûr de pouvoir remplacer. Les guerres et les révolutions lui inspirent une aversion égale. Elles conduisent toujours à restreindre la liberté et, par l'appauvrissement qu'elles provoquent, interdisent pendant des années toute amélioration de la condition humaine. Pour Jules Romains le bonheur est une affaire importante et il ne croit pas que le bonheur soit possible si la société manque de stabilité. Dans l'Europe d'aujourd'hui il n'est pas un honnête homme qui puisse être certain de ne pas mourir en prison. Les cruautés, les déportations auxquelles se livrent les états totalitaires hantent des millions de cerveaux. Les hommes vivent dans la peur, sinon dans l'angoisse. C'est le trait essentiel du monde d'aujourd'hui. Les générations de demain, si elles se penchent sur notre histoire, le comprendront-elles ?

Dès 1924 des hommes lucides pouvaient discerner l'approche du cataclysme et les prodromes de la grande peur. C'est précisément ce que nous montre Jules Romains. Jerphanion étant monté cette année-là sur les toits de l'Ecole Normale n'éprouve plus comme en 1908 une ivresse d'espoir. Mais il a peur. Oui déjà. Il craint « *la fin du patrimoine, de l'ornement terrestre, le retour à la nudité géologique...* » et Jerphanion, son double, voyant sur la couverture d'un magazine l'image d'une jolie femme éprouve « *un pincement de cœur* » car il « *pense à tous les visages pareils à celui-là qui ont vu s'aligner en face d'eux un peloton d'exécution* ». Et il conclut : « *Il est affreux que nous soyons dans un temps où un visage de jeune femme nous donne de l'angoisse* ».

En entreprenant une évocation de notre époque portant sur vingt-cinq années et commençant en 1908. J. Romains s'est vu tragiquement poussé par les événements à cette idée qu'il assistait à la fin d'un monde. Il a senti croître en lui le respect, l'admiration, la tendresse pour le legs que nous avons tous reçu : notre civilisation. Le siècle avait débuté dans une confiance superbe (ou enfantine). La science faisait mille promesses. Le socialisme aussi. Les hommes pouvaient regarder l'avenir. Aujourd'hui, quel que soit leur « dynamisme », il leur est impossible, s'ils ne sont pas fanatiques, de ne pas se retourner pour considérer le passé avec quelque regret. Ils savent ce qu'ils ont perdu et redoutent ce que l'avenir va leur donner.

Aussi a-t-on vu paraître et se multiplier dans ces *Hommes de Bonne Volonté*, dont l'auteur a voulu faire un « miroir de ce temps », les manifestations de ce sentiment nouveau qu'éprouvent les hommes des conditions les plus diverses. S'est tout juste s'ils ne crient pas « La fin est proche. Encore une minute de bonheur, monsieur le Destin ».

On trouvera dans le tome XXI un curieux passage relatif au docteur Viaur. Ce savant que nous avons vu jadis engagé dans les travaux sur le cœur, et tout près de prouver (tout près, mais pas davantage) que l'homme pourrait par sa volonté réussir à ralentir voire à arrêter le jeu éternel de ses systoles et diastoles a renoncé à ses expériences. Il est devenu célèbre par des découvertes, d'une nature plus orthodoxe, sur la réfection des tissus. Mais il songe avec mélancolie à ses premières recherches qui auraient pu (sait-on jamais ?) dégager l'homme de l'empirisme scientifique et le « *faire sortir de sa condition* ». Est-ce abuser des droits du lecteur que de penser qu'en évoquant les regrets du docteur Viaur, Jules Romains a songé un peu à lui-même et à son épopée de la vision extra-rétinienne ? La position de Jules Romains à l'égard du mystère est fort curieuse. La plupart des rationalistes n'admettent pas l'existence de l'inconnu absolu. Ils croient à un inconnu provisoire dont la science triomphera un jour. Il ne semble pas que ce soit la position de M. Romains. Il croit au mystère, le mystère l'attire, mais ne lui communique aucune ivresse. Il manie les grandes énigmes avec une tranquillité de savant et travaille à piqueter leurs frontières. C'est ainsi qu'on l'a vu sonder jadis avec une précision de praticien le problème de l'unanimisme qu'il avait lui-même posé. A l'égard des hommes son attitude est toute semblable. Il sait qu'il existe dans chaque être un domaine inaccessible mais se comporte comme si l'analyse pouvait tout éclairer. Bien qu'un Balzac ai été plus loin que tout autre romancier dans l'étude psychologique de l'homme, il est une ligne où dans l'exploration de chaque univers individuel il semblait s'arrêter. En pratique Jules Romains n'observe pas le même tabou. Il en résulte que les héros balzaciens paraissent faits de *lumière* et *d'ombre* et passent comme des astres ingouvernables. Les personnages de Jules Romains sont *clairs* et semblent dans la dépendance d'une merveilleuse machinerie minutieusement montée.

Ce trait est en harmonie avec le caractère général de l'œuvre — où tout est organisé pour réduire les grands mouvements de notre époque à des phénomènes clairement intelligibles. Dans cette vaste mise au point des tendances, inclinations et idées de nos contemporains les personnages romanesques servent eux-mêmes d'exemples et de points de repère. Ils s'insèrent naturellement dans une trame de réflexions psychologiques et morales qui confèrent en quelque manière aux *Hommes de Bonne Volonté* l'aspect d'un immense essai — un essai qui nous permet de converser constamment avec l'auteur, comme on peut le faire avec Montaigne en lisant les *Essais*. Ce que nous devons avant tout à J. Romains c'est un plaisir d'intelligence et de raison. Plaisir que les hommes ont toujours goûté, mais qui nous semble plus précieux que jamais à une époque où la logique paraît avoir déserté le monde.

MARCEL THIÉBAUT.

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian et Claude Tolmer.) IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE 20, PARIS.— 9531-12-48

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LE VILLAGE DE BRANCHES

par Max Aldebert

(Gallimard).

Aventures d'un groupe d'enfants élevés dans une institution « pour les deux sexes » à la campagne. Le personnage principal, où il faut voir vraisemblablement quelque double de l'auteur, est un jeune homme tendu et ombrageux, épris de solitude et traversé par des nostalgies de domination. Le ton du livre est froid, réservé. L'auteur est à l'égard de ses propres souvenirs dans la même situation que son personnage en face de la vie : contracté. La prière d'insérer nous révèle qu'il a voulu écrire un roman de l' « engagement et de la liberté » ; cette volonté de généralisation l'a détourné de composer l'auto-portrait vers lequel tendait logiquement tout son récit et qui n'eût pas manqué d'être curieux. Ce roman, en dépit de son singulier glacis de gravité se recommande par la netteté du trait, le mouvement et la qualité du style.

FAILLITE DU DIRIGISME

par Ed. Giscard d'Estaing *(Spid)*

Signalons à nos lecteurs que la belle étude de notre collaborateur Ed. Giscard d'Estaing sur le dirigisme vient de paraître en plaquette aux Éditions Spid.

LE COMMANDANT OLAF PEDERSEN

de M. Émile Biette *(Fayard)*

Cet ouvrage contient deux histoires de marins assez proches par instant des récits de M. Peisson. Marins chargés d'obsessions silencieuses, hommes qui se connaissent peu et ne cherchent pas à s'expliquer. L'un rêve confusément d'une femme, l'autre de son petit-fils qu'il voudrait éloigner du dangereux métier de marin. Lourdes et vagues pensées que nous percevons au travers d'un rideau de brouillard. Le livre est attachant, solide et met en œuvre une technique très sûre.

M. T.

Erratum. — Dans l'article de M. Paul Reynaud, de Novembre 1946, page 3, 6e ligne, il faut lire 440 voix au lieux de 404 voix.

LE CHATEAU A L'ENVERS

par Hedwige de Chabannes *(Juilliard)*

C'est l'histoire d'une petite fille, jolie et fragile qui vit dans un château, parmi de vieilles gens, que son père arrache à ce paradis des enfances poétiques pour l'emmener vivre sous le soleil de l'Afrique et qui revient mourir d'un mal mystérieux au soir d'une fête foraine donnée pour elle dans le parc du vieux château.

Ouvrage où se fait sentir l'influence, décidément vivace, du Grand *Meaulnes :* il appartient au genre de la féerie et plus précisément d'une certaine féerie « aristocratique ». Dans la première partie on retrouve les éléments habituels du décor : parc de légende, étang mystérieux, chambres désertées où erre l'âme des choses mortes, — et la vieille marquise, les vieux serviteurs, le vieux cheval. Tout cela qui n'est certes pas imprévu ne manque pourtant pas de charme et le récit un peu languissant s'anime avec la maladie, les brèves et chastes amours, enfin la mort de cette jeune Véronique, rêveuse et irréelle, petite réplique, parmi beaucoup d'autres, de la Tessa de Margaret Kennedy.

Il y a dans ce livre de l'inexpérience, de la gaucherie, un penchant certain à la poésie facile, à la sentimentalité de surface, bref aux poncifs du genre. Mais l'auteur a sans nul doute le goût inné de la nature et le sens de la féerie.

Solange de la Baume.

VINCENT D'INDY

La Jeunesse (1851-1886)

par Léon Vallas *(Albin Michel)*

L'auteur a fait, dans cet ouvrage, un usage judicieux et indépendant des documents mis à sa disposition par la famille et les amis du compositeur. Le récit qu'il a ainsi conduit retient constamment l'attention du lecteur, fixe un moment considérable de l'histoire de la musique française, éclaire précisément la formation du caractère de Vincent d'Indy, en explique les penchants et les idées, relie à une tradition familiale l'attitude générale de l'artiste. Peut-être y manque-t-il un accent sur un certain humour dont Vincent d'Indy donnait dans ses propos maints témoignages et qui adoucissait ce que son personnage avait, à l'abord, d'un peu raide et militaire : humour qui ne devait pas être moins présent et moins vif dans la jeunesse. A cela près, le portrait est tracé d'une main à la fois juste et respectueuse. Et quel tableau décourageant de ce qu'on appelle une enfance « privilégiée » !

G. J.-A.

TABLE DES ANNÉES

- 1945 - 1946 -

N° 1. — AVRIL 1945

André SIEGFRIED. — L'Angleterre et la France.
Raymonde VINCENT. — Prière pour une petite morte.
***. — Un cours de Paul Valéry.
J. PAUL-BONCOUR. — Souvenirs sur Waldeck-Rousseau.
Alexandre ARNOUX. — Solstice magique.
Marcel ACHARD. — Édouard Bourdet.
Édouard BOURDET. — Mimsy.
Louise de VILMORIN. — Poèmes.
Jean MARIOTTI. — Journal de captivité.
J. R. — Rome « non belligérante ».
René GROUSSET. — Un savant français : Joseph Hackin.
Ed. GISCARD D'ESTAING. — Les données du problème financier.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les livres.

N° 2. — MAI 1945

COLETTE. — Pour Hélène Picard.
François MAURIAC. — Les Mal Aimés.
Harold NICOLSON. — Le Parlement britannique pendant la guerre.
Anatole FRANCE. — Lettres inédites.
Fr. CHARLES-ROUX. — Bienvenue aux Américains.
Aldous HUXLEY. — L'Avenir du passé.
Clarisse FRANCILLON. — Le Bouquet de l'autre femme.
Jean MASSIP. — La Résistance aux Antilles.
Henri MOUREU. — Les Dernières Armes d'un peuple traqué.
Ed. GISCARD D'ESTAING. — Nationalisations.
Louise de VILMORIN. — Le Théâtre de la mode.
Jean ALLARY. — Notes anglaises.
Émile MAGNE et Maurice LANOIRE. — Les Livres d'histoire.

N° 3. — JUIN 1945

Georges DUHAMEL. — Anatole France gardien du langage.
André BILLY. — Anatole France devant la critique contemporaine.
François MAURIAC. — Les Mal Aimés (fin).
Marcel PROUST. Lettres inédites.
William R. TYLER. — Le débarquement du 6 juin.
Gilbert MAUGE. — Raisons.
Jean BAILLOU. — Souvenirs du Camp des Brumes.
Maurice PERNOT. — La France et son Empire à San Francisco.
Georges SIMENON. — Nicolas.
Albert BÉGUIN. — Romain Rolland devant Péguy.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les livres.

N° 4. — JUILLET 1945

Jérôme et Jean THARAUD. — L'Antiquaire d'Ispahan.
Ernie PYLE. — Sicile, Jour " J ", Heure " H ".
Maurice LEVAILLANT. — Benjamin Constant et Madame Récamier.
Paul GÉRALDY. — Georges Navel.
Georges NAVEL. — Travaux.
Pierre FRÉDERIX. — Images d'Allemagne.
Robert DEBRÉ. — La santé des Enfants français.
Gérard BOUTELLEAU. — En marge de la Conférence de San Francisco.
Pierre AUDIAT. — A la Sorbonne.
Claire DAVINROY. — Camp de Prisonnières.
Ed. GISCARD D'ESTAING. — Salaires et prix.
E. MAGNE et M. LANOIRE. — Les Livres d'histoire.

N° 5. — AOUT 1945

Jules ROMAINS. — Le Temps de l'Inquiétude.
Somerset MAUGHAM. — Vacances de Noël. — I.
Jean ROSTAND. — La Chimie de l'Hérédité.
Jean CASSOU. — Éluard.
Paul ÉLUARD. — Le Travail du Poète.
Maurice PERNOT. — Le Sort de l'Allemagne.
René LALOU. — Romain Rolland.
Robert FABRE. — La France manque de Charbon.
Quentin REYNOLDS. — Les Américains en Iran.
Gérard BAUER. — Le Théâtre.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les Livres.

N° 6. — SEPTEMBRE 1945

Francis CARCO. — Poètes en Prose.
Harold NICOLSON. — Les Élections générales en Grande-Bretagne.
René LALOU. — Paul Valéry.
Auguste DETŒUF. — Le Problème du Travail français.
Joseph PEYRÉ. — Saint Tropez, martyr.
Léon-Paul FARGUE. — Souvenir de Saint-Exupéry.
Pierre DENOYER. — Guerre dans le Pacifique.
Somerset MAUGHAM. — Vacances de Noël. — II.
Pierre FRÉDÉRIX. — Le Communisme allemand.
Ed. GISCARD D'ESTAING. — L'Impôt sur le Capital.
E. MAGNE et P. AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.

N° 7. — OCTOBRE 1945

Paul CLAUDEL. — La Vieillesse d'après l'Écriture Sainte.
Paul BASTID. — La Situation politique à la veille des élections.

Somerset MAUGHAM. — Vacances de Noël. — III.
Lucien de GENNES. — La Pénicilline.
Jacques PERRET. — Pour Ramos.
Jean de PANGE. — De l'Union franco-britannique à l'Union de l'Occident.
Georges SALLES. — Les Musées de France.
Robert d'Harcourt. — La fin d'Adolf Hitler et le danger d'une légende.
Claude ROSTAND. — Un an de Radio française libre.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les Livres.

N° 8. — NOVEMBRE 1945

Georges DUHAMEL. — Images de la Vie du Paradis. — I.
Maurice GARÇON. — Les Tribunaux d'exception.
DANIEL-ROPS. — William Blake.
GUILLAIN DE BÉNOUVILLE. — Naissance d'un Réseau.
Somerset MAUGHAM. — Vacances de Noël. — Fin.
Ed. GISCARD D'ESTAING. — Le Change Français.
Raoul de ROUSSY DE SALES. — Réflexions d'un Homme désabusé.
Philippe SOUPAULT. — Journées d'apprentissage.
Raymonde VINCENT. — La Peur.
Jean THIBAUD. — Univers et Réalité.
Émile MAGNE et Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.

N° 9. — DÉCEMBRE 1945

André SIEGFRIED. — Introduction aux États-Unis d'après-guerre.
VERCORS. — Permanence de la Pensée française.
Aldous HUXLEY. — Le Banquet Tillotson.
Denise BOURDET. — Souvenirs sur Édouard Bourdet.
Georges DUHAMEL. — Images de la Vie du Paradis. — II.
TRUTIÉ DE VARREUX. — Réquisitions de Logements.
Jean THIBAUD. — Univers et Réalité.
Gérard BAUER. — Le Théâtre.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les Livres.

N° 1. — JANVIER 1946

Pasteur VALLERY-RADOT. — La Médecine française en péril.
André FRANÇOIS-PONCET. — Le Chancelier Brüning.
Georges DUHAMEL. — Images de la Vie du Paradis. — Fin.
Paul GÉRALDY. — Féeries.
Ed. GISCARD D'ESTAING. — La Situation économique.
Léo LARGUIER. — La Passion des honnêtes gens.
John STEINBECK. — Les Chrysanthèmes.
J. DONNEDIEU DE VABRES. — Chemins de fer français.
Alaric JACOBS. — Dans Tobrouk assiégée.
Claude ROSTAND. — Ballets.
Pierre GAXOTTE et Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.

N° 2. — FÉVRIER 1946

Paul VALÉRY. — Gabriela Mistral.
Alexandre ARNOUX. — Le Crime de l'Arbre.
André HAURIOU. — Vers la dictature des partis.
Julien BENDA. — Non Possumus.
Beverley NICHOLS. — Tableaux de l'Inde.
Alphonse RIO. — La Renaissance des Ports maritimes français.
Pierre FRÉDÉRIX. — Le Procès de Nuremberg.
Denise BOURDET. — Visages de Jouvet.
Pierre AUDIAT. — Étudiants 1946.
Gérard BAUER. — Le Théâtre.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les livres.

N° 3. — MARS 1946

Marc CHADOURNE. — Lettre d'Amérique.
Pierre FRÉDÉRIX. — Noémi. — I.
Ed. GISCARD D'ESTAING. — Devant les réalités financières.
Romain ROLLAND. — Souvenirs de l'École Normale.
Joseph CONRAD. — Le Miroir de la Mer.
Lucien Lelong. — Défense de la mode.
Gabriel MARCEL. — Charles du Bos.
Charles du BOS. — Pages de Journal.
René LALOU. — Images de Scandinavie.
Donald STOKES. — La bataille des mines magnétiques.
***. — La France et l'Indochine.
Pierre GAXOTTE et Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.

N° 4. — AVRIL 1946

Paul CLAUDEL. — Francis Jammes.
Francis JAMMES. — Lettres à Arthur Fontaine.
Paul BASTID. — Le rassemblement nécessaire.
Charles d'YDEWALLE. — Carcel Modelo.
Maurice CHEVALIER. — Mes premières chansons.
Pierre DANINOS. — Écolier.
Philippe SOUPAULT. — Roosevelt et la France.
Pierre FRÉDÉRIX. — Noémi. — II.
Raymond POLIN. — Introduction à la philosophie de J.-P. Sartre.
Gérard BAUER. — Le Théâtre.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les livres.

N° 5. — MAI 1946

Édouard HERRIOT. — La Liberté de la Presse.
Julien GREEN. — Journal.
J. PAUL-BONCOUR. — Le Coup de force de la Rhénanie.
William SHIRER. — Berlin en mars 1936.
Pierre BOURDAN. — Le drame anglo-russe.
Dorothy PARKER. — Nous y voilà.
J. LANIEL. — Le Parti républicain de la Liberté.
Pierre FRÉDÉRIX. — Noémi. — III.
Ed. GISCARD D'ESTAING. — Sécurité sociale.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
Pierre GAXOTTE et Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.

N° 6. — JUIN 1946

Charles MORGAN. — L'Artiste dans la Société.
Marcel ACHARD. — Auprès de ma blonde. — I.
Jacques CHENEVIÈRE. — L'action de la Croix-Rouge pendant la guerre.
Étienne ROMAT. — La dernière patrouille du Borie.
Thierry MAULNIER. — L'Antigone de Garnier.
***. — Du referendum aux élections.
Patrice de LA TOUR DU PIN. — Poèmes.
Fernand GREGH. — Les salons parisiens.
Pierre FRÉDÉRIX. — Noémi (fin).
Gérard BAUER. — Le Théâtre.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les livres.

N° 7. — JUILLET 1946

André SIEGFRIED. — Le Front arctique du Canada.
Marcel ACHARD. — Auprès de ma blonde. — II.
Willy SPERCO. — La Chute de Mussolini.
Robert KEMP. — Rémy de Gourmont.
Ed. GISCARD D'ESTAING. — L'Étatisme en action.
Claude RIGA. — La Frontière invisible.
Léo LARGUIER. — Autographes et manuscrits.
Pierre AUDIAT. — Au Collège de France.
Robert FABRE. — La Situation charbonnière de la France.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
Pierre GAXOTTE. — Les Livres d'Histoire.

N° 8. — AOUT 1946

Rosamond LEHMANN. — L'enfant de la bohémienne.
Robert d'HARCOURT. — Le phénomène nazi.
François CHARLES-ROUX. — Pie XII et le début de la guerre.
Marcel ACHARD. — Auprès de ma blonde (fin).
Albert BEGUIN. — Balzac visionnaire.
Jean BROUCHOT. — Les conditions d'une bonne justice.
Yvon BIZARDEL. — L'exposition du Petit Palais.
Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.
Jean ALLARY. — La vie à Londres.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les livres.

N° 9. — SEPTEMBRE 1946

Lord VANSITTART. — Les relations franco-anglaises.
André MAUROIS. — États-Unis 1946.
Joseph PEYRÉ. — Un soldat chez les hommes. — I.
Emil LUDWIG. — Une journée de ma vie.
Ed. GISCARD D'ESTAING. — Faillite du dirigisme.
Francis GERARD. — Femmes de Malte.
Henri GUILLEMIN. — Trois inédits de J.-J. Rousseau.
Jacques MARCHEGAY. — La reconstitution de la Marine marchande.
Jean-Jacques GAUTIER. — Silences.
***. — Le problème algérien.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
René ARNAUD. — La France telle que l'ont vue les soldats Américains.
Robert de SMET. — Le théâtre en Angleterre.
Pierre AUDIAT et Pierre GAXOTTE. — Les Livres d'Histoire.

N° 10. — OCTOBRE 1946

René PAYOT. — Le Drame de la paix.
Johan BOJER. — Souvenirs de jeunesse.
Jacques CHARPENTIER. — La Justice depuis la libération.
Charles du BOS. — Pages de journal.
Joseph PEYRÉ. — Un soldat chez les hommes. — II.
Christian de MANNLICH. — Gluck à Paris.
André ROUSSEAUX. — André Malraux.
René LALOU. — Retour en Hollande.
Jean THIBAUD. — La bombe atomique et le secret de l'énergie nucléaire.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les livres.

N° 11. — NOVEMBRE 1946

Paul REYNAUD. — La situation politique en France à la veille des élections.
André SIEGFRIED. — Un monde nouveau.
Jules ROMAINS. — Matin de Paris 1933.
Alberto MORAVIA. — L'Imbroglio.
Lucien DESCAVES. — Souvenirs sur l'Abbé Mugnier.
Joseph PEYRÉ. — Un soldat chez les hommes (fin).
Ed. GISCARD D'ESTAING. — Convergences inflationnistes.
Jean POMMIER. — Le Silence de Racine.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
Gérard BAUER. — Le Théâtre.
Jean THIBAUD. — La bombe atomique et le secret de l'énergie nucléaire. — II.
Pierre AUDIAT et Pierre GAXOTTE. — Les Livres d'Histoire.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

PORTRAITS DE MUSICIENS

par Adolphe Boschot, un vol. de 228 p.
(Plon, édit.)

Ces recueils d'articles publiés au cours de nombreuses années risquent de ne contenter pleinement presque aucun lecteur : les uns déploreront le décousu, d'autres des chapitres devenus désuets ; à certains, des pages écrites comme « articles nécrologiques » sembleront aujourd'hui, selon le cas, excessives dans la louange ou dans la restriction : l'inclusion de certains chapitres y paraît inexplicable ; pourquoi, auprès d'une douzaine de compositeurs, ce seul interprète, Fugère ? L'auteur nous dit, au début de ce livre, qu'il a choisi ces pages, « surtout parce qu'elles parlent d'œuvres et d'artistes qui, encore maintenant, plaisent à la plupart des auditeurs ». N'eût-il pas mieux valu qu'il n'écoutât franchement que son propre goût ? Nous y aurions probablement gagné le rappel de certaines « valeurs » disparues, qui éclaireraient les incertitudes de la critique, l'inconsistance du succès, l'injustice et l'ignorance du public, et eussent donné à ce recueil plus de qualité historique.

Tel qu'il est, il contient un chapitre considérable, celui qui est consacré au « Conflit Berlioz-Wagner » : il est important, non seulement par son sujet, la mésentente de deux génies, mais encore par sa méthode, celle d'un examen minutieux des textes et des conditions physiques et morales des divers acteurs. Ce chapitre peut donner utilement à réfléchir autant sur les méfaits d'une femme vaniteuse et acariâtre dans la vie des grands hommes, que sur la précipitation dans les jugements et sur la confection des légendes : c'est là une méthode de *considération des faits*, qui garantit à une étude de ce genre une valeur et une puissance de conviction durables.

On ne s'étonnera pas de l'intérêt particulier qui s'attache également à l'étude sur « Berlioz et la musique russe », indépendamment de l'émouvante lettre de Balkiref, qui y est citée. M. Boschot possède toutes les clés et a ouvert toutes les portes du domaine berliozien : il y est maître.

Ses *Notes Mozartiennes* ont une qualité presque égale. Mozart aussi a été un des « thèmes passionnels » constants dans la vie de l'auteur : on les lira avec profit. Les pages consacrées à Rossini, Chabrier, Franck et Ravel nous semblent aujourd'hui manquer de chaleur : n'ayant pas eu, au départ, l'intention d'une étude profonde, elles offrent naturellement le caractère incomplet de la chronique, que peuvent seuls racheter parfois l'éclat, le brillant, l'ardeur, et encore, après trente ans, l'éclat peut ressembler au clinquant : la sincérité et la mesure, assurément, ne peuvent éviter quelque froideur.

G. J.-A.

GLOSES SUR MALLARMÉ

par Camille Soula, un vol. 291 p.
(Éditions Diderot)

L'exégèse mallarméenne se multiplie d'heure en heure. On se plaît à chausser la sandale d'Œdipe, ou du moins ses bésicles. A défaut de la clef de l'énigme, on peut donner de soi une idée avantageuse, et reprendre avec véhémence les explicateurs précédents : il faut croire que la nature humaine y trouve son compte.

Dans le flot des explicateurs, M. Camille Soula occupe une place assez rare, entre les scoliastes contemporains du poète et ceux qu'a suscité un flot récent de mallarmisme. Les commentaires datent d'un temps où l'auteur d'*Hérodiade* était presque tombé en désuétude : et son *Essai sur le Symbole de la Chevelure*, bien connu des mallarméens, demeure l'une des plus heureuses tentatives pour joindre les fils intimes de l'inspiration du poète, par la considération d'un seul thème avec insistance repris. Ces pages et le commentaire inédit de *l'Après-midi d'un Faune* sont le meilleur de ce recueil : on y voit s'entr'ouvrir des portes : on ne peut demander davantage, l'étendue de ce qu'elles découvrent dépend de la plus ou moins bonne vue de qui regarde.

En revanche, le commentaire de la *Prose pour des Esseintes* est le type de l'explication qui n'explique rien et ne fait qu'ajouter des mots aux mots, comme celui de *Sainte* ne fait que rendre moins clair un poème assez explicite et que son occasion explique surabondamment.

L'exégèse ne s'embarrasse pas de chronologie : deux sonnets écrits, nous le savons, à dix ou quinze ans d'intervalle, nous sont proposés, en dépit de leurs dates de naissance comme « la suite et le développement de l'autre » ; mainte source y est attribuée que les faits viennent démentir : les faits, pour les commentateurs, ne sont que de peu d'importance : il s'agit d'expliquer un songe par des fables. M. Soula y est, par moments, parvenu. D'ailleurs n'est-ce pas répondre au vœu même de Mallarmé que d'apporter avec soin à son œuvre un peu plus d'obscurité ?

G. J.-A.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *(Suite)*

SANS POUVOIRS

par Jean Giraudoux.
(Éditions du Rocher, Monaco)

A la veille de la guerre, Jean Giraudoux avait publié *Pleins Pouvoirs*, en ce temps, le mot était à la mode, et les Présidents du Conseil successifs se faisaient donner par les Chambres des délégations de pouvoirs de plus en plus étendues, avec lesquelles il se bornaient d'ailleurs à expédier les affaires courantes. Les années ont passé, la France est couverte de ruines que l'on commence à peine à déblayer, Giraudoux est mort, et voici que nous parvient comme un message d'Outre-Tombe son livre posthume, *Sans Pouvoirs*. Lecture à la fois excitante et un peu décevante pour l'esprit, comme il arrive souvent avec l'auteur de *Bella*.

Les formules saisissantes abondent. Elles marquent, telles qu'une lampe qui s'allume, la rencontre exacte, le parfait recouvrement de l'idée et de la forme. Citons-en quelques-unes : « L'idée de la Force ne hante en France que les esprits faibles. » Voilà pour les apprentis dictateurs. « Les réformes ne sortaient pas de têtes nouvelles, mais de vieux cartons ». Voilà pour les techniciens. « En France, la familiarité remplaçait la fraternité » et voilà pour les politiciens électoraux.

Dès son avant-propos, Giraudoux note, avec beaucoup de pénétration que chaque Français connaît la situation réelle de la France, mais qu'il suffit que ce Français « soit promu chef » pour que cette vérité lui échappe. Malheureusement, cette idée une fois énoncée, Giraudoux n'y a point réfléchi assez pour voir que cette cécité s'étend, par un sort fatal à tous les Français, dès qu'ils font usage de leur souveraineté, le bulletin de vote. Et ce mal s'aggrave encore avec le système électoral actuel où sont rois les partis, c'est-à-dire les synthèses les plus fausses que l'esprit puisse concevoir, puisqu'elles refusent systématiquement une autre lumière que celles que laissent filtrer les verres aux couleurs du parti !

Les sept chapitres qui constituent *Sans Pouvoirs* sont inégaux en intérêt et en portée, et nous ne croyons pas que ce défaut soit uniquement imputable à la mort de l'auteur. Sur les *Finances*, sur l'*Information*, Giraudoux n'a pas été très loin dans son analyse. A propos de l'*Urbanisme*, il part de l'idée fort juste que chaque nouveau-né est comme un immigrant dans sa nation, et qu'il a « droit à sa nation toute neuve ». Elle doit lui offrir l'espace, l'imagination, l'espoir. Mais après avoir égrené vingt observations excellentes, Giraudoux conclut qu'il faudrait créer un Conseil de l'Urbanisme « Etat-Major de réalistes et de visionnaires ». Pour en arriver là, ce n'était point la peine de nous faire tant rire dans *Intermezzo* avec l'Inspecteur et son Conseil Supérieur « formé naturellement d'esprits supérieurs ».

Ne cherchons pas plus dans *Sans Pouvoirs* que dans la *Folle de Chaillot* les éléments d'une politique nouvelle. Flottant entre un libéralisme de tradition, et une curiosité de réformes, après avoir vu la politique longtemps et d'assez près, mais sans en connaître les vraies responsabilités, Giraudoux, dans son dernier livre, se montre critique plutôt que constructif et *Sans Pouvoirs* vaut davantage par l'intuition poétique que par la cohérence synthétique.

Giraudoux reste un humaniste, et après des chapitres qui ne tiennent pas les promesses de leurs titres techniques, il s'élève dans sa conclusion *Avenir de la France* à des vues où n'atteignent pas les techniciens. La nuit pendant laquelle il écrivait, il en a admirablement défini le caractère en une phrase : « Cette guerre est une guerre que l'homme s'est déclarée à lui-même. » Il a senti que les jours qui suivraient ne seraient pas plus clairs, et que dans l'affreux monde de matière où nous vivons, la paix ne rendrait pas à l'homme et à la pensée la place usurpée par la machine. « Un monde susceptible de recevoir et de donner dans l'ordre des sens et du cœur », tel est, dit Giraudoux en sa dernière page, le monde qu'il faudra construire. Il ne l'aura point vu, mais nous, si nous devons le voir, ce sera après avoir traversé encore combien d'épreuves ?

F. L.

PROBLÈMES ACTUELS

par Jean Dupin
(Éditions du Rocher - Monaco)

C'est à peu près le même sujet que celui du livre de Jean Giraudoux, mais traité d'une manière bien différente : chiffres caractéristiques, documentation précise, exposé qui ne vise qu'à la clarté. M. Jean Dupin, industriel habitué à analyser les situations complexes, présente sans amertume, mais sans optimisme vain, le bilan de la France. Un tel livre ne se résume guère mais, quand on l'aura lu, on le relira, car sur les points essentiels de notre vie publique : production, finances, lois sociales, il contient de quoi faire réfléchir les citoyens français, appelés tous les six mois à donner leur avis sur des problèmes que la propagande des partis embrouille et obscurcit à plaisir.

F. L.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *(Suite et fin)*

CLAUDE NICOLAS LEDOUX

par Marcel RAVAL

(Arts et Métiers graphiques)

Cet étonnement que l'on éprouvait lorsqu'on voyait pour la première fois les palais de Vicence et de Mantoue, ce choc que nous dispense infailliblement la découverte d'un monde où s'affirme une imagination vraiment libre, on peut l'éprouver aujourd'hui, en contemplant dans le beau volume que viennent de publier Marcel Raval et Charles Moreux, la série des œuvres, plans et projets de l'architecte Ledoux. Un véritable créateur, ce Ledoux, et méconnu dans notre pays où nos grands architectes n'ont jamais obtenu la gloire qu'ils méritent (Balzac lui-même, comme le rappelait le comte de Fels dans son livre sur Gabriel parle de l'avenue *Gabrielle* — le long des Champs-Elysées — le nom du constructeur des pavillons de la place de la Concorde ne lui étant pas familier). L'œuvre de Claude-Nicolas Ledoux (1736-1806) se développe dans deux directions : une purement classique, une extraordinairement personnelle que, en se basant sur certaines définitions d'Eugénio d'Ors, on peut appeler baroque.

Dans la ligne classique, Ledoux a construit des monuments d'une pureté, d'une élégance rares. La plupart ont disparu, mais quelques étonnants chefs-d'œuvre subsistent encore : le château de Benouville en Normandie, le pavillon de madame du Barry à Louveciennes, le théâtre de Besançon. De l'ensemble de pavillons (Propylées) construits par Ledoux pour orner les quarante entrées de la nouvelle enceinte de Paris (mur des Fermiers généraux), pavillons « d'une variété infinie de formes et de silhouettes », il ne subsiste plus que les rotondes du parc Monceau et de la Villette et les pavillons Denfert-Rochereau et de la barrière du Trône. M. Moreux signale l'influence exercée sur Ledoux par Piranèse et Palladio et les rapprochements qu'il institue ne sont pas discutables. Mais il y a un point à partir duquel Ledoux est entré dans un monde essentiellement personnel qui fait songer à certaines imaginations de Grandville (*Un autre monde*), voire à des rêves surréalistes. Au château de Maupertuis, il logea une habitation dans une sphère. Pour Arc et Senans, il dessina le projet d'un pont « inédit », dessina le projet d'un pont extraordinaire, dont les arches étaient de grandes trirèmes de pierre. Ce ne sont là, si l'on veut, que de curieuses fantaisies, capables d'étonner plus que de séduire. Mais ce qui est digne d'une admiration sans réserve, ce sont les ensembles monumentaux qu'il réalisa à Paris (maisons Hosten aujourd'hui disparues) et surtout à Arc et Senans, dans le Jura, où il édifia pour la saline de Chaux un groupe de constructions d'une rare originalité. Reportez-vous au livre de Marcel Raval, vous y trouverez des photographies de ces splendides bâtiments à peu près complètement ignorés du grand public. Cet ensemble devait trouver place dans un ensemble plus vaste encore : Ledoux voulait construire toute une ville industrielle et il avait dessiné les projets de tous les monuments. Sa cité (Ledoux est un des premiers qui aient songé à une architecture « sociale ») est un modèle de grandeur et d'harmonie et l'imagination y règne toujours en maîtresse (seule ombre au tableau : l'abus des colonnes à bossages). Comment ne pas contempler avec mélancolie, cette série de constructions où l'invention s'allie si heureusement avec le sens de la tradition, alors qu'aujourd'hui nos dirigeants et nos édiles ont si complètement perdu le sens de la beauté que, non contents de ne construire (quand ils construisent) que des monuments regrettables, ils compromettent à plaisir les ensembles architecturaux que le passé nous a légués. Hier on écrasait le quartier Saint-Germain-des-Prés sous l'incroyable bâtisse de Walter, aujourd'hui on érige au deux extrémités du pont du Carrousel, quatre obélisques de fonte qui déshonorent à la fois le Louvre et le quai Malaquais. Quand on a lu le livre de Marcel Raval, on songe aussi, en repassant en esprit l'imposante série de bâtiments que Ledoux a construits, bâtiments publics et privés, de la Ferme Générale à l'hôtel Thélusson (disparus), on songe aux remarques de G. Lenôtre sur la richesse de la France à la veille de la Révolution. Le vrai symbole de la prospérité, ce n'est pas hélas ! le nombre des billets de banque, c'est celui des constructions. Or sous Louis XV et sous Louis XVI la France s'est couverte d'une imposante quantité de monuments *utiles* et *beaux*. Quand notre pays assistera-t-il à une pareille Renaissance ?

M. T.

CLAIRE CHARLES-GÉNIAUX

A L'AMOUR TOUT EST POSSIBLE

Roman in-16 **75** Fr.

***

CHARLES SILVESTRE

MANOIR

Roman in-16 **90** Fr.

***

JULIEN GREEN

JOURNAL 1940-1943

In-16 **110** Fr.

***

ROBERT ROCHEFORT

DANS LE ROYAUME DU PÈRE

...le domaine de l'enfant

In-16 **90** Fr.

***

PAUL SAINTE-CLAIRE DEVILLE

LA COMMUNE DE L'AN II

Vie et mort d'une assemblée révolutionnaire

In-8° (14×20) **180** Fr.

***

NATIONS ou FÉDÉRALISME

par E. Hallet Carr - W. Röpke
R. Aron - F. Bayle - M. Belgion
Daniel-Rops - D. Lazard
A. Marvaud - F. Perroud
etc...

In-16 Collection *Présences* **100** Fr.

***

PAUL PLANUS

COMITÉS D'ENTREPRISE EN ANGLETERRE

In-8° (14×20) **130** Fr.

PLON

DESCLÉE DE BROUWER

Aldous HUXLEY

L'OLIVIER

ESSAIS

Traduction de Jules CASTIER

1 vol..... 130 frs.

76 *bis*, rue des Saints-Pères
PARIS (7e)

Pour être vraiment au courant des choses d'Outre-Manche *lisez*

LA REVUE DE GRANDE-BRETAGNE

où chaque mois écrivains, techniciens, savants, sociologues, artistes en renom vous présentent les grandes questions d'actualité anglaise

Chez tous les Libraires : chaque mois 18 fr.
Dépositaire : HACHETTE
Service étranger : 115, rue Réaumur, PARIS-2e

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *(Suite)*

AMÉDÉE PICHOT

by L.-A. Bisson, 422 pages.

(Basil Blackwel, Oxford)

La justice vient : mais elle est toujours un peu boîteuse. Voilà bien des années que plusieurs d'entre nous, et M. Valery Larbaud à notre tête, réclamions qu'on en usât avec plus d'équité envers Amédée Pichot, l'un des plus extraordinaires traducteurs qui aient vécu dans notre pays, l'un des mieux informés et des plus scrupuleux, l'homme qui, dès 1823, rendait accessibles les œuvres de Byron et de Walter Scott au public français et à une bonne partie des lecteurs d'Europe. On lui consacre enfin un gros livre, mais c'est en Angleterre et en anglais. M. L.-A. Bisson s'est mis en peine d'élucider l'enfance de son héros avec un soin peut-être extrême. Etait-il nécessaire de s'étendre aussi complaisamment sur des relations familiales qui marquent précisément que rien absolument ne disposait ce jeune provençal à devenir un anglicisant : pas plus que ne l'y préparèrent les circonstances qui firent de lui tout d'abord un docteur en médecine de la Faculté de Montpellier. Qu'on apprenne ainsi qu'il fut bon fils et bon époux n'éclaire guère la figure littéraire d'Amédée Pichot qui, seul, aujourd'hui, nous importe. Il eût été plus profitable d'essayer de découvrir les sources de cette vocation et de rechercher si elle ne participa point de cette fureur d'anglophilie, d'anglomanie ou de « curiosités anglaises » que les émigrés rapportèrent avec eux dès les débuts de la Restauration.

La partie de l'ouvrage consacrée à l'œuvre d'Amédée Pichot est d'une qualité plus efficace, et, particulièrement, les cent excellentes pages, judicieuses et nourries, consacrées au *Voyage en Angleterre et en Ecosse*, publié en 1825 et qui conserve encore aujourd'hui tant d'actualité qu'on devrait bien en faire une réédition : un peu abrégée peut-être.

Toute la seconde partie du livre de M. Bisson ne mérite que des éloges : il faut féliciter l'auteur du soin et des lectures qui y ont contribué et du parti qu'il a pris de maintenir, dans ce livre en anglais, les citations dans leur langue originale. Nous ne verrions à lui reprocher que de n'avoir pas étudié suffisamment la qualité et l'étendue des rapports littéraires qu'Amédée Pichot entretint avec Sainte-Beuve d'une part, avec Nodier de l'autre : ils ne sont là qu'indiqués en passant.

Ce rôle unique d'informateur de la « chose littéraire britannique » que joua Pichot dès les toutes premières heures du mouvement romantique français, eût été utilement éclairé par la lumière jetée sur ces relations. Peut-être eût-il été bon de nous donner, plus précisément aussi, des témoignages des mérites de Pichot, traducteur.

La sympathie renseignée avec laquelle M. Bisson a traité son sujet est, en tout cas, parfaitement en rapport avec le caractère et l'œuvre d'Amédée Pichot, dont on ne sait ce qu'il faut admirer le plus de son immense labeur, de sa constante honnêteté, de son jugement et de son autorité comme directeur, pendant trois années, de la première *Revue de Paris* et pendant trente ans de la *Revue Britannique* et de cet inépuisable enthousiasme qui lui faisait découvrir et traduire, après Byron et Walter Scott, Edgar Poe, Dickens et Thackeray. On souhaiterait qu'un ouvrage en français vînt achever cette œuvre de simple justice. G. J.-A.

MONTAIGNE CHEZ SES AMIS ANGLO-SAXONS

par Charles Dédéyan, 2 vol. 448 p. et 118 p.

(Boivin)

C'est un travail considérable et qui ne peut que renforcer notre admiration pour Montaigne en nous montrant l'étendue et la diversité de son influence de l'autre côté de la Manche, au cours d'une période relativement limitée et assez récente, celle qui, s'étendant du milieu du XVIIIe siècle à la dernière année du XIXe siècle, englobe l'époque romantique anglaise et l'époque victorienne. D'Horace Walpole, qui n'aima pas Montaigne à Walter Pater qui en fit le sujet de son dernier livre, *Gaston de Latour*, M. Dédéyan étudie avec précision et résume, sur une vingtaine de grands exemples et quelques-uns de moindre importance, les conditions, le caractère et les effets de leur commerce avec *les Essais*.

Pour connue que soit la passion montaniste des deux Hazlitt ou celle de Thackeray, pour aisément qu'on puisse induire la dette des essayistes anglais de Sterne à Charles Lamb, on peut ignorer ou avoir oublié le goût particulier que Montaigne inspira à Byron comme à Thomas Moore, et, après eux, à deux Américains de marque comme Emerson et James Russell Lowel : on ignore certainement qu'en 1800, une femme de lettres, sous le nom d'Honoria, accomplit la tâche d'éditer un choix

des *Essais* à l'usage des jeunes demoiselles, malgré la réputation d'inconvenance qui s'attachait à leur auteur. Le chapitre consacré à Jérémie Bentham et au rôle que joua Montaigne dans sa *Théorie des peines et des récompenses*, pour être plus austère n'est pas le moins attachant de l'ouvrage. Très intéressante aussi est l'évolution du sentiment anglais à l'égard du *Journal de Voyage* accueilli d'abord avec dédain.

Au nombre des débiteurs anglais de Montaigne figurent encore des écrivains de premier ordre tels que Landor et Stevenson, et à lire l'ouvrage de M. Dédéyan on en vient à se demander si la fécondité de l'influence montanienne n'a pas été beaucoup plus importante en Angleterre qu'en France même, pendant la même période, c'est dire qu'on y peut trouver bien des sujets d'enseignement et de surprise.

L'ouvrage s'accompagne d'appendices précieux : préface des éditions de Floris et de Pierre Coste, Mémoire biographique du Président Bouhier, texte anglais de maintes citations : tout au plus pourrait-on déplorer un peu de négligence dans la Bibliographie, et beaucoup dans la correction des épreuves. C'est, en tout cas, un apport particulièrement important à l'ensemble si enrichissant des études de littérature comparée.

G. J.-A.

UN MYTHE DANS LA POÉSIE ET DANS L'ART L'ENLÈVEMENT D'EUROPE

par Alfred Lombard (*O. Zeluck*, éd., Paris)

Dans ce monde d'effondrements et de ruptures qui est le nôtre, il n'est pas mauvais qu'on vienne ranimer de temps à autre un sentiment de continuité et témoigner que, par quelque endroit, nous nous rattachons à des époques d'une humanité moins orgueilleuse et plus sensée. L'étude des mythes, de leur persistance et de leurs interprétations apporte au « dossier de la continuité » les documents les plus frappants et les plus nombreux. Le petit ouvrage de M. Alfred Lombard sur le mythe de *l'Enlèvement d'Europe* nous en administre la preuve de façon soigneuse, agréable et rapide. Il nous montre l'étonnante fortune de ce mythe, depuis la métope de Sélinonte jusqu'à la gare actuelle de Genève où la vierge juchée sur le taureau symbolise l'irrésistible appétit des voyages. Il énumère les principales interprétations, poétiques, savantes ou même chrétiennes, de ce mythe solaire ou dynastique. D'Hésiode à Boccace, d'Ovide à Henri de Régnier, nous en suivons les transformations qu'accompagnent certaines représentations que les peintres, de Raphaël à Valloton, de Véronèse à Gustave Moreau, ont données de ce sujet dont Poussin disait « qu'il y a beaucoup à faire » et dont on admire qu'aient pu être tirées tant d'images harmonieuses d'une aussi incommode posture. Le petit livre de M. Lombard donne fort à rêver : il accomplit, en passant, quelques œuvres de justice, relève l'apport de Fénelon et de son *Télémaque* à une vue plus véridique de l'antiquité, et réhabilite l'érotisme mythologique de Népomucène Lemercier. C'est dire que l'étude, même en raccourci, d'un seul mythe, ouvre des portes nombreuses et diverses sur l'ingéniosité humaine.

G. J.-A.

NOUVEAU DESSIN NOUVELLE PEINTURE

par Pierre Francastel

(*Librairie de Médicis*, Paris)

Il y a des livres auxquels il ne manque que de ne s'être pas privés d'une introduction. Celle de M. Francastel est à vous faire tomber l'ouvrage des mains ; le ton suffisant en est proprement insupportable ; c'est celui du marchand d'orviétan et qui aurait, de surplus, un gourdin à la main dont il caresse, en passant, ses confrères en esthétique. Comment un auteur, qui n'est point un sot, peut-il user de ce procédé affreux du dialogue où l'on fait dire à un interlocuteur prétendu toutes les niaiseries imaginables ? Comment peut-on écrire de bonne foi des choses de ce genre : « Nous avons eu jusqu'à la guerre la littérature du 16 mai ». Qu'est-ce que Proust, Péguy, Valéry, ou Claudel ou Gide ont à voir avec le 16 mai ? Il y a de ce tonneau, une vingtaine de pages qui décourageraient, à bon droit, de lire le reste. Pourtant, des six chapitres dont se compose cet ouvrage, les II et III consacrés aux « Débuts de la Nouvelle Peinture » forment un excellent bilan de l'Impressionnisme considéré dans ses intentions, ses réussites et ses effets.

Le chapitre *Imitation ou Expression* contient des vues claires sur l'art de van Gogh, sur la modulation cézanienne, sur la poétique de Gauguin, sur « leur choix d'un petit nombre de données sensibles et la recherche d'une technique d'interpré-

tation directe de ces données. Il y a bien toutefois, dans ce chapitre, une incursion dans le wagnérisme qui montre surabondamment que l'auteur n'entend rien à la musique, ni à son évolution.

On lira avec intérêt les deux derniers chapitres consacrés au cubisme et à la peinture d'aujourd'hui ; l'auteur s'est efforcé de simplifier et de clarifier le problème : celui-ci n'est pas simple et c'est un mérite que d'y tendre, même si l'on n'y parvient pas. « J'ai cru montrer... » dit l'auteur, d'abord, à maintes reprises. Il déclare ensuite, avec assurance : « J'ai montré... » qu'il répète avec insistance. Cela n'est pas si sûr. Il faut lui tenir compte de ses intentions.

G. J.-A.

PLUSIEURS FEMMES

par Gabriel du Genet *(Jean Vigneau)*

On ne sait que dire de l'ouvrage de M. Gabriel du Genet, *Plusieurs femmes*. On souhaite seulement que l'auteur ne recommence pas. Il est difficile en effet de venir à bout des exploits amoureux de l'étudiant Brice, entretenu par une vieille hétaïre, dans un palace de la Côte d'Azur, bien entendu, et qui passe des bras d' « Opportune » dans ceux d' « Ambiguë » pour choir enfin dans ceux de « Providentielle ». Car c'est ainsi que ces dames se prénomment et l'on voit bien que ces prénoms ont une valeur symbolique. Après Brice, voici Michel et après Michel, Georges... Cette série de tableautins décousus où des adolescents pervers s'expriment dans le style le plus prétentieux, le plus alambiqué qui soit, est d'une désarmante puérilité.

S. de la B.

INTRODUCTION A LA CHIRURGIE CONSTRUCTIVE

par le Docteur Léon Dufourmentel *(La Jeune Parque)*

Voici un livre du plus vif intérêt. Il commence par un curieux essai sur les rapports de l'esthétique et de la logique, car l'auteur n'oublie pas que la chirurgie dite constructive n'est pas seulement une science, mais également un art : il défend les droits du bon sens et les conceptions traditionnelles de la beauté contre les apologistes d'une certaine laideur à la mode de ce temps. « Le laid est beau, j'en conviens, mais le beau est encore plus beau », écrivait Taine.

Abordant le domaine propre de la chirurgie constructive, le docteur Dufourmentel distingue la *chirurgie correctrice* qui a pour objet le traitement des déformations congénitales et acquises, la *chirurgie réparatrice* qui s'attache au remplacement des tissus ou des organes manquants, la chirurgie cosmétique enfin communément appelée *chirurgie esthétique* et à propos de laquelle dans un chapitre d' «éthique » l'auteur écrit des pages très curieuses sur l'obsession esthétique chez certains malades.

L'auteur conclut par des considérations sur la soumission nécessaire aux lois de la nature qui a pourvu le corps humain d'organes dont le mécanisme incroyablement complexe et délicat est loin d'être encore parfaitement connu. Dans l'étude de ces lois le docteur Dufourmentel invite le chirurgien à puiser des leçons de modestie et des raisons de prudence.

S. de la B.

JE NE SUIS PAS UN ESPION

par Sylvain Roche *(Fayard)*

Si l'on aime les romans policiers on se plaira au livre de M. Sylvain Roche dont l'originalité est de marier à l'actualité politique la plus extravagante fiction. Son héros qui voyage en Espagne pour le compte d'une firme de cinéma entre en possession par suite d'un échange involontaire chez un fournisseur madrilène, d'un appareil photographique qui ne lui appartient pas. A compter de ce moment ses malheurs commencent : le voici traqué, poursuivi d'Espagne en Angleterre et d'Angleterre en France par des agents secrets nazis (nous pensions qu'il n'y en avait plus) et par les polices de ces divers pays. C'est une suite ininterrompue de coups de feu dans la nuit, de séquestrations, d'internements, d'attaques à la bombe, etc... L'appareil recèle en effet un timbre à l'effigie de la reine Victoria portant des signes cabalistiques qui reproduisent tout simplement le plan de laboratoires secrets et atomiques situés quelque part dans la péninsule. En fait d'actualité on voit que M. Sylvain Roche est à la page et ne redoute pas de créer des complications internationales. Le livre se lit d'un trait : les délicats lui reprocheront d'être faiblement écrit. C'est exact. Mais pourquoi faut-il que tant d'écrivains qui ont de l'invention n'aient pas de style ? Il est vrai que bien d'autres qui ont du style n'ont pas d'invention.

S. de la B.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *(Suite et fin)*

LA VIE DE JULES LEMAITRE

par Myriam Harry *(Flammarion)*

Le livre de madame Myriam Harry retrace les diverses étapes d'une carrière prestigieuse et d'une vie en apparence unie mais qui ne fut pourtant pas à l'abri des traverses intimes : d'abord l'enfance choyée et studieuse à Tavers où le père de l'écrivain était instituteur, l'entrée au petit séminaire d'Orléans, d'où un incident — la découverte dans son pupitre du théâtre complet de Racine — le fait renvoyer, privant l'Eglise d'un prêtre et donnant aux lettres un écrivain.

Jules Lemaître entré à l'Ecole Normale professe au Havre, à Alger, à Besançon avant de se fixer à Paris où trois articles de critique dans la *Revue Bleue* fondent une renommée qui ne fera que grandir. Dix ans p us tard — critique et auteur dramatique célèbre — il est élu à l'Académie sans avoir rien fait pour cela que d'avoir du talent, et sans même y avoir été aidé par un des salons de l'époque qui passait pour « faire les académiciens » celui de madame de Loynes, cette Madone aux Violettes qui devait jouer un si grand rôle dans la vie de l'écrivain.

Enfin c'est l'époque de la *Patrie française*, plus tard la fondation de l'*Action française*, mouvements auxquels Jules Lemaître participa avec l'éclat que l'on sait sans abandonner les lettres jusqu'au moment de sa mort survenue au début de la précédente guerre.

Le salon de madame de Loynes, la *Patrie française*, les redoutes d'Arsène Houssaye, on retrouve avec un agrément mélancolique le souvenir de ces temps abolis en même temps que celui du grand écrivain, dans le livre si simple et si vivant de madame Myriam Harry.

S. de la B.

L'HOMME COUVERT DE DOLLARS

par Édouard Peisson *(Grasset)*

On connaît le talent de M. Edouard Peisson qui mêle une connaissance profonde des choses de la mer aux dons du romancier d'aventures et à l'occasion du moraliste. *L'Homme couvert de dollars* évoque l'histoire d'un émigrant de Nuremberg au XVIIIe siècle qui, après avoir sauvé dans un naufrage un financier américain hérite de lui une montre dont le précédent propriétaire ne s'était jamais séparé et qui avait marqué toutes les heures d'un destin exceptionnel. En possession de ce talisman, l'émigrant conquiert à son tour la fortune. La fortune mais point l'amour car tout occupé à s'enrichir il a négligé l'amie d'enfance dont il rêvait de faire sa femme et qui lui a préféré un autre. Il faut sans doute un peu d'argent pour être heureux en amour mais il faut aussi du loisir et des soins. Le héros de M. Peisson meurt dans un naufrage la poche pleine mais le cœur vide.

On goûtera une fois de plus la manière de l'auteur, alerte avec une pointe d'archaïsme voulu. On pense par moments à Stevenson. Quel meilleur compliment lui faire ?

Solange de la Baume.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

par René Lalou *(Presses universitaires, 2 vol.)*

M. René Lalou nous donne une nouvelle édition, revue, complétée, étoffée de son Histoire de la Littérature. L'ouvrage porte sur les années 1871-1946. Elle groupe des portraits pénétrants, des vues d'ensemble remarquables et fait bénéficier le lecteur d'une documentation extrêmement riche. Qu'on la considère comme un instrument de travail ou comme une vaste étude critique à lire « pour le plaisir », cette histoire est également recommandable.

M. T.

FANTOMES ET SOUVENIRS DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

par Jacques de Plunkett *(Ariane)*

Souvenirs et anecdotes. Le premier théâtre de la Porte Saint-Martin fut un opéra, construit en 1781 à la suite de l'incendie de l'Opéra de la rue Saint-Honoré. Après 1802 la salle fut consacrée au théâtre. On devait y voir jouer dans la première moitié du XIXe siècle Frédérick Lemaître, Bocage, Marie Dorval, Mélingue. La Porte Saint-Martin, « La Sublime Porte », disait Gautier, fut une citadelle du romantisme. On y monta Antony, Henri III, Lucrèce Borgia. Le théâtre fut détruit en 1871. La nouvelle salle ouverte en 73 est celle que nous connaissons. Elle vit la première de Cyrano... et les triomphes de Réjane et de Lucien Guitry... Amusant volume de « petite histoire ».

M. T.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'ASCENSION

par Louis VAUNOIS *(Grasset)*

DANS ce roman dont la sûre composition fait le principal mérite, on chercherait en vain les hardiesses contre lesquelles l'auteur a cru devoir prémunir le lecteur timoré. En revanche, on y trouve toutes les figures classiques du mélo où Margot a pleuré : le grand bourgeois au cœur de pierre, le célibataire bourru au cœur d'or, la veuve impécunieuse qui élève courageusement ses fils, l'orpheline chaste et qui aime en secret le héros du livre, jeune homme paré de tous les dons du cœur et de l'esprit, mais condamné par la phtisie à une vie recluse où il puise les éléments de son ascension morale, avant une mort édifiante et spectaculaire.

M. Vaunois raconte cette touchante histoire à la manière des années 1880, non sans une certaine adresse mais sans éclairer les dessous psychologiques de ses personnages. Curieuse époque que la nôtre ! Il y a pourtant de la place entre Zenaïde Fleuriot et J.-P. Sartre. On doit toutefois à la vérité de reconnaître que le roman commence ainsi : « A dimanche à la messe d'onze heures à la Madeleine. Ayant dit, Casimir donna un baiser à sa maîtresse qui, en authentique jeune fille de la haute bourgeoisie se rhabillait sans hâte..., etc. » Un rien. Et nous sommes en 1891. Pour une fois, M. Vaunois va, comme on dit, « un peu fort ».

JEHAN ALAIN, Musicien français

par Bernard GAVOTY *(Albin-Michel)*

BERNARD Gavoty consacre à la mémoire de Jehan Alain. « Musicien français » tué à moins de trente ans au cours d'une mission de reconnaissance en mai 1940, un petit livre plein de tendresse et d'émotion où se retrouvent ses dons d'écrivain et son lyrisme naturel. Musicien lui-même, nul n'était plus qualifié que l'auteur pour évoquer le compositeur dont il fut l'ami. Mais à travers des souvenirs personnels, des fragments de lettres et de journal intime, il nous restitue aussi, et surtout, l'homme aux multiples talents : écrivain, dessinateur, poète que fut Jehan Alain et dont le cœur comme l'esprit étaient de la plus exquise qualité.

L'ÉLITE CHINOISE

par André DUBOSQ
(Nouvelles Éditions latines)

LA première partie de l'ouvrage rappelle les traits essentiels de l'ancienne Chine : culte agraire et culte ancestral, existence d'une élite formée à l'école de Confucius et appelée à collaborer avec l'Empereur au maintien de l'ordre universel. Avec la guerre sino-japonaise de 1894 éclate le conflit latent entre les valeurs traditionnelles de cette civilisation et les brusques apports de l'Occident. Ainsi se trouve facilitée la tâche des réformateurs, Yuan Chi Kaï et surtout Sun Yat Sen, « merveilleux démolisseur », mais idéologue assez fumeux — véritable instigateur du mouvement révolutionnaire qui aboutit en 1912 à la chute de l'Empire, à l'instauration de la République et à la suppression progressive des concessions étrangères. De ce moment date l'apparition d'une nouvelle élite formée en partie à l'étranger, surtout aux Etats-Unis, plus apte au droit et aux belles lettres qu'aux sciences exactes, plus douée de mémoire que d'esprit créateur et dont l'ambition va être de participer — si modestement soit-il — au Gouvernement du pays, poursuivant l'espoir de faire, en s'inspirant de l'exemple japonais, d'une civilisation — une patrie et une nation. Tâche difficile pour un peuple qui depuis des millénaires, confond son empire avec le monde et est naturellement convaincu de la supériorité morale comme de l'universalité de sa civilisation.

Le livre se termine par d'intéressantes considérations sur l'évolution de l'art en Chine et notamment de la peinture, d'inspiration presque métaphysique, très éloignée de la représentation formelle des objets et qui semble s'orienter actuellement vers une sorte de compromis avec la peinture européenne.

M. Dubosq, sinologue très averti n'a voulu écrire qu'un « précis » qui a tous les avantages et les inconvénients de la brièveté. Il sera lu avec profit par tous et pourra retenir utilement l'attention des Français pressés qui se demandent comment on peut bien être Chinois alors que comme le remarque Julien Green, d'un Chinois à un Français la distance est, sous certains rapports, moins grande qu'on ne croit.

SOLANGE DE LA BAUME.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *(Suite)*

ÉDOUARD BOURDET ET SES AMIS

par Denise Bourdet *(La Jeune Parque)*

A quoi tient cette réussite mystérieuse qui fait qu'entre deux écrivains nous dépeignant une même scène, un même être, l'un nous livre un texte froid, l'autre nous fait cadeau de la *présence ?* A une intuition du trait essentiel, celui où se marque vraiment le sens d'un spectacle, la personnalité d'un être. Denise Bourdet a ce don : quand on a connu ou connaît les amis de Bourdet qu'elle évoque dans son livre : Giraudoux, Mauriac, Morand, Cocteau, Chadourne, d'autres encore, on demeure émerveillé de la sûreté avec laquelle elle sait noter les traits révélateurs.

Que Giraudoux joue au poker, que Mauriac observe Chadourne, que Morand disparaisse au milieu d'une phrase, que Cocteau « enlève » un dessin, le détail significatif toujours est là, le détail-clé qui livre un caractère... C'est à cet art du choix que le lecteur doit la sensation de vivre, tour à tour avec ce Giraudoux toujours souriant, toujours séduisant qui vous offrait si amicalement son double terrestre, avec Marcel Achard, avec Bérard ou tout autre membre de cette « bande » charmante qui après l'hivernage parisien ponctué de dîners, de spectacles ou de bridges se retrouvait à Tamaris, à la Villa Blanche, au milieu de ce grand parc pour adultes que représente depuis vingt-cinq ans pour les Parisiens la Côte d'Azur. Quant à Edouard Bourdet on, le retrouve à chaque page, avec sa bonté, sa lucidité, son absolue honnêteté d'esprit. L'auteur le peint au dîner des « Cordeliers », au théâtre, en voyage, composant ses pièces, surveillant les répétitions, travaillant au Théâtre français (au temps où il en était l'administrateur). Précieuse et émouvante chronique, qui nous restitue dans sa vérité la personne de ce grand dramaturge si parfaitement dénué de prétention et d'orgueil et si riche de conscience et de bonté attentive. On admirera la discrétion avec laquelle Denise Bourdet, évoquant la vie de son mari et de ses amis, a su, évitant l'emploi du *je* ou toute intervention personnelle, s'effacer elle-même et se retrancher d'un groupe dont elle était pourtant une animatrice. Les lecteurs de souvenirs ne sont pas habitués à tant de pudeur.

M. T.

VIENT DE PARAITRE :

PIERRE JEAN JOUVE

LA VIERGE DE PARIS

Tirage limité

Un volume 12×19 de 308 pages — Fr. 200

L'exemplaire sur vélin à la cuve — Fr. 1.000

LA VIERGE DE PARIS réunit en un seul volume les trois poèmes de l'auteur depuis 1939 : *Gloire, Vers Majeurs, La Vierge de Paris.*

Ces poèmes conçus et écrits pendant le temps d'apocalypse, pour libérer l'âme, sont aussi des signes de la résistance française à un accablant ennemi. Cependant la poésie comporte aussi les registres immenses qui sont ceux de l'esprit dans ses grandes rêveries : quelques-unes des faces de ce livre sont aussi éloignées de notre malheur qu'elles en sont proches.

Dépôt de Vente : L. U. F. 218, Boulevard Raspail, PARIS (14e)

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

BARBEY D'AUREVILLY

par Jean Canu, un vol. 491 pages.

(Robert Laffont, éditeur)

C'est Sainte-Beuve, dans une étude sur Marivaux, je crois, qui dit qu'il faut emprunter aux écrivains l'encre dont on veut les peindre. Peut-être faut-il y apporter parfois aussi un peu d'économie. Le livre de M. Canu nous en est un exemple. Il montre tant de sympathie pour l'auteur qui en fait l'objet qu'il rivalise avec lui d'entrain, de vie, d'ardeur, mais qu'il lui emprunte du même coup l'emphase, l'hyperbole, le ton péremptoire, la répétition et le style incertain. Ce n'est pas que M. Canu laisse dans l'ombre les défauts de son personnage : loin de là, on peut voir dans son livre un Barbey profiteur et âpre au gain, vantard, égoïste et pique-assiette : mais on ne nous avoue ces défauts que pour aussitôt les absoudre, avec de justes raisons, et d'un même mouvement chaleureux. On ne peut dire que ce gros livre soit jamais ennuyeux, mais était-il bien nécessaire d'accorder tant de place aux coucheries de l'écrivain ? Etait-il nécessaire de reprendre tout le débat matrimonial et religieux de Maurice de Guérin et les zizanies de ses jalouses égéries, après sa mort ? Etait-il nécessaire d'insister aussi complaisamment sur cette succession d' « inspiratrices » pour ne pas parvenir à en rendre une seule véritablement vivante à nos yeux, et pour ne pas nous convaincre de l'efficacité « littéraire » d'une seule d'entre elles sauf de la Vellini ?

Le meilleur de cet ouvrage est de beaucoup ce qui a trait à Barbey lui-même et à son œuvre, et qui nous convainc que les circonstances extérieures, les liaisons ou les amours ont eu peu d'effet sur une nature toute formée, si elles en ont eu sur les parties les moins heureuses de son œuvre. Contrairement à tant d'hommes mesurés de son temps qui se sont faits frénétiques dans leurs ouvrages, Barbey d'Aurevilly était naturellement excessif. On ne peut lui reprocher ni sa bile, ni ses excès, ni son mauvais goût, ni ses affectations : c'est à prendre ou à laisser, car c'est tout l'homme. M. Canu l'a très bien et profondément compris et il n'a rien dissimulé des traits, les fâcheux comme les avantageux, de son personnage. Cette honnêteté dans la chaleur n'inspire au lecteur que de la gratitude ; il se prend d'un goût nouveau pour un écrivain qui peut inspirer encore, après cinquante ans, une étude aussi généreusement humaine. Elle engage à relire des livres que leur décousu, leurs excès, leur clinquant nous firent parfois tomber des mains ou dont le souvenir de leurs défauts nous tint injustement éloignés. Le but est atteint et c'est une lecture profitable que celle d'un ouvrage, comme celui de M. Canu, que la conviction anime : mais deux cents pages de moins nous eussent, à mon sens, aussi bien persuadés des mérites de Barbey d'Aurevilly et des siens.

G. J.-A.

CIVITAS HUMANA

par W. Röpke

(Librairie de Médicis)

La traduction française nous fait connaître l'ouvrage que M. Röpke, Professeur à Genève, a écrit en allemand. Elle nous porte une vision que l'on pourrait dire du milieu du monde, participant à cette sagesse que permet un long passé de paix et la constatation d'une réussite sociale en même temps que technique que bien des peuples d'Occident envient sans oser l'avouer.

L'auteur part d'une position de pessimisme actif, c'est-à-dire qu'il considère sans faiblesse l'ébranlement profond de notre Société, aussi bien au point de vue moral que social ou économique. Mais il se refuse à l'accablement qu'entraînerait un déterminisme qui lui paraît à bon droit démenti par l'histoire et il est ainsi conduit peu à peu à un optimisme des plus réconfortant.

Un de ses compatriotes, M. de Candolle, écrivait « qu'avant 1789 on marchait à une catastrophe en croyant approcher d'un âge d'or ». On peut penser que nous sommes aujourd'hui dans la situation inverse, si du moins nous reconnaissons la faillite de ce qu'il appelle heureusement « l'économie planifiée de la rareté », qui consiste essentiellement à métamorphoser l'abondance en misère, le beurre en canons, l'économie mondiale en autarcie et les pièces d'or en papier-monnaie.

M. Hayek, en un livre remarquable, « La Route de la Servitude », a tracé les diverses étapes par où nous font passer les utopies

socialistes. M. Röpke, constatant lui aussi, en une phrase qui pourrait servir d'épigraphe aux deux livres, que « le collectivisme ne peut prospérer qu'à l'ombre de la cour martiale », nous montre par contre ce que peut être, si nous le voulons, la cité de demain, humaine, organisée et libre.

ED. G. D'E.

L'ORDRE SOCIAL

par Jacques RUEFF

(Librairie du Recueil Sirey)

Les études économiques souffrent le plus souvent de l'absence de rigueur dans la pensée et dans le vocabulaire de leurs auteurs et ce défaut n'est pas compensé, mais au contraire rendu plus visible, par l'accumulation de détails techniques ou de précisions sans intérêt véritable. M. Rueff s'est tenu aussi éloigné du premier de ces dangers que du second. C'est probablement un des plus rares mérites de son dernier ouvrage que de répondre, dans une langue élégante et claire, aux exigences les plus strictes d'un développement aussi rigoureux que s'il s'agissait de décrire non pas des faits de l'ordre financier ou économique, mais les enchaînements logiques d'une science exacte.

Sous le titre « L'Ordre Social », le lecteur a en effet le tableau complet de la vie économique telle qu'elle existe réellement et non pas telle qu'elle apparaît à des yeux ignorants. Tous les phénomènes qui se rattachent à l'évolution monétaire sont démontés, analysés et juxtaposés de main de maître, mais d'un maître qui serait aussi un ouvrier connaissant le rôle de chaque pièce. Il y a plaisir à voir traiter avec cette sûreté (laquelle s'accompagne naturellement de la réserve dont ne se départissent jamais ceux qui savent et qui connaissent les limites de la science) les questions sur lesquelles on lit quotidiennement d'effarantes erreurs, erreurs dont on subit aussitôt les mortelles conséquences.

Quand on a le goût de la vérité et de l'objectivité, on ne peut que souscrire aux conclusions dont fourmille chaque chapitre de ces volumes. A travers le change, le mécanisme des prix, les régimes de vrais droits et de faux droits, les paradoxes du planisme (« En interdisant de remplir les droits nés sans contenu, le rationnement n'est que l'art d'effacer en mentant les conséquences du mensonge ») on voit surgir les indestructibles réalités économiques, ainsi que les attributs nécessaires d'une monnaie qui ne soit pas elle-même mensongère.

« L'Ordre Social » est une contribution remarquable à l'effort que nous devons faire pour sortir des mirages et savoir supporter la rude et salubre vérité.

ED. G. D'E.

LES PROPOS INTERROMPUS

par Charles MOULIN

(Éditions de la Nouvelle France)

Les tourments d'un adolescent ardent et mystique, l'amour de deux femmes, l' « engagement » du héros dans la politique et sa mort dans les brigades internationales sur le front de Téruel, il y a là sans doute les éléments d'un roman — bon ou mauvais selon le talent de l'auteur. Encore que les inquiétudes de l'adolescence, les interminables discussions d'étudiants dans la fumée des pipes sur l'avenir, l'amour, la mort, nous en sommes un peu las. C'est un genre dont on a abusé après l'autre guerre. Pour renouveler un thème aussi usé, il faut beaucoup de talent. Il faut à tout le moins placer des caractères originaux en face de circonstances nouvelles, lesquelles n'ont pas manqué depuis vingt ans. C'est bien ce qu'a essayé de faire M. Charles Moulin. Peut-on dire qu'il y a réussi ? Ses personnages sont assurément singuliers, mais sans aucune réalité, presque des abstractions se mouvant dans un milieu également irréel où l'auteur promène son lecteur à travers des fragments de lettres, des bribes de conversations, des confidences murmurées. Comment se reconnaître dans tout cela ? Ce récit court paraît long. Pourquoi, chez tant d'écrivains contemporains, ce mépris systématique des techniques éprouvées, du métier, de l'art de la composition. On finit par se demander si cet apparent parti-pris ne dissimule pas une inquiétante incapacité...

Solange DE LA BAUME.

HIVER 1946-1947

HEDWIGE DE CHABANNES	LE CHATEAU A L'ENVERS
HENRI COURMONT	LA BOURRÉE DE LA SAINT-JEAN
STELLA GIBBONS	LA FERME DE FROID ACCUEIL
GUENNADI GOR	LA MAISON SUR LA MOKHOVAÏA
LOUIS HASTIER	ENIGMES DU TEMPS PASSÉ II
CHARLES JACKSON	LE POISON
SIMONE JOUGLAS	CARNAVAL ÉTRANGE
THOMAS KERNAN	L'ÉTOILE DU MATIN
PIERRE MAGNAN	LIGNES DE FORCE
ARNOLD MANDEL	L'HOMME-ENFANT
BRUCE MARSHALL	LA FILLE DU ROI
PIERRE MONTAIGNE	LE PÉCHÉ D'INNOCENCE
THYDE MONNIER	LE VIN ET LE SANG
CLAUDE ANDRÉ PUGET	THÉATRE
MADELEINE SABINE	LA BASILIQUE SOUS LES ÉTOILES
MARGERY SHARP	CLUNY BROWN

et l'

Anthologie du poème en prose

recueillie par Maurice CHAPELAN

JULLIARD
sequana

NOUVEAUTÉS

Romans :

LE GORLOTON, par HERMAN GRÉGOIRE, roman, 1 vol. .. .. **120** fr.

TURNE 3, par NOËLE EDMONT-ABOUT, *(réimpression)* roman, 1 vol. .. **110** fr.
sur vélin numéroté .. .. **400** fr.

Pour les Jeunes :

AVIONS 1947, par GÉDO, 64 pages illustrées donnant les caractéristiques illustrées des derniers modèles d'avions 15 × 21 cm. • **65** fr.

Collection "Les Romans des Jeunes" :

VALENTINE, GAMIN DE PARIS, par HERMAN GRÉGOIRE, illustrations de PELLOS, 1 vol. .. .. **70** fr.

LE GOUFFRE DE LA NUIT, par CAMILLE DUCRAY, illustrations de ALAIN SAINT-OGAN, 1 vol. .. .. **95** fr.

LA HALTE SOUS LES ÉTOILES, par JEANNEAU LAGRAVE, illustrations de MIRABELLE, 1 vol. .. .. **95** fr.

Ouvrages pour Enfants :

KARINE, par CÔLETTE NAST, illustré par ANDRÉE DANNE.
" La ronde de l'amitié autour d'une délicieuse petite fille ", 1 vol. .. **140** fr.

MITOUCATICOUSSI, par ANDRÉE DANNE, illustré par l'auteur.
" Un joli conte pour nos enfants ".
L'album 24 × 32, 32 pages, illustré 8 couleurs .. .. **200** fr.

TRAC ET BOUM, par ALAIN SAINT-OGAN.
" Un conte de fées dans la tradition de Zig et Puce, d'Alfred le Pingouin et de Prosper l'Ours ".
1 album 21 × 27, 64 pages illustrées, 2 couleurs.. .. .. **150** fr.

Pour les Jeunes Foyers :

BÉBÉ VA NAITRE, préparons sa layette.
" A l'usage des Jeunes Mamans ".
1 album de 16 pages, 18 × 24, en 3 couleurs, avec 45 modèles et 45 patrons. .. .. **60** fr.

LE CONFORT AU FOYER, par ANNETTE LÉPINAY.
" Comment aménager son home avec goût, confort et aux moindres frais ".
1 album 18 × 24, 32 planches .. .. **60** fr.

CES ENFANTS ONT VÉCU LA GUERRE, par ALFRED BRAUNER.
" Comment refaire des êtres normaux de tant d'enfants marqués par cinq années douloureuses ". 1 vol. .. .. **200** fr.

CAUSERIES SUR L'ÉDUCATION, par LOUIS PEYSSARD.
" Lettres familiales qu'un père adresse à ses amis soucieux comme lui de leurs enfants ".
1 vol. 14 × 18, 128 pages, 22 photos, 21 dessins. .. .. **200** fr.

Chez votre libraire habituel et

AUX ÉDITIONS SOCIALES FRANÇAISES

7, rue Jadin - Paris (XVIIe)

Avec vos billets improductifs

Achetez dès maintenant

DES BONS DE LA LIBÉRATION

à intérêt progressif

Remboursables à vue sans aucune formalité au bout de six mois

6

Vient de paraître

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE
sous la direction de **P. VIDAL DE LA BLACHE** et **L. GALLOIS**

TOME VI — **LA FRANCE** *(Deuxième partie)*

FRANCE ÉCONOMIQUE ET HUMAINE

par **ALBERT DEMANGEON**

Ier VOLUME

Un volume in-8° (20 × 29), 464 pages, 170 cartes et figures dans le texte, 133 photographies, et une carte en couleurs hors texte, broché. .. .. 900 fr.

Ce nouveau volume de la **Géographie universelle** est également vendu comme **ouvrage indépendant**, avec couverture spéciale, sous le titre :

Géographie économique et humaine de la France. Ier volume, broché .. .. 900 fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel — PARIS

Abonnez-vous à

CONFERENCIA

Revue de l'Université des Annales
Directrice : Yvonne SARCEY

qui publiera toutes les conférences de la Salle Gaveau

CONDITIONS JUSQU'AU 15 DÉCEMBRE POUR L'ANNÉE 1947

12 numéros (France et Colonies) : 200 fr. **Étranger : 250 ou 270 fr.**

79, Boulevard Saint-Germain, Paris-6e Téléphone : DANton 97-40

VIENT DE PARAITRE

PHILIPPE D'ESTAILLEUR-CHANTERAINE

HISTOIRE DE LA NATION FRANÇAISE

Vingt siècles d'histoire en un seul volume illustré

●

" LA ROUE DE FORTUNE "

Collection d'études historiques dirigée par Jacques d'AVOUT

RÉMI MATHIEU

LE SYSTÈME HÉRALDIQUE FRANÇAIS

GÉRARD WALTER

HÉBERT ET LE PÈRE DUCHESNE

ROBERT ANCHEL

LES JUIFS DE FRANCE

●

DOSSIERS

Collection dirigée par Roger LANNES

Volumes anthologiques composés de textes inédits pour servir à la connaissance de notre temps

1

JEAN GIRAUDOUX	DISCOURS DU CONTINENTAL
HENRI MONDOR	LE PREMIER ARTICLE DE PAUL VALÉRY
PAUL VALÉRY	SUR LA TECHNIQUE LITTÉRAIRE
MAURICE DE BROGLIE	L'ÉNERGIE ATOMIQUE ET LES EXPLOSIFS
JOE BOUSQUET	HORIZONS DE LA LIBERTÉ
MARIO MEUNIER	POUR LA SAUVEGARDE DE L'HUMANISME
CHARLES LALO	LES VALEURS DE L'ART "DÉGAGÉ"
YANETTE DELETANG-TARDIF	DE LA NOTION DE MAITRISE
JACQUES D'AVOUT	L'ESPRIT DE RÉVOLTE ET DE RÉFORME EN FRANCE A LA FIN DU MOYEN AGE
JEAN BREWSKOSKI	L'HÉRITAGE ROMANTIQUE ET LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN POLOGNE
RENÉ MAZEDIER	LA PRE SE FRANÇAISE DEPUIS la LIBÉRATION
RAYMOND HENRY	L'OCCUPATION FRANÇAISE EN ALLEMAGNE

2

JEAN COCTEAU	DE LA FRIVOLITÉ
GEORGES DUHAMEL	LES LETTRES FRANÇAISES
ROGER LANNES	LA POÉSIE OBJET DE LA CIVILISATION
DOCTEUR LEUBA	DE LA NOTION DE SANTÉ PSYCHIQUE
ANDRÉ LHOTE	A PROPOS des ÉCRITS des PEINTRES FRANÇAIS
DOCTEUR LOGRE	LUCRÈCE ET PASCAL
RENÉ MASSAT	ROLE DU SOUVENIR DANS LA CRÉATIOS
THIERRY MAULNIER	MITHRIDATE
ROLLAND DE RENEVILLE	SWEDENBORG ET LES LETTRES FRANÇAISES

J. B. JANIN

PARIS-VI• -:- RUE HAUTEFEUILLE, 4

AUBIER

ÉDITIONS MONTAIGNE, 13, Quai Conti, PARIS

CLAUDE FRANCHET

LES TROIS DEMOISELLES COLAS

Ce roman vient d'obtenir le prix du RENOUVEAU FRANÇAIS (50.000 fr.) dont le jury était présidé par Georges Duhamel.
Un volume de 328 pages ..... **135** francs.

JACOBI

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES

Traduction et préface de J. J. Anstett, maître de conférences la Faculté des lettres de Lyon.
Collection " Bibliothèque philosophique " **350** fr.

S. KIERKEGAARD

VIE ET RÈGNE DE L'AMOUR

Même collection ..... **170** fr.

V. SOLOVIEV

LE SENS DE L'AMOUR

Même collection ..... **90** fr

M. NÉDONCELLE

VERS UNE PHILOSOPHIE DE L'AMOUR

Collection " Philosophie de l'esprit " ... **130** fr.

P. BOTTINELLI

LE SACRIFICE

ET SA VALEUR OBJECTIVE ET SOCIALE

Collection " Centre de recherches philosophiques et spirituelles ".
Edit. ordinaire **130** fr. Alfa **190** fr. Pur fil **250** fr.

CHANOINE LECLERCQ

VOCATION DU CHRÉTIEN

Collection " La Vie intérieure "..... **135** fr.

P. LIPPERT

BONTÉ

LA VERTU D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

Traduit et présenté par le R. P. Lorson, S. J.
Collection " La Vie intérieure "..... **75** fr.

Maurice DONNAY
de l'Académie française

LA REINE MARGOT
150 fr.

Funck BRENTANO
membre de l'Institut

FÉODALITÉ et CHEVALERIE
120 fr.

Jules BERTAUT

Madame TALLIEN
150 fr.

Roger REGIS
Prix du Roman historique

PAULINE FOURÈS
MAITRESSE DE BONAPARTE
150 fr.

LES ÉDITIONS DE PARIS

CURIEUX

Le premier
GRAND HEBDOMADAIRE
DE SUISSE FRANÇAISE

Abonnement de 6 mois pour la France :

315 francs français

S'adresser à :

O. ZELUCK
"La Presse française et étrangère"
6 rue Geoffroy-St-Hilaire
PARIS - 5e

VIENT DE PARAITRE

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie Française
SEPT VISAGES DE L'AMOUR
Un volume.. .. .. .. **150** fr.

PAUL GÉRALDY
L'AMOUR
nouvelle édition
Un volume.. .. .. .. **80** fr.

CONSTANCE COLINE
LE JARDIN DES FÉES
roman
Un volume.. .. .. .. **170** fr.

JEAN DE BARONCELLI
LE DISGRACIÉ
roman
Un volume.. .. .. .. **130** fr.

OLIVIER SECHAN
L'AMOUR DU VIDE
roman
Un volume.. .. .. .. **130** fr.

HENRY CASTILLOU
ORTENO
roman
Un volume.. .. .. .. **125** fr.

ÉDITIONS DE
LA JEUNE PARQUE

Christofle
ORFÈVRE

POINÇON D'ARGENT

12, RUE ROYALE — 33, BOUL. DES ITALIENS

RÉPARATION ET RÉARGENTURE DE COUVERTS ET DE TOUTES ORFÈVRERIES

Ne laissez pas
vos disponibilités improductives

SOUSCRIVEZ aux

BONS DU TRÉSOR

C'est votre intérêt
C'est l'intérêt du pays

4

Le Garde-Meuble Public

EMBALLAGES — DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie

ALGER
2, Boulevard Carnot
Tél. 36-45

PARIS
17, Rue Monsigny
Tél. RIChelieu 54-93

CASABLANCA
95, Bd de la Gare
Tél. 14-63

Ets STYLOMINE

2, rue de Nice, Paris-XIe

en vente exclusivement dans les grands magasins et les bonnes papeteries

---

ORFÈVRERIE
CHRISTOFLE
ACHÈTE tous services de table et objets d'art
12, Rue Royale
Tous les jours de 14 h. à 18 h. sauf lundi

GALERIE DROUANT DAVID ● TABLEAUX DE MAITRES CONTEMPORAINS
52, Faubourg St-Honoré - Anj. 79-45

ACHAT VENTE
MEUBLES - PENDULES - BIBELOTS ANCIENS
ANDRÉ HURTREZ
252, Fg. St-Honoré - Car. 38-68

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 et 12 r. Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
DENTOL
eau, pâte, poudre, savon
19, Rue Jacob, Paris

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Capital : 400 Millions de francs
Réserve : 460 Millions de francs

SIÈGE SOCIAL :
14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

SUCCURSALE :
2, Place de l'Opéra, 2 -- PARIS

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

AGENCES ET BUREAUX
en France, dans l'Empire Français et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

NOUVEAUTÉS

MICHEL-AIMÉ BAUDOUY

NOUS N'ÉTIONS QUE DES HOMMES

où l'aventure, pour avoir été vécue, n'en donne pas moins lieu à un récit passionnant. ... un premier livre, un talent incontestable. 100 fr.

VICKI BAUM

BOMBES SUR SHANGHAÏ

roman

1 volume 612 p. 250 fr.

COLLECTION "A LA PROMENADE"

TRISTAN L'HERMITE

LE PAGE DISGRACIÉ

Préface de MARCEL ARLAND

Tirage limité à 2.200 exemplaires sur vélin supérieur. 180 fr.

PRIX SAINTE-BEUVE

LE NAIN

roman par

PÄR LAGERKVIST

110 fr.

STOCK

N.R.C.

KATHERINE MANSFIELD

VINGT POÈMES

présentés et traduits par : JEAN PIERRE LE MÉE

Tout l'œuvre poétique inédit du grand écrivain.

Tirage limité à mille exemp.
L'exemp. sur alfa.. .. .. .. 200 Fr.

★

VIENNENT DE PARAITRE:

FÉERIES

par PAUL GERALDY

Giraudoux et Vuillard toujours vivants.

Tirage limité à mille exemp.
L'exemp. sur alfa.. .. .. .. 200 Fr.

★

NON POSSUMUS

par JULIEN BENDA

A propos d'une certaine poésie moderne.

Tirage limité à mille exemp.
L'exemp. sur alfa.. .. .. .. 250 Fr.

★

LA SAGESSE DU CORPS

par W. B. CANNON

PROFESSEUR A HARVARD

Toute notre vie inconsciente expliquée en termes simples.

Un volume .. .. 210 Fr.

Dépôt général à la Librairie des ÉDITIONS DE LA N.R.C.

17, rue de Sèvres, 17
PARIS-VI - LIT. 60-65

Henry BORDEAUX
de l'Académie Française

APOLLINE
ou LA MAUVAISE PART

Roman
In-16 256 pages **120** Fr.

★★★

Hélène CHASSÉRIAU

LES LIGNEAUX

Roman
In-16 256 pages **90** Fr.

★★★

Germaine GUÈVREMONT

LE SURVENANT

Roman canadien
In-16 256 pages **90** Fr.

★★★

Pierre BESSAND-MASSENET

LA FRANCE
APRÈS LA TERREUR

1795-1799
In-8° soleil avec 8 illustrations hors-texte.
Sous-couverture illustrée.
282 pages **180** Fr.

★★★

Collection "PRÉSENCES"

Urbain CASSAN

HOMMES
MAISONS
PAYSAGES

Essai sur l'environnement humain
In-16 256 pages **100** Fr.

★★★

HISTOIRES DE FRANCE

Rhin-Danube
Un album de format 21 × 27 avec de nombreuses illustrations de Philippe Kaeppelin **100** Fr.

PLON

NOUVEAUTÉS

CARLO SFORZA

L'ITALIE
TELLE QUE JE L'AI VUE

1914-1944
UN VOL. **135** Fr

CHRISTIAN DEDEYAN

LES NOCES
DE CRISTAL

roman
UN VOL. **150** Fr.

DANIELLE ROLAND

LES VOLETS
FERMÉS

roman
UN VOL. **105** Fr.

J.-B. CANAVAGGIA

NOUS, LES ÉLUS

roman
UN VOL. **105** Fr.

FRANÇOIS VEUILLOT

LES OBLATS
DE MARIE IMMACULÉE

Collection
"LES GRANDS ORDRES MONASTIQUES"
UN VOL. **150** Fr.

GRASSET

CALMANN-LÉVY

JOHAN BOJER

L'APPRENTI

Comment le petit Johan, fils naturel d'une paysanne et d'un bourgeois, devint un des plus grands écrivains norvégiens. Cette histoire vraie, passionnante comme un roman, nous est contée avec la sensibilité et la verve habituelles au grand romancier scandinave.

UN VOLUME.. .. .. **120** FRANCS

NOEL COWARD

THÉATRE

LES AMANTS TERRIBLES
LE PRINTEMPS DE LA SAINT-MARTIN

Voici réunies en volume les deux pièces qui classèrent Noël Coward comme un des premiers auteurs dramatiques actuels, non seulement en France mais dans le monde entier.

UN VOLUME.. .. .. **130** FRANCS

ROBERT VIEL

LE MARAIS

s'étendait vers l'Est

L'action de ce roman, d'une densité singulière, se déroule dans la région marécageuse de Valognes. L'auteur a su nous restituer, avec un talent remarquable, l'atmosphère, le milieu, la psychologie des personnages.

UN VOLUME.. .. .. **145** FRANCS

LOUIS LÉVY

Anthologie de

JEAN JAURÈS

En lisant ces fragments, choisis par le plus attentif et le plus clairvoyant des commentateurs, nous découvrons dans toute son ampleur la féconde synthèse jaurésienne.

UN VOLUME.. .. .. **280** FRANCS

VIENNENT DE PARAITRE

RAYMOND CARTIER

LES SECRETS DE LA GUERRE

Tout ce que dévoilent les dossiers de Nuremberg. Un livre qui éclaire d'un jour nouveau les événements de ces dernières années et qui n'est pas un compte rendu du procès, mais un véritable récit.

Un volume.. .. .. **125** fr.

MAURICE GARÇON

de l'Académie française

LA VIE EXÉCRABLE DE GUILLEMETTE BABIN

En un simple récit de la vie d'une sorcière, l'auteur fait parcourir au lecteur le cycle complet de ces croyances extraordinaires qui confondent la raison. C'est une véritable synthèse des agissements, crimes et maléfices odieux de la sorcellerie.

Un volume.. .. .. **100** fr.

LES PLUS GRANDS SUCCÉS DE LIBRAIRIE DE L'ANNÉE

DANIEL ROPS

JÉSUS EN SON TEMPS

(196e édition)

« L'analyse que fait Daniel Rops des conditions politiques, économiques et spirituelles de l'Empire romain lors de la naissance de Jésus est aussi brillante que complète. »

Armand HOVY *(Carrefour)*

Un volume broché. .. .. **200** fr.
relié. .. .. **300** fr.

HISTOIRE SAINTE

(215e édition)

« Il faut insister sur l'événement que représente la publication à grand tirage d'un tel livre. »

Robert MOREL *(Témoignage chrétien)*

Un volume broché. .. .. **150** fr.
relié. .. .. **250** fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

18-20, rue du St-Gothard, PARIS 14e

fr.

fr.

fr.
fr.

fr.
fr.